



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Ex Libris. Cardini
1790

Bibliotheca

De Fr. * Neapol. Cardini

HARANGUES

TIRÉES

DES HISTORIENS GRECS.

TOME PREMIER.

Prix des différens formats de cet ouvrage.

In-8°. papier ordinaire, veau écaille, filets, 15 l.

In-8°. grand papier, 2 vol. veau écaille, filets, 30

In-4°. pap. velin, 2 vol. veau écaille, filets, 60

Il n'y en a qu'un très-petit nombre tiré tant de

l'in-8°. grand papier, que de l'in-4°. papier velin.

J. B. L. P. H. S. M. C. D. N.

HARANGUES

T I R É E S

D'HÉRODOTE , DE THUCYDIDE , DES HISTOIRES GRECQUES DE XÉNOPHON , DE SA RETRAITE DES DIX MILLE , ET DE SA CYROPÉDIE ,

Insérées dans un abrégé des Histoires de ces mêmes auteurs , avec des Notes sur le texte des Harangues de Thucydide ;

Traduites par M. l'Abbé AUGER , Vicaire-Général de Lescar , de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

T O M E P R E M I E R .



A P A R I S ,

Chez NYON l'aîné & fils , Libraires , rue du Jardinet ,
près l'Imprimeur du Parlement.

M. D C C . L X X X V I I I .

Avec Approbation , & Privilege du Roi.



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

LORSQU'UN voyageur se frayant un chemin à travers une haute & rude montagne , après de longs & pénibles efforts est enfin arrivé au sommet , où il trouve une plaine unie qui lui semble d'autant plus douce & d'autant plus agréable que les routes qu'il a parcourues étoient plus escarpées & plus difficiles , il s'arrête , regarde d'un œil tranquille , mais avec quelque étonnement , l'espace immense qu'il vient de franchir , & s'applaudit du courage qui lui a fait vaincre les difficultés de tous les genres qu'il a rencontrées depuis le pié de la montagne jusqu'à la cime où il se voit enfin parvenu. Qu'il me soit permis aussi , dans ce dernier ouvrage , le complément de toute l'éloquence grecque ancienne que j'ai tâché de faire connoître , de m'arrêter quelques instans , & d'examiner dans un court précis toute l'étendue d'un travail épineux.

J'ai traduit tout ce qui nous est resté de Démosthène , c'est-à-dire environ soixante discours plus ou moins longs. Turreil en avoit traduit avant moi les douze les plus connus , & en général les plus faciles. Tous les autres étoient un champ

inculte qu'il m'a fallu défricher. Chercher partout les sens véritables & des locutions dans notre langue pour rendre des idées qu'elle ignoroit, qu'elle n'avoit jamais exprimées; préparer à l'intelligence des discours par des préliminaires généraux, travaillés avec soin, les expliquer plus particulièrement par des sommaires mis à la tête de chacun, & par des notes claires & précises, placées au bas des pages; c'est un travail dont celui seul qui l'a entrepris & conduit à sa fin, peut connoître la difficulté. Après Démosthène, j'ai publié tout Isocrate, avec quelques discours tirés de Platon, de Xénophon, & d'autres écrivains grecs. Il n'y avoit que quatre ou cinq discours traduits en François de cet orateur élégant & poli, regardé, par Cicéron, comme le pere & le maître de l'éloquence. Lyfias, Isée, Andocide, Antiphon, Lycurgue, & autres orateurs grecs anciens, dont quelques discours, échappés au naufrage des temps, font venus jusqu'à nous, étoient un champ absolument neuf dans toutes ses parties; les altérations du texte sans nombre, indépendamment de la difficulté des choses, étoient capables d'effrayer & de rebuter l'homme le plus laborieux. J'ai entrepris courageusement ce travail, j'ai tâché de tout débrouiller, de tout éclaircir, & en procurant quelque plaisir aux amateurs de la

P R É L I M I N A I R E. *ii*

saine éloquence , de leur épargner toute la peine que j'avois prise pour moi-même. Dans cette multitude de discours de différente espece , je ne me suis pas attaché seulement à la clarté & à la netteté du style , je me suis efforcé encore d'exprimer le caractère de chaque orateur , de chaque discours , de rendre l'élégance & l'harmonie ; enfin , pour répéter ce que j'ai déjà dit ailleurs , il n'y a pas de discours , dans cette nombreuse collection , que je n'aie travaillé comme si je n'avois eu que celui-là seul à traduire. Outre les traductions dont je viens de parler , j'ai donné les éditions grecques de tout Isocrate & de tout Lyfias , avec une version latine , des analyses , des notes , des tables de diverse nature. Ceux qui connoissent ce genre de travail savent combien il en coûte pour donner des éditions soignées d'auteurs anciens. J'ai encore toutes prêtes les éditions grecques & latines de Démosthene , d'Eschine , & de ce qu'on appelle les petits orateurs grecs , dont j'ai épuré le texte , autant qu'il m'a été possible , par mes propres efforts & par l'inspection des manuscrits que j'ai pu consulter. J'aurois publié ces éditions en tout ou en grande partie , si ma fortune eût été plus considérable , si je n'eusse pas été déjà épuisé par les avances d'impression que j'ai faites au-dessus de mes forces & dont je suis loin d'avoir retiré les frais.

Qu'on me permette ici de rappeler en peu de mots quelques circonstances de ma vie , & la maniere dont j'ai entrepris les traductions que j'ai données au public. Je ne songeois nullement à être traducteur ; une passion ardente pour l'éloquence avoit tourné toute mon activité vers la prédication , & j'aurois poursuivi cette carrière, sinon avec succès, du moins avec zèle , si j'avois eu assez de force pour prononcer mes discours. C'a été pour moi , je l'avoue , une vraie peine d'être obligé de l'abandonner , & j'ai souvent tourné les yeux avec regret vers ce noble exercice des fonctions de mon état. J'avois déjà traduit , uniquement pour m'amuser & m'exercer , les deux harangues sur la couronne ; je repris mon travail , & je me proposai aussi-tôt de faire connoître à mes compatriotes l'éloquence des anciens Grecs , dont la noble simplicité m'enchantoit. J'étois encore dans cet âge où une surabondance de vie & de mouvement nous fait complaire dans les plus vastes entreprises , où rien n'épouvante , où une imagination active nous fait jeter au loin nos yeux dans l'avenir , & nous les ferme sur la brièveté de nos jours. Heureux quand on a l'esprit assez juste pour ne former que des projets utiles , & l'ame assez courageuse pour n'être point rebuté dans l'exécution par les difficultés de détail ! J'allai trouver

P R É L I M I N A I R E.

M. le Beau , mon ancien maître , que j'aimois & respectois , & que je regretterai toujours ; je lui dis avec toute la confiance d'un jeune homme , que je voulois traduire , en accompagnant mes traductions de remarques sur l'éloquence , Démosthene , Eschine , Isocrate , Lyfias , & les autres orateurs de l'ancienne Grece , un choix des principaux Peres Grecs , & tous les discours de Cicéron : je ne lui parlai point des éditions grecques auxquelles je ne pensois pas alors. M. le Beau me répondit tranquillement ; ce sont ses propres paroles que je me rappelle : Mon cher abbé , il n'y a qu'une difficulté , c'est qu'il faudroit la vie de cinq hommes pour exécuter votre projet.

Malgré mon respect pour un personnage d'un aussi grand poids , je n'écoutai que mon activité & mon ardeur , dans lesquelles je trouvai des ressources que je n'aurois pu imaginer moi-même. Une difficulté que je n'avois pas prévue , & que M. le Beau ne m'avoit pas fait envisager , c'étoit celle de faire imprimer mes ouvrages. Je n'ai point trouvé de libraire qui ait voulu se charger de cette entreprise : je savois alors fort mauvais gré aux libraires , & je les blâmois ; mais j'ai reconnu depuis , par ma propre expérience , qu'ils n'avoient pas si grand tort. J'ai donc imprimé à mes frais ; la lenteur des rentrées m'a appris à mes dépens

quelle étoit l'indifférence de notre siècle pour la littérature ancienne, grecque & latine. Un de mes amis intimes, plus instruit que moi de l'état de notre littérature, m'avoit averti que mon entreprise me produiroit peu d'argent, qu'elle ne me procureroit pas, à beaucoup près, une gloire proportionnée au travail; je lui avois répondu avec fierté que je n'étois pressé ni de gloire, ni d'argent. Mais j'ai vu avec peine qu'il n'avoit que trop raison. D'abord, les avances considérables que j'ai faites & que je suis loin d'avoir retirées, me gênent extrêmement; &, malgré les grâces ecclésiastiques que j'ai reçues du roi & du clergé, je me trouve obligé de me refuser le commode & même le nécessaire. Je ne me repentirai pas néanmoins de mes sacrifices, pourvu que mes travaux puissent être utiles aux bonnes études. Ensuite, si j'ai été flatté du suffrage d'un petit nombre de personnes éclairées, j'ai remarqué qu'en général mon travail m'a fait beaucoup plus d'honneur auprès des étrangers qu'auprès de mes compatriotes. Cependant il y a deux vérités également incontestables. La première, c'est que les François ayant beaucoup d'esprit naturel, sont peut-être le peuple de l'Europe le plus fait pour goûter les beautés simples & naturelles des anciens Grecs. Mais la plupart de nos François sont gâtés par le faux bel esprit de quelques écri-

vains qui a dénaturé leur goût : d'ailleurs cette foule de journaux, de brochures, de mémoires, & d'autres écrits frivoles dont nous sommes inondés, épuisent leur attention & ne leur en laissent plus pour les ouvrages solides (1). La seconde vérité, c'est que les Grecs ont toujours été & doivent être toujours nos modèles du vrai beau dans les lettres comme dans les arts. C'est sur les Grecs que se sont formés nos meilleurs écrivains ; ceux qui n'ont jamais lu ces grands originaux en ont lu du moins des traductions & des copies, ou se sont formés sur des auteurs qui s'étoient formés sur les Grecs. Les Romains ont voulu avoir plus d'esprit que les Grecs, nous avons voulu en avoir plus que les Grecs & les Romains, & nous nous sommes éloignés d'autant de la belle & simple nature : il faut donc, pour nous en rapprocher, remonter aux premiers modèles. *Lisons*, dit Rousseau de Genève, qui avoit l'esprit des anciens, quoiqu'il ne les eût

(1) Il y a toute apparence que l'étude de la langue grecque va se ranimer dans l'Université de Paris : cette mère des bonnes études a applaudi & contribué avec zèle au projet d'éditions de livres grecs classiques. Le roi, vraiment père de tous ses sujets, veut bien lui-même contribuer à l'entreprise, & invite, par son exemple, les pères de famille, comme plusieurs ont déjà fait, à entrer dans cette contribution utile.

pas lus en original, les études ayant été fort mauvaises, *lisons les anciens; quand ils n'auroient que cet avantage, ils étoient plus près de la nature.* Cette parole d'un grand écrivain m'a toujours paru aussi sensée que frappante & décisive; je ne cesse de me la répéter à moi-même & aux autres.

Mais c'est assez parler de moi & de mes anciens ouvrages; je vais dire un mot de celui que j'offre maintenant au public, après avoir rendu justice à M. Nyon l'aîné, libraire estimable, qui s'est déjà chargé volontiers de plusieurs ouvrages d'une solide littérature, & qui a traité pour le mien avec une franchise honnête & facile dont j'ai été extrêmement satisfait. M'étant proposé de publier les harangues des principaux historiens grecs, & de terminer par là mon cours d'éloquence grecque ancienne, j'ai imaginé de composer, pour y insérer leurs harangues, un abrégé de leurs histoires qui, sans être ni trop long ni trop court, pût intéresser le lecteur par une suite de faits non interrompue. Thucydide se lie naturellement à Hérodote, & Xénophon à Thucydide. Xénophon finit ses histoires grecques à la bataille de Mantinée, dans laquelle périt Epaminondas. J'ai continué mon abrégé, dans un précis court & rapide, depuis cette dernière époque, jusqu'au tems où les Romains assujettirent la Grece & en firent une de leurs pro-

vinces. Ainsi, dans un seul & même ouvrage, on aura les harangues des principaux historiens grecs, & l'abrégé de l'histoire de la Grece, en commençant à l'époque où commence Hérodote.

Je vais donner, à la tête de tout l'ouvrage, une idée de mes trois historiens : je ferai des réflexions sur leurs personnes, leurs histoires & leurs harangues. Je devrois commencer par Hérodote ; mais comme je m'étendrai un peu plus sur l'article de Thucydide, qui mérite, à ce qu'il me semble, une attention plus particulière, c'est par lui que je commencerai. Je mettrai d'abord un mémoire succinct, que j'avois composé précédemment, sur la maniere d'écrire l'histoire d'après la maniere de Thucydide ; je répondrai ensuite aux reproches que lui a faits Denys d'Halicarnasse, j'examinerai si ces reproches sont fondés & jusqu'à quel point ils le sont ; ici j'aurai occasion de parler des harangues de l'historien, & en général des harangues insérées dans les histoires anciennes ; je finirai par Hérodote & Xénophon, dont les deux articles seront très-courts. Une narration du siege de Sphaëterie, traduite en François, pour donner une idée des principaux récits dans Thucydide, & un mémoire sur Périclès, dont le même Thucydide parle si avantageusement, & dont il nous représente l'éloquence vive & noble dans trois

sont d'une certaine étendue , c'est l'artifice avec lequel , dans les grands événemens , il amène les obstacles & les ressources. Il s'interrompt précisément dans l'endroit où l'esprit consent à se reposer , & veut bien permettre qu'on l'occupe d'objets moins essentiels , en attendant qu'on reprenne le fait intéressant , dont il verra la suite avec un plaisir d'autant plus vif que sa curiosité aura été suspendue. On a pris toutes les mesures pour faire réussir un grand projet , tout annonce qu'il aura une issue heureuse ; il survient tout-à-coup un obstacle qui ruine les mesures déjà prises , qui oblige de recourir à de nouvelles , & qui réveille l'attention du lecteur. Celui-ci est impatient de savoir quels nouveaux moyens on imaginera & quel en fera le succès. Un des deux partis est dans le plus cruel embarras , il semble qu'il a tout à craindre , rien à espérer , lorsqu'au moment où on ne l'attendoit pas , il vient s'offrir une ressource , qui fait renaître dans le parti malheureux un espoir que le lecteur partage , & qui le rend plus attentif à ce qui va suivre.

Plusieurs récits de notre historien démontrent ce que je viens de dire ; mais il n'en est point de preuve plus frappante que la narration du siège de Syracuse. Quelle variété d'événemens , & comme ils sont aussi bien amenés que bien conduits ! quelle adresse sur-tout , avant le dernier

combat naval qui va décider du sort d'Athenes , d'avoir fait une énumération de tous les peuples qui combattent dans l'une & l'autre armée ! comme cela met de l'importance & de la dignité dans le récit ! l'attention du lecteur est réveillée , & il attend , avec une curiosité impatiente , quelle sera l'issue de cette grande bataille.

De ce caractère de Thucydide , tracé d'après l'opinion que j'ai conçue de lui en le lisant , je vais tirer quelques réflexions générales sur la manière d'écrire l'histoire. Ce même sujet a déjà été traité par un écrivain de nos jours (M. l'abbé de Mably) , à qui , je pense , on ne peut faire d'autre reproche , dans son excellent ouvrage , que d'être quelquefois un peu trop sévère en appliquant ses principes. On ne doit pas attendre de moi que je traite cette matière avec la même étendue : on ne verra ici qu'un petit nombre d'idées , que j'ai recueillies , & que je hasarde d'après la lecture de Thucydide sur-tout , & de quelques autres historiens anciens & modernes.

Un historien peut être regardé comme un témoin qui , en présence de la vérité sous les yeux de laquelle il écrit , rapporte , pour l'instruction des peuples , des monarques , des républiques , des royaumes & des empires , une suite de faits qu'il fait par lui-même ou qu'il connoît par d'autres. Il doit donc être grave & sérieux , ne

jamais se permettre un ton de plaisanterie & encore moins de bouffonnerie , qui annonçeroit un écrivain trop peu convaincu de la vérité ou de l'importance des faits qu'il raconte ; il doit éviter un style fleuri , plus propre à amuser qu'à instruire , une diction de rhéteur & de déclamateur qui le feroit soupçonner d'avoir grossi ou diminué les objets selon qu'il auroit eu envie d'en donner une idée grande ou une opinion médiocre , d'avoir composé à loisir , dans le cabinet , des descriptions agréables , dont l'imagination , plutôt que la vérité , auroit fourni les circonstances. Son ton doit être ferme , ce doit être celui d'un homme franc & sincère , qui , sans se permettre de réflexions que celles qui sont compatibles avec sa qualité de témoin , sans vouloir charger & ménager personne , raconte les faits tels qu'ils se sont passés , avec tout l'intérêt qu'ils peuvent inspirer par eux-mêmes. Il faut qu'il se trace un plan dont il ne s'écarte jamais , & que , sans aucune considération , il rejette tout ce qui n'entre pas dans ce plan. C'est pour les hommes d'état qu'il écrit & non pour les particuliers ; les personnages qu'il fait agir , il doit les faire connoître comme hommes d'état & non comme particuliers. Ainsi tout ce qui n'est qu'anecdote , tous les détails de vie privée doivent être exclus de son histoire , ou n'y être admis qu'autant qu'ils

sont liés avec un grand événement dont ils sont la cause aussi réelle qu'extraordinaire. S'il y infere quelquefois des discussions critiques, elles doivent être peu étendues, faites en passant, & ne servir qu'à y jeter de la variété, à rompre l'uniformité de la narration. Il discute les faits avant que d'écrire, il examine avec lui-même, il balance; mais dès qu'il a choisi ce qui lui paroît le plus probable, il l'expose simplement, sans fatiguer le lecteur du récit des doutes & des incertitudes par où il lui a fallu passer, & des motifs qui ont déterminé son choix. Dès qu'un édifice est achevé, c'est la pensée d'un écrivain judicieux, on abat les échafaudages; on fait disparaître les traces du travail, loin de les montrer avec affectation. Un philosophe peut raisonner sur les faits dont il a été le témoin, ou que d'autres lui ont appris; un critique peut les discuter; l'auteur des vies particulières peut entrer dans mille détails qui font connoître l'homme tel qu'il est dans le sein de sa famille & avec ses amis; celui qui écrit des mémoires peut rapporter une infinité d'anecdotes curieuses & intéressantes; le panégyriste peut adoucir les vices & les défauts, exagérer un peu les vertus, employer à propos les lieux communs & tous les artifices de l'éloquence, pour l'agrément & l'instruction de ses auditeurs & pour la gloire de son

héros : l'historien doit instruire par le simple récit des faits principaux & essentiels , il doit se circonscrire dans cet espace ; & rejeter tout ce qui ne sauroit y être admis. Mais comment intéressera-t-il , étant resserré dans des bornes aussi étroites ? C'est en imitant le plus qu'il pourra la maniere de Thucydide , c'est par l'intelligence à distribuer les faits qui composent son histoire , par le choix heureux des circonstances principales , & par l'art de les rapprocher ; c'est par l'adresse avec laquelle il coupera les faits lorsqu'ils seront d'une certaine étendue , par l'artifice dont il usera dans les grands événemens , pour amener les obstacles & les ressources. Nous ne répéterons pas ce que nous avons déjà dit ; qu'il fuffise d'en avoir rappelé la substance. Pour moi , je trouve dans Thucydide seul cette perfection qui doit le faire regarder comme la regle & le modele de la maniere d'écrire l'histoire.

Hérodote , son prédécesseur , n'est pas à beaucoup près aussi élevé, aussi nerveux , aussi rapide , & ne met pas autant d'art dans la disposition des faits. Il a de la douceur , des graces , de la précision même , quoiqu'avec de l'abondance ; il semble que les Muses , dont ses neuf livres portent le nom , aient présidé elles-mêmes à la composition de son ouvrage , qu'elles aient choisi & arrangé les mots qui forment ses phrases : mais

on ne peut disconvenir que souvent il adopte trop facilement , s'il ne les rapporte pas d'après lui-même , des fables qu'il auroit dû rejeter comme étant au-dessous de la dignité de l'histoire. Je verrai par la suite ce qu'on doit penser des digressions fréquentes par lesquelles il coupe ses principales narrations ; observons seulement ici qu'elles ne devoient pas être désagréables aux Grecs pour lesquels il écrivoit : elles rappelloient à leur souvenir l'origine & la constitution des différens peuples de la Grece , d'Europe & d'Asie ; elles leur faisoient connoître le caractère , les loix , les coutumes & les usages des peuples barbares avec lesquels ils avoient eu divers rapports , & dont la singularité étoit intéressante.

Xénophon , le continuateur de Thucydide , n'a pas cherché , dans ses histoires grecques , à imiter la maniere de son prédécesseur ; il a suivi son propre génie : plus doux , plus simple , plus tranquille , moins vif , moins rapide , moins grave & moins majestueux , il raconte les faits naturellement , sans presque aucun art. A l'exemple de Thucydide , il ne se permet aucuns détails étrangers à son objet. En voici une preuve frappante. Il avoit été disciple & ami de Socrate , il étoit son admirateur & rival de Platon dans cette partie : il avoit occasion , dans le cours de son histoire , de parler d'un maître qui lui avoit

je veux m'occuper uniquement de Thucydide ; que je tâcherai de faire connoître par des détails un peu plus particuliers , après avoir essayé de le peindre par des traits généraux. Je vais néanmoins dire auparavant un mot de ce que je pense sur l'état où est maintenant l'histoire chez nos François.

Nous avons une infinité de mémoires & autres ouvrages de cette nature , écrits d'une manière piquante & originale ; & il n'est pas de nation en Europe qui puisse nous le disputer dans cette partie : mais en reconnoissant la supériorité marquée de notre nation dans ce genre comme dans beaucoup d'autres , & en lui rendant le juste hommage que lui rendent à l'envi les étrangers eux-mêmes , je dois convenir que nous avons aussi peu de bonnes histoires que beaucoup de mémoires excellens. Si l'on vouloit chercher la raison de ce fait , on la trouveroit aisément dans le génie vif & léger de la nation françoise , qui aime sur-tout à écrire d'imagination & de caprice , à laisser conduire sa plume par l'impétuosité du sentiment qui l'affecte ; mais qui éprouve toujours quelque peine à s'assujettir long - temps à un plan sérieux & tranquille qui arrête ses faillies & qui le retienne dans de justes bornes. Malgré cet obstacle que nous présente notre caractère , nous avons produit quelques historiens qui se font lire avec un grand

intérêt , principalement dans des morceaux d'histoire isolés.

Vertot excelle à écrire des révolutions. Sa narration est vive & animée ; son style , sans être extrêmement vigoureux & relevé , a de la dignité & de la noblesse ; il vous mène par des détails très-bien filés jusqu'au dénouement que vous desirez avec impatience ; les intrigues se démêlent sans aucun embarras ; vous êtes présent par-tout , vous partagez les sentimens & les intérêts de ses principaux personnages , qu'il fait sur-tout connoître en les faisant agir & parler ; les discours qu'il leur met dans la bouche , presque toujours indirects , varient la narration sans ralentir sa marche ; on ne s'arrête qu'avec peine quand on a commencé à le lire , on est impatient de reprendre la lecture lorsqu'on a été obligé de l'interrompre , & tout ce qu'on regrette , quand elle est achevée , c'est d'en voir la fin. Tant que cet historien a pu suivre librement son génie & son goût , il n'a écrit que des révolutions , & il a parfaitement réussi : lorsque l'invitation d'un ordre militaire auquel il fut attaché d'abord sous le titre d'historiographe de l'ordre , & ensuite sous celui de commandeur , lui fit une espèce de loi de composer une histoire plus compliquée & plus étendue , il s'est montré bien inférieur à lui-même.

Nous avons vu parmi nous un homme extraordinaire , qui tenoit au siècle précédent & qui a brillé dans le nôtre , à qui peu de personnes ont rendu une exacte justice , que les uns ont trop exalté , les autres trop déprimé , dont la plume féconde & infatigable s'est exercée dans tous les genres sans être étrangère dans aucun : heureux si ses écrits annonçoient par-tout autant de respect pour la religion & les mœurs , qu'ils offrent par-tout de fel & de graces ! L'histoire n'a pas dû échapper à ce génie vaste & actif , qui a porté ses regards sur toutes les parties de la littérature ; je dirai avec la sincérité & la franchise dont je me pique dans tous les jugemens que je hasarde , ce que j'ai éprouvé en lisant ses principaux écrits historiques. Son histoire d'un roi né soldat , qui , dans toute sa vie , ne connut qu'une passion , celle de la gloire des armes , qui , dans la prospérité , fit tout plier sous ses efforts , que l'adversité trouva toujours également fier & inflexible ; cette histoire me paroît le meilleur ouvrage , en ce genre , de cet écrivain , le meilleur même qui existe dans notre langue. La première partie sur-tout est admirable ; l'historien envisage toujours les choses de haut , il trace tous ses tableaux en grand ; on voit les événemens se préparer & s'acheminer vers leur terme ; on suit le prince dans sa marche rapide , on partage ses

P R É L I M I N A I R E. *xxij*

exploits, on s'y intéresse, on craint cependant pour son rival, on appréhende que tant de soins & de travaux, pour changer la face de ses états, ne deviennent inutiles. Charles XII triomphe partout, il renverse tous les obstacles, tout lui devient facile dès qu'il l'entreprend, il ruine, par d'heureuses témérités, toutes les mesures de la prudence; mais enfin il est entièrement défait, & il prouve, par un nouvel exemple, que la valeur impétueuse est obligée, tôt ou tard, de céder à la sagesse courageuse. Le style de l'écrivain est toujours au niveau de ces grands objets, naturel, noble, vif, précis, rapide, offrant beaucoup de traits sublimes, avec simplicité, à la manière de Thucydide; point de mauvais goût, point de faux brillans, point d'abus d'esprit, point de déclamations, point de ces plaisanteries basses, de ces bouffonneries indécentes qui déshonorent l'histoire universelle du même auteur; histoire qui, selon moi, est aussi vicieuse & aussi médiocre que l'autre est parfaite & supérieure. Voltaire, je le dirai avec le même esprit d'équité qui vient de lui accorder de justes éloges, Voltaire n'avoit pas un esprit assez profond, il avoit une imagination trop vive & trop mobile, pour comprendre un plan immense, pour en distribuer toutes les parties avec justesse, pour soutenir fort long-temps un ton grave & sérieux.

Aussi les différentes parties de son histoire universelle , décousues & mal liées entre elles , ne forment aucun ensemble , quoiqu'il y ait beaucoup d'endroits vraiment dignes d'un grand écrivain. Et combien de fois ne s'y permet-il pas la plaisanterie & le sarcasme dans les matieres les plus sérieuses ! ce qui , indépendamment d'une pareille lecture , doit être regardé comme le comble du mauvais goût en écrivant l'histoire. Je suis loin de prétendre que tout ce que nous rapportent les historiens grecs & latins soient des vérités incontestables , mais au moins ils ont l'air & le ton de personnes qui disent la vérité ; au lieu que l'historien qui plaisante , quand il ne diroit rien que de vrai , auroit l'air de se jouer de la vérité même qu'il respecteroit dans ses récits. Voltaire en général a trop sacrifié au goût de sa nation ; mais il auroit dû se dire à lui-même que , si les François sont naturellement vifs , gais , point assez sérieux peut-être & trop légers , ils ont assez d'esprit & de pénétration pour connoître les convenances , & que souvent ils méprisent au fond de leur ame celui qui flatte leur frivolité , qui s'abaisse à les faire rire. Je me servirai ici , contre Voltaire , d'une comparaison qu'il me fournit lui-même dans un de ses écrits. On peut s'amuser un moment des gestes risibles & des tours plaisans d'un animal aussi méprisable qu'inutile ,

mais l'œil se détourne bientôt avec dégoût d'un pareil spectacle ; au lieu qu'on ne se lasse point de contempler le courfier superbe, qui, fier de porter un homme courageux, frappe la terre en cadence, marche la tête haute, respire l'intrépidité du guerrier qui le guide, combat, triomphe ou meurt avec lui.

Je finirai ces réflexions préliminaires par une remarque qui m'a toujours frappé. Nos grandes histoires sont d'une longueur excessive, elles commencent & ne finissent presque jamais. Hérodote, Thucydide, Xénophon son continuateur, ne forment tous trois ensemble qu'un petit nombre de volumes, quoiqu'ils aient embrassé l'histoire des premiers temps de la Grece., presque jusqu'à Philippe ; si nous avions de Tite-Live ce qui est perdu, nous aurions en tout près de quatorze décades, lesquelles commenceroient à l'origine de Rome & s'étendroient jusqu'à la mort de Drusus, fils d'Auguste, en Germanie. Cependant on ne peut dire que ces historiens soient secs & décharnés ; ils contiennent d'ailleurs un assez grand nombre de harangues, quelquefois même assez longues ; & nous avons pros crit les harangues de nos histoires. Pourquoi donc nos grandes histoires sont-elles si volumineuses, tandis que celles des Grecs & des Latins l'étoient si peu ? En voici, je crois, la raison. Critiques,

sciences , belles-lettres , philosophie , anecdotes particulieres , détails de toutes les especes , & détails fort étendus au lieu de résultats précis : nous ne voulons rien omettre dans nos grandes histoires , nous voulons tout dire ; & par-là elles se prolongent outre mesure. Nous confondons tous les genres ; nous ne nous traçons pas un plan sévere , dont nous ne nous écartions jamais , dont nous rejettions tout ce qui ne sauroit y être admis.

Je n'ai plus qu'un mot à dire avant que de revenir à Thucydide. Quelques personnes feront peut-être surprises qu'en parlant de nos principaux historiens , je n'aie rien dit de Bossuet & de son discours sur l'histoire universelle. C'est que , sans doute , son ouvrage , comme l'annonce le titre même , n'est pas une histoire universelle , mais des réflexions sur l'histoire universelle. Ce grand homme semble s'être élevé au-dessus de notre globe ; ou plutôt on diroit que Dieu même l'a placé près de son trône , pour que de cette hauteur il voie les générations des peuples se succéder , les empires s'écrouler les uns sur les autres , s'attaquer & se détruire pour remplir les desseins de la providence , lorsqu'ils paroissent ne suivre que les mouvemens de leur vengeance ou de leur ambition. En un mot , Bossuet n'est pas l'historien des peuples , mais l'interprete de la divinité même , un homme comme inspiré , qui ,

P R É L I M I N A I R E. xxvij

dans une revue générale de toute la terre , n'apperçoit & ne manifeste que les décrets du ciel.

Je termine enfin ici mes réflexions pour m'occuper de Thucydide. On fait très-peu de choses sur la vie & la personne de ce grand historien. Tout se réduit à dire qu'issu d'une famille distinguée , il comptoit Miltiade parmi ses ancêtres ; qu'il eut pour pere Olorus , & pour maître Antiphon , personnage & orateur fort connu dans ce temps-là ; qu'il fut chargé de plusieurs commandemens importants où il s'acquit de la gloire ; qu'envoyé au secours d'Amphipolis , il fut prévenu , sans qu'il y eût de sa faute , par Brasidas , général de Lacédémone ; que les Athéniens l'exilerent injustement pour ce mauvais succès , & que ce fut dans son exil qu'il composa l'histoire de la guerre du Péloponèse. On a recueilli un trait de sa vie qu'il ne faut pas omettre. Agé de quinze ans , il entendit aux jeux olympiques la lecture d'une partie de l'histoire d'Hérodote , & les applaudissemens qui lui furent donnés ; il versa des larmes qui dévoient son génie , qui annonçoient le desir qu'il avoit déjà de se distinguer un jour dans la même carrière.

Vie abrégée de Thucydide ; reproches que lui fait Denys d'Halicarnasse , & réponse à ces reproches.

Denys d'Halicarnasse a fait un livre en particulier & assez long , où il porte son jugement sur Thucydide. Ce critique si judicieux , & pour

l'ordinaire si impartial dans ses jugemens ; paroît s'être attaché à condamner notre historien , s'être prévenu contre lui , & ne le juger que par les yeux de la prévention. Il débute dans sa censure par un aveu qui lui ôte beaucoup de son poids , & qui inspire quelque défiance contre le censeur. Il déclare qu'il va attaquer le préjugé général qui regarde Thucydide comme le premier écrivain en fait d'histoire ; qu'il va combattre l'opinion des plus grands philosophes & des plus fameux orateurs qui proposent son histoire comme la vraie regle de la manière de l'écrire , & les discours qu'elle renferme comme de parfaits modèles d'éloquence.

Quoi qu'il en soit de cet aveu de Denys d'Halicarnasse , après avoir rendu hommage à la véracité de Thucydide , à ce caractère , pour ainsi dire , impassible , qui raconte les faits sans amour & sans haine , qui ne lui permet pas de s'élever contre Cléon lui-même , dont les intrigues avoient causé son exil , & contre lequel tout le monde s'élevoit , il lui reproche d'avoir divisé son histoire en campagnes & en hivers , ce qui morcele , dit-il , les faits en trop de parties , & en rompt la suite lorsqu'on voudroit en voir la fin.

Attaquer Thucydide par la disposition des faits , c'est l'attaquer , à ce qu'il me semble , par l'endroit où il est le plus à l'abri de censure , où il

mérite le plus d'éloges. Personne , non personne , comme nous l'avons avancé dans le mémoire qui précède , n'a mieux entendu que lui l'art de distribuer les faits & de les couper d'une manière intéressante : il suffit de le lire pour s'en convaincre. Que l'on supprime les noms de campagnes & d'hivers , qui ne font rien à la chose ; & que l'historien n'a adoptés que parce qu'ils lui ont paru commodes pour la partie de l'histoire qu'il avoit entreprise ; que l'on supprime , dis-je , ces noms , & l'on verra tout procéder également dans le plus bel ordre. Denys d'Halicarnasse n'auroit pas voulu , sans doute , que Thucydide eût raconté chaque fait de suite en entier ; ç'auroit été , au lieu d'un seul grand corps d'histoire , donner une multitude de petites histoires partielles. Il falloit donc couper les faits suivant l'usage des bons historiens. Voyons donc si Thucydide les a coupés de manière à produire le meilleur effet dans la lecture. Prenons pour exemple le troisieme livre que Denys d'Halicarnasse cite en faveur de son opinion. Observons d'abord (c'est une conjecture plus que probable) que l'historien , dans ce livre & dans les autres , quoiqu'il n'en avertisse pas , ne s'est point attaché à suivre l'ordre des campagnes & des hivers avec un tel scrupule qu'il se soit abstenu de finir un fait ou une partie essentielle d'un fait , quand cette fin

empiétoit de quelques jours sur l'hiver suivant ou sur la campagne suivante. Quoi qu'il en soit de cette observation , voici l'ordre des faits du troisième livre de Thucydide.

La campagne s'ouvre par les incursions ordinaires des troupes du Péloponèse dans l'Attique. L'île de Lesbos , dont la principale ville étoit Mitylène , se dispose à se révolter contre les Athéniens , à l'exception de la ville de Methymne , qui reste fidelle à leur parti. Ils envoient quarante vaisseaux qu'ils destinoient pour le Péloponèse , afin de surprendre Mitylène , qui , avertie à temps , se met en défense , & refuse d'abattre ses murailles , comme on le lui avoit signifié. Cependant comme les Mitylénienens n'avoient encore fait aucune disposition , & que les Athéniens ne se croyoient pas assez forts pour réduire l'île , on convint de part & d'autre d'une suspension d'armes. Durant cette suspension , Mitylène envoie en même temps des députés à Athenes , & , le plus secrettement possible , aux Lacédémoniens , pour obtenir l'alliance du Péloponèse. Les députés envoyés à Athenes reviennent sans avoir rien obtenu ; & alors les Athéniens investissent la ville du côté de la mer , en bouchant les deux ports. Tandis que le siege continue , & avant le retour des députés de Mitylène , envoyés aux Lacédémoniens , Thucydide raconte quelques expédi-

P R É L I M I N A I R E. xxxj.

nions des Athéniens dans le Péloponèse & dans l'Acarnanie. Les députés arrivent à Lacédémone ; on remet leur audience aux jeux olympiques , afin que les alliés puissent entendre leurs plaintes. Ils se présentent dans le temple même de Jupiter olympien , & demandent , par un assez long discours , l'alliance du Péloponèse qu'ils obtiennent. On se prépare , pour faire diversion , à aller attaquer Athenes par terre & par mer ; les Lacédémoniens se rendent les premiers à l'isthme de Corinthe , où ils attendent les troupes des alliés qui ne se pressent pas. Les Athéniens , pour faire montre de leur puissance , sans discontinuer le siege , envoient une flotte de cent voiles dans le Péloponèse , qui , ravageant plusieurs pays de cette contrée , oblige de revenir chez eux , les Lacédémoniens qui se contentent d'ordonner quarante galeres pour le secours de Mitylene. Cependant à Mitylene les assiégés font quelques tentatives qui ne leur réussissent pas. Les Athéniens envoient des troupes pour bloquer la ville du côté de la terre , & pour l'investir ainsi de toutes parts. Tandis que le blocus continue , l'historien reprend le siege de Platée qu'il a laissé pareillement à un blocus : car il faut remarquer que ce n'est jamais au milieu d'une action , mais lorsque les combattans sont dans une situation tranquille , qu'il vous transporte ailleurs. Il ra-

conte ici avec beaucoup d'intérêt l'adresse & le courage que signalent le plus grand nombre des assiégeans , pour franchir les retranchemens des Lacédémoniens & se sauver à Athenes. Il réserve pour un autre article la fin du siege. Deux raisons l'ont déterminé. Premièrement , il a senti que le lecteur seroit satisfait de voir sauvés les plus braves Platéens , & qu'il devineroit sans peine que la ville ne tarderoit pas à se rendre. Secondement , comme il doit marquer la fin du siege par deux superbes harangues , mises dans la bouche des Platéens & des Thébains , il a cru que cela méritoit un article à part. Après avoir fait sauver les braves de Platée , il revient au siege de Mitylene. Les Lacédémoniens y avoient envoyé un des leurs qui étoit entré dans la place & avoit annoncé aux habitans que quarante vaisseaux arriveroient bientôt à leur secours , & qu'on ne tarderoit pas à entrer dans l'Attique. Les Lacédémoniens , en effet , après avoir dépêché Alcidas avec quarante-deux vaisseaux pour le secours de Mitylene , entrèrent dans l'Attique avec leurs alliés , pour faire diversion. Mais les Mitylénien , ne voyant paroître personne , & manquant absolument de vivres , furent obligés de se rendre. Alcidas avec ses navires n'arriva que lorsque la ville étoit déjà prise. On lui conseilla d'essayer de surprendre la ville & de l'enlever aux vainqueurs ,

queurs , ou du moins de s'emparer de quelque place des Ioniens ; mais comme il ne goûta aucun de ces deux avis , on conclut à regagner en diligence le Péloponèse. Alcidas , avant de revenir , pénétra jusqu'à Ephèse. Pachès , commandant de la flotte athénienne , qui avoit pris Mitylene , en ayant eu nouvelle , mit à la voile pour aller à la poursuite d'Alcidas ; mais ne l'ayant pas rencontré , il fit plusieurs expéditions dans l'Ionie , & de retour à Mitylene il envoya à Athenes les factieux de cette ville qu'il avoit pris & renfermés dans Ténédos. L'historien ensuite raconte comment les Athéniens , dans leur colere , conclurent d'abord de tuer sans distinction tous les habitans , & de réduire les femmes & les enfans en servitude ; & comment bientôt , se repentant de cette sévérité excessive , ils permirent qu'on remît l'affaire en délibération. Vient les discours assez longs de Cléon & de Diodote. Celui-ci l'emporta & fit révoquer le premier décret. On avoit envoyé une galere pour exécuter ce décret ; on en dépêcha une seconde qui fit assez de diligence pour que la grace arrivât avant que l'arrêt de mort fût exécuté. Après la prise de Mitylene , les Athéniens , sous la conduite de Nicias , firent , dans l'île de Minoé , qui est devant Mégare , une expédition qui leur réussit comme ils le desiroient. Thucydide conclut enfin

le siege de Platée. Les habitans, manquant de vivres & de secours, se rendent à condition qu'on leur permettra de parler pour leur justification devant des députés de Lacédémone. Les Thébains sont écoutés à leur tour : ils l'emportent ; & les malheureux Platéens sont égorgés impitoyablement.

Une narration assez longue des troubles & des dissensions de Corcyre, est suivie d'une digression sur la nature des factions dans la Grece & sur les effets pernicioeux qu'elles produisirent, sur-tout dans Corcyre. La fin des troubles de cette ville infortunée, un secours de vingt galeres envoyé par la ville d'Athenes aux Léontins, un redoublement de la contagion dans cette même ville où elle n'avoit pas cessé, de fréquens tremblemens de terre, quelques exploits des Athéniens en Sicile & ailleurs, la purification de l'île de Délos, une défaite qu'ils essuyèrent en Etolie ; de la part des Lacédémoniens, la fondation d'une colonie à Traquine, une entreprise qu'ils firent vers Naupaëte, un échec qu'ils reçurent près d'Ambracie : tous ces faits qui terminent le troisieme livre, sont peu étendus dans Thucydide, ils forment comme un groupe, & sont mêlés sans être confondus, de maniere à ne pas ennuyer le lecteur ; on peut s'en convaincre en les parcourant de suite dans l'historien. On a

dû remarquer que dans l'analyse de ce livre , je n'ai parlé nullement de campagnes & d'hivers.

D'autres reproches de Denys d'Halicarnasse ne sont pas mieux fondés que celui que je viens de détruire. Thucydide , dit-il , devoit commencer par les événemens qui ont suivi les guerres de Perse. Je pense au contraire qu'on ne peut trop applaudir à l'ordre qu'a suivi Thucydide. Ces événemens n'étant point son objet principal , il n'a dû ne les présenter qu'en abrégé & par forme de digression. Or cette digression ne pouvoit être mieux placée qu'après l'exposition de la cause & de l'origine de la guerre du Péloponèse , laquelle guerre est son objet véritable. Dans cette place , les événemens dont nous parlons font bien connoître les forces actuelles des deux républiques rivales , & confirment ce que vient de dire l'historien , que la vraie cause de la guerre du Péloponèse étoit la jalousie que Lacédémone avoit conçue de la puissance d'Athènes.

Mais pourquoi , dit encore le critique , a-t-il si fort étendu certains faits , tandis qu'il en a resserré d'autres qui étoient pour le moins aussi importants ? C'est qu'il n'en a pas jugé de même que vous. Par exemple , le siège de Sphaëterie que vous lui reprochez d'avoir raconté dans un trop grand détail , est , après le siège de Syracuse , l'événement qui a eu la plus grande

influence sur la guerre. Les Lacédémoniens en ont jugé comme Thucydide , puisqu'ils ont cru alors devoir se transporter à Athenes pour proposer la paix à leurs rivaux , puisqu'après la mort de Brastidas ils ont conclu une treve , sur-tout pour recouvrer Pylos & leurs guerriers pris dans l'île de Sphaëterie. Indépendamment de cette grande influence , le siege de cette île méritoit une attention particuliere , comme on peut le voir en le lisant dans l'historien avec toutes les circonstances qui l'accompagnent.

Mais pourquoi avoir fait un si long préambule ? Pourquoi avoir placé une oraison funebre dans le second livre plutôt que dans d'autres livres & dans d'autres conjonctures ? Ce préambule qu'on trouve si long , d'autres le trouveront très-court & fort précis , vu l'importance & la variété des objets qu'il renferme. Thucydide a choisi le second livre pour y placer une oraison funebre , parce qu'il vouloit la mettre dans la bouche de Périclès , en recueillant les principaux traits de celle qu'il avoit débitée réellement. Périclès méritoit bien , sans doute , cette préférence sur d'autres orateurs ; & puisqu'il n'a rien laissé par écrit , un historien , son contemporain , devoit être jaloux de transmettre à la postérité quelques traits de l'éloquence de ce grand homme , recueillis dans sa mémoire ou dans celle des autres,

P R É L I M I N A I R E. xxxvij

Quant aux reproches d'avoir fait prononcer des discours dans telles occasions plutôt que dans telles autres , d'avoir énoncé la cause apparente de la guerre avant la vraie cause , d'avoir rapporté un long dialogue entre les députés d'Athenes & les magistrats de Mélos , sans avoir assisté au dialogue ; quant à ces reproches & autres de même nature , je le dirai , malgré le respect dû à un critique tel que Denys d'Halicarnasse , ils ne méritent pas la peine d'être réfutés , & ils prouvent seulement que le meilleur esprit , dès qu'il se laisse prévenir par une passion quelconque , s'expose à raisonner très-mal.

Je passe donc aux reproches concernant l'élocution , qui , en général , me semblent un peu mieux fondés. Le critique commence par rendre justice aux grandes qualités du style de l'historien. Il reconnoît que personne ne l'égale pour la force, la noblesse, la gravité, la majesté de la diction , pour la profondeur des pensées & la beauté des mouvemens : mais il trouve qu'il met quelquefois trop d'affectation & de recherche dans le choix des mots & dans leur arrangement ; que ses figures quelquefois sont forcées & feroient permises à peine dans la poésie dithyrambique ; que souvent il est si subtil , si brusque , si enveloppé , si ménager de paroles , qu'il faut beaucoup d'étude & de travail pour le deviner & le

suivre , & que sa lecture devient fatigante ; que sa maniere ressemble trop à celle de Gorgias ; que ses narrations cependant , quoique serrées , sont d'un ton plus simple ; que ces vices regnent surtout dans ses harangues , où , si l'on en excepte quelques-unes , il y a trop d'art & point assez de naturel.

Quoique des savans aient voulu décréditer ce jugement de Denys d'Halicarnasse , en recueillant un assez grand nombre d'expressions qu'il a blâmées dans Thucydide & qu'il a employées lui-même dans son histoire , j'avouerai cependant que plusieurs des défauts qu'il relève dans notre historien m'avoient frappé ; mais que j'aurois craint de m'en expliquer aussi librement , parce qu'on doit être toujours très-réservé quand on prononce sur le style d'auteurs célèbres qui ont écrit dans des langues que nous connoissons toujours assez mal , quelque étude que nous en ayons pu faire. Je ne répéterai pas toutes les observations de Denys d'Halicarnasse , je dirai seulement qu'ayant lu & traduit ce qui nous est resté de Gorgias , il m'a semblé , comme à lui , que Thucydide avoit affecté quelques-uns des défauts de cet orateur trop subtil , trop recherché dans ses mots & dans ses tours. Les périodes de Thucydide sont plus étendues , ont plus de rondeur , de soutien & de poids que celles de Gorgias ;

mais il est toujours vrai de dire qu'il a quelque chose de sa manière, & plus encore de celle d'Antiphon qui avoit été son maître. Denys d'Halicarnasse a raison de distinguer les narrations des harangues. Celles-là, quoique précises, sont claires, nettes, parfaitement bien filées; aucune circonstance essentielle n'y est omise. Je les trouve beaucoup moins brusques que celles de Tacite, qui est plus vif & plus piquant dans ses récits, mais qui, voulant aller trop vite, supprime des détails nécessaires, &, à force de brièveté, devient quelquefois obscur.

Mais occupons-nous un peu des harangues de Thucydide; c'est par-là que je terminerai ce qui le regarde: faisons d'abord quelques réflexions sur les harangues en général, insérées dans les histoires. Plusieurs hommes de lettres blâment, dans les historiens grecs & latins, l'usage des harangues, ils trouvent que c'est couper & interrompre désagréablement le cours des narrations. S'ils ont raison, & si les anciens se sont trompés, il faut convenir cependant que cette erreur nous a valu un riche trésor d'éloquence, d'excellens modèles de discours, habilement adaptés aux personnes, aux lieux & aux conjonctures. Mais les harangues sont-elles déplacées dans les anciennes histoires, & ne peut-on

Réflexions sur les harangues de Thucydide, & en général sur les harangues insérées dans les histoires anciennes.

pas dire qu'elles font & devoient faire partie de ces histoires ? Dans les républiques de la Grece & de Rome , tout se traitoit par la parole. Les orateurs , dans la place publique ou dans le sénat , haranguoient des sénateurs ou des citoyens assemblés ; les généraux , à la tête des troupes , haranguoient leurs soldats. On conservoit dans la mémoire les principaux traits de ces harangues ; on se rappelloit non - seulement ce qui avoit été fait , mais ce qui avoit été dit dans telle occasion. C'étoit donc comme une obligation imposée à l'historien de transmettre à la postérité l'un aussi bien que l'autre. Des auteurs de notre histoire de France se sont crus obligés de rapporter les discours prononcés dans nos anciennes assemblées des états. Or à Athenes , & dans la plupart des villes de la Grece , les assemblées générales étoient habituelles , & faisoient comme l'essence du gouvernement. Les anciens historiens étoient donc autorisés à accompagner leurs récits de discours : nous avouerons qu'ils en ont abusé quelquefois , qu'ils ont composé plusieurs harangues uniquement pour s'amuser & amuser le lecteur , uniquement pour faire montre d'éloquence ; mais leur droit & leur devoir n'en étoient pas moins réels.

Au reste , dans cette partie , comme dans bien d'autres , les Grecs m'ont paru beaucoup plus simples & plus naturels que les Latins. Héro-

dote, Xénophon & Thucydide lui-même font parler leurs personnages à peu près comme ils devoient parler dans la circonstance où ils les placent ; au lieu que les harangues de Tite-Live, de Salluste & de Tacite paroissent en général des pieces travaillées à loisir dans le cabinet & avec trop de soin pour être supposées avoir été dites telles qu'elles ont été écrites. J'ai dit *Thucydide lui-même*, parce que le fond des choses m'y a paru bien plus naturel & bien plus simple que la diction dans laquelle j'ai trouvé à peu près les mêmes défauts que lui reproche Denys d'Halicarnasse. Ce critique le juge peut-être avec trop de sévérité ; mais dans la longue suite d'observations qu'il fait sur plusieurs de ses harangues, il n'en est presque aucune qui ne soit juste & fondée. Il n'est pas le seul qui ait trouvé ses harangues obscures ; elles ont semblé telles à Cicéron, qui, en rendant hommage aux talens distingués de l'écrivain, trouve qu'il a trop ménagé les mots dans ses harangues, & qu'il les a rendues obscures à force de précision. Je fais mieux que personne combien elles sont difficiles à entendre, combien il faut de travail pour saisir par-tout le vrai sens, pour suivre les idées & n'en point perdre le fil : mais je fais aussi que, quand on s'est rendu maître de toutes les pensées de Thucydide, qu'il semble vouloir cacher à des yeux

peu attentifs , on est amplement dédommagé par une suite de réflexions aussi sensées que profondes , de raisonnemens aussi justes que subtils , de sentimens toujours conformes au caractère de la personne qui parle. Quand je n'aurois pas appris d'ailleurs que Démosthène l'avoit copié huit fois de sa main , j'aurois vu avec Denys d'Halicarnasse qu'il avoit beaucoup pris de sa manière , mais qu'en homme habile il n'en avoit pris que ce qui lui convenoit , qu'en passant dans sa substance elle étoit devenue plus molle , plus flexible , plus propre à plaire au peuple.

Vie abrégée
d'Hérodote ;
réflexions sur
son histoire &
sur ses haran-
gues.

Il me reste à dire un mot d'Hérodote & de Xénophon. On connoît un peu plus de détails de leur vie , que de celle de Thucydide , quoique l'on en connoisse fort peu. M. Larcher a donné une vie assez détaillée d'Hérodote , dans la traduction de cet historien , qu'il vient de publier , & qu'on attendoit depuis long-temps avec impatience. Son excellent ouvrage a été accueilli du public comme il devoit l'être. La traduction est claire , nette , précise , de la plus grande exactitude : le style d'Hérodote , qui est varié à l'infini , est peut-être trop uniforme dans le traducteur ; mais ce défaut est racheté par une foule d'autres avantages , & sur-tout par ce riche trésor d'érudition , où l'on se fera tou-

Jours gloire de puiser. La vie d'Hérodote qu'on va voir , n'est qu'un abrégé fort succinct de celle qu'on trouve dans ce savant , aux lumieres duquel je me ferai toujours un plaisir de rendre hommage.

Hérodote étoit d'Halicarnasse , Dorien d'origine , & d'une naissance illustre. Il eut pour pere Lyxus & pour mere Dryo , qui tenoient un rang distingué parmi leurs concitoyens. Quoiqu'on ignore quels furent ses maîtres , on ne peut pas douter qu'il n'eût reçu une très-bonne éducation. Il forma fort jeune le projet d'écrire l'histoire , & pour cela il entreprit courageusement de voyager dans les pays dont il se proposoit de parler , de connoître par lui-même les situations & les distances des lieux , les productions du terroir , les usages , les mœurs & la religion des peuples ; de puiser dans leurs archives & dans leurs inscriptions les faits importants , les suites des rois , leurs généalogies & celles des grands hommes ; de consulter les savans & les personnes instruites. Il parcourut la Grece , l'Egypte , l'Asie , la Colchide , la Scythie , la Thrace , la Macédoine , l'Epire ; il fit un voyage à Tyr , des excursions dans la Lybie & dans la Cyrénaïque ; il visita la Palestine , vit les colonnes qu'y avoit fait élever Sésostris , & pénétra jusqu'à Babylone , qui étoit alors la plus magnifique & la plus opulente ville du monde.

De retour dans sa patrie, & la voyant opprimée par un tyran, il n'y fit pas un long séjour. Il chercha un asyle à Samos; & ce fut là que, dans une douce retraite, il mit en ordre les matériaux qu'il avoit recueillis, qu'il fit le plan de son histoire & qu'il en composa les premiers livres. Ne pouvant oublier sa patrie, affligé de la voir sous l'oppression, il y reparut tout à coup, se mit à la tête des conjurés & chassa le tyran. Mais en butte aux factions des grands & du peuple, qui ne pouvoient s'accorder, il dit au lieu de sa naissance un éternel adieu, & partit pour la Grece. Il se transporta aux jeux olympiques, où il fit publiquement la lecture d'une partie de son histoire, cette lecture qui lui attira de si grands applaudissemens, & qui fit verser des larmes au jeune Thucydide, à son futur rival. Encouragé par les applaudissemens qu'il avoit reçus, il employa les douze années suivantes à continuer son histoire & à la perfectionner. Il fit encore quelques voyages à Athenes, où il lut une autre partie de son histoire à la fête des panathénées. Les Athéniens, ne se bornant pas à des louanges stériles, lui firent présent de dix talens. Il se joignit à la colonie qu'ils envoyèrent à Thurium. Ce fut dans cette ville qu'il se fixa, & qu'il finit ses jours, après avoir mis la dernière main au monument immortel qu'il laissa après lui; ce monument que

les Muses semblent avoir élevé elles-mêmes en y gravant leur nom.

M. Larcher a très-bien justifié Hérodote du reproche d'avoir composé son histoire au hasard & sans plan , d'avoir recueilli sans examen les bruits & les fables populaires. Il seroit à desirer que tous ceux qui veulent transmettre à la postérité les événemens passés & présens, se donnassent la même peine pour ne recueillir que des matériaux dignes de foi , qu'ils consacraient une grande partie de leur vie à aller visiter les lieux & consulter les personnes. Lorsque Hérodote fait mention de quelque fait extraordinaire & peu croyable , il a grand soin d'avertir qu'il ne le rapporte que sur la foi d'autrui. On peut cependant lui faire un reproche que ne mérite jamais Thucydide , c'est d'avoir mis au nombre de ses récits , des fables qui ne conviennent nullement à la dignité de l'histoire. Il ne met pas autant d'art dans la disposition des faits que l'historien de la guerre du Péloponèse ; mais son plan est simple & naturel , quoique fort vaste. Ce sont de grandes masses d'histoire coupées de temps en temps par des digressions de toutes les especes , placées à propos pour instruire le lecteur & jeter par-tout de la variété. Qu'on parcoure tous les livres depuis le premier jusqu'au neuvieme , depuis le regne de Crésus jusqu'à la défaite de Platée,

par laquelle les Perses se virent chassés pour toujours de la Grece , on verra que tout défile selon le plan que je dis. J'avois blâmé d'abord ses digressions comme étant trop fréquentes ; mais en y regardant de plus près , j'ai vu qu'elles faisoient tout l'art & tout le charme de son histoire. Il rassemble une multitude d'objets divers , & il court rapidement sur chacun sans jamais s'appesantir. En un mot , il est varié , rapide , sa diction est claire , pleine de graces & de douceur ; & c'est avec cela qu'on peut faire des histoires , des poëmes & des discours intéressans. Si on ne fait pas avoir de la variété & de la rapidité , quand on écriroit très-bien d'ailleurs , on pourra être bon dissertateur & bon critique , mais on ne fera jamais bon historien. Denys d'Halicarnasse avoit un excellent jugement , il connoissoit sa langue & toutes les ressources du style : son histoire néanmoins m'a paru traînante & languissante , parce que , sans doute , il manquoit des deux qualités dont je parle & qu'on trouve dans Hérodote & dans Thucydide.

On objectera peut-être que certaines digressions d'Hérodote sont extrêmement longues. Par exemple , il emploie un livre tout entier pour les seuls Egyptiens. A cela , je réponds qu'on fera quelquefois trop long dans deux pages & très-court dans trente. Ce ne sont pas les espaces

qu'il faut comparer , mais le nombre & la nature des objets renfermés dans tel espace. Ainsi le second livre d'Hérodote , consacré à faire connoître les Egyptiens , renferme une si grande variété de choses curieuses , qu'il semble très-court quoiqu'il soit réellement assez long.

Les discours , dans le même historien , sont d'une juste longueur ; le ton en est toujours vrai , toujours propre aux personnes qui parlent & aux circonstances dans lesquelles elles parlent. Quelqu'un dira : Si les discours d'Hérodote sont d'une juste longueur , ceux de Thucydide ne le sont donc pas ; car ils sont ordinairement beaucoup plus étendus. Je répondrai que des discours de la longueur de ceux de Thucydide ne sont pas trop longs dans celui-ci & le feroient trop dans Hérodote. Cela semble un paradoxe & c'est une vérité. Les harangues de Thucydide roulent presque toutes sur de grands intérêts politiques , elles attachent par un riche fonds de pensées & de maximes qui ont rapport au salut & à la ruine des empires. On sent qu'elles n'ont pas été faites uniquement pour plaire , que toutes ont dû être prononcées à peu près ainsi dans les circonstances où on les place. C'est par ses harangues , sur-tout , que Thucydide peut être regardé comme l'historien des hommes d'état. Les discours & les entretiens dans Hérodote sont d'un genre beau-

coup plus simple. Supposés en grande partie ; à ce qu'il est probable , pour varier & embellir la narration , & n'étant pas soutenus par le même fonds de choses , ils devoient être courts , ou du moins pas trop longs , pour ne pas ennuyer.

Au reste , qu'on préfère , si l'on veut , un grand écrivain à un autre grand écrivain , mais qu'une admiration exclusive pour certaines beautés ne nous empêche pas de goûter des beautés d'une autre espece. Trouvons beaux Homere & Virgile , Démosthene & Cicéron , Corneille & Racine , Bossuet & Fléchier , quand nous pencherions pour les uns plutôt que pour les autres. Que de petits motifs ne nous fassent jamais décrier de grands hommes. Plutarque fait un livre où il se déchaîne contre Hérodote , parce que lui , Plutarque , étoit de Béotie , & qu'Hérodote n'avoit point parlé avantageusement des Béotiens. Denys d'Halicarnasse préfère Hérodote à Thucydide , il déprime même celui-ci , & veut lui ôter son mérite réel , parce qu'Hérodote étoit d'Halicarnasse. On est fâché de voir que des motifs aussi misérables aient influé sur les jugemens d'hommes aussi éclairés. Qu'on préfère Thucydide à Hérodote , ou Hérodote à Thucydide , il faut toujours reconnoître que ce sont deux grands historiens chacun dans leur genre.

Xénophon ,

Xénophon , quoique d'un mérite rare , ne s'é-
 leve pas jusqu'à ses deux prédécesseurs , sans doute
 pour le talent d'écrire l'histoire ; car il avoit com-
 posé bien d'autres ouvrages sur différens sujets ,
 & l'on retrouve dans tous cette douceur inimi-
 table qui l'a fait appeller l'*Abeille attique* , ou la
Muse athénienne. Il étoit d'ailleurs aussi grand ca-
 pitaine que grand écrivain. Banni d'Athenes , il
 se retira chez les Lacédémoniens , auxquels il
 resta toujours attaché. On fait qu'il eut la plus
 grande part à cette fameuse retraite des Dix-mille ,
 dont il a écrit lui-même l'histoire. Il avoit accom-
 pagné Agéfilas en Asie & dans la plupart de ses
 expéditions : ce monarque étoit son protecteur
 & son ami.

Réflexions sur
 la personne de
 Xénophon, sur
 ses histoires &
 sur ses haran-
 gués.

Les trois ouvrages de Xénophon , dont j'ai
 tiré des discours , sont les histoires grecques , qui
 continuent celle de Thucydide , mais qui ne l'é-
 galent pas à beaucoup près ; la retraite des Dix-
 mille , qui est son meilleur morceau d'histoire ,
 mais qui n'est que le récit d'un fait unique ; la
 Cyropédie , ou histoire de Cyrus , que l'auteur ,
 dit Cicéron , avoit composée *ad effigiem justî im-
 perii* , pour donner le tableau d'un gouvernement
 parfait ; roman politique , rempli d'excellentes
 instructions & écrit avec toute la grace imagi-
 nable : il a été traduit par M. Dacier , secrétaire
 perpétuel de l'académie dont j'ai l'honneur d'être

membre, avec cette élégance simple & piquante qu'on admire dans toutes ses productions. Quoique les narrations de Xénophon soient faites avec intérêt & se lisent de même, ses discours sont d'un mérite bien supérieur; ils offrent par-tout l'éloquence la plus vraie & la plus naturelle; en les lisant on se dit à soi-même : J'aurois pu, ou du moins, j'aurois voulu parler ainsi dans les mêmes circonstances. Il paroît que l'historien sentoît lui-même que c'étoit-là son grand talent : car dans la *Cyropédie*, où il donnoit carrière à son imagination, où il étoit libre de faire parler, quand il vouloit, ses personnages, une bonne moitié de l'ouvrage est employée en discours & en entretiens. Aussi ai-je fait un choix, parce qu'autrement il auroit fallu traduire presque tout l'ouvrage. J'ai pris beaucoup de choses dans M. Dacier, n'ayant pas cru devoir me donner de la peine pour faire plus mal. J'ai profité des autres traductions.

Les harangues de Thucydide, la partie la plus difficile, sont celles où j'ai trouvé moins de secours dans les traductions imprimées. D'Ablancourt, dans la sienne, se donne tant de licence que l'on ne reconnoît plus l'original dans la copie. Un de mes amis, qui entend parfaitement Thucydide, qui même en a traduit beaucoup de morceaux, a suppléé heureusement à ce défaut.

P R É L I M I N A I R E. ij

Il a eu la complaisance de lire avec moi mes traductions, en les comparant à l'original, & de me faire part de ses excellentes remarques. Il m'a lu tout ce qu'il a traduit de cet historien & m'a permis d'en profiter.

Comme le texte de Thucydide, dans ses harangues sur-tout, est très-difficile à entendre, j'ai cru devoir rejeter, à la fin du second tome, quelques notes sur ce texte, en faveur de ceux qui voudront lire l'original.

N A R R A T I O N

Du siege de Sphaërie, dans Thucydide.

VERS le milieu du printems, les Péloponésiens, avec leurs alliés, conduits par Agis, fils d'Archidame, roi de Lacédémone, firent une invasion dans l'Attique, & après y avoir établi leur camp, ils ravagerent le pays. De leur côté, les Athéniens ayant équipé quarante vaisseaux, les envoyèrent en Sicile sous le commandement d'Eurymedon & de Sophocle. On donnoit à ceux-ci pour troisieme, Pythodore qui étoit parti d'avance. Ils avoient ordre de secourir, en passant, les habitans de Corcyre (1), qu'incommodoient fort les courses des bannis réfugiés sur les montagnes. Les Péloponésiens, avec une flotte de soixante voiles, soutenoient ces derniers, & espéroient prendre la ville par famine. Démosthene (2) qui, depuis

(1) Thucydide a parlé à la fin de son troisieme livre des dissensions qui agitoient la ville de Corcyre, & des suites malheureuses de ces dissensions.

(2) Démosthene, général des Athéniens, qui, après avoir joué un grand rôle dans cette guerre, périt misérablement dans l'expédition de Sicile. Il n'étoit pas de la famille de l'orateur célèbre connu sous ce nom,

son retour d'Acarnanie , étoit sans emploi , avoit demandé & obtenu de se servir des quarante vaisseaux pour quelque expédition dans le Péloponèse.

A peine arrivés aux côtes de la Laconie , Eurimedon & Sophocle apprirent que la flotte des Péloponésiens étoit déjà à Corcyre , & ils vouloient qu'on s'y rendît promptement. Démosthène étoit d'avis qu'on s'emparât d'abord de Pylos , & qu'on ne partît qu'après avoir fortifié ce poste. Au milieu de ce débat , il s'élève à propos un vent violent qui pousse les vaisseaux dans Pylos même. Démosthène insistoit pour qu'on revêtît aussi-tôt la place de murailles. Ce n'étoit que pour cela , disoit-il , qu'il s'étoit joint à la flotte : on avoit le bois & les pierres en abondance ; le lieu étoit déjà fortifié par la nature , & absolument abandonné , ainsi qu'une grande étendue de terres circonvoisines. Pylos , éloigné de Lacédémone de quatre cents stades environ , est situé sur l'ancien territoire de Messene ; les Lacédémoniens l'appellent *Coryphæse* (1). Les deux généraux objectoient qu'on ne manquoit pas de promontoires déserts dans le Péloponèse , si l'on vouloit épuiser la république par de ruineuses

(1) *L'appellent Coryphæse.* D'après de savans géographes , ce n'étoit point Pylos que les Lacédémoniens appelloient *Coryphæse*, mais le promontoire sur lequel étoit situé Pylos.

dépenses. Démosthène répondoit que celui-ci avoit quelque chose de particulier, à cause de son port, sans compter que les Messéniens, qui l'avoient possédé jadis, en seroient d'excellens défenseurs, & que parlant la langue des Lacédémoniens (1), ils pourroient, dans ce poste, leur faire beaucoup de mal.

Comme il ne réussissoit à persuader ni les généraux, ni les soldats, il fit part de son dessein aux chefs de bandes, & se tint tranquille. La mer continuoit à n'être pas navigable : l'inaction fit fermenter les esprits. Tout à coup la fureur de fortifier la place s'empare de tous les soldats. Ils se mettent sur le champ à l'ouvrage. On manquoit d'outils pour tailler les pierres; ils les choisissent & les adaptent les unes aux autres le mieux qu'ils peuvent. Faute d'auges, ils portent le mortier sur leurs épaules, se courbant quand on les chargeoit, & le soutenant par derrière avec leurs mains jointes pour l'empêcher de s'écouler. Ils se pressoient de tout leur pouvoir & vouloient mettre la place en défense avant l'arrivée des Lacédémoniens. La plus grande partie étant

(1) La langue des Lacédémoniens étoit le dialecte dorique, que parloient aussi les Messéniens : ceux-ci pouvoient donc avoir des intelligences avec les esclaves des Lacédémoniens, les recevoir dans leur désertion, & favoriser leur révolte.

DU SIEGE DE SPHACTERIE. IV

défendue par elle-même, & n'ayant pas besoin de muraille, ils ne fortifioient que les endroits les plus foibles. On célébroit alors une fête à Lacédémone; & d'ailleurs, quand on y apprit cette nouvelle, on ne s'en mit pas fort en peine, dans la persuasion que les Athéniens se retire-roient d'eux-mêmes, lorsqu'on marcheroit contre eux, ou qu'on les chasseroit aisément à force ouverte. On étoit aussi arrêté par la considéra-tion que les troupes du Péloponèse étoient en-core sur le territoire d'Athenes. Cependant la flotte athénienne, après avoir employé six jours à fermer de murs la partie qui regardoit la terre & le reste qui en avoit besoin, laissa Démof-thene avec cinq vaisseaux pour garder la place, & fit voile du côté de Corcyre, pour se rendre de-là en Sicile. Les Péloponésiens qui étoient dans l'Attique, à la premiere nouvelle de la prise de Pylos, revinrent précipitamment dans leur pays. Les Lacédémoniens & Agis, leur roi, regar-doient cet événement comme d'une grande con-séquence pour eux. Ajoutez que s'étant mis en campagne quand les blés étoient encore verts, la plupart manquoient de vivres, & qu'un froid extrême, pour la saison, les avoit fort incom-modés. Ils ne demeurèrent donc dans l'Attique que quinze jours; c'est la plus courte invasion qu'ils y eussent encore faite.

Dans le même temps, Simonide, un des généraux d'Athènes, ayant rassemblé quelques Athéniens tirés des garnisons, & un grand nombre d'alliés de ce pays-là, prit par intelligence Eione, ville de Thrace, colonie de Mende, ennemie de sa république. Mais des troupes de la Chalcide & de la Bottiée étant accourues, l'en chassèrent aussi-tôt avec beaucoup de perte.

Lorsque les troupes du Péloponèse furent revenues de l'Attique, les Lacédémoniens qui étoient restés à Sparte, & leurs voisins les plus proches allèrent sur le champ à Pylos; quant aux autres qui étoient fatigués de leur expédition, ils tarderent davantage, mais ils firent publier dans tout le Péloponèse qu'on se disposât au plus vite pour marcher au secours de la place. On mande en même temps la flotte de Corcyre, qui, avec des machines, transporta ses vaisseaux par l'isthme de Leucade (1), &, sans être apperçue de la flotte athénienne en rade à Zacynthe, se rendit à Pylos, où se trouva aussi toute l'armée de terre. Avant que la flotte Lacédémonienne soit arrivée, Démosthene dépêche secrettement deux vaisseaux à Eurymedon & à la flotte de Zacynthe, pour

(1) Ce n'est pas la seule fois où nous voyons que les anciens Grecs, pour éviter un long trajet sur mer, transportoient par terre leurs vaisseaux avec des machines.

DU SIEGE DE SPHACTERIE. *lvij*

qu'ils viennent promptement secourir la place qui étoit en danger.

Tandis que les deux vaisseaux se hâtoient d'exécuter les ordres de Démosthène, les Lacédémoniens se préparoient à attaquer par terre & par mer un poste qu'ils espéroient emporter d'autant plus aisément, que la muraille avoit été faite à la hâte, & qu'il y avoit peu d'hommes pour la défendre. Que s'ils ne l'emportoient pas avant l'arrivée de la flotte athénienne, ils avoient dessein de fermer les embouchures du port pour que l'armée navale d'Athènes ne pût en approcher. Car l'île de Sphactérie, voisine du port qu'elle couvre & met à l'abri des vents, rend les embouchures fort étroites, & ne laisse de place, du côté de Pylos & de la fortification des Athéniens, que pour deux vaisseaux, & par le reste du continent que pour huit ou neuf. Cette île est pleine de bois, déserte & sans aucune route tracée : sa grandeur est d'environ quinze stades. Les Lacédémoniens vouloient donc fermer les passages par plusieurs rangs de navires ferrés & opposés par les proues. D'ailleurs, comme ils craignoient d'avoir à souffrir de la part des ennemis, s'ils devenoient maîtres de l'île, ils y firent passer une partie des soldats pesamment armés, & disposèrent le reste sur les côtes. Ils voyoient que par-là les Athéniens auroient contre eux l'île &

tout le continent ; & que les environs de Pylos , du côté de la mer , ne leur offrant aucune rade sûre , excepté l'embouchure même du port , ils ne sauroient d'où partir pour secourir les leurs ; qu'eux cependant , Lacédémoniens , emporteroient certainement , sans combat & sans risque , une place où il n'y avoit que peu d'hommes & point de munitions. Cela résolu , ils mettent dans l'île un corps de soldats détaché de toutes les compagnies. Le détachement fut relevé à différentes reprises. Le dernier qui s'y trouva montoit à quatre cents vingt Lacédémoniens , sans compter les Hilotes qui servoient sous eux. Ils étoient commandés par Epitadas , fils de Molobrus.

Démosthène voyant que les Lacédémoniens devoient l'attaquer par terre & par mer , dispo- soit tout pour sa défense. Il fit mettre à sec les trois vaisseaux qui lui restoient , & les éleva devant les fortifications comme une espece de palissade. Quant aux matelots de ces navires , le lieu désert ne fournissant pas d'armures , il les arma de méchants boucliers , dont la plupart n'étoient que d'osier , & qu'il avoit pris dans deux vaisseaux pirates des Messéniens , qui étoient abordés là par hasard. Parmi ces Messéniens étoient quarante soldats armés pesamment , qu'il incorpora à sa troupe. Il posta la plus grande partie

de ses gens , bien ou mal armés , du côté de la terre où le mur étoit le plus fort , en leur recommandant de repousser les Lacédémoniens s'ils attaquoient de ce côté. Pour lui , avec soixante de ses meilleurs soldats & quelques archers , il s'avança vers la mer , par où il croyoit que les ennemis essaieroient de faire une descente. Car , quoique cette rive fût d'accès difficile & hérissée de rochers , il pensoit qu'ils ne manqueroient point de venir par-là , vu que le mur en cet endroit étoit foible. On avoit négligé de le fortifier , parce qu'on ne pouvoit s'imaginer que les ennemis auroient l'avantage sur mer , mais on ne doutoit pas non plus qu'ils ne prissent aisément la place s'ils forçoient la descente. Afin donc de les empêcher d'aborder , s'il le pouvoit , Démosthene rangea ses soldats sur la rive , & les anima par ce discours :

Braves compagnons , qu'aucun de vous ne se pique d'être plus clairvoyant que d'autres , & de concevoir mieux tous les embarras de notre position ; mais que plutôt , sans rien examiner , il fasse tête à l'ennemi avec une confiance qui le sauvera de tous les dangers. Dans des extrémités pareilles , les raisonnemens sont inutiles ; il faut agir , & se tirer du péril sans délai. Ce n'est pas que nous n'ayons de grands avantages , si nous voulons tenir ferme sans être effrayés du nombre de nos

adversaires. Les difficultés même du lieu feront pour nous & nous seconderont si nous restons en place ; si nous lâchons pié , nos ennemis pourront les vaincre aisément , quelque grandes qu'elles soient , personne ne défendant le poste. Nous les trouverons , ces ennemis , d'autant plus redoutables , qu'il leur sera moins facile de faire retraite quand même nous les y forcerions. Il est aisé de les repousser tant qu'ils seront sur leurs vaisseaux ; une fois débarqués , ils nous combattront avec un égal avantage. Ne craignons pas leur multitude , qui ne leur servira de rien dans un lieu aussi étroit , & vu les difficultés de l'abord. Si leur armée est plus nombreuse , elle n'est pas sur terre comme la nôtre , mais sur des navires dont les mouvemens , en mer , dépendent de mille circonstances. Je crois donc que leurs embarras équivalent à notre petit nombre. Les soldats Athéniens savent , par expérience , ce que c'est que d'attaquer des troupes qui débarquent ; ils savent que des guerriers qui ne redoutent pas le bruit des vagues & l'abord impétueux des vaisseaux , ne peuvent jamais être forcés : je les exhorte donc à tenir ferme sur cette rive hérissée de rochers : qu'ils repoussent les ennemis , qu'ils nous sauvent nous & la place commise à notre défense.

C'est ainsi que Démosthène exhortoit sa troupe. Animés par ce discours , les Athéniens descendent

& se rangent sur le bord. Les Lacédémoniens viennent attaquer la place avec leurs troupes de terre & avec leur armée navale. Ils avoient quarante-trois vaisseaux que commandoit le Spartiate Trafymélidas, fils de Cratéficlès. L'attaque, par mer, se fit du côté qu'avoit prévu Démosthène. Les Athéniens se défendirent par-tout vigoureusement. Les Lacédémoniens ne pouvant se servir de tous leurs vaisseaux à la fois, les partagent en plusieurs divisions & viennent à la charge tour à tour, avec la plus grande ardeur, s'exhortant les uns les autres à repousser leurs adversaires & à emporter les retranchemens. Brasidas se faisoit remarquer par-dessus tous. Il étoit triérarque (1); s'étant apperçu que, comme le lieu étoit de difficile accès, ses collègues & les pilotes craignoient de briser leurs vaisseaux dans les endroits même où l'abord étoit possible, il leur crioit de ne point laisser l'ennemi se fortifier dans leur pays pour épargner du bois, mais de forcer la descente en brisant leurs navires. Il exhortoit les alliés à sacrifier leurs bâtimens pour les Lacédémoniens, dont ils avoient reçu de si grands ser-

(1) On appelloit *triérarque* à Athenes, à Lacédémone; & à ce qu'il paroît, dans plusieurs autres villes de la Grece, un citoyen qui équipoit un vaisseau à ses dépens, & qui le commandoit lui-même ou le faisoit commander par un autre.

vices, de les pousser contre le rivage, de descendre à quelque prix que ce fût, de se rendre maîtres & des hommes & de la place. En même temps qu'il excite les autres, il contraint son pilote d'échouer son navire; lui, monte sur le pont & s'efforce de prendre terre : mais repoussé vivement, criblé de blessures, il tombe évanoui dans le vaisseau même (1), ayant laissé échapper dans la mer son bouclier, qui, porté sur la rive, fut ramassé depuis par les Athéniens & employé à l'ornement de leur trophée. Les autres Spartiates, animés du même courage, vouloient aborder, mais ils ne le purent jamais, tant à cause de la difficulté des lieux que de la résistance opiniâtre de leurs adversaires. On voyoit donc les Athéniens de dessus terre, sur un domaine de Lacédémone, repousser les Lacédémoniens qui tâchoient d'aborder, & les Lacédémoniens, de dessus les vaisseaux, s'efforcer, contre les Athéniens, de descendre sur leur propre terre, devenue une terre ennemie. Etrange bisarrerie de la fortune dans l'arrangement de cette journée : car c'étoit une opinion généralement reçue, que ceux-ci, faits pour le continent, étoient les meilleurs soldats sur terre, & que ceux-là, nés pour

(1) *Dans le vaisseau même.* Grec, dans l'espace vuide entre la proue & les bancs des rameurs.

la mer , étoient les marins les plus habiles. Après avoir recommencé inutilement leurs attaques ce jour même & une partie du lendemain , les Lacédémoniens envoyèrent à Afine quelques navires chercher du bois pour construire des machines , afin de battre la muraille du côté du port , où elle étoit plus haute , mais aussi d'un abord plus facile.

Cependant arrivent de Zacynthe cinquante vaisseaux des Athéniens ; car leur flotte avoit été renforcée de quelques bâtimens d'observation qui étoient à Naupacte & de quatre de Chio. Comme ils virent toute l'île & la terre ferme pleine de soldats , & le port couvert de vaisseaux qui ne fortoient pas pour combattre ; ne sachant trop où aborder , ils allèrent mouiller à Prote , île déserte & voisine , où ils passerent la nuit. Le lendemain ils remettent à la voile , prêts à accepter la bataille , si l'ennemi , gagnant la pleine mer , venoit la leur présenter : sinon , ils vouloient forcer l'entrée du port. Les Lacédémoniens , sans paroître en pleine mer , & sans fermer les embouchures du port , suivant leur première résolution , se tiennent tranquillement sur le rivage , disposés , si on vouloit y entrer , à combattre dans le port même qui étoit assez vaste. Les Athéniens voient quel est leur projet ; ils fondent sur eux par l'une & l'autre embouchure ,

mettent en fuite le plus grand nombre de leurs vaisseaux , qui , déjà éloignés de la terre , la proue en dehors , étoient prêts pour le combat ; ils les poursuivent ; & comme ils n'étoient séparés que par un court intervalle , ils en maltraitent une grande partie , en prennent cinq , dont un avec tout l'équipage , vont attaquer le reste qui avoient gagné le rivage : ceux qui s'appareilloient encore , qui n'avoient pu encore faire voile , ils les fracassent ; plusieurs même qui se trouvoient vuides , dont les hommes s'étoient sauvés , ils les attachent & les traînent après leurs navires. Les Lacédémoniens apperçoivent , de la côte , ce désastre , ils en sont désolés ; par-là leurs compagnons alloient se trouver pris dans l'île. Ils accourent donc en diligence sur le rivage , entrent dans l'eau avec leurs armes , se saisissent des navires pour les arracher aux ennemis : chacun s'empresse de mettre la main à l'œuvre , & croit que tout manquera s'il n'agit lui-même. On s'anime de part & d'autre ; tout est en mouvement : les deux peuples sembloient avoir fait échange de leur manière de se battre. Les Lacédémoniens , éguillonés à la fois par l'espérance & par la crainte , donnoient , pour ainsi dire , de dessus terre , un combat naval : les Athéniens vainqueurs , & voulant pousser plus loin leur victoire , combattoient sur des navires comme

sur

DU SIÈGE DE SPHACTÉRIË: lxx.

Sur un terrain ferme. Enfin, après des efforts opiniâtres de part & d'autre, & beaucoup de blessures reçues, ils se séparèrent. Les Lacédémoniens avoient sauvé leurs bâtimens vuides, à la réserve de ceux qui furent pris d'abord. Chacun s'étant retiré dans son camp, les Athéniens dressèrent un trophée, rendirent aux ennemis leurs morts, & recueillirent les débris de la défaite. Ils environnent l'île, & faisant la garde tout autour, ils y tiennent les Spartiates comme prisonniers. Les Péloponésiens qui se tenoient sur la côte, & qui étoient accourus de toutes parts aux secours des Lacédémoniens, demeurent campés devant Pylos.

Cet événement, lorsqu'on en reçut la nouvelle à Sparte, y fut regardé comme une grande calamité; & en conséquence les principaux magistrats se transporterent sur les lieux, pour voir de plus près le parti qu'il falloit prendre. Comme ils jugeoient qu'il étoit impossible de sauver leurs guerriers renfermés dans l'île, & qu'on les prendroit enfin, soit par famine ou autrement, ils résolurent de proposer aux généraux athéniens une suspension d'armes, d'envoyer des députés à Athenes pour conclure un accord, & pour obtenir au plutôt la liberté de leurs concitoyens. Les généraux acceptèrent la proposition; la suspension d'armes fut conclue aux conditions que

les Lacédémoniens livreroient à l'armée athénienne de Pylos, les navires avec lesquels ils avoient combattu, & tous les vaisseaux longs qui se trouvoient dans la Laconie, qu'ils n'attaqueroient la place ni par terre ni par mer; que les Athéniens permettroient aux Lacédémoniens, campés dans le continent, de porter à leurs guerriers, renfermés dans l'île, une certaine quantité de farine, de vin & de viande (1) par tête, la moitié pour chaque esclave, le tout ouvertement & soumis à l'inspection de l'armée athénienne; qu'on ne feroit entrer par surprise aucun vaisseau de charge; que les Athéniens continueroient à faire la garde autour de l'île, sans se permettre aucune descente, sans attaquer l'armée du Péloponèse, ni par terre ni par mer; qu'à la moindre contravention de part ou d'autre, la suspension d'armes seroit rompue; que cette suspension auroit lieu jusqu'à ce que les députés de Lacédémone, fussent revenus d'Athènes; que les Athéniens meneroient & rameneroient les

(1) En grec, *deux choenix attique de farine, deux cotyles, & de la chair*. Le choenix, mesure des Grecs, qui contenoit environ trois demi-septiers & un poisson de Paris: on l'évalue aussi à environ deux litrons de notre mesure. Cotyle, mesure des liquides chez les Grecs, qui tenoit environ le demi-septier de Paris. *De la chair*, sans doute, autant qu'un homme en mangeoit ordinairement par jour,

DU SIEGE DE SPHACTERIE. *lxvij*

députés sur un de leurs navires ; qu'à leur retour la suspension d'armes cesseroit , & que les Athéniens rendroient les vaisseaux en l'état qu'ils leur auroient été remis. La suspension d'armes fut conclue à ces conditions ; les vaisseaux furent livrés & les députés envoyés. Lorsqu'ils furent arrivés à Athenes , ils adresserent au peuple ce discours :

Athéniens , Lacédémone nous envoie pour traiter de nos soldats renfermés dans l'île , & pour vous engager à prendre un parti qui vous soit avantageux , sans être déshonorant pour nous autant que la circonstance peut le permettre. Si nous employons un long discours , ce n'est pas contre notre coutume : nous sommes dans l'usage de nous resserrer quand peu de paroles suffisent , & de nous étendre quand il est à propos de s'expliquer sur des objets importants. Ne regardez pas nos discours comme venant d'un ennemi ; & croyez que ce n'est point par forme de leçon & d'instruction , mais d'avertissement & de conseil , que nous allons vous parler. Il dépend de vous de bien user de votre fortune , d'ajouter l'honneur & la gloire à ce que vous ont acquis vos armes , sans imiter ces personnes qui ont obtenu des succès nouveaux pour elles. Comme elles jouissent d'une félicité qu'elles n'avoient pas lieu d'attendre , elles aspirent toujours à de plus

grands avantages : au lieu que les hommes qui, dans de fréquentes révolutions, ont éprouvé le bien & le mal, doivent tenir pour très-suspectes les faveurs du fort. Ce sont les sentimens, vu l'expérience du passé, dans lesquels doit être votre ville ; ce sont ceux dans lesquels doit être sur-tout la nôtre. Oui, nous sommes un grand exemple de l'instabilité des choses humaines, nous qui tenons le premier rang parmi les Grecs, & qui venons vous demander aujourd'hui ce que nous avons cru jusqu'à présent être en droit d'accorder. Toutefois ce n'est un excès ni d'ambition, ni d'orgueil, qui nous a occasionné la disgrâce que nous éprouvons : heureux jusqu'ici, nous nous sommes persuadés, par une erreur assez naturelle, que nous continuerions de l'être. Ainsi vos forces présentes & vos nouvelles prospérités, ne doivent pas vous faire croire que la fortune vous fera constamment fidelle. L'homme sage fait mettre ses faveurs à l'abri, malgré leur incertitude ; il profite avec prudence de l'occasion qui s'offre, & ne s' imagine pas pouvoir régler selon ses desirs les événemens de la guerre que le sort conduit à son gré. Rarement éprouve-t-il des chûtes, parce que, incapable de se fier aux plus brillans succès, loin de s'en prévaloir, c'est alors qu'il se rapproche plus volontiers de son adversaire.

DU SIEGE DE SPHACTERIE. lxiix

Voici donc le moment, ô Athéniens ! de vous rapprocher de nous. Saisissez cette circonstance ; & lorsque vous pouvez , sans péril , vous assurer pour toujours la réputation d'hommes aussi prudents que puissans , craignez si , faute de nous avoir écoutés , il vous arrivoit par la fuite quelque disgrâce , craignez qu'on n'attribue à la fortune vos prospérités actuelles. Les Lacédémoniens vous exhortent à terminer la guerre par un traité solide : ils vous offrent , avec la paix & leur alliance , tous les avantages qui peuvent résulter d'une amitié & d'une union réciproques , & ils ne vous demandent en échange que leurs guerriers renfermés dans l'île. Ils croient qu'il vaut mieux , pour les deux peuples , ne pas attendre que ces guerriers , ou échappent par quelque ressource inespérée , ou soient pris avec l'île qui les renferme. Le plus sûr moyen de terminer les grandes querelles , ce n'est pas lorsque , employant les armes contre son ennemi , on l'oblige , après plusieurs victoires , de conclure un traité , sous la foi du serment , à des conditions désavantageuses ; mais lorsque , pouvant en venir-là , on triomphe de lui par un procédé généreux , on lui accorde , contre son attente , une paix juste & raisonnable. Vaincu alors par la générosité plutôt que par la force , & songeant plus à la reconnoissance qu'à la vengeance , il rougiroit

de violer les conventions mutuelles. Plus on est ennemi, plus on est disposé à prendre ces sentimens. On cede avec plaisir à ceux qui se relâchent de leurs droits & qui n'usent pas de tout leur avantage : ceux qui sont fiers & inflexibles, on leur résiste quoi qu'il puisse arriver.

Quant à nous, c'est le temps, ou jamais, de nous réconcilier sincèrement, avant qu'il survienne quelque événement extraordinaire, qui joigne des motifs particuliers de haine aux motifs publics, qui la rende éternelle, & qui vous prive des avantages que nous venons vous offrir. Faisons ensemble un accord, d'où il résulte, pour Athenes, de la gloire avec notre amitié, & pour Lacédémone, une légère disgrâce sans aucune honte. Procurons-nous la paix à nous-mêmes, & le repos à toute la Grece, qui vous regardera comme les principaux auteurs de sa tranquillité. Les Grecs souffrent les maux de la guerre sans savoir encore qui de vous ou de nous ont été les agresseurs; ils vous sauront gré d'une paix dont nous vous rendons les arbitres. Faites-y attention; il est en votre pouvoir de vous assurer l'amitié des Lacédémoniens, puisqu'ils vous l'offrent d'eux-mêmes, puisque vous les aurez gagnés & non forcés. Quels biens ne résulteront pas de notre réconciliation! oui, sans doute, dès que nous nous rapprocherons & que

DU SIÈGE DE SPHACTERIE. lxxj

Nous penserons de même, le reste des Grecs, contenu par notre puissance, aura pour nous les égards que nous pouvons désirer.

Voilà ce que dirent les Lacédémoniens, dans la persuasion qu'ils avoient été les seuls obstacles à la paix, que les Athéniens l'avoient désirée auparavant, qu'ils l'accepteroient avec joie de leur part, & qu'ils leur rendroient leurs guerriers. Mais les Athéniens, croyant que la paix dépendoit d'eux tant qu'ils tiendroient les Spartiates assiégés dans l'île, portoient plus haut leurs vues ambitieuses. Ils étoient sur-tout animés par Cléon, fils de Cléénète, orateur de ce temps-là, qui avoit tout crédit sur l'esprit de la multitude. D'après ses conseils, le peuple fit réponse, qu'avant toutes choses il falloit que les assiégés, après avoir livré leurs armes & leurs personnes, fussent transportés à Athenes; qu'on les renverroit si les Lacédémoniens rendoient Nisée, Pèges, Trézene, l'Achaïe, qu'ils ne possédoient pas par droit de conquête, mais qu'on avoit été contraint de leur abandonner par le dernier traité (1); qu'après cela on feroit la trêve la plus longue que le désireroient les deux républiques. Les

(1) *Le dernier traité*, le traité par lequel on conclut une trêve de trente ans, & les Athéniens firent les cessions dont il est parlé ici, comme nous le lisons dans Thucydide même.

Lacédémoniens, sans rien objecter, demanderent à l'assemblée qu'on leur nommât des commissaires négociateurs, avec lesquels ils pourroient discuter tranquillement les prétentions réciproques & conclure un accord. Cléon s'emporta là-dessus; il avoit toujours remarqué, disoit-il, qu'ils n'avoient aucune vue raisonnable, mais il le voyoit bien sur-tout aujourd'hui, puisque refusant de traiter avec le peuple, ils demandoient à conférer avec un petit nombre de personnes : Si vous avez quelque chose à dire, ajoutoit-il, dites-le en présence de tous les citoyens. Les députés ne croyoient pas pouvoir traiter avec le peuple, quand même ils auroient été résolus de céder quelque chose à cause de la circonstance, parce qu'ils craignoient que leurs alliés n'eussent à leur reprocher d'avoir traité sans aucun succès; ils étoient persuadés en outre que les Athéniens recevraient toujours avec hauteur les propositions de leurs rivaux : ils partirent donc d'Athènes sans avoir rien fait.

Dès qu'ils furent de retour à Pylos, la suspension cessa. Les Lacédémoniens redemandoient leurs vaisseaux d'après les conventions; les Athéniens refuserent de les rendre, alléguant divers griefs, une insulte faite à leur mur contre une des clauses formelles, & d'autres infractions légères. Ils se fondoient sur ce qu'il étoit expressément

DU SIEGE DE SPHACTERIE. lxxiiij

stipulé qu'à la moindre contravention , la suspension d'armes seroit rompue. Les Lacédémoniens nioient les faits & crioient à l'injustice. Enfin ils se retirèrent ; & de part & d'autre l'on recommença la guerre avec vigueur. Les Athéniens , pendant le jour , faisoient le tour de l'île avec deux vaisseaux qui se croisoient : toute la flotte étoit en garde la nuit , excepté dans la partie qui regardoit la pleine mer , lorsque le vent souffloit de ce côté. On reçut d'Athenes un renfort de vingt navires ; & ainsi la flotte se trouva composée de soixante & dix voiles. Les Lacédémoniens restoient campés sur la côte , donnant divers assauts à la place , & épiant l'occasion de sauver leurs guerriers.

A cette même époque , en Sicile , les Syracusains & leurs alliés , joignant une nouvelle flotte à celle qui étoit en garnison à Messine , firent la guerre aux habitans de Rhege , à la sollicitation des Locriens , qui entrèrent par terre dans leur pays avec toutes leurs troupes. Ce qui leur faisoit tenter une bataille navale , c'est qu'ils voyoient que les Athéniens avoient là fort peu de vaisseaux , & que la flotte qui devoit s'y joindre étoit occupée au siege de Sphacterie. S'ils gagnoient la bataille , ils croyoient qu'en attaquant Rhege par terre & par mer ils l'emporteroient aisément , & qu'alors leur puissance seroit bien établie. En effet,

que Rhege , promontoire d'Italie , étant voisin de Messine , ville de Sicile , les Athéniens ne pourroient passer & se rendre maîtres du détroit , c'est-à-dire de la mer , entre Rhege & Messine , par où la Sicile est la moins éloignée du continent. C'est ce que l'on appelle Charybde , auquel Ulysse , dit-on , eut bien de la peine à échapper. Comme là est la jonction des grandes mers de Toscane & de Sicile , dont les flots resserrés dans un étroit espace , s'élevent avec fureur ; ce passage fut toujours regardé comme très-difficile. C'est dans ce détroit que les Syracusains & leurs alliés , avec un peu plus de trente vaisseaux , furent obligés de combattre le soir , pour un vaisseau de charge qui passoit , contre seize d'Athenes & huit de Rhege. Vaincus par les Athéniens , ils firent voile en diligence , les uns du côté de Rhege , les autres du côté de Messine , après avoir perdu un de leurs bâtimens. La nuit avoit fait cesser le combat. Après cela , les Locriens vuiderent le pays de Rhege. Les navires des Syracusains & de leurs alliés , se réunissant , passerent au cap de Pélore , où ils se tinrent à la rade près leurs troupes de terre. Les Athéniens & les habitans de Rhege , voyant les vaisseaux vuides des ennemis , vinrent à force de rames pour les attaquer , mais un harpon de fer qu'on leur jeta de dessus la côte , fit couler à fond un de leurs navires ,

DU SIÈGE DE SPHACTERIE. lxxv.

dont les hommes s'étoient sauvés à la nage. Ensuite les Syracusains étant montés sur leurs vaisseaux & les remorquant jusqu'à Messine, les Athéniens revinrent à la charge & perdirent un second bâtiment contre les ennemis qui avoient pris le large & prévenu leur attaque. Ainsi dans les combats qui leur furent livrés en passant à Messine, les Syracusains se retirèrent sans avoir eu de désavantage. Cependant, tandis que les Athéniens cinglerent vers Camarine, sur la nouvelle qu'Archias & ceux de sa faction vouloient la livrer aux Syracusains, les Messinois, avec toutes leurs forces allerent attaquer par terre & par mer l'île de Naxe, colonie de Chalcide, dont ils sont voisins. Le premier jour, ils obligerent les habitans de se renfermer dans leurs murailles & ravagerent la campagne. Le lendemain, ils voguerent avec leurs vaisseaux vers le fleuve Acésinès & firent le dégât aux environs, en même temps qu'avec leurs troupes de terre ils battoient la place. Mais les Siciliens de ces contrées étant venus fondre sur eux du haut des montagnes, les assiégés reprirent courage, & se disant les uns aux autres, pour s'animer, que les Léontins & les autres Grecs leurs alliés venoient à leur secours, ils firent une sortie soudaine, mirent en fuite les assiégeans, & en tuerent plus de mille. Le reste se retira & eut bien de la peine à se

fauver , une grande partie ayant été tuée dans les chemins par les Barbares. Après ce rude échec , la flotte qui étoit en rade près de Messine , s'étant dissipée , les Léontins aussitôt avec les Athéniens & leurs alliés marcherent contre cette ville , qu'ils croyoient abattue par sa défaite. Les Athéniens l'attaquerent par mer avec leurs vaisseaux , & les Léontins par terre avec leurs troupes. Mais les Messinois , suivis de quelques Locriens qui , depuis la défaite , avoient été laissés en garnison à Messine sous la conduite de Démotelès , firent tout à coup une sortie violente , mirent en fuite les Léontins & en tuerent un grand nombre. Témoins de cette déroute , les Athéniens sortirent de leurs vaisseaux & vinrent à leur secours. Ils tomberent sur les Messinois , les mirent en désordre , & les poursuivant toujours les obligerent de se renfermer dans leurs murs. Ensuite , après avoir dressé un trophée , ils s'en retournerent à Rhege. Depuis ce temps , les Grecs de Sicile se firent la guerre , par terre , les uns aux autres , sans nul concours des Athéniens.

Cependant à Pylos , ceux-ci tenoient toujours assiégés les Lacédémoniens renfermés dans l'île , & les troupes du Péloponèse , campées devant la place , y demeuroient toujours. La garde de l'île étoit fort pénible pour les Athéniens , parce qu'ils manquoient de vivres & d'eau. Il n'y avoit

DU SIEGE DE SPHACTERIE. lxxvij

qu'une fontaine , & assez modique , dans la citadelle même de Pylos ; la plupart forcés de creuser dans le sable , ne pouvoient boire que de l'eau très-mauvaise. Ils étoient resserrés dans un espace étroit ; & comme il n'y avoit pas de rade pour toute la flotte , une partie de l'équipage alloit prendre à terre de la nourriture , tandis que le reste se tenoit à l'ancre en pleine mer. De plus , la longueur du siege leur faisoit perdre courage ; ils s'étoient imaginé qu'il ne leur faudroit que peu de jours pour prendre des hommes renfermés dans une île déserte , qui ne buvoient que de l'eau salée. Mais les Lacédémoniens invitoient tout le pays à introduire dans l'île de la farine , du vin , du fromage , & toute autre provision utile à des assiégés. Chaque cargaison étoit taxée fort haut , & chaque Hilote devoit avoir la liberté pour récompense. Ainsi , toutes sortes de personnes , & principalement les Hilotes , amenoient des vivres à travers mille dangers de tous les endroits du Péloponèse , avec l'attention d'aborder la nuit du côté de la pleine mer. Ils observoient sur-tout le vent , pour échapper aux vaisseaux ennemis qui ne pouvoient faire la garde quand le vent de mer souffloit. Comme on leur payoit leurs vaisseaux , ils ne les épargnoient pas & les faisoient échouer. Ils étoient reçus par les Lacédémoniens de l'île qui les attendoient aux

lieux les plus abordables. Tous les bâtimens qui se hafardoient en temps calme étoient pris. Du côté même du port, des plongeurs nageoient entre deux eaux jusqu'à l'île, traînant après eux, avec une corde, dans des outres, de la graine de lin pilée & de pavot détrempé. Dans les commencemens, ils passèrent sans être apperçus : mais ensuite ils furent veillés de près. En un mot, on épuisa de part & d'autre toutes les ressources, soit pour faire entrer des provisions, soit pour les intercepter.

Lorsqu'on apprit à Athenes que l'armée avoit beaucoup à souffrir, & que l'ennemi trouvoit les moyens d'approvisionner l'île, on fut très-embarrassé; on craignoit de se voir surpris par l'hiver : & alors comment, dans un lieu désert, se procurer les choses nécessaires à la vie ? comment les transporter en doublant le Péloponèse, puisque même en été ce transport étoit presque impraticable. Le pays étoit sans port : où les vaisseaux se tiendront-ils en rade ? on feroit nécessairement la garde avec plus de négligence, & les assiégés échapperoient ou se sauveroient, dans un temps orageux, sur les vaisseaux même qui leur apportoit des vivres. Ce qui alarmoit davantage, c'est qu'on se figuroit que les Lacédémoniens, comptant sur leurs forces, ne songeroient plus à offrir la paix ; & l'on se repentoit

de ne l'avoir pas acceptée. Cléon, jugeant bien qu'on lui en vouloit d'y avoir mis obstacle, crioit que les rapports étoient faux ; & comme les envoyés demandoient que , si l'on ne vouloit pas les en croire , on en chargeât d'autres de se transporter sur les lieux , Cléon fut choisi lui-même avec Théogene pour aller examiner la vérité. Ce choix l'embarassoit ; il sentoit qu'il alloit être réduit , ou à confirmer les rapports qu'il avoit attaqués , ou à être convaincu de mensonge s'il osoit les contredire. Mais comme à travers les regrets du peuple il crut entrevoir que les esprits penchoient encore un peu plus pour la guerre , il conseille aux Athéniens de n'envoyer personne , de ne point perdre un temps précieux : Il faut , disoit-il , si l'on juge les rapports véritables , s'embarquer & aller attaquer les assiégés. Puis , désignant & blâmant à mots couverts Nicias , fils de Nicérate , un des généraux & son ennemi : Rien de plus aisé , ajoutoit-il , si les généraux avoient du courage , que de se mettre en mer & d'aller prendre les hommes renfermés dans l'île ; & il le feroit lui-même s'il étoit général. Nicias , qui se sentoit piqué , qui d'ailleurs voyoit les Athéniens murmurer tout bas contre Cléon , & demander qu'il partît sur le champ , puisqu'il trouvoit la chose si facile , lui dit que ni lui ni ses collègues ne l'empêchoient de prendre tel renfort

qu'il voudroit, & de se charger de l'entreprise. Cléon, qui d'abord ne s'imaginait pas que la proposition fût sérieuse, affectoit beaucoup de résolution ; mais quand il vit qu'on le prenoit au mot, il reculoit sous prétexte qu'il n'étoit pas général : il craignoit alors, & ne pouvoit croire que Nicias voulût toujours lui céder le commandement. Celui-ci insiste, & prenant tout le peuple à témoin, il déclare qu'il se démettoit du commandement à Pylos. Plus Cléon tergiverse, plus il refuse de remplir sa promesse, & plus les Athéniens, comme c'est l'usage de la multitude, ordonnent à Nicias de céder sa place, & crient à Cléon de partir. Ne pouvant donc plus s'en dédire, il accepte, & s'avancant il annonce qu'il ne craignoit pas les Lacédémoniens, qu'il partiroit, & ne prendroit avec lui aucun citoyen d'Athènes, mais seulement quelques soldats de Lemnos & d'Imbros, des peltastes (1) de la ville d'Aïné & quatre cents archers, qu'avec ce renfort & les troupes de Pylos il ameneroit dans vingt jours les Lacédémoniens vivans, ou qu'il y périroit. Cette promesse présomptueuse fit rire le peuple : les citoyens les plus sages n'en étoient

(1) *Peltastes*. J'ai francisé ce mot. C'étoient des troupes légères, qui portoient de petits boucliers échancrés, appelés *peltai*.

DU SIEGE DE SPHACTERIE. lxxxj

pas fâchés, dans l'espérance, ou d'être bientôt délivré de Cléon, ce qu'ils croyoient plus probable, ou, s'ils étoient trompés dans leur opinion, de se voir maîtres des Lacédémoniens.

Lors donc qu'il eut fait décider dans l'assemblée ce qui étoit nécessaire, & qu'il eut été nommé par les suffrages du peuple, il partit en diligence, sans vouloir de tous les généraux que Démosthene, qu'il savoit avoir le projet de faire une descente dans l'île. Les soldats ayant beaucoup à souffrir de la disette dans un lieu désert, & assiégés plutôt qu'assiégeans, ne demandoient pas mieux que de combattre. Ce qui fortifioit sur-tout leur chef dans sa résolution, c'étoit un incendie qu'avoit éprouvé l'île. Cette île toujours inhabitée, n'avoit presque été jusqu'alors qu'une vaste forêt sans aucune route tracée : elle avoit paru à Démosthene un champ de bataille trop dangereux pour lui-même & trop avantageux à l'ennemi. Caché dans l'épaisseur du bois, l'ennemi auroit pu, & dans le moment & du lieu le plus favorable, tomber tout à coup sur des troupes supérieures en nombre : il auroit pu reconnoître les fautes & les dispositions des adversaires, sans qu'on pût appercevoir les siennes ; & si l'on eût entrepris de le forcer dans ses retraites, des guerriers peu nombreux, qui connoissoient parfaitement tous les détours de la

forêt, auroit eu infailliblement l'avantage sur une grande multitude d'hommes qui, ne connoissant point le pays, se feroient trouvés défaits avant que de savoir par où se secourir mutuellement. L'échec (1) que Démosthène avoit reçu en Etolie, & qu'un bois avoit en partie occasionné, ne contribuoit pas peu à lui faire naître ces réflexions. Il en étoit tout occupé, lorsque l'incendie arriva de cette manière. Sphacterie étant fort étroite, les soldats Lacédémoniens étoient obligés d'aller avec des gardes avancées préparer leur repas à l'extrémité de l'île. Un d'entre eux, par mégarde, mit le feu à quelques brossailles. Le vent vint à s'élever, & la forêt brûla presque toute entière sans qu'on pût arrêter l'embrasement. Alors Démosthène vit que les ennemis étoient en plus grand nombre qu'il n'avoit conjecturé d'après les vivres qu'on leur faisoit passer pendant la suspension. Il exhorte donc les Athéniens à redoubler d'activité, en leur montrant, d'une part, qu'ils avoient à combattre des troupes en état de se défendre, & de l'autre que la descente dans l'île étoit devenue beaucoup plus facile. Il se disposoit à l'attaquer,

(1) Thucydide parle, dans son livre troisième, de la défaite que Démosthène essuya en Etolie, & des circonstances de cette défaite.

DU SIEGE DE SPHACTERIE. lxxxiiij

& en conséquence il demandoit des secours aux alliés les plus proches, & prenoit toutes ses mesures.

Cependant Cléon, qui lui avoit fait savoir par un courier qu'il venoit avec un renfort, arrive à Pylos. Les deux chefs tiennent conseil ; ils commencent par dépêcher au camp ennemi un héraut, pour demander si l'on vouloit livrer les assiégés aux conditions qu'ils feroient gardés & traités avec douceur, jusqu'à ce qu'on eût fait un arrangement définitif. Les Lacédémoniens n'ayant pas accepté la proposition, ils demeurèrent un jour sans rien faire. Le lendemain, ils partirent dès la nuit avec toute l'infanterie pesamment armée, qu'ils avoient embarquée dans quelques vaisseaux. Huit cents oplites (1) descendirent un peu avant le jour dans l'île, tant du côté du port que du côté de la pleine mer, & coururent au premier corps-de-garde où il y avoit environ trente hommes. Epitadas, avec le gros de sa troupe, étoit posté au milieu de l'île, près d'une fontaine, dans l'endroit le plus découvert. Quelques hommes occupoient une autre extrémité qui regardoit Pylos. Cette partie étoit escarpée du côté du port, & du côté de

(1) *Oplites*. J'ai encore francisé ce mot. *Oplitai*, en Grec, étoient des soldats pesamment armés.

la terre n'étoit pas facile à prendre. On y voyoit un vieux fort bâti de gros quartiers de pierres , qui pouvoit servir de retraite si l'on se trouvoit forcé de toute autre part. Voilà comme étoit disposée la troupe Lacédémonienne. Les Athéniens égorgent les soldats de la première garde , contre lesquels ils avoient couru , & qu'ils avoient surpris encore couchés , avant qu'ils pussent se mettre en défense. Ceux-ci ne s'étoient point apperçu de la descente : ils s'imaginoient que ce n'étoit que la garde ordinaire qui avoit coutume de faire le tour de l'île. Le reste de l'armée arriva au point du jour sur plus de soixante & dix vaisseaux , dont presque tous les rameurs descendirent avec des armes. Il y avoit huit cents archers , autant de peltastes , sans compter les Messéniens , & toutes les troupes de Pylos , où l'on n'avoit laissé que quelques soldats pour garder le mur. Démosthène les divisa en plusieurs pelotons , de deux cents hommes plus ou moins ; il les plaça sur les hauteurs , afin que les ennemis , enveloppés de toutes parts , ne fussent à qui répondre , toujours assaillis , de quelque côté qu'ils se tournassent , en tête , en queue , & par les deux flancs. Sur-tout , ils devoient toujours avoir derrière eux les troupes les plus légères , archers , pierriers , frondeurs , qui signalent de loin leur courage ; forte d'ennemis qu'ils ne pou-

voient atteindre , qui triomphoient en fuyant , qui les poursuivoient s'ils lâchoient pié. Voilà comme Démosthene avoit projeté d'abord sa descente ; & c'est ainsi qu'il l'exécuta.

Epitadas & le gros de sa troupe voyant le premier corps-de-garde égorgé , & l'armée athénienne venir à eux , se rangerent en bataille & marcherent contre l'infanterie pesamment armée , qu'ils avoient en tête. Mais ils ne purent en venir aux mains , ni faire preuve de leur bravoure , à cause de la décharge continuelle de l'infanterie légère qui les harceloit par derriere & par les deux flancs , tandis que les troupes pesantes restoient tranquilles , toujours dans la même place. S'ils s'avançoient contre elle du côté où elle les incommodoit davantage , elle tournoit le dos , mais elle ne tarδοit pas à revenir & à les accabler de traits. Cette manœuvre lui étoit d'autant plus facile , qu'étant légèrement armée elle prenoit aisément la fuite dans un terrain difficile & raboteux , où les Lacédémoniens chargés du poids de leurs armes , ne pouvoient les poursuivre. Ces combats par escarmouche ayant duré quelque temps , les Lacédémoniens commencerent à se lasser ; & l'infanterie légère , devenue plus hardie par leur foiblesse , par la supériorité du nombre & par un succès inattendu , s'accoutumant à ne plus regarder comme si terrible

cette bravoure des Spartiates , dont la seule idée l'avoit fait trembler à la descente , méprisant les guerriers qu'elle avoit craints , se rassemble , fond sur eux avec de grands cris , fait pleuvoir de tous côtés des pierres , des fleches , des javelots. Ces assauts & ces clameurs étonnerent des hommes qui n'étoient pas accoutumés à ce genre de combat. Les cendres de la forêt nouvellement embrasée , s'élevant , formoient un nuage , qui , joint à la grêle de traits , obscurcissoit l'air , & leur déroboit la vue de ce qui étoit devant eux. Ils se trouvoient dans un embarras cruel. Leurs armes ne les garantissoient plus des coups , & le bois des fleches s'y rompant , y demeuroit attaché. Toute leur bravoure devenoit inutile. Aveuglés par la poussiere , assourdis par les clameurs des ennemis qui les empêchoient d'entendre les ordres du général , investis de tous côtés par le péril , ils n'avoient aucun moyen de se défendre & de se sauver.

Enfin , couverts pour la plupart de blessures , parce qu'ils étoient toujours demeurés dans le même poste , ils serrent leur bataillon , & marchent vers l'extrémité de l'île , où étoit la forteresse avec leur troisieme garde. Dès 'qu'ils commencerent à s'ébranler , l'infanterie légère redoubla ses cris & les pressa avec plus d'audace , de sorte que tous ceux qui se détacherent du

gros périrent. Mais le plus grand nombre gagnèrent le fort , où ils se rangerent en bataille avec la garnison , & firent face de tous les endroits par où l'on pouvoit les prendre. Les Athéniens qui les suivirent de près , ne pouvant les investir à cause de la situation du lieu , les attaquoient de front & tâchoient de les déloger. Harassés d'un combat qui avoit duré une grande partie du jour , épuisés de chaud , de soif , de lassitude , les uns s'efforçoient de chasser leurs adversaires du fort où ils étoient retranchés , les autres vouloient s'y maintenir. Les Lacédémoniens se défendoient mieux qu'ils n'avoient fait jusqu'alors , parce qu'on ne pouvoit les assaillir par les flancs.

Comme rien ne se decidoit , le chef des Messéniens s'adressant à Cléon & à Démosthene , leur dit qu'ils se fatiguoient inutilement , que , si l'on vouloit lui donner quelques gens de trait & quelques soldats de l'infanterie légère , il pourroit se frayer une route , tourner les ennemis & paroître à leurs dos. Lorsqu'on lui eut donné les hommes qu'il demandoit , il part le plus secrètement possible pour n'être pas apperçu , se traîne entre des roches escarpées , par-tout où il peut assurer ses pas , tente des passages que les ennemis négligeoient de garder , parce qu'ils comptoient sur la situation de la place ; & après avoir

tourné long-temps avec beaucoup d'efforts & de peines , il arrive enfin sur la hauteur sans avoir été découvert. Tout à coup il se montre au dos des assiégés , & les étonne par cette apparition subite , en même temps qu'il raffermir les Athéniens qui s'attendoient à le voir dans ce poste. Les Lacédémoniens se virent assaillis en front & parderrière , & , pour comparer les petites choses aux grandes , se trouverent pris comme au pas des Thermopyles. Alors les Perses , montant par un sentier détourné , les avoient enveloppés & taillés en pieces. Ici , vaincus par le nombre , attaqués de toutes parts , ils ne se défendoient presque plus ; mais épuisés de fatigues & d'inanition , ils commençoient à reculer devant les Athéniens qui se rendoient maîtres des passages , & leur fermoient toute retraite.

Alors , Cléon & Démosthene voyant que , si l'on pressoit davantage des hommes qui reculoient toujours , il n'en échapperoit pas un seul , firent cesser le combat & arrêterent leurs guerriers. Jaloux d'emmener à Athenes les Lacédémoniens vivans , ils veulent essayer de vaincre leur opiniâtreté , ils veulent voir si ces braves Spartiates pourront céder aux maux présens , & livrer leurs armes. Ils leur font demander , par un héraut , s'ils vouloient les remettre , & se rendre eux-mêmes à discrétion. Dès qu'ils ont

DU SIEGE DE SPHACTERIE. lxxxix

entendu ce cri , la plupart jettent bas leurs boucliers , & , frappant des mains , font signe qu'ils acquiescent à la demande. Il se fit donc une suspension d'armes : Cléon & Démosthène aurent une conférence avec Styphon , fils de Pharax , désigné le troisième , suivant la loi , pour commander la troupe. Epitadas avoit été tué , & le chef de bande qui avoit pris sa place , se trouvoit , quoique vivant , étendu parmi les morts. Styphon & ceux qui l'accompagnoient dirent qu'ils vouloient envoyer au camp pour consulter sur ce qu'ils avoient à faire. Les Athéniens n'ayant pas voulu le permettre , mais appelant eux-mêmes des hérauts de dessus la côte , après plusieurs messages , la dernière réponse fut que les soldats de Sphacterie pouvoient prendre tel parti qu'ils jugeroient à propos , pourvu qu'ils ne fissent rien contre leur honneur. D'après cette réponse , ayant délibéré entre eux , ils livrerent leurs armes & leurs personnes. On les tint sous bonne garde le reste du jour & pendant la nuit. Le lendemain , les généraux d'Athènes ayant dressé un trophée , & rendu aux Lacédémoniens leurs morts , qu'ils envoyèrent redemander par un héraut , s'embarquerent pour le départ , après avoir distribué les prisonniers par navires & les avoir donnés à garder aux triérarques.

Il périt dans le combat cent vingt-huit Lacé

démoniens de quatre cents vingt qu'ils étoient, de sorte qu'il resta deux cents quatre-vingt douze prisonniers, dont cent vingt étoient Spartiates (1). Les Athéniens perdirent fort peu de monde, parce que l'on ne combattoit pas de pié ferme. Les guerriers renfermés dans l'île y furent assiégés soixante & dix jours en tout, depuis la bataille navale jusqu'au combat qu'ils soutinrent. Pendant les vingt jours que les députés furent absens pour conclure un accord, il fut permis aux Lacédémoniens de leur fournir des vivres; le reste du temps ils vécutent de ce qu'on leur faisoit passer par surprise. On trouva encore dans l'île du blé & d'autres provisions, parce qu'Epitadas, leur chef, savoit les ménager. Les Athéniens & les Péloponésiens, se retirant de devant Pylos, s'en retournerent chacun dans leur pays; & la promesse de Cléon, toute téméraire qu'elle étoit, se trouva remplie exactement: car il amena les Lacédémoniens dans les vingt jours, ainsi qu'il l'avoit annoncé.

Durant tout le cours de la guerre, aucun événement ne surprit davantage les Grecs. On croyoit que ni la faim ni aucune espece de

(1) Rien ne me paroît manquer dans cette narration pour l'exactitude & la clarté des détails. Je n'y desire qu'une chose: Thucydide ne dit pas ce que devinrent les Hilotes qui servoient sous les Lacédémoniens. Je me suis fait à moi-même cette difficulté que je n'ai pu résoudre.

DU SIEGE DE SPHACTERIE. xij

nécessité ne forçoit les Lacédémoniens à rendre les armes ; mais que combattant jusqu'à la dernière extrémité , ils mouroient les tenant toujours à la main. On ne pouvoit donc se persuader que ceux qui avoient rendu les armes fussent aussi braves que ceux qui étoient restés sur le champ de bataille. Quelqu'un des alliés d'Athenes demandant à un des prisonniers , comme pour lui faire insulte , si ceux d'entre eux qui avoient été tués étoient de braves gens : *Ce seroit une chose merveilleuse* , lui répondit le Lacédémonien , *qu'une fleche qui sauroit distinguer le brave du lâche* ; faisant entendre par-là que tous ceux qui avoient péri n'avoient péri que parce qu'ils s'étoient rencontrés sous les traits.

Lorsque les prisonniers eurent été transportés à Athenes , les Athéniens ordonnerent qu'ils resteroient enfermés jusqu'à ce qu'on eût fait la paix , & qu'ils seroient tous mis à mort si les Péloponésiens entroient dans l'Attique. Ils mirent garnison dans Pylos , & les Messéniens de Naupacte , ayant choisi ceux d'entre eux qui avoient le plus de force & de courage , les y envoyèrent comme dans leur patrie : car Pylos autrefois avoit été renfermée dans leur territoire. Ces guerriers ravageoient la Laconie & incommodoient beaucoup les Lacédémoniens dont ils parloient la langue , & dont les esclaves venoient se jeter

entre leurs bras. Ceux-ci donc, qui n'avoient jamais connu ce genre de guerre, qui d'ailleurs craignoient qu'elle n'occasionnât chez eux quelque révolution funeste, étoient alarmés de toutes ces courses; & quoiqu'ils ne voulussent pas le faire sentir aux Athéniens, ils leur envoyoit souvent des hommes pour négocier, s'il étoit possible, la reddition de Pylos & de leurs prisonniers. Mais comme ce peuple avoit de trop grandes prétentions, ceux qu'ils envoyoit recevoir venoient toujours sans avoir pu rien obtenir.

MÉMOIRE SUR PÉRICLÈS.

PÉRICLÈS étoit de la tribu Acamantide , du bourg de Cholarge. Il descendoit , par son pere & par sa mere , des premieres maisons & des plus illustres familles d'Athenes. Son pere Xantippe , qui battit à Mycale les lieutenans du roi de Perse , épousa Agariste , niece de ce Clisthene qui chassa les descendans de Pisistrate , & qui , après avoir aboli courageusement la tyrannie , fut affermir la démocratie par de bonnes loix & de sages réglemens.

Périclès , très-bien formé de tout le reste de son corps , avoit , dit-on , la tête trop longue & mal proportionnée ; ce qui donna lieu à bien des plaisanteries de la part des poètes comiques de son temps.

Un de ses principaux maîtres fut Anaxagoras de Clazomene , philosophe également distingué par l'élévation du génie , par les qualités de l'ame , & par l'étendue de ses connoissances , sur-tout dans la physique. Le disciple conserva toujours la plus grande admiration & le plus tendre respect pour un maître qui lui avoit donné , dit Plutarque , non-seulement une ame élevée , une éloquence sublime , éloignée de toute affectation ,

n'ayant rien de bas ni de commun , mais encore une physionomie austere , dont le rire n'adoucissoit jamais la sévérité , une voix ferme & exempte de trouble , une démarche douce & tranquille , une telle modestie dans son geste , dans son port & dans ses vêtemens , que , lorsqu'il parloit en public , la passion la plus violente n'étoit pas capable d'altérer la gravité de son maintien.

Parmi les maîtres de Périclès il ne faut pas oublier la fameuse Aspasia , de la ville de Milet , courtisane , mais courtisane que son esprit & son savoir firent rechercher des plus illustres personnages de la république , & des plus grands philosophes de son siècle , qui tous parloient d'elle avec avantageusement. Socrate lui-même ne dédaignoit pas de l'aller entendre & de converser avec elle. Périclès s'attacha d'abord à Aspasia comme à une personne savante , & fort habile même dans les matieres politiques ; il ne tarda pas à concevoir pour elle la plus vive passion , & finit par la prendre pour épouse. Je ne fais aucunes réflexions sur cette licence de mœurs dans les plus graves personnages de la Grece : elles viennent naturellement à l'esprit de tout homme un peu sévere.

Périclès avoit reçu de ses peres , avec la splendeur du nom , une fortune considérable , qu'il fut conserver & augmenter par une exacte économie.

Il se montra à la fois grand général , grand administrateur & grand orateur. C'est sous ces trois points de vue que nous allons considérer un des hommes les plus extraordinaires qu'ait produit la ville d'Athenes.

Dans sa jeunesse il témoigna beaucoup de courage à la guerre ; il fit paroître une intrépidité qui cherchoit & affrontoit le péril. Par la suite, il fut employé en chef & comme général dans plusieurs expéditions importantes , dont il sortit avec gloire. La réduction de Samos lui fit beaucoup d'honneur , & il en tira de grandes sommes pour sa patrie. Il commanda quelquefois dans la guerre du Péloponèse qu'il avoit conseillée , & dont il ne vit pas la fin. Sa sagesse & sa prudence dans le commandement des troupes égaloient son activité. Jamais il ne s'engageoit dans des affaires incertaines , où il y avoit plus de danger que d'apparence de succès. Il n'estimoit ni ne vouloit imiter ces généraux , qui , s'étant hasardés témérairement , avoient pourtant joui d'une réputation brillante , & qui , par les grandes batailles qu'ils avoient gagnées contre toutes les règles de l'art , étoient admirés comme de grands capitaines. Il disoit ordinairement à ses concitoyens , que ; s'il n'y avoit que lui qui les menât au carnage , ils pouvoient compter qu'ils seroient immortels.

Il craignit d'abord de se mêler des affaires publiques. Comme il ressembloit, de visage, à Pisistrate, qu'il voyoit les plus anciens de la ville encore plus frappés de cette ressemblance, en considérant la douceur de sa voix, & sa grande facilité à parler; comme d'ailleurs il étoit fort riche & d'une naissance illustre, il redoutoit extrêmement le peuple, & appréhendoit de subir le ban de l'ostracisme. Mais quand il vit Aristide mort, Thémistocle chassé, & Cimon retenu hors de la Grece par des guerres étrangères, alors il se hasarda à entrer dans le gouvernement.

On peut distinguer deux époques dans le ministère de Périclès; le temps où il trouva dans Cimon & dans Thucydide de dignes rivaux, & celui où, par son éloquence & par sa politique, il gouverna seul le peuple avec une autorité presque absolue. C'est peut-être faute d'avoir distingué ces deux époques, & pour s'être arrêtés à la première sans penser à la seconde, que quelques écrivains se sont permis de décrier l'administration de Périclès, que je ne prétends pas justifier dans toutes ses parties, mais qui a trouvé d'illustres défenseurs, entre autres Plutarque & l'historien Thucydide. Le Thucydide, rival de Périclès, étoit beau-frère de Cimon. On ignore s'il étoit parent de l'historien. S'il l'étoit, on ne peut trop applaudir à l'impartialité de celui-ci
qui;

qui, sacrifiant à l'amour de la vérité des ressentimens de famille, ne parle jamais de Périclès qu'en lui donnant les plus grands éloges. Quoiqu'il en soit, après la mort de Cimon, Thucydide, son beau-frere, fut opposé à Périclès par ses adversaires, comme un homme d'un rare mérite, qui pouvoit balancer sa puissance.

Tant que Cimon vécut & que Thucydide fut en crédit, Périclès se montra plus complaisant pour le peuple; il le flattoit, le ménageoit davantage, avec dignité cependant: il lui procuroit sans cesse des spectacles, des banquets, des fêtes, cherchant à entretenir la ville dans des plaisirs auxquels Apollon & les Muses présidaient toujours. Il lui faisoit distribuer des deniers du trésor dans les théâtres & dans les tribunaux. Plusieurs lui ont reproché ces distributions, comme ayant beaucoup contribué à corrompre le peuple. Il embellit Athenes de temples & d'édifices superbes, qui la rendirent une des plus belles villes de l'univers. Phidias, aussi fameux sculpteur qu'habile architecte, le seconda dans ces projets d'embellissemens. Ses adversaires lui reprochoient d'employer les contributions des alliés à des décorations fastueuses: il se justifioit en disant que, puisque les alliés étoient bien défendus, on ne devoit pas se plaindre de cet emploi de leurs deniers. Un jour qu'on se déchaînoit contre lui

en pleine assemblée , & qu'on l'accusoit d'avoir consumé trop d'argent en vaines dépenses , il demanda au peuple s'il trouvoit qu'il eût trop dépensé. Le peuple ayant répondu tout d'une voix : *Beaucoup trop. Eh bien* , repartit Périclès , *ce sera donc à mes dépens & non pas aux vôtres : mais aussi je mettrai seul mon nom à ces ouvrages dont vous vous plaignez*. A ces mots , le peuple , soit qu'il admirât sa générosité magnanime , ou que plein d'émulation il ne voulût pas lui céder la gloire de ces magnifiques ouvrages , lui ordonna à grands cris de prendre dans le trésor de quoi fournir à tous les frais nécessaires , sans rien épargner. Il faisoit servir les pauvres sur les vaisseaux , où ils étoient soudoyés la plus grande partie de l'année. Il établit plusieurs colonies , & il procuroit aux citoyens indigens des établissemens honnêtes , en même temps qu'il déchargeoit la ville d'une multitude oisive qui devenoit tous les jours plus dangereuse.

Lorsqu'après la mort de Cimon , il fut parvenu à éloigner Thucydide , il ne se montra plus si doux & si traitable à l'égard du peuple ; il céda moins à ses fantaisies & à ses caprices ; il le gouverna avec une fermeté mêlée de douceur , se servant à propos de la crainte & de l'espérance pour calmer ses fougues ou pour ranimer son courage. Il alloit toujours droit au but qu'il

s'étoit proposé, sans être détourné par les cris & par les plaintes de la multitude. L'historien Thucydide, dans le portrait qu'il nous a laissé de ce grand homme, donne les mêmes louanges à son administration. Elle fut jusqu'à la fin, cette administration, ferme & vigoureuse, mais jamais cruelle. Il étoit près de mourir; ses amis & les principaux citoyens, qui entouroient son lit, parloient de sa grande puissance; ils comptoient ses exploits & ses victoires, ils disoient qu'étant général il avoit érigé à l'honneur de sa ville neuf trophées pour autant de batailles qu'il avoit gagnées. Ils discouroient ainsi entre eux, croyant qu'il avoit déjà perdu tout sentiment, & qu'il ne pouvoit plus les entendre; mais il ne lui étoit pas échappé une seule de leurs paroles : *Je m'étonne*, leur dit-il, rompant tout-à-coup le silence, *je m'étonne que vous conserviez dans votre mémoire & que vous releviez des exploits auxquels la fortune a tant de part, qui me sont communs avec beaucoup de généraux; & que vous perdiez le souvenir de ce que j'ai fait de plus grand & de plus glorieux : c'est*, ajouta-t-il, *que mon administration n'ait fait prendre le deuil à aucun de nos citoyens.*

Il me reste maintenant à faire connoître Périclès comme orateur. Périclès, dit Plutarque, accommodant son langage à sa manière de vivre, & à la grandeur de ses sentimens, comme un

instrument digne de lui , se servoit fort à propos des connoissances qu'il devoit à Anaxagoras ; il teignoit , pour ainsi dire , la philosophie des couleurs de l'éloquence. Cet esprit sublime , capable des plus hautes conceptions , rapportant tout ce qu'il savoit à l'art de bien parler , surpassa tellement tous les orateurs de son siècle , qu'on lui donna le surnom d'*Olympien* , parce que , sans doute , il étoit autant au-dessus des autres orateurs que le souverain de l'Olympe est au-dessus des autres dieux. Les poètes comiques , qui se plaisoient à lancer sur lui des traits piquans , ne pouvoient s'empêcher de dire , que , lorsqu'il parloit devant le peuple , il sortoit de sa bouche des tonnerres & des éclairs , & que sa langue lançoit la foudre. On rapporte de Thucydide , son rival , un mot qui exprime parfaitement la force & l'ascendant de son éloquence. Archidame , roi de Lacédémone , lui ayant demandé un jour lequel étoit le meilleur lutteur de lui ou de Périclès , il lui répondit : *Quand je l'ai jetté par terre , il soutient qu'il n'est pas sous moi , & en fait convenir tous ceux qui nous regardent.* Cet homme cependant qui avoit une si grande supériorité pour la parole , étoit si circonspect & si timide quand il devoit parler au peuple , qu'il n'alloit jamais à la tribune , sans avoir prié les dieux de lui faire la grace de ne

rien dire imprudemment , rien qui ne fût nécessaire & convenable à son sujet.

Après la réduction de Samos , de retour à Athenes , il fit des obseques magnifiques à ceux qui étoient morts dans cette guerre , & prononça lui-même une éloge funebre sur leur tombeau : usage qu'il avoit établi le premier & qui fut pratiqué après lui. On rapporte qu'on fut si transporté de sa harangue , que , lorsqu'il fut descendu du lieu où il avoit parlé , toutes les femmes coururent l'embrasser , & lui mettre sur la tête des bandelettes & des couronnes , comme à un athlète qui seroit revenu vainqueur des jeux solennels de la Grece. Plutarque rapporte de son éloge funebre une pensée citée par Stésimbrote. *Nos braves Athéniens , disoit-il , sont devenus immortels comme les dieux mêmes. Car , ajoutoit-il , nous ne voyons pas les dieux ; mais par les honneurs qu'on leur rend , & par les biens infinis dont ils nous comblent , nous jugeons qu'ils sont immortels. Ceux qui sont morts pour leur pays , ne partagent-ils pas avec eux tous ces avantages ?*

On regrette qu'il ne soit resté aucun discours d'un aussi grand orateur. On peut regarder néanmoins les harangues que l'on trouve sous son nom dans Thucydide , comme donnant l'idée la plus juste de ses principaux discours , d'autant plus que l'historien promet , au commencement

de son histoire, de rapporter le plus fidèlement qu'il lui sera possible, non-seulement les faits, mais encore les discours tels qu'ils avoient dû être prononcés dans la circonstance. Il est donc probable qu'il avoit recueilli les traits les plus frappans des principales harangues de Périclès. On peut lire dans ce volume trois harangues qui portent son nom, un éloge funebre pour les citoyens morts dans les premières années de la guerre du Péloponèse, deux discours politiques, &c, à la suite du second, un portrait de cet illustre personnage, tracé de la main même de l'historien.

F A U T E S

A corriger dans ce volume.

PAGE xxv, ligne dernière, critiques, *lisez critique;*

— lxxxix, lig. 4, aurent, *lis. eurent.*

— 24, lig. dernière, un, *lis. une.*

— 120, lig. 14, réduite, *lis. réduire;*

— 173, lig. 9, avis, *lis. un avis;*

— 268, lig. 19. fort, *lis. fort.*

N O T A.

Je n'ai osé, dans aucune des harangues de Cicéron, employer le tutoiement; mais j'ai cru devoir le faire dans celles des historiens que je donne maintenant au public : j'ai pensé que le tutoiement ici feroit un bon effet, & représenteroit mieux la vérité des histoires anciennes.

HARANGUES

H A R A N G U E S

TIRÉES D'HÉRODOTE.

LIVRE PREMIER.

LE dessein d'Hérodote est de raconter les guerres des Grecs & des Barbares (1) : son histoire n'est pas moins celle des uns que des autres ; & même il paroît s'étendre davantage sur ce qui concerne les Barbares , sans doute parce qu'ils étoient moins

(1) Ainsi l'histoire d'Hérodote , comme l'ont pensé quelques littérateurs de nos jours , n'est pas une histoire universelle. L'historien ne parle pas de tous les Barbares en général , mais de ceux uniquement qui ont eu quelque rapport avec les Grecs. Personne n'ignore qu'on appelloit Barbare tout ce qui n'étoit pas Grec.

Tome I.

A

AN. M. 3442.
AV. J. C. 262.

connus dans la Grece. Il rapporte d'abord, en peu de mots, les sentimens des historiens Perſes & Phéniciens ſur les enlevemens des femmes (1) qui commencerent à armer l'une contre l'autre l'Europe & l'Asie ; & , ſans daigner ajouter ſon opinion ſur des faits auſſi peu certains, il commence par le premier monarque barbare, dont les démêlés avec les Grecs ne pouvoient être révoqués en doute. C'étoit Créſus, roi de Lydie. L'hiſtoire expoſe comment la couronne de Lydie, qui avoit appartenu d'abord aux Héraclides ou deſcendans d'Hercule, étoit tombée dans la maiſon de Créſus, appelée les Mermnades ; il fait une hiſtoire ſuccinte des rois aïeux de ce prince. Candaule fut le dernier roi de la famille des Héraclides. Gygés fut le premier des Mermnades qui occupa le trône uſurpé ſur Candaule. Sadyatte, ſon fils, lui ſuccéda, & eut pour ſucceſſeur Alyatte, pere de Créſus.

Perſonne n'ignore que la Grece, trop reſſerrée, vu le nombre de ſes habitans, avoit établi dans l'Asie inférieure un grand nombre de colonies qui furent continuellement en guerre avec les Perſes, lorſque ceux-ci ſe furent emparés de toute l'Asie ſupérieure. Créſus fit la guerre à tous les Grecs

(1) *Les enlevemens des femmes*, par exemple celui d'Hélène, qui fut la cauſe du fameux ſiege de Troye.

Asiatiques du continent, qu'il obligea de lui payer tribut. Il voulut même attaquer les Insulaires, mais il en fut détourné par Bias de Priene, ou, selon d'autres, par Pittacus de Mitylene; tous deux s'étoient rendus à Sardes, capitale de son royaume. Il subjuga plusieurs autres peuples & devint un prince fort puissant & le plus riche de l'univers. Les plus savans hommes de la Grece visiterent sa cour, soit par curiosité, soit par intérêt. Solon, législateur d'Athenes, avoit composé pour les Athéniens un code de loix, & leur avoit fait prêter serment qu'ils les observeroient durant dix années (1). Il s'étoit embarqué sous prétexte de voyager & de s'instruire en parcourant le monde; mais, en effet, pour ne pas se voir forcé de rompre lui-même les loix dont il étoit l'auteur. Il alla d'abord en Egypte, où régnoit Amasis, & de-là il se rendit à Sardes, où Crésus le reçut avec dis-

(1) Plutarque dit que Solon donna force à ses loix pour cent années. Pour concilier ici Hérodote & Plutarque, on peut dire que Solon fit jurer aux Athéniens qu'ils observeroient ses loix au moins dix années, mais sans dire qu'il faudroit qu'elles fussent renouvelées & confirmées après ce terme. Quelques savans ont révoqué en doute l'entretien de Solon avec Crésus; mais M. Larcher pense d'après Plutarque, qu'on ne peut point rejeter une histoire appuyée d'un grand nombre de témoignages. Au reste, cet entretien dans Hérodote est fort piquant & très-philosophique.

inction. Ils eurent ensemble un entretien : Solon , comme nous allons voir , lui parla avec une liberté & une sagesse vraiment dignes d'un philosophe. Le prince , après lui avoir montré tous ses trésors , & avoir étalé à ses regards ce qui pouvoit le mieux annoncer la grandeur & la prospérité d'un monarque , lui adressa ces paroles :

Entretien de
Solon avec Cré-
sus.

Etranger Athénien , j'ai beaucoup entendu parler de ta sagesse , je fais que tu as parcouru une partie de la terre en philosophie qui veut voir & s'instruire. Je desirerois de te faire une demande ; dis-moi , de tous les hommes que tu as vus , quel est celui qui t'a paru le plus heureux ? Il lui faisoit cette question s'imaginant être lui-même le plus heureux de tous les hommes. Solon , qui ne vouloit pas le flatter , mais lui parler sincèrement , lui répondit : Prince , c'est Tellus , citoyen d'Athenes. Et pourquoi donc , reprit vivement Crésus étonné , pourquoi ce Tellus te paroît-il si heureux ? Tellus , repliqua Solon , étoit citoyen d'une république bien gouvernée : il a eu des enfans vertueux ; de ces enfans il en a vu naître d'autres qui ont tous vécu. Et cette vie , la plus fortunée pour un mortel , a été couronnée par la fin la plus glorieuse. Ayant pris les armes pour la défense d'Athenes sa patrie , & s'étant trouvé à une bataille qui se

donna près d'Eleusis (1), contre des peuples voisins, il mit en fuite les ennemis, & obtint le plus honorable des trépas. Les Athéniens lui ont élevé un tombeau aux frais de la république, dans l'endroit même où il avoit succombé : illustre & magnifique récompense.

Comme Solon s'étendoit sur le bonheur de Tellus, Crépus, plus pressé encore, lui demanda quel homme, après Tellus, lui paroïssoit le plus heureux, se persuadant qu'il lui donneroit au moins la seconde place. Le philosophe nomma Cléobis & Biton. Ils étoient d'Argos, dit-il; ils avoient un bien suffisant, & une force de corps qui leur fit remporter le prix dans les jeux solennels de la Grece. Voici un trait qu'on rapporte de ces deux freres. Les Argiens célébroient une fête en l'honneur de Junon, la loi vouloit que la prêtresse, leur mere, fût conduite au temple dans un char tiré par un couple de bœufs. Comme on n'amenoit pas les deux animaux au temps prescrit, & que l'heure pressoit, les deux jeunes hommes se mirent eux-mêmes sous le joug, traînerent le char où étoit portée leur mere l'espace de quarante-cinq stades, & arriverent ainsi au temple. Cette action faite à la vue & au milieu

(1) Eleusis, ville de l'Attique, où il y avoit un fameux temple de Cérès.

d'un grand concours de peuple , fut récompensée par la mort la plus paisible : & les dieux montrèrent dans leurs personnes qu'il est plus avantageux à l'homme de mourir que de vivre. Les Argiens, dont ils étoient environnés, applaudissoient à leur force & à leur courage ; les Argiennes félicitoient leur mere d'avoir donné la naissance à de tels enfans : cette mere , comblée de joie , aussi satisfaite de l'action de ses fils que de la gloire qui leur en revenoit, debout devant la statue de Junon , pria la déesse de récompenser dignement la piété rare qu'ils avoient signalée à son égard , & de leur accorder le plus grand bonheur que l'homme pût obtenir. Quand elle eut fait cette priere , & que ses fils eurent sacrifié & mangé avec elle , ils s'endormirent dans le temple d'un sommeil qui finit leur vie. Pour perpétuer la mémoire d'une vertu aussi distinguée , les Argiens leur dresserent des statues (1) qu'ils placèrent dans le temple de Delphes. Ce fut donc à Cléobis & Biton que Solon donna la seconde place parmi les mortels heureux.

(1) Il y avoit à Argos , dans le temple d'Apollon Lycius , une statue de Biton , qui portoit un taureau sur ses épaules. On voyoit aussi dans le même temple Cléobis & Biton en marbre , traînant eux-mêmes leur mere sur un char , & la conduisant au temple de Junon. *M. LARCHER*, d'après Pausanias.

Le roi de Lydie reprenant d'un ton un peu animé : Quoi donc , dit-il , étranger Athénien , fais-tu si peu de cas de la prospérité dont je jouis , que tu préfères à Crésus même de simples particuliers ? Prince , repliqua Solon , tu interrogas sur la condition des choses humaines un homme intimement convaincu que les dieux , jaloux du bonheur des mortels (1) , s'étudient à le troubler. Dans une longue carrière , l'on voit & l'on souffre bien des choses que l'on ne voudroit ni voir ni souffrir. Prenons pour terme de la vie de l'homme soixante - dix années. Ces soixante-dix années sont composées de vingt-cinq mille deux cents jours (2) , sans compter les mois intercalaires. Si de deux ans en deux ans on ajoute un mois pour que les années se rapportent avec le cours du soleil , on aura trente-cinq mois de plus qui formeront mille cinquante jours. Or , des vingt-six mille deux cents cinquante jours qui composent

(1) Hérodote a suivi les idées reçues de son temps sur la divinité. On n'en avoit point encore de justes notions. De-là ces plaintes contre les dieux que l'on rencontre si souvent dans Homere & dans les poètes tragiques. Platon pensoit mieux sur la divinité. *L'envie , dit-il , ne se trouve point dans les dieux. M. LARCHER.*

(2) Il y a dans le calcul d'Hérodote de grandes difficultés que je n'entreprendrai pas de résoudre. M. Larcher croit que le texte est altéré.

les soixante-dix années & leurs mois intercalaires, il n'en est pas deux qui offrent un cours de choses parfaitement semblable. Il faut donc convenir, Crésus, que la vie de l'homme est sujette à mille traverses. Je te vois posséder de grandes richesses & régner sur un peuple nombreux : mais pour répondre à la question que tu me fais, il faudroit que je fusse si tu termineras heureusement tes jours. Celui qui possède de grands trésors, n'est pas plus heureux que celui qui n'a que le simple nécessaire, à moins que sa fortune ne l'accompagne jusqu'au bout, & qu'il ne meure au sein de la félicité. Beaucoup ne sont pas heureux (1), quoique fort riches, & beaucoup le sont, quoiqu'avec un bien médiocre. L'homme riche, qui n'est pas heureux, n'a que deux avantages sur celui qui est heureux sans être riche ; celui-ci en a un grand nombre sur l'autre. Le riche est plus en état de satisfaire ses desirs, & de supporter de grandes pertes : celui qui n'est qu'heureux manque de ces deux ressources, mais

(1) Tout cet endroit n'est pas facile à faire passer dans notre langue, parce que la différence des expressions grecques n'est point aisée à fixer, ou du moins à exprimer. J'ai tâché de le rendre le plus clairement qu'il m'a été possible. Le mot grec *olbios* signifie proprement un homme dont le bonheur n'est pas interrompu, qui est heureux toute sa vie.

son bonheur consiste à pouvoir s'en passer. Il ne connoît ni les desirs violens ni les grandes pertes ; il a l'usage de tous ses membres , il jouit d'une bonne santé , il n'éprouve aucun malheur , il est beau & heureux en enfans. Si à tout cela il ajoute de finir heureusement sa vie , c'est-là , Crésus , l'homme que tu cherches & qui mérite d'être appelé heureux. Nous devons suspendre notre jugement & attendre sa mort pour lui donner ce titre (1). Il est impossible que sur la terre un homme réunisse tous ces avantages , comme il est impossible qu'une seule région se suffise à elle-même , & qu'elle renferme tous les biens. Si un pays en a quelques-uns , il est privé de quelques autres : le meilleur est celui qui en a le plus. Ainsi tous les avantages ne se rencontrent pas dans un seul homme. S'il en possède quelques-uns , il en est d'autres qui lui manquent. Le monarque ou le particulier qui en a possédé le plus durant toute sa vie & qui meurt content , c'est-là , suivant moi , celui qui mérite le nom d'heureux. En toute chose il faut attendre quelle sera la fin , parce que les dieux ont souvent précipité dans un abîme de malheurs les mortels qu'ils avoient élevés d'abord au comble de la prospérité. —

(1) *Et attendre....* Cette sentence de Solon a été souvent répétée par les auteurs grecs & latins.

La vérité qui plaît à si peu d'hommes , ne plut pas à un prince enivré de sa fortune , dont tout le monde vantoit le bonheur & la puissance. Il congédia honnêtement Solon , & le regarda comme un homme peu sensé , qui , ne faisant aucune attention aux biens présens , vouloit que l'on ne considérât que la fin des choses. Mais , après le départ du philosophe , il ne tarda pas à sentir la sagesse de ses réflexions. Les dieux jaloux de ce qu'il s'estimoit le plus heureux des mortels , commencèrent à le poursuivre & à lui faire éprouver les effets de leur colere. Il avoit deux fils , dont l'un étoit muet & incapable de gouverner ; & l'autre , nommé Atys , surpassoit de beaucoup tous les jeunes gens de son âge. Une vision nocturne lui montra son cher Atys percé d'une pointe de fer. Effrayé de ce songe , il se pressa de marier son fils , ne voulut plus lui permettre d'aller à la guerre , & lui interdit même la chasse. Cependant les campagnes de Mysie furent infestées par un sanglier d'une prodigieuse grandeur , qui ruinoit les moissons , & dont les habitans ne purent jamais se délivrer. Les Mysiens députerent à Crésus , pour le prier de leur envoyer le prince , son fils , avec des jeunes gens d'élite & son équipage de chasse. Le roi refusa son fils , mais promit d'envoyer ses chasseurs & ses chiens , avec des hommes pleins de courage pour les conduire. Le jeune Atys

arriva avant que les députés fussent partis. Ayant su ce qu'ils demandoient, & que son pere refusoit de l'envoyer avec eux, il lui adresse ces paroles :

Autrefois, ô mon pere, les exercices les plus nobles ne m'étoient pas interdits ; il m'étoit permis de chercher la gloire dans la guerre ou à la chasse ; aujourd'hui tu me défends l'une & l'autre, sans que tu aies remarqué en moi ni lâcheté ni foiblesse. De quel œil me verra-t-on aller à la place publique ou en revenir ? quelle idée auront de moi tes sujets ? quelle opinion en aura la jeune princesse que tu viens de me donner pour épouse ? à quel homme croira-t-elle s'être unie ? Laisse-moi donc aller à la chasse, ou fais-moi voir que tu as raison de me la défendre.

Discours du
fils de Crésus à
son pere, ré-
ponse du pere,
& replique du
fils.

Mon fils, lui répondit Crésus, si je te défends la chasse, ce n'est pas que j'aie remarqué en toi quelque lâcheté, ni rien qui me déplaîse : mais j'ai eu un songe qui m'a trop clairement appris que tu ne vivrois pas long-temps, & que tu périrois d'une pointe de fer. C'est ce songe qui est cause que j'ai hâté ton mariage, & que je t'interdis la chasse à laquelle on se prépare. Je ferai en sorte de te dérober, du moins pendant ma vie, au malheur qui te menace. Car je te regarde comme mon fils unique, puisque ton frere, malheureu-

fement privé de l'ouïe (1) & de la parole, n'existe point pour moi.

Je te pardonne, mon pere, repliqua le jeune prince, le soin que tu prends de ton fils, après la vision que tu as eue : mais permets-moi de te le dire, tu ne comprends pas ton songe, & je dois te l'expliquer, puisque tu n'en saisis pas le vrai sens. La vision t'a appris, dis-tu, que je périrois d'une pointe de fer : mais un sanglier a-t-il des mains ? est-il armé de ce fer que tu redoutes ? Si elle t'eût dit que je périrois d'une défense de sanglier, ou de quelque autre maniere semblable, tu ferois fondé à m'interdire la chasse : mais c'est une pointe de fer qu'elle te fait craindre. Laisse-moi donc aller, puisque ce n'est pas contre des hommes qu'il s'agit de combattre. Mon fils, dit Crésus, cette explication de mon songe me persuade ; je me rends à tes raisons, je change d'avis, & je te permets d'aller à la chasse. —

Adrasfe, fils de Gordius, & petit-fils de Midas ;

(1) *De l'ouïe.* Ces mots sembleroient faire entendre que le second fils de Crésus étoit sourd & muet, quoique dans les autres passages il soit dit uniquement qu'il étoit muet. Je ne serois pas éloigné de croire, avec M. Larcher, que les deux mots grecs *tèn akoèn* ont été ajoutés au texte par quelque copiste qui ignoroit qu'anciennement *kôphos* ne signifioit que *muet*.

toi de Phrygie, s'étoit retiré à la cour de Crésus. Il avoit tué son frere par imprudence, & son pere irrité l'avoit chassé & dépouillé de ses biens. Crésus le reçut avec bonté, le purifia (1), & le mit en état de vivre honorablement. L'ayant fait venir dans cette circonstance, il lui parla en ces termes :

Tu fais, Adraste, combien tu m'as trouvé favorable dans ton malheur ; après t'avoir purifié de ton meurtre, je t'ai reçu dans mon palais où je fournis à toutes tes dépenses. Je suis loin de te reprocher de l'ingratitude ; mais t'ayant obligé le premier, je demande que tu m'obliges à ton tour. Mon fils part pour la chasse ; je te prie de veiller sur sa personne, & de prendre garde que des brigands, sortis de leur retraite, ne viennent vous attaquer dans la route. Au reste, il est aussi de ton intérêt de courir aux occasions où l'on peut acquérir de la gloire : tes peres t'en ont donné l'exemple, & tu es dans la vigueur de l'âge.

Prince, lui répondit Adraste, je ne me ferois jamais permis de rentrer dans la carrière que tu

*Discours de
Crésus à Adra-
ste, & réponse
d'Adraste.*

(1) C'étoit une coutume chez les anciens, que celui qui avoit commis un meurtre involontaire se fauvoit de sa patrie & se retiroit dans la maison d'un homme riche ; que là, couvert & assis, il le prioit de le purifier. Il y avoit certaines cérémonies pour cette purification,

me rouvres ; & , au comble du malheur , je rougis de me rencontrer avec ceux de mon âge qui sont heureux & innocens : je n'en ai plus la volonté , & j'ai souvent retenu mon desir. Mais puisque je me vois pressé par un prince à qui je veux complaire , & dont je dois reconnoître les bienfaits , je suis prêt à obéir. Tu m'ordonnes de veiller sur un fils qui t'est cher , crois que je ne négligerai rien pour te le ramener plein de vie. —

On partit pour la chasse ; le malheureux Adraste , qui venoit d'être purifié d'un meurtre , lança , avec les autres , son dard sur le sanglier , le manqua , frappa le fils de Crésus , & accomplit le songe par ce coup funeste. En vain le roi , touché de sa douleur , lui pardonna un homicide qu'il n'avoit pas commis volontairement ; il ne put survivre au jeune prince , & alla se tuer lui-même sur son tombeau.

Crésus , inconsolable de la mort de son fils , le pleura deux ans : mais la prospérité de Cyrus , fils de Cambyse , qui avoit dépouillé le roi des Medes , allié des Lydiens , & la grandeur des Perses qui s'augmentoient de jour en jour , lui firent oublier sa tristesse , lui donnerent d'autres soins & d'autres pensées. Il fit consulter plusieurs oracles. Tous , suivant leur coutume , lui firent des réponses obscures & équivoques , qui , expliquées

par le vif defir du fuccès de l'entreprise fur laquelle il leur demandoit confeil , l'induífrent en erreur , & le conduířrent à fa ruine totale. Un de ces oracles lui confeilloit de prendre pour alliés les plus puiffans des Grecs. Le prince pensa que les Lacédémoniens & les Athéniens étoient ceux dont parloit l'oracle.

A ce fujet Hérodote fufpend fa narration pour entrer dans quelques détails fur les Grecs , & en particulier fur les villes d'Athenes & de Lacédémone. Il représente l'état aétuel de ces deux républiques. Le tyran Pířtrate (1), chaffé deux fois d'Athenes , y étoit rentré pour la troířme fois , & y dominoit en maître. Lacédémone avoit reçu les fages loix de Lycurgue , & venoit enfin de remporter fur les Tégéates une victoire complete. Le roi de Lydie s'adreffa aux Lacédémoniens ; mais , fans attendre le fecours qu'ils lui promettoient , il leva une armée , & fe préparoit à marcher contre Cyrus. Un de fes fujets , nommé

(1) Quoique Pířtrate gouvernât les Athéniens avec douceur , il eft appellé tyran , parce qu'il gouvernoit le peuple d'Athenes contre fon gré , qu'il n'étoit pas prince légitime. C'eft dans ce fens qu'il faut toujours entendre chez les écrivains grecs le nom de tyran , & le diftinguer de celui de roi. = Tégéates, peuple d'Arcadie , avec leſquels les Lacédémoniens furent long-temps en guerre. Ceux-ci eurent d'abord de mauvais fuccès , mais enfin ils remporterent l'avantage.

Sandanis , qui étoit en grande réputation de sagesse , lui fit ces représentations :

Discours de
Sandanis à Crésus.

Prince , tu vas attaquer des peuples qui ne sont vêtus que de peaux , qui mangent ce qu'ils peuvent , la stérilité de leur pays ne leur permettant pas de manger ce qu'ils veulent ; des peuples qui ignorent l'usage du vin , & n'ont que de l'eau pour boisson , qui ne connoissent ni les figues , ni aucun autre fruit agréable. Vainqueur , que peux-tu enlever à des hommes qui n'ont rien ? & que ne peux-tu pas perdre si tu es vaincu ? Dès qu'ils auront commencé à goûter les délices de notre pays , ils n'y renonceront pas aisément , & nous ne pourrons plus les chasser. Pour moi , je rends graces aux dieux de ce qu'ils n'ont pas inspiré aux Perses le dessein de venir attaquer la Lydie. —

Ainsi parla Sandanis , sans pouvoir persuader Crésus , & l'empêcher d'aller attaquer les Perses qui étoient vraiment tels qu'il les représente avant qu'ils eussent subjugué les Lydiens. Le monarque entra dans la Cappadoce , où Cyrus vint à sa rencontre & lui livra la bataille. Elle fut sanglante de part & d'autre , & la nuit sépara les combattans sans que ni les uns ni les autres fussent vainqueurs. Crésus , qui avoit remarqué que Cyrus étoit supérieur en nombre , retourna à Sardes pour

y attendre le secours de ses alliés. Cyrus , plein d'activité , résolut de l'y suivre. Le roi de Lydie eut l'imprudence de sortir de Sardes & de lui présenter le combat. Il n'y rentra qu'après avoir essuyé une défaite entière ; il y fut assiégé , la ville fut prise , & lui-même , fait prisonnier , fut convaincu par l'excès de sa disgrâce , que pour appeller un homme heureux , il faut attendre son trépas. Conduit au bûcher , sur lequel il devoit périr , il répétoit sans cesse le nom de Solon ; Cyrus étonné lui fit demander quel étoit ce Solon. *C'est un homme ,* lui fit dire Crésus , *avec lequel je desirerois que tous les rois pussent avoir un entretien.* Pressé par de nouvelles questions , il raconta ensuite comment Solon , étant venu à sa cour , lui avoit parlé avec franchise , sans être ébloui de l'éclat de ses richesses. Le roi de Perse , touché de l'infortune d'un prince dont tout le monde avoit admiré la prospérité , & craignant pour lui-même la vicissitude des choses humaines , se repentit de sa rigueur , fit éteindre le feu du bûcher , & faisant approcher ce malheureux monarque , il l'interrogea en ces termes :

Dis-moi , Crésus , qui t'a persuadé d'entrer avec une armée dans mes états , & d'aimer mieux être mon ennemi que mon ami ? Prince , lui répondit Crésus , ton heureux destin & ma mauvaise fortune m'ont jetté dans cette entreprise , & le

Entretien de
Cyrus avec Crésus.

Dieu des Grecs a causé mon malheur en m'excitant à marcher contre toi : car il n'est pas d'homme assez insensé pour préférer la guerre à la paix. Dans la paix, les enfans ferment les yeux à leurs peres ; dans la guerre, les peres ensevelissent leurs enfans. Mais enfin telle a été la volonté des dieux ; il faut s'y soumettre.

Ainsi parla Crésus ; Cyrus l'ayant fait dégager de ses fers, le fit asseoir près de lui, & le traita avec beaucoup d'égards. Le monarque & toute sa cour, admiroient sa constance : l'infortuné prince resta quelque temps pensif, sans dire un mot ; puis se retournant tout-à-coup, & voyant les Perses qui pilloient la ville de Sardes : Grand roi, dit-il, te dirai-je ce que je pense, où mon état présent doit-il me fermer la bouche ? Cyrus lui ayant permis de parler hardiment & sans nulle contrainte : Que fait, lui demanda-t-il, toute cette multitude déchaînée ? Elle pille ta ville, répondit Cyrus, & enleve tes richesses. Ce n'est ni ma ville, ni mes richesses qu'elle pille, reprit Crésus, puisqu'elles ne m'appartiennent plus ; ce sont tes biens qu'elle prend & qu'elle emporte. Cyrus fut frappé de ces paroles de Crésus, & ayant fait retirer tout le monde, il lui demanda ce qu'il pensoit qu'on dût faire dans la circonstance. Puisque les dieux, dit Crésus, m'ont livré entre tes mains, & m'ont rendu ton esclave, je

crois devoir t'indiquer ce qui me semble le meilleur parti à prendre. Les Perses, quoique pauvres, sont naturellement insolens & superbes. Si tu abandonnes la ville au pillage, & si tu leur permets de s'enrichir, tu dois t'attendre que ceux qui auront emporté le plus de richesses, seront disposés à la révolte. Si donc tu goûtes mon avis, exécute ce que je vais te dire. Fais placer à toutes les portes de la ville quelques-uns de tes gardes pour empêcher qu'on ne fasse sortir les biens qu'elle renferme, sous prétexte que tu en veux consacrer la dixième partie à Jupiter. Par-là, tu ne te rendras pas odieux à tes soldats, en leur ôtant de force leur butin, & ils souscriront volontiers à tes ordres, parce qu'ils en reconnoîtront la justice.

Cyrus fut enchanté de cet avis dont il reconnut la sagesse, il commanda à ses gardes de l'exécuter; & donnant au prince de grands éloges : Puisque tes actions, dit-il, & tes paroles sont vraiment celles d'un roi, demande-moi, dès ce moment, tout ce qu'il te plaira, & sois assuré de l'obtenir. Seigneur, repartit Crésus, la plus grande grace que tu puisses m'accorder, c'est de me permettre d'envoyer les fers que voici au dieu des Grecs, à qui j'ai prodigué mes hommages, & de lui faire demander s'il est juste de tromper ceux qui lui font les plus riches offrandes. —

Cyrus permit à Crésus d'envoyer à Delphes. L'oracle expliqua sa réponse ambiguë de manière à persuader au prince qui avoit enrichi le temple de ses présens , qu'il avoit tort de n'avoir pas su l'expliquer.

Ici Hérodote , après avoir rapporté quelques singularités de la Lydie , quelques loix & coutumes des Lydiens , l'établissement d'une partie d'entre eux dans la Toscane , sous le nom de Tyrhéniens , entreprend de donner une histoire abrégée de Cyrus , tout-à-fait différente de celle que nous a laissée Xénophon. Lui-même annonce qu'on pouvoit écrire la vie de ce prince de trois manières diverses , & qu'il a choisi celle qui lui a paru la plus véritable.

Il reprend les choses au temps où les Assyriens dominoient dans la haute Asie. Les Mèdes furent les premiers qui secouerent le joug. Dejocès , doué de toutes les qualités royales , & sur-tout de la sagesse & de la justice , mérita de régner sur ce peuple devenu libre. Phaorte , son fils , héritier de sa couronne , ne s'en contenta pas. Il fit la guerre aux Perses qu'il réduisit sous sa puissance , & subjuga ensuite toute l'Asie supérieure. Il entreprit , contre les Assyriens , une expédition où il périt avec la plus grande partie de son armée. Il laissa le trône à son fils Cyaxare , qui fut un prince très-belliqueux , & qui néanmoins ne put

Empêcher que les Scythes n'envahissent toute l'Asie. Leur domination ne dura que vingt-huit ans , après lesquels l'empire fut recouvré par les Mèdes. Cyaxare mourut , & eut pour successeur son fils Astyage , qui eut une fille appelée Mandane. Il rêva que sa fille rendoit une si grande quantité d'eau que toute l'Asie en étoit inondée. Croyant éviter l'effet de ce songe en ne la mariant pas à un Mède , il choisit pour gendre un Perse nommé Cambyse , qui étoit d'une bonne famille , & dont les mœurs étoient simples & douces.

L'année même du mariage il eut un nouveau songe & crut voir une vigne qui sortoit de Mandane , & qui couvroit toute l'Asie de son ombre. Ce songe annonçoit , suivant les interpretes , qu'il naîtroit d'elle un fils qui enleveroit la couronne à son grand-pere. Il fit donc revenir auprès de lui Mandane , qui étoit près d'accoucher , & si-tôt que l'enfant fut venu au monde , il chargea Harpage , son ministre , de le faire périr. Harpage n'ayant pas la force d'exécuter cette barbare commission , en charge le berger Mitradate. La femme du berger , qui venoit d'accoucher d'un fils mort , engage son mari à l'exposer sur une montagne déserte , & à garder le fils de Mandane pour l'élever à la place du sien. Ils donnerent à cet enfant adoptif un nom qu'Hérodote semble igno-

AN. M. 3405
Av. J. C. 599

rer : ce ne fut que par la suite qu'on lui donna le nom de Cyrus.

Parvenu à l'âge de dix ans , ses camarades , dans un de leurs jeux , l'élurent pour roi : il en remplissoit les fonctions avec toute l'intelligence & toute la sévérité d'un prince véritable. Le fils d'un seigneur Mède , nommé Artembarès , qui venoit quelquefois jouer avec eux , ayant refusé de lui obéir , fut fouetté sur le champ par son ordre. L'enfant en porte des plaintes à son pere ; le pere va demander justice au roi , qui se fait amener Mitradata & son fils. Dès qu'ils furent venus :

Discours d'Astyage au jeune Cyrus , & réponse de Cyrus.

Comment , dit Astyage au jeune Cyrus , tu es fils d'un tel pere , & tu as eu la hardiesse de faire battre de verges le fils d'un des premiers hommes de mon royaume ?

Seigneur , répondit le petit pâtre sans être effrayé , je n'ai rien fait que de juste. Les enfans du bourg , au nombre desquels étoit le fils d'Artembarès , m'avoient choisi en jouant pour leur roi , parce qu'ils m'en jugeoient plus capable que les autres. Tous obéissoient à mon commandement ; le fils d'Artembarès seul refusoit de m'obéir & dédaignoit mes ordres : il en a été justement puni. Si pour cette action je te paroiss mériter quelque châtiment , me voici prêt à le subir. →

L'assurance avec laquelle le jeune Cyrus prononça ce discours, son maintien, les traits de son visage, le rapport de son âge avec celui qu'auroit le fils de Mandane, font naître au roi des soupçons; il veut les éclaircir; il menace. Mitradata découvre le mystère, & Harpage avoue son infidélité. Astyage feint de pardonner à son ministre, l'invite à souper comme pour se réjouir d'avoir retrouvé son petit-fils, & lui recommande de lui envoyer aussi-tôt un fils unique qu'il avoit. Le malheureux pere, bien éloigné de soupçonner la perfidie du monarque, & ravi du succès inespéré de sa faute, envoie son fils, & accourt lui-même sur le soir, empressé de répondre à l'honneur que lui faisoit le prince. On lui sert son propre fils, qu'on avoit égorgé, & dont les membres avoient été mis en pieces, pour lui en préparer un repas. La tête, les piés & les mains de l'enfant lui sont présentés dans une corbeille, après le souper, pour qu'il ne pût point douter du mets qu'on venoit de lui servir. Maître de sa douleur, il fut dissimuler, mais ce ne fut que pour mieux assurer sa vengeance. Cyrus étoit retourné en Perse. Astyage l'avoit renvoyé à ses parens, s'étant laissé rassurer par les discours des mages, qui déclaroient que les songes avoient eu leur accomplissement, lorsque les camarades de son petit-fils l'avoient élu pour leur roi. Le jeune prince avançoit en âge, & se distinguoit par

mille belles qualités. Harpage, qui brûloit de se venger, trouva le moyen de lui faire passer une lettre conçue en ces termes :

Lettre d'Harpage à Cyrus.

Fils de Cambyse, que les dieux protègent ; puisque, sans leur assistance, tu ne serois jamais parvenu à une si grande fortune, venge-toi maintenant d'Astyage ton meurtrier. Tu ne vivrois pas s'il eût dépendu de ce monarque ; c'est au ciel & à mes soins que tu dois ta conservation. Tu as, sans doute, appris ce qui est arrivé dans les premiers jours de ta naissance, & le traitement que m'a fait Astyage, parce que ne pouvant me résoudre à te donner la mort, je t'ai remis à un de ses bergers. Si tu veux m'en croire, tu ne peux manquer de te rendre maître de tout le pays qui est sous la domination de ce prince. Engage les Perses à secouer le joug, & tu marcheras ensuite contre les Mèdes. Tu réussiras selon tes desirs, soit qu'Astyage me donne le commandement de ses troupes, soit qu'il le confie à quelqu'un des principaux seigneurs de Médie. Ils feront les premiers à l'abandonner, & à se joindre à toi pour s'efforcer de détruire sa puissance. Compte donc sur notre secours, & commence au plutôt ton entreprise. —

Cyrus, animé par cette lettre, en suppose un

écrite par le roi des Mèdes , qui le choisissoit général des Perses ; il assemble le conseil de sa nation , auquel il en fait part , & en même temps il annonce aux différens peuples qui la composent , qu'ils aient à se rassembler auprès de lui un certain jour avec leurs faux. Il leur ordonne d'applanir , durant ce jour-là , un lieu rempli d'épines & de buissons , les renvoie épuisés de fatigue , & leur recommande de se trouver le lendemain au même endroit , reposés & bien lavés. Il leur fait préparer un grand festin , les fait asseoir sur l'herbe , & les exhorte à faire bonne chere. Il leur demande ensuite quelle condition ils aimeroient mieux , celle du jour précédent ou la condition présente. Ils ne furent pas embarrassés pour lui répondre , & ils s'écrierent tous qu'une condition qui n'offroit que des biens & des douceurs , leur paroissoit infiniment préférable à celle qui ne présentait que des maux & des peines. Alors Cyrus leur découvrit son dessein , & leur adressa ce discours :

Perfes , telle est votre position ; si vous voulez m'écouter , vous jouirez de tous ces biens & d'une infinité d'autres , sans éprouver aucune des rigueurs de la servitude : sinon vous souffrirez une foule de maux semblables à ceux que vous souffrîtes hier. Dociles à mes ordres , rendez-vous donc libres. Je me flatte d'être né pour vous faire

Discours de
Cyrus aux Per-
ses.

jouir de tous ces avantages ; & je ne pense pas que vous soyiez inférieurs aux Mèdes , ni dans la guerre , ni dans tout le reste. Ainsi ne tardez point à secouer le joug sous lequel Aftyage vous tient asservis. —

Les Perses , qui depuis long-temps supportoient impatiemment le joug des Mèdes , se révoltent dès qu'ils ont trouvé un chef , & se disposent à défendre leur liberté les armes à la main. L'imprudent Aftyage donne le commandement de ses troupes à ce même Harpage , qu'il avoit cruellement outragé. Il se voit trahi , vaincu , pris & chargé de chaînes. Cyrus , devenu roi des Mèdes & des Perses , marcha contre Crésus qui lui déclaroit la guerre , comme nous l'avons vu plus haut , remporta sur ce prince une victoire complète , & se rendit maître de toute l'Asie. L'historien s'arrête un peu pour décrire les mœurs & les coutumes des Perses , leur religion & leur culte , leur haine pour le mensonge , l'éducation qu'ils donnoient à leurs enfans , & quelques autres usages particuliers avec une idée de leurs mages : telle est la matière de cette courte digression qui est suivie d'une autre , à-peu-près de la même longueur , sur les Eoliens & les Ioniens du continent , qui envoyèrent des ambassadeurs à Cyrus , lorsqu'il eut subjugué les Lydiens. Hérodote fait connoître ,

en peu de mots, les villes & les peuples qui occupoient la terre ferme de l'Asie inférieure. Il reprend le même sujet un peu plus loin, parle encore de plusieurs peuples de cette contrée, & sur-tout des Cariens & des Phocéens ou habitans de Phocée. Il raconte les différentes courses de ces derniers; & l'on conjecture que ce fut dans ce temps-là qu'ils allèrent fonder Marseille. Cyrus avoit rebuté les ambassadeurs des Ioniens & des Eoliens, parce que ces peuples, avant sa conquête de la Lydie, avoient refusé de joindre leurs forces aux siennes, quoiqu'il les en eût sollicités. Il chargea Harpage, qui lui resta toujours fidele, de lui assujettir toute la terre ferme de l'Asie inférieure. Pour lui, après avoir établi un gouverneur dans Sardes, & donné au Lydien Pactyas l'intendance des trésors de Crésus, il partit pour aller subjuguier l'Asie supérieure, & mena Crésus à sa suite. Il apprit en chemin que les Lydiens, soulevés par Pactyas, s'étoient révoltés. Il en fut très-mécontent, & s'adressant à Crésus leur ancien monarque :

Crésus, dit-il, quand donc verrai-je la fin de ces troubles? Les Lydiens, selon toute apparence, ne cesseront jamais de me causer de la peine, & de s'en faire à eux-mêmes. Veulent-ils m'obliger à les réduire en servitude? Il me semble

*Discours de
Cyrus à Crésus,
& réponse
de Crésus.*

que j'ai agi comme quelqu'un qui feroit mourir le pere , & qui épargneroit les enfans. Je t'emmene prisonnier toi qui es quelque chose de plus que pere des Lydiens , & j'ai remis aux Lydiens leur ville & leur liberté. Je suis donc surpris qu'ils se révoltent contre Cyrus.

C'est ainsi que ce prince manifestoit ses sentimens ; Crésus , qui appréhendoit qu'il ne renversât de fond en comble la ville de Sardes , lui répondit en ces mots : Seigneur , tes discours sont aussi sensés que ton ressentiment est juste ; mais , je t'en supplie , n'écoute pas ta colere , & ne détruis pas une ville ancienne qui n'est coupable ni des premières entreprises , ni de la dernière révolte. C'est moi qui suis auteur de la première faute , & j'en porte la punition : Pactyas a commis la seconde , en refusant d'obéir au gouverneur établi par toi (1) ; qu'il en reçoive le châtiment , mais pardonne aux Lydiens. Et pour qu'ils n'aient plus sujet de se soulever , pour que tu n'aies plus lieu de les craindre , fais-leur défense d'avoir des armes dans leurs maisons ; commande-leur de porter sous leurs manteaux de longues tuniques , & de chauffer des brodequins ; ordonne-

(1) Pactyas n'avoit que la garde des trésors ; c'étoit un nommé Tabalus que Cyrus avoit établi gouverneur de la ville.

leur encore de faire instruire leurs enfans à chanter , à jouer des instrumens , à faire le trafic. Par-là , prince , tu verras bientôt les hommes convertis en femmes , & tu n'auras plus de révolte à appréhender de leur part. —

Cyrus fut adouci par ces paroles de Crésus , & suivit exactement son conseil. Pactyas prit la fuite ; & , après avoir erré chez plusieurs peuples , il fut enfin livré entre les mains du roi de Perse , qui le punit comme auteur de la révolte. Lorsque le prince eut réduit sous sa puissance tout le continent de la haute & basse Asie par lui-même ou par ses généraux , il alla déclarer la guerre aux Assyriens , vainquit leur roi en bataille rangée , l'attaqua dans Babylone sa capitale , où il se renferma , & emporta la ville de force.

Babylone étoit une ville trop considérable , & trop opulente pour que Hérodote ne s'y arrêtât point quelque temps. Il en fait une description étendue , & parle des édifices & ouvrages admirables dont l'avoient embelli plusieurs de ses rois & sur-tout deux grandes reines , Sémiramis & Nitocris. Cette dernière étoit mere de Labynet , nommé dans l'écriture Balthasar , qui fut vaincu par Cyrus. Il parle aussi de la fertilité du territoire , de l'habillement , des mœurs , loix & coutumes des Babylonniens.

Après ces détails , il nous présente le roi de Perse allant chercher de nouvelles conquêtes , & trouvant la mort au lieu de triomphes. Les Massagètes , peuples presque sauvages , mais belliqueux , dont il décrit d'abord la manière de vivre , & dont il doit montrer ensuite les coutumes singulières , sont un nouvel aliment pour l'ambition de Cyrus , toujours plus avide de conquérir. Le prince attaque ces peuples qui ne lui avoient fait aucune injure , & qui pour lors étoient gouvernés par Tomyris , reine d'un grand courage. Il faisoit construire sur l'Araxe un pont de bateaux pour le passage de ses troupes ; Tomyris , instruite de son dessein , lui envoya un ambassadeur qui lui tint ce discours de sa part :

Discours de
l'ambassadeur
de Tomyris à
Cyrus.

Roi des Mèdes , ne te jette pas avec une ardeur si téméraire dans une entreprise dont le succès est incertain. Renonce à ton projet ; & content de régner sur tes peuples , souffre que nous régnions sur les nôtres. Mais , sans doute , sourd à nos conseils , tu préféreras tout autre parti au repos. Eh bien ! si tu as une si grande envie d'éprouver tes forces contre celles des Massagètes , ne te donne pas tant de peine pour construire un pont ; nous nous retirerons à trois journées du fleuve , afin que tu puisses passer sur nos terres ; ou , si tu aimes mieux nous recevoir sur les tien-

nes , fais ce que nous te proposons de faire nous-mêmes. —

Alors Cyrus ayant assemblé les principaux des Perses , mit l'affaire en délibération , & leur demanda leur avis. Tous pensoient qu'il falloit laisser entrer Tomyris dans leur pays ; Crésus qui étoit du conseil , n'approuva pas cette opinion , & proposa , en ces termes , un avis contraire :

Prince , je t'ai toujours assuré que , puisque les dieux m'avoient livré entre tes mains , j'empêcherois , autant qu'il seroit en moi , les fautes que je pourrois remarquer dans la conduite de tes affaires. L'adversité m'a instruit en m'affligeant , & les coups du sort ont été pour moi des leçons. Si tu crois être immortel , & commander une armée d'immortels , il n'est pas besoin que je te dise mon sentiment : si tu reconnois que tu es homme , & que tu commandes à des hommes , sois convaincu avant tout de l'inconstance de la fortune , dont la roue emporte toutes les choses humaines , & ne permet point que le bonheur se fixe sur les mêmes têtes. Je ne suis donc pas de l'opinion de ton conseil touchant l'objet que tu proposes. Si tu reçois les Massagètes dans ton pays , il est à craindre que perdant la bataille tu ne perdes aussi ton empire , parce que , sans doute , les ennemis vainqueurs

Discours de
Crésus à Cy-
rus.

ne retourneront pas en arriere , mais se jetteront sur tes provinces. Si tu la gagnes , tu ne gagnerois pas autant que si tu fusses entré dans le pays des vaincus , & qu'après leur défaite tu te misses à les poursuivre. Faisant alors ce qu'ils feroient eux-mêmes s'ils étoient victorieux , & profitant de tes avantages , tu pénétrerois dans le royaume de Tomyris. Ajoute à ces raisons que ce seroit une honte & un opprobre , que Cyrus, fils de Cambyse , cédât à une femme , & se retirât devant elle. Je suis donc d'avis que passant le fleuve tu avances dans le pays des Massagetes jusqu'à ce que tu aies rencontré leur armée , & que tu prennes ensuite les moyens les plus propres pour les vaincre. J'ai oui dire que les Massagetes ignorent les délices des Perses , qu'ils manquent des principales commodités de la vie : fais leur préparer dans ton camp un festin ; qu'on y étale une grande abondance de viandes , de vins délicieux , & des mets de toute espece. Après quoi , tu laisseras les plus mauvaises de tes troupes , & tu te retireras vers le fleuve avec le reste. Je ne doute pas que , quand les Massagetes verront cet appareil , ils n'y courent plutôt qu'au combat , & que dès-lors ils ne te donnent occasion d'obtenir les succès que tu desires. —

Cyrus suivit l'opinion de Crésus , & passa le fleuve.

fleuve. Pendant la nuit, un songe lui fit voir Darius, fils d'Hyftape, que son pere avoit laiffé en Perfe, avec des ailes aux épaules, dont l'une couvroit de fon ombre l'Asie, & l'autre l'Europe. Ne croyant pas devoir négliger ce songe, il fit venir Hyftape, & lui dit :

Hyftape, ton fils conspire contre ma personne & contre mon royaume. Je vais t'apprendre avec quelle certitude je puis le favoir. Les dieux ont soin de moi, & ils me découvrent tout ce qui doit m'arriver. La nuit derniere, j'ai vu ton fils aîné avec des ailes aux épaules, dont l'une couvroit de fon ombre l'Asie, & l'autre l'Europe. D'après ce songe, je ne doute pas qu'il ne conspire contre son prince. Retourne donc promptement en Perse ; & quand j'y ferai de retour après la conquête des Massagetes, fais enforte de me représenter ton fils pour se justifier devant moi.

Discours de
Cyrus à Hyfta-
pe, & réponse
d'Hyftape.

Ainsi parla Cyrus. Il croyoit que Darius attendoit à ses jours ; mais c'étoit un avis que lui donnoient les dieux, qu'il alloit périr dans son expédition, & que sa couronne par la suite passeroit à Darius. Hyftape lui fit cette réponse :

Aux dieux ne plaise, grand prince, qu'un Perse conspire jamais contre toi ! s'il en est quelqu'un,

qu'il meure sur le champ , & qu'il soit puni d'attenter aux jours d'un monarque , par le courage duquel les Perses , qui étoient esclaves & qui obéissoient à d'autres , sont devenus libres & maîtres de tous les peuples. Si un songe t'a fait voir mon fils formant contre toi quelque entreprise , je te le livrerai moi-même , pour le traiter comme il te plaira. —

Après cette réponse , Hystape repassa l'Araxe , & retourna en Perse pour veiller sur les actions de son fils , & le représenter à Cyrus. Cependant le prince ayant fait avancer ses troupes dans les terres de Tomyris , exécuta le conseil de Crésus , fit préparer un grand festin dans son camp , y laissa les plus foibles de ses soldats , & se retira vers le fleuve avec ses meilleures troupes. Les Massagètes ne tarderent pas à arriver avec le tiers de leur armée , taillèrent en pièces ceux que Cyrus avoit laissés , & voyant un festin tout préparé , ils se remplirent de viandes & de vin , & s'endormirent sur la place. Les Perses revinrent aussi-tôt , en tuèrent une grande partie , & en firent plusieurs prisonniers , parmi lesquels se trouva le fils de la reine , qui se tua lui-même , dès qu'il fut revenu de son ivresse , & qu'il se vit entre les mains des ennemis.

Tomyris ayant appris la défaite & la prise de

son fils , envoya quelqu'un vers Cyrus , & lui fit dire :

Prince altéré de sang , ne sois pas si fier du succès que tu as obtenu. Si par le jus de la vigne , Dist. de Pers-
voyé de Tomy-
ris à Cyrus. par cette liqueur qui vous rend furieux , & qui ne peut entrer dans votre corps qu'il ne fasse sortir de votre bouche des paroles impures ; si par ce poison tu as vaincu mon fils , c'est par la fraude que tu en as triomphé , & non par la force & le courage. Ecoute Tomyris qui ne te donne pas un mauvais conseil. Rends-moi mon fils , retire-toi de mes états , & contente-toi d'avoir outragé impunément les tiers de mes troupes. Si tu rejettes mon avis , j'en jure par le soleil , dieu des Massagètes , je t'affouvirai de sang , bien que tu en sois insatiable. —

Tomyris voyant que Cyrus ne tenoit aucun compte de ses paroles , ramassa toutes ses troupes & livra la bataille qui fut sanglante , & la victoire long-temps disputée. Les Perses enfin furent défaits & leur monarque tué dans le combat. La reine victorieuse le fit chercher dans le champ de bataille , & l'ayant trouvé , elle lui fit couper la tête , la fit mettre dans une outre remplie de sang humain , & insultant au prince mort :

Quoique je sois vivante & victorieuse , tu m'as, Paroles de

Tomyris à Cy-
rus mort.

dit-elle , enfoncé le poignard dans le sein , en faisant périr mon fils que tu as pris par une ruse ; mais , selon la menace que je t'en avois faite , je te rassasierai de sang. —

Ainsi finit Cyrus , suivant Hérodote (1) : vaincu par une femme qui régnoit sur des peuples à demi-sauvages , le vainqueur de la Médie , de l'Asie & de l'Assyrie , paya de sa mort l'injustice de son expédition , & laissa la couronne à son fils Cambyse. Avant la première bataille livrée aux Massagètes , comme s'il eût pressenti la fin de sa vie , il l'avoit renvoyé en Perse avec Crésus , lui recommandant , s'il venoit à mourir , de traiter ce prince avec toute sorte d'égards , & de le combler de ses bienfaits.

(1) Hérodote convient lui-même qu'on racontoit diversement la mort de ce prince. M. Rollin adopte le récit de Xénophon , qui fait mourir Cyrus tranquillement dans son lit. « Quelle apparence , dit-il , qu'un prince si expérimenté dans la guerre , & plus recommandable encore par sa prudence que par son courage , eût donné ainsi dans des embûches qu'une femme lui auroit préparées » ?



L I V R E I I.

DÈS que Cambyse fut monté sur le trône , il songea à reculer les limites d'un empire déjà fort étendu , & se disposa à faire la guerre aux Egyptiens. Ce peuple si célèbre dans l'histoire du monde , moins par sa bravoure & par ses conquêtes que par sa sagesse & par ses connoissances ; qui fut , pour ainsi dire , un centre de lumieres d'où la science se répandit sur toute la face du globe , & que l'écriture nous représente comme très-savant dès le temps de Moïse , en nous annonçant ce législateur comme fort instruit dans toutes les sciences des Egyptiens ; ce peuple chez qui les sages & les législateurs de la Grece voyagerent à l'envi pour s'instruire eux-mêmes , & en rapporter ces trésors de doctrine qui ont éclairé leur patrie & la terre entière ; ce peuple chez lequel notre historien s'étoit transporté lui-même , & dont il avoit étudié avec la plus grande attention le pays , les loix & les usages , lui a paru mériter une place considérable dans son histoire. Il emploie , en effet , tout le second livre pour montrer l'ancienneté des Egyptiens , la position & l'étendue de l'Egypte , la source & les débordemens du Nil , les règles & les causes de ces

AN. M. 5475.
AV. J. C. 529.

débordemens , la fertilité qui en résultoit , les usages tout-à-fait singuliers d'un peuple dont le climat étoit si différent de ceux des autres , les habillemens de ses prêtres , les cérémonies de ses sacrifices , sa mythologie dont la Grece paroît avoir tiré la sienne , son scrupule dans les rits du culte qui alloit jusqu'à la superstition , ses oracles qui ont aussi passé chez les Grecs , ses fêtes religieuses & ses festins , sa maniere de traiter les maladies & d'embaumer les morts , les productions diverses du sol , les édifices & les ouvrages au-dessus de toute imagination qui servoient à l'embellissement ou à la commodité ; enfin tout ce qui méritoit d'être observé dans un pays , qui , comme le dit Hérodote lui-même , renfermoit plus de merveilles que tous les autres ensemble.

Parmi les rois qui ont régné dans cette heureuse contrée , on ne voit qu'un conquérant , le fameux Sésostris. Les autres , en général , fondeoient plus à cimenter le bonheur des peuples qui leur étoient confiés , par la justice & la sagesse de leur administration , qu'à étendre leur empire en portant hors de leur royaume la désolation & le ravage. L'art militaire n'étoit pourtant pas négligé chez les Egyptiens : puisqu'il y a des hommes injustes qui attaquent , c'est une nécessité d'entretenir des forces pour se défendre. Ils sentoient que l'état qui met à l'abri les professions

tranquilles , qui est le plus pénible & le plus périlleux , doit être le premier des états & obtenir le plus de considération. Cependant , comme les exercices , en temps de paix , ne peuvent jamais remplacer , pour aguerrir des troupes , les mouvemens & les marches que fait une armée en présence d'un ennemi qui cherche à surprendre , & à la vue d'un péril réel qu'il faut attendre de pied ferme ou aller braver sans crainte , les Egyptiens qui ne faisoient ordinairement la guerre que dans le cas d'une légitime défense , n'étoient pas d'excellens guerriers , & ils eurent souvent à souffrir de l'ambition de leurs voisins. Mais ils ont eu cet avantage , que les peuples qui les ont subjugués , ont respecté leur constitution , & les ont gouvernés ou les ont laissé se gouverner par leurs propres loix.

Le monarque qui régnoit dans l'Egypte , lorsque Cambyse y porta ses armes , mais qui mourut presque aussi-tôt qu'il y fut entré , étoit Amasis , qui , d'une condition basse , s'étoit élevé à la royauté ; prince fort propre aux affaires , quoique d'une humeur gaie & agréable. Il aimoit à rire & à railler ; & , sur ce qu'on lui représenta que cette conduite étoit peu digne de la majesté royale , il répondit qu'on ne bandoit un arc qu'à mesure qu'on en avoit besoin , & qu'on le débandoit lorsqu'on s'en étoit servi ; qu'il se rompoit infailli-

blement si on le tenoit toujours tendu , & qu'on ne pourroit plus s'en servir dans l'occasion : qu'il en étoit de même de l'esprit de l'homme ; que , s'il s'appliquoit continuellement à l'étude & aux choses sérieuses , sans se relâcher jamais , il perdrait toute sa vigueur , & que ne trouvant plus même de secours dans le corps affoibli , il ne pourroit plus être employé à rien d'utile. L'Egypte fut heureuse sous son regne. Ce fut lui qui fit la loi que Solon adopta pour sa ville , par laquelle il étoit ordonné à chaque particulier de montrer tous les ans aux gouverneurs des provinces de quelle profession il vivoit.

LIVRE III.

CAMBYSE marcha contre Amasis avec des troupes considérables : il fit alliance avec le roi d'Arabie , & entra de ce côté dans l'Egypte. Amasis venoit de mourir après un regne de quarante-quatre ans , dont le bonheur ne fut troublé par aucune disgrâce. Psammenite , son fils , vint à la rencontre des Perses ; il essuya une défaite entière ; Memphis , où il se retira , fut prise , & il tomba en la puissance de l'ennemi. Cambyse usa de sa victoire en prince cruel & insensé , qui n'a aucun respect pour les loix divines & humaines.

Peu de temps après la conquête de l'Egypte , il entreprit de faire la guerre aux Ethiopiens , surnommés Macrobes , qui habitoient dans l'Afrique le long de la mer australe. Voulant d'abord sonder les sentimens de leur roi , il lui envoya des députés qui savoient la langue éthiopienne , & qui , chargés de lui offrir des présens de sa part , lui dirent ce peu de mots :

Cambyse , roi des Perses , qui veut faire alliance & amitié avec toi , nous a envoyés pour t'en parler , & pour t'offrir ces présens dont la jouissance le flatte le plus.

Disc. d'un envoyé de Cambyse au roi des Ethiopiens , & réponse de ce roi.

Le roi d'Ethiopie , qui pénétoit le motif de leur voyage , leur fit cette réponse : Le roi de Perse ne vous a pas envoyés avec vos présens , parce qu'il est jaloux de faire amitié avec moi ; vous ne dites pas la vérité ; vous venez pour sonder mes sentimens & pour reconnoître les forces de mon royaume. Cambyse n'est pas un prince juste ; car s'il étoit juste , il ne chercheroit pas à envahir les domaines d'autrui ; content des siens , il ne viendroît pas asservir des peuples qui ne lui ont fait aucune injure. Au reste , remettez-lui cet arc de ma part , & répétez-lui ces paroles : Voici le conseil que le roi d'Ethiopie donne au roi de Perse ; quand les Perses pourront se servir , aussi aisément que je viens de faire , d'un arc de cette grandeur , qu'ils viennent nous attaquer , & qu'ils amènent plus de troupes que n'en a Cambyse ; que cependant ils rendent grâces aux dieux de ce qu'ils n'ont pas mis dans le cœur des Ethiopiens le desir de s'étendre hors de leur pays. —

Cambyse fut transporté de colere lorsqu'il eut entendu la réponse du roi d'Ethiopie ; il se mit en campagne , comme un furieux , sans prendre de vivres & sans considérer qu'il alloit faire la guerre aux extrémités du monde. Les vivres ne tarderent pas à lui manquer , & il fut obligé de revenir à Memphis sans avoir pu joindre les Ethiopiens.

& ayant perdu presque toute son armée par la famine.

Aigri par ce mauvais succès, il donna de nouvelles preuves de folie, & tourna sa fureur contre sa propre famille. Il fit mourir Smerdis, son frere, parce qu'un songe le lui avoit montré assis sur le trône & touchant le ciel de sa tête. Il tua lui-même une sœur qu'il aimoit & qu'il avoit épousée contre toutes les loix, parce qu'elle se monroit un peu trop sensible à la mort de Smerdis. Plusieurs princes éprouverent les effets de sa violence & de sa cruauté: il n'épargna pas même Préxaspe, son serviteur le plus fidele, dont il perça le fils d'un coup de fleche pour lui montrer son adresse, & lui prouver que le vin ne lui ôtoit pas la raison, comme quelques-uns le lui reprochoient. Crépus, témoin de ces excès, & d'autres semblables, crut devoir lui donner quelques avis, & se hasarda de lui dire :

Prince, tu ne dois pas suivre en tout la vivacité de l'âge & la fougue des passions, mais travailler à te modérer & à te réprimer toi-même. Il est bon d'avoir de la prudence, & il est de ta sagesse de prévoir les choses. Tu fais périr de ta main tes propres sujets sans des causes suffisantes; tu n'épargnes pas même leurs enfans. Si tu fais beaucoup d'actions pareilles, prends garde que les Perses ne se révol-

Disc. de Crépus à Cambyse, & réponse de Cambyse.

tent contre toi. Cyrus, ton pere, m'a enjoint expressément de te donner des avis, & de te représenter ce que je jugerois le meilleur pour tes intérêts.

Tels étoient les conseils que Crésus donnoit à Cambyse par attachement à sa personne. Ce prince ne les prit pas comme il devoit :

Quoi, dit-il, tu as aussi la hardiesse de me donner des conseils, comme si tu avois gouverné sagement ton royaume, & que tu eusses bien conseillé mon pere en l'engageant à passer l'Araxe, & à marcher contre les Massagetes qui demandoient à entrer dans notre pays. Tu t'es perdu toi-même pour n'avoir pas su conduire tes états ; tu as perdu Cyrus qui s'en est rapporté à tes avis. Mais tu ne triompheras pas davantage de ton impunité ; il y a long-temps que je cherche l'occasion de venger mon pere. —

En prononçant ces mots, il prit son arc comme pour percer Crésus, qui se retira de sa présence & se sauva par la fuite. Il commanda à ses gens de le tuer ; mais on le cacha, parce que, connoissant son humeur, on se doutoit bien qu'il ne tarderoit pas à regretter ce prince. Il témoigna, en effet, au bout de quelques jours, du regret de sa mort : on lui apprend qu'il vit ; il en paroît satisfait, & cependant il fait mourir ceux qui avoient négligé d'exécuter ses ordres.

Mais laissons ce monarque furieux , & occupons-nous un moment de Polycrate , tyran de Samos , & de Périandre , tyran de Corinthe. Voici à quelle occasion l'historien parle de ces deux princes. Polycrate voulant éloigner ceux de ses sujets qui lui étoient contraires , avoit fait prier secrètement Cambyse qui levoit des troupes contre l'Egypte , de lui faire demander des secours. Cambyse envoie volontiers à Samos , & fait demander des troupes navales à Polycrate , qui ayant chargé quarante vaisseaux , des Samiens qui lui étoient les plus suspects , les plus portés à la révolte , les envoya au roi de Perse , & le pria de faire en sorte qu'ils ne revinssent jamais. Ils ne revinrent pas , en effet , à Samos ; mais ils trouverent moyen d'échapper , & de se rendre à Lacédémoné qu'ils déterminèrent à leur donner des troupes pour aller attaquer Polycrate. Les Lacédémoniens leverent une armée plutôt pour se venger de Samos , dont ils avoient à se plaindre , que pour attaquer le tyran. Ils engagèrent dans la querelle les Corinthiens , qui étoient aussi mécontents des Samiens pour la raison que nous allons voir. Corinthe étoit de tout temps ennemie de Corcyre : Périandre , pour tirer vengeance d'un meurtre dont nous parlerons tout-à-l'heure , envoyoit trois cents jeunes enfans des meilleures maisons de Corcyre , à Alyatte , roi de Lydie ,

qui devoit en faire des eunuques à son service. Les Corinthiens, qui conduisoient les enfans, passerent à Samos. Les Samiens ayant su la cause pour laquelle on les menoit à Sardes, les retinrent, & les firent remener à Corcyre. Polycrate se disposa à résister aux forces qui se réunissoient contre sa puissance. Depuis qu'il s'étoit rendu maître de Samos, tout lui avoit réussi selon ses desirs ; & la fortune favorisoit si constamment toutes ses entreprises, qu'Amasis, roi d'Egypte, son allié, en conçut de l'inquiétude, & lui écrivit cette lettre.

A M A S I S A P O L Y C R A T E.

Il m'est agréable d'apprendre que tout succède heureusement à un prince mon ami : mais comme je fais que les dieux sont jaloux du bonheur des hommes (1), tes grandes prospérités me déplaisent. J'aimerois mieux & pour moi-même & pour ceux auxquels je m'intéresse, que notre vie, partagée entre l'une & l'autre fortune, fût mêlée de bons & de mauvais succès, que de nous voir réussir également en tout : car je ne sache pas avoir oui dire qu'un homme qui a été heureux toute sa vie, n'ait point péri malheureusement. Si donc tu veux m'en croire, emploie le moyen

(1) Voyez plus haut la note, page 7.

que je vais te dire pour corriger ta bonne fortune. Examine ce que tu as de plus précieux, ce que tu perdrois avec le plus de regret, & abandonne-le de façon qu'il disparoisse pour toujours. Si tes prospérités continuent à n'être mêlées d'aucune disgrâce, il faut y remédier par les sacrifices volontaires que je te propose. —

Polycrate goûta le conseil d'Amasis & le suivit. Il avoit un cachet fait d'une émeraude enchâssée dans de l'or, auquel il étoit fort attaché; il le prit & le jeta dans la mer. Mais la fortune n'accepta pas son sacrifice, & lui renvoya, quelques jours après, son cachet dans le corps d'un poisson énorme que prit un pêcheur de Samos, qui en fit présent à son prince.

Polycrate, toujours si heureux, le fut encore contre les Samiens qu'il avoit chassés, & qui étoient soutenus des troupes de Lacédémone & de Corinthe. Il les obligea de se retirer. Les Lacédémoniens & les Corinthiens s'en retournerent chez eux après avoir inutilement consumé quarante jours au siège de Samos. Les Samiens exilés, après bien des courses & des aventures diverses, bâtirent une ville en Crete, nommée Cydonie. Hérodote nous apprend ailleurs la fin tragique de Polycrate. Orétès, gouverneur de Sardes, jaloux de sa prospérité, l'attira dans une entrevue,

en lui promettant de grandes sommes d'argent ; dès qu'il l'eut en son pouvoir, il se saisit de lui & le fit mettre en croix.

Au temps de l'expédition des Lacédémoniens & des Corinthiens contre Samos, Périandre étoit mort. Voici pourquoi il vouloit se venger des Corcyréens, & qu'il envoyoit à Sardes les trois cents jeunes enfans de Corcyre, dont nous avons parlé. Il avoit fait mourir Mélisse, sa femme, sur de faux soupçons. Il en avoit deux fils déjà d'un certain âge, dont l'un étoit comme imbécille, incapable de régir les affaires, & l'autre, nommé Lycophron, étoit en état de lui succéder. Ce dernier, animé par son aïeul maternel, ne pouvoit pardonner à son pere le meurtre de sa mere ; il en vint jusqu'à ne vouloir plus lui parler, ni faire aucune réponse à ses demandes. Périandre indigné le chassa de son palais, & fit annoncer que quiconque le recevroit dans sa maison ou lui parleroit seulement, feroit puni de mort. Le malheureux Lycophron erroit dans la ville ne trouvant d'asyle nulle part. Au bout de quelques jours, son pere le voyant presque mort de faim & de misere, fut ému par ce triste spectacle, & la colere faisant place à la compassion, il s'approcha & lui dit :

Disc. de Pé-
riandre à son
fils.

Mon fils, lequel vaut mieux de vivre misérablement comme tu fais, ou de jouir, en obéissant

à ton pere, de la puissance souveraine & des biens que je possède. Tu es fils de Périandre, prince de la florissante ville de Corinthe ; & un ressentiment opiniâtre contre celui que tu devrois respecter, te fait choisir une vie errante & pauvre. S'il t'est arrivé quelque affliction qui te rende ma personne peu agréable, cette affliction est tombée aussi sur moi, & je la sens d'autant plus vivement que j'en suis moi-même l'auteur. Toi qui viens d'apprendre combien il est plus avantageux d'être un objet d'envie que de pitié, & qui fais ce que c'est que de s'opiniâtrer contre des parens qui ont la force en main, reviens dans le palais de ton pere. —

Lycophron ne répondit autre chose à ce discours de son pere, sinon qu'il méritoit lui-même la peine dont il avoit menacé ses sujets, puisqu'il avoit parlé à son fils. Périandre jugea par cette réponse, que le ressentiment de son fils étoit un mal incurable; il l'éloigna de ses yeux & l'envoya à Corcyre, qui étoit aussi un pays de sa domination. Quelque temps après, se sentant affoibli par l'âge & moins propre aux affaires, Périandre fit une nouvelle tentative pour triompher de la haine de Lycophron, & l'engager à revenir dans Corinthe gouverner à sa place. Il lui envoya sa sœur, persuadé qu'il l'écouteroit plutôt que les autres. Lorsqu'elle fut arriyée :

Dist. de la
sœur de Périandre
à son frère
Lycophron.

Mon frère , lui dit-elle , veux-tu que la puissance souveraine passe en d'autres mains , & que les biens de ton père se dispersent , plutôt que de revenir & de les posséder , toi qui en es l'héritier légitime ? Retourne au palais qui t'a vu naître ; cesse de te nuire à toi-même. C'est un triste mérite que celui de tenir si fort à son opinion. Ne guéris pas un mal par un autre mal. Plusieurs ont préféré les voies les plus douces à celles qui sembloient les plus justes : plusieurs , par trop d'attachement pour leur mère , ont perdu l'héritage de leur père. La puissance souveraine , malgré les écueils qui l'environnent , trouve bien des jaloux. Ton père est âgé & près de descendre dans le tombeau : n'abandonne pas à d'autres ton propre bien. —

Lycophron , toujours inflexible , répondit à sa sœur qu'il ne retourneroit jamais à Corinthe tant qu'il seroit sûr d'y trouver son père. Périandre , qui ne pouvoit se résoudre à voir la puissance souveraine sortir de sa famille , lui envoya dire qu'il revînt à Corinthe pour y succéder à son autorité , parce qu'il vouloit se retirer à Corcyre. Lycophron y consentit ; mais lorsque Périandre se disposoit à passer à Corcyre , & que son fils devoit se rendre à Corinthe , les Corcyréens , qui en furent avertis , & qui ne vouloient pas recevoir Périandre dans leur ville , assassinèrent Lyco-

phron. Telle est l'injure que Périandre avoit reçue des Corcyréens, & dont il cherchoit à se venger. Au reste, Périandre, tyran de Corinthe, étoit un prince savant & lettré, ami des sciences & des lettres. Tous les sages de la Grece étoient bien accueillis dans son palais & reçus avec distinction. C'est ce qui l'a fait mettre lui-même au nombre des sept sages, quoique Hérodote nous le représente dans son histoire comme un prince cruel, qui n'épargnoit pas le sang pour cimenter sa puissance.

Mais il faut revenir à Cambyse, que nous avons Av. M. 3482.
Av. J. C. 522. laissé en Egypte se livrant à tous les excès de sa fureur. Il y apprit la révolte de deux mages qui étoient frères, & dont l'un avoit été laissé par lui-même en Perse pour régir son palais & les affaires du royaume. Ce dernier ayant su la mort de Smerdis, qui étoit connue de peu de personnes (car la plupart s'imaginoient qu'il vivoit encore), résolut de faire tomber la couronne sur la tête de son frère qui portoit le même nom & qui lui ressembloit de visage. Il place donc son frère sur le trône, & à l'instant il envoie de tous côtés des hérauts pour avertir les peuples de rendre désormais obéissance à Smerdis, fils de Cyrus, & non à Cambyse. Un de ces hérauts se rend à l'armée d'Egypte : Cambyse apprend cette nouvelle ; il s' imagine que le héraut dit la vérité, que Préxaspe

l'a trahi & n'a pas tué Smerdis : jettant sur lui un regard d'indignation , Préxaspe , dit-il , tu ne m'as pas obéi.

Dist. de Pré-
xaspe à Cam-
byse.

Seigneur , répondit le Perse , il est impossible que ton frere se révolte contre toi , & qu'il te cause la moindre inquiétude. J'ai exécuté tes ordres , & ces mains ont travaillé à la sépulture de Smerdis. Si les morts se révoltent , crois qu'Astyage , roi des Mèdes , se révoltera aussi. Mais si les choses sont ce qu'elles furent toujours , & si les morts restent dans le tombeau , sois certain que Smerdis n'entreprendra jamais contre son autorité. Je te conseille d'envoyer après le héraut pour l'interroger & apprendre de lui qui est-ce qui l'envoie nous commander d'obéir à Smerdis. —

D'après les réponses du héraut , Cambyse comprit que c'étoit Smerdis le mage qui avoit usurpé le trône. Ce nom le frappa ; il se rappella le songe qu'il avoit eu , & reconnut trop tard qu'il avoit fait mourir son frere sans raison. Après avoir pleuré sa mort & gémir sur son malheur , il se dispose à se rendre en diligence à Suze pour faire punir le mage. Comme il montoit à cheval , son épée , dont le fourreau tombe à terre , le blesse à la cuisse. La blessure est déclarée mortelle. Tourmenté par les remords de ses crimes & par les

douleurs du mal ; il fait appeller les plus grands seigneurs de Perse qui étoient à sa suite, & leur parle en ces termes :

Généreux Perses , je suis maintenant contraint de vous découvrir ce que je voulois sur-tout vous tenir caché. Etant en Egypte , j'eus un songe , hélas ! trop funeste. Il me sembloit qu'un courier, parti de mon palais, venoit m'annoncer que Smerdis étoit assis sur le trône , & qu'il touchoit le ciel de sa tête. Craignant que mon frere ne me dépouillât du sceptre , j'agis avec plus de précipitation que de sagesse , puisqu'il est impossible à l'homme d'éviter sa destinée. Insensé que j'étois , j'envoyai Préxaspe à Suze pour donner la mort à Smerdis. Après avoir commis ce crime, je vécus comme n'ayant plus rien à craindre , & je ne pouvois m'imaginer que m'étant défait de Smerdis , il en paroîtroit un autre. Mais que l'événement répond mal à mes espérances ! meurtrier coupable de mon frere , je n'en suis pas moins privé de la couronne. Smerdis le mage étoit l'usurpateur que les dieux me montroient en songe. J'ai donc fait périr le vrai Smerdis , fils de Cyrus : soyez persuadés qu'il n'existe plus. Ce sont deux mages qui se sont emparés du trône. J'avois laissé l'un en Perse pour régir mon palais & les affaires du royaume ; l'autre , qui est son frere , s'appelle

Discours
de Cambyse
aux grands-
seigneurs de
Perse.

Smerdis. Celui qui auroit été plus intéressé que personne à me venger des injures de ces téméraires, est mort indignement par la main de ses plus proches. Puisqu'il n'est plus, & que je suis près de mourir, je me sens obligé, généreux Perses, & c'est le seul parti qui me reste, de vous déclarer ce que je desirerai qu'on fasse après ma mort. Je vous le demande à vous sur-tout, Achéménides (1), qui êtes ici présens, je vous en conjure au nom des dieux vengeurs des rois, ne laissez pas retomber l'empire entre les mains des Mèdes : mais s'ils l'usurpent par la ruse, reprenez-le par la ruse ; s'ils l'envahissent par les armes, recouvrez-le par la force des armes. Si vous exécutez mes derniers ordres, puisse la terre vous donner les fruits ! puissent vos enfans & vos troupeaux se multiplier ! puissiez-vous vivre toujours libres ! Mais si vous ne recouvrez pas, ou si vous n'entreprenez pas de recouvrer la puissance souveraine, je vous souhaite tous les maux au lieu de tous les biens, & pour dire ce qu'il y a de plus fort, je souhaite à chacun des Perses une fin aussi malheureuse que la mienne. —

Cambyse ne vécut pas long-temps après ce discours ; il mourut sans laisser d'enfans, n'ayant

(1) Achéménides, descendans d'Achéménès, un des ancêtres de Cambyse.

régné que sept ans & cinq mois. Les seigneurs Perses qui avoient entendu les dernières paroles de ce prince, ne pouvoient se persuader que les mages se fussent rendus maîtres du royaume : ils croyoient que Cambyse avoit parlé comme il avoit fait de la mort de Smerdis pour rendre son frere odieux aux Perses. Ils étoient d'autant plus portés à le croire, que Praxaspe, qui ne trouvoit pas de sûreté à avouer qu'il eût tué de sa main le fils de Cyrus, nioit de lui avoir donné la mort. Le mage, qui se disoit fils de Cyrus, régna donc, sans être troublé, les sept mois qui restoient de la huitième année du regne de Cambyse. Otane, seigneur Perse, eut des soupçons qu'il vérifia. Cyrus avoit fait couper les oreilles au mage pour quelque mauvaise action ; comme la fille d'Otane étoit une des femmes du faux Smerdis, il s'assura par son moyen que véritablement il n'avoit plus d'oreilles. Aussi-tôt il découvre à des seigneurs Perses ce secret dont ils avoient déjà eux-mêmes quelques soupçons. Darius, dont le pere étoit général de l'armée des Perses, étoit revenu du camp à Suze. Otane & les autres le mirent dans leur parti. Ils s'assemblerent au nombre de sept, se donnerent la foi réciproquement, & tinrent conseil sur ce qu'ils feroient dans la circonstance. Lorsque le tour de Darius fut venu de dire son opinion, il parla de la sorte :

Disc. de Darius , d'Otane & de Gobryas , dans le conseil qu'ils tiennent pour tuer Smerdis le mage.

Je croyois être le seul qui sût qu'un mage étoit assis sur le trône , & que Smerdis , fils de Cyrus , étoit mort ; & je venois en conséquence avec le dessein d'égorger l'usurpateur. Mais puisque vous savez aussi le secret , il me semble qu'il faut user de promptitude & ne pas remettre au lendemain ; car le délai pourroit nous être funeste.

Fils d'Hystape , lui dit Otane , tu es né d'un pere généreux , & tu montres bien de quel sang tu es sorti. Mais il faut te conduire avec sagesse , & ne pas précipiter imprudemment une entreprise qui demande que nous soyons en plus grand nombre.

Braves compagnons , reprit vivement Darius , si vous suivez le conseil d'Otane , votre perte est certaine. Flatté par l'espoir d'une récompense personnelle , quelqu'un des conjurés découvrira au mage notre projet. Vous devriez prendre sur vous de l'exécuter seuls : mais puisque vous êtes résolus de le communiquer à un plus grand nombre , & de m'associer à votre entreprise , que le coup se fasse dès aujourd'hui ; ou si nous laissons passer ce jour , je vous déclare que je préviendrai les délateurs , & que ce ne sera pas un autre que Darius qui vous dénoncera aux mages.

Otane voyant que Darius les pressoit sans qu'ils pussent reculer : Puisque tu nous obliges , lui dit-il , de précipiter les choses , & que tu ne nous

permets aucun retardement , dis-nous donc comment nous pourrons pénétrer dans le palais & exécuter notre dessein. Car tu fais , sinon pour l'avoir vu , du moins pour l'avoir oui dire , qu'il y a par-tout des gardes. Or , comment parviendrons-nous à les traverser ?

Il est beaucoup de choses , Otane , répondit Darius , qu'on peut montrer par les effets , & qu'il n'est guere possible d'exposer par le discours : il en est d'autres , au contraire , qu'on peut expliquer aisément , & dont il ne résulte pas une grande gloire. Mais crois-tu qu'il soit si difficile de traverser les gardes ? aucun , sans doute , n'osera refuser le passage à des hommes tels que nous , soit par crainte , soit par le respect qu'ils nous portent. D'ailleurs , j'ai un excellent prétexte pour qu'ils me laissent passer ; je dirai que je viens du camp des Perses , & que j'ai des choses secrètes à dire au roi de la part de mon pere. Il ne faut pas craindre de mentir quand cela est à propos. On emploie le mensonge ou la vérité selon l'intérêt du moment. On fait des mensonges pour persuader ce qu'on veut & en tirer quelque profit : on dit la vérité pour obtenir quelque avantage , & s'assurer la confiance. On parvient donc aux mêmes fins par des voies différentes. Si on n'avoit rien à gagner , il seroit indifférent de mentir ou de dire vrai ; on feroit l'un ou l'autre suivant son

humeur (1). Au reste, si quelques-uns des gardes nous livrent le passage, nous saurons le reconnoître dans l'occasion : quant à ceux qui feront résistance, comme ils agiront en ennemis, nous les traiterons en ennemis. Nous forcerons les portes, & nous acheverons notre entreprise.

Gobryas prenant la parole après Darius : Mes amis, dit-il, il nous fera honorable de recouvrer l'autorité souveraine ; ou si nous ne pouvons la reprendre, il sera plus glorieux pour des Perses de mourir, que d'obéir à un Mède, à un mage, à un homme privé de ses oreilles. Que ceux d'entre vous qui se sont trouvés près de Cambyse dans sa dernière maladie, se rappellent les imprécations qu'il fit contre les Perses qui négligeroient de recouvrer l'empire. Nous refusions alors d'ajouter foi à ses paroles ; nous nous imaginions que c'étoit la haine contre son frere qui le faisoit parler. Je crois donc que nous devons nous ranger de l'opinion de Darius, & au sortir de cette conférence, aller droit attaquer le mage. —

Ainsi parla Gobryas : son avis fut approuvé unanimement. Les seigneurs Perses, au nombre de sept, vont donc au palais, attaquent coura-

(1) Il faut en convenir, ce lieu commun sur le mensonge, dans le discours de Darius, est aussi contraire au bon goût qu'à la saine morale.

geusement les deux mages , les égorgent , & montrent leurs têtes au peuple qu'ils instruisent. On prend aussi-tôt les armes , & on fait main-basse sur tous les mages qui se rencontrent dans la ville. Cependant les meurtriers du faux Smerdis tiennent conseil pour délibérer sur les affaires du royaume.

Otane vouloit qu'on fît une république de la Perse , & que les affaires fussent gouvernées en commun. Je ne suis pas d'avis , dit-il , qu'on mette de nouveau le pouvoir entre les mains d'un seul ; forme de gouvernement qui n'est ni bonne , ni agréable. Vous avez vu à quels excès s'est porté Cambyse , & vous venez d'éprouver à quel point le mage a poussé l'insolence. En effet , comment l'état pourroit-il être bien réglé dans une monarchie , qui donne à un seul la liberté de faire ce qu'il veut sans rendre compte à personne , & qui ne tarde pas à corrompre le mortel le plus sage. Le faste & l'abondance dont on se voit environné , produisent bientôt l'insolence , qui se joint à l'envie , passion que nous portons tous au dedans de nous-mêmes. Or , quiconque a ces deux vices , a tous les vices à la fois. Enivré d'insolence & tourmenté par l'envie , un monarque se permet les crimes les plus atroces. Cependant il semble qu'il ne devrait pas être envieux , puisqu'il est comblé

Disc. d'Otane
en faveur de la
démocratie.

de biens. C'est tout le contraire malheureusement pour son peuple. Il porte envie aux plus vertueux de ses sujets, s'attache aux plus méchans, & croit qu'il lui est utile d'accueillir favorablement la calomnie. Mais ce qui indigné davantage, c'est que, par un caprice insupportable, si on lui donne des louanges modérées, il s'offense de ce qu'on ne le loue pas avec excès; & si on le loue avec excès, il s'offense encore d'une louange qui lui paroît une flatterie. Enfin, pour dire en peu de mots ce qu'il y a de plus fort, il renverse les loix & les coutumes du pays, attaque l'honneur des femmes, & fait mourir les citoyens sans les juger. Mais lorsque la multitude gouverne, sans parler du beau nom que reçoit cette forme d'administration qu'on appelle *égalité*, tout se conduit bien autrement que sous le monarque. Les magistrats élus par le sort, sont obligés de rendre compte de leurs charges; toutes les délibérations sont mises en commun. Mon avis est donc que nous renoncions à la monarchie, & que nous remettions au peuple l'autorité, parce que, sans doute, on trouve toutes choses dans un grand nombre plutôt que dans un seul. —

Discours de
Mégabyze en
faveur de l'a-
ristocratie.

Tel fut l'avis d'Otane. Mégabyze parla en faveur de l'aristocratie. J'adopte, dit-il, tout ce que vient de dire Otane pour nous faire abolir la monar-

chie ; mais je pense qu'il est bien loin de la vérité quand il nous conseille de remettre le pouvoir suprême entre les mains du peuple. Il n'est rien, en effet, de moins sage, de plus insolent, qu'une multitude confuse ; & il n'y auroit pas de raison pour éviter la tyrannie d'un seul de s'abandonner aux caprices d'une foule aveugle & téméraire. Ce que fait le monarque, au moins le fait-il avec connoissance. Le peuple ne connoît rien. Et comment connoîtroit-il quelque chose, puisqu'il n'est pas instruit, puisqu'il ignore ce qui est honnête, & même ce qui est utile ? Sans jugement & sans règle, il pousse au hasard les affaires ; c'est un torrent impétueux qui se précipite. Puissent les ennemis de la Perse adopter le gouvernement populaire ! Pour nous, choisissons les principaux de l'état, & remettons entre leurs mains l'autorité souveraine. Nous serons nous-mêmes de ce nombre ; & il y a toute apparence qu'une assemblée de gens sages ne prendra que de sages résolutions. —

Darius donna son avis le troisieme, & dit : J'approuve l'opinion de Mégabyze quant à la démocratie, mais non quant à l'aristocratie. En supposant les trois gouvernemens dans toute la perfection dont ils sont susceptibles, je dis que le monarchique l'emporte sur les deux autres. En effet, on ne peut rien imaginer de meilleur que

Disc. de Darius en faveur de la monarchie.

le gouvernement d'un parfait monarque. Un tel prince gouvernera son peuple d'une manière irréprochable : il saura tenir ses résolutions secrètes , & les dérober à la connoissance de ses ennemis. Lorsque plusieurs hommes même vertueux sont à la tête des affaires , & s'occupent du bien public , il est impossible qu'il ne naisse des inimitiés violentes parmi les chefs. La rivalité & l'attachement à son opinion produisent les haines réciproques ; les haines enfantent les séditions , d'où proviennent bientôt les meurtres , qui font recourir ordinairement à la monarchie , & montrent l'excellence de ce gouvernement. Lorsque c'est le peuple qui commande , il y a nécessairement dans l'état beaucoup de corruption ; cette corruption n'engendre pas des haines parmi les méchans , mais forme entre eux des ligues puissantes. Ceux qui nuisent à la république n'ont garde de se découvrir , ils se cachent , jusqu'à ce qu'il s'élève quelque citoyen qui les fasse connoître & qui les réprime. Honoré de l'estime & de la confiance du peuple , il en abuse , s'érige en monarque , & prouve par son usurpation la supériorité de la monarchie. Pour conclure en un mot , d'où la liberté nous est-elle venue ? qui nous l'a donnée ? est-ce le peuple , les grands , ou un monarque ? Je suis donc d'avis , puisque nous avons été délivrés par un seul homme , que nous obéissions à un homme

seul, & de plus, que nous n'abandonnions pas les loix sages de notre pays : notre intérêt s'y oppose. —

Avant d'aller plus avant, disons des trois discours qui précèdent, qu'on peut les regarder comme des chefs-d'œuvre, parce qu'ils renferment dans un très-court espace ce qu'on peut dire d'essentiel pour ou contre les trois gouvernemens. Ajoutons-y les réflexions judicieuses de Polybe. « Le plus parfait de tous les gouvernemens, dit-il, ne seroit-il pas celui dont les parties intégrantes se serviroient mutuellement de contre-poids : où l'autorité du peuple réprimerait la trop grande puissance des rois, & où un sénat choisi, & nullement dans la dépendance du prince, mettroit un frein à la licence du peuple ? Telle fut la forme de gouvernement établi à Sparte par Lycurgue, instruit par les fautes de ses voisins : telle fut celle que donnerent au leur les Romains, instruits par leurs propres fautes ». La traduction de ce morceau est de M. Larcher. Après cette digression, qu'on me pardonnera sans doute, je reviens à mon sujet.

Lorsque Otane, Mégabyze & Darius eurent proposé chacun leur opinion, les quatre autres seigneurs se déclarèrent pour la troisième. Otane, qui étoit jaloux d'établir l'égalité parmi les Perses,

voyant que son avis n'avoit point prévalu, s'expliqua en ces termes :

Second discours d'Otane.

Braves compagnons , il est donc décidé que l'un de nous sept possédera seul la puissance souveraine , soit que le sort , ou l'élection des Perses , ou quelque autre moyen le place sur le trône. Ne voulant ni commander , ni obéir , je ne vous disputerai pas la couronne : je vous cede le droit que je pourrois y avoir , mais à condition que ni moi ni mes descendans ne serons assujettis à aucun de vous. —

AN. M. 3483.
AV. J. C. 521.

On accorda à Otane ce qu'il demandoit ; sa maison en conséquence demeura toujours entièrement libre , maîtresse souveraine de toutes ses actions , pourvu qu'elle ne fît rien contre les loix du pays. Il fut résolu entre les six autres seigneurs , qu'ils se trouveroient le lendemain à cheval dans un fauxbourg de la ville , & que celui dont le cheval henniroit le premier , seroit élu roi. Le cheval de Darius hennit le premier par un artifice d'Ebare, son écuyer, qui, la veille, avoit fait approcher une jument du cheval de son maître , & l'avoit fait courir dans l'endroit par où il devoit passer. Le fils d'Hystape fut donc proclamé roi , & tous les peuples de l'Asie lui rendirent obéissance. Il divisa tout son empire en vingt gouvernemens appelés *Satrapies* , & il fut le premier qui exigea

exigea que chaque nation lui payât des tributs : car, durant le regne de Cyrus & de Cambyse, on ne payoit pas de tributs au prince, mais on lui faisoit chaque année des dons gratuits. L'établissement de ces nouvelles impositions fit dire aux Perses que Cyrus avoit gouverné en pere, Cambyse en maître, & que Darius gouvernoit en financier. Au sujet des peuples qui payoient tribut à ce monarque, Hérodote parle des Indiens & des Arabes, qui étoient placés aux extrémités de l'empire de Perse. Il fait connoître leurs coutumes les plus extraordinaires, les productions rares & les animaux singuliers de ces régions peu connues, la manière de recueillir l'or, la casse & la cannelle.

Avant l'élection du roi, il avoit été décidé entre les seigneurs qui avoient conspiré contre le mage, que chacun d'eux pourroit entrer dans l'appartement du roi sans être introduit, à moins qu'il ne fût avec la reine. Intapherne, un d'eux, voulut entrer malgré toute défense, quoiqu'on lui dît que le roi étoit avec la reine : il outragea cruellement & mutila avec son cimeterre les gardes & les introducteurs. Lorsque Darius se fut assuré que les cinq autres seigneurs n'avoient point participé à cette violence, & qu'ils la désapprouvoient, il fit arrêter Intapherne & le fit punir de mort comme coupable de lèse-majesté.

Nous avons dit plus haut , en prévenant la narration qui se trouve ici dans l'historien , qu'Orétès , gouverneur de Sardes , avoit fait périr Polycrate par une perfidie. Il avoit paru favoriser l'usurpation des mages : il venoit de faire assassiner deux Perses de distinction , & un courrier de Darius , parce qu'il ne lui annonçoit pas des nouvelles agréables. C'étoit un méchant homme , un scélérat dangereux , dont le monarque vouloit se délivrer. Il fit assembler son conseil composé des principaux du royaume , & leur parla en ces termes :

Discours de
Darius dans son
conseil.

Généreux Perses , qui d'entre vous me prometta d'exécuter une entreprise par son habileté & par sa prudence , sans employer la violence & les armes ? car il est inutile d'avoir recours à la force quand on peut réussir par l'adresse. Qui donc d'entre vous fera périr ou m'amenera vivant , Orétès , qui , sans avoir rendu aucun service aux Perses , a commis une infinité de crimes , auxquels il vient de mettre le comble par le meurtre de Mitrobate & de son fils (1) , & par l'assassinat de ceux que je lui ai envoyés pour lui ordonner de comparoître devant moi ? Une pareille insolence

(1) Mitrobate & son fils étoient les deux Perses de distinction qu'avoit fait périr Orétès.

n'est pas supportable. Avant donc qu'il se permette des attentats d'une plus grande conséquence pour cet empire, il faut le prévenir, & lui faire subir la mort qu'il mérite. —

Trente-deux seigneurs s'offrirent pour exécuter le coup, & le sort tomba sur Bagée, fils d'Artonte, qui réussit à faire égorger Orétès par ses propres gardes.

Quelque temps après, Darius étant à la chasse, se démit le pied. Les chirurgiens, qu'il avoit auprès de lui, le traiterent fort mal, ils ne firent que le mettre dans un état plus fâcheux & rendre la douleur plus violente. On lui parla d'un certain Démocede, médecin de Crotone, qui s'étoit attaché à Polycrate, & qu'on avoit pris parmi les esclaves d'Orétès. Démocede le guérit promptement & parfaitement. Il fut récompensé comme il pouvoit l'être par un roi riche & libéral, à qui il venoit de rendre la faculté de marcher. Les richesses dont il étoit comblé en Perse, & la confiance que lui témoignoit le prince, ne lui firent pas oublier sa patrie. Il desiroit d'y retourner & en cherchoit l'occasion, qui se présenta. Il guérit la reine Atosse d'un ulcere au sein, à condition qu'elle engageroit Darius à l'envoyer en Grece avec quelques-uns des principaux Perses pour reconnoître le pays. Son dessein étoit de leur échapper & de retourner.

dans sa ville. Atoffe n'oublia pas ce qu'elle avoit promis à Démocede , & lorsqu'elle se trouva seule avec Darius :

Entret. de Darius avec Atoffe, sa femme.

Quoi, prince, lui dit-elle, avec des forces aussi considérables tu restes oisif, sans te mettre en peine d'étendre ton pouvoir & d'ajouter à ton empire de nouveaux peuples? Un jeune monarque, possesseur de biens immenses, doit se signaler par des actions qui fassent connoître à ses sujets que c'est un homme qui leur commande. Il t'importe d'entreprendre quelque expédition, pour que les Perses apprennent qu'ils ont à leur tête un prince courageux; & de plus, pour que l'occupation & les fatigues de la guerre leur ôtent l'envie de se soulever contre toi. Signale-toi donc par quelque exploit, tandis que tu es dans la fleur de l'âge. Si l'esprit se fortifie avec le corps, il vieillit avec lui, & s'appesantissant il devient inhabile aux grandes entreprises.

Ainsi parla Atoffe à Darius, par le conseil de Démocede; le monarque lui fit cette réponse :

Princesse, ce que tu viens de me dire, je me suis proposé de le faire; j'ai résolu de porter mes armes chez les Scythes, en faisant construire sur la mer un pont qui joigne les deux continens, & ce projet ne tardera pas à s'exécuter.

Non, prince, reprit Atoffe, ne commence point

par les Scythes qui seront à toi quand tu voudras : marche d'abord contre la Grece. J'ai souvent entendu parler de ce pays ; je serois flattée de me voir servie par des captives de Lacédémone , d'Argos , d'Athenes & de Corinthe. Tu as un homme qui est plus propre que personne à te donner toutes les instructions nécessaires sur les différens peuples de cette région ; c'est celui qui a guéri ton pied.

Puisque tu veux , lui repliqua Darius , que je commence par les Grecs , il me semble qu'il est à propos , avant tout , d'envoyer quelques Perses avec l'homme que tu dis , pour reconnoître le pays & les forces de la Grece ; afin que , sur le rapport fidele qui m'en sera fait , je puisse les attaquer plus sûrement. —

Dès que le jour fut venu , Darius manda quinze des premiers seigneurs de la Perse , & les envoya avec Démocede pour reconnoître le pays & les forces de la Grece , en leur recommandant surtout de lui ramener son médecin (1). Les Perses ne purent pas aller bien loin , parce que Démocede

(1) On voit ici combien les Grecs étoient attachés à leur patrie : Démocede préfere le séjour de sa petite ville de Crotonne à tout l'or & à toute la faveur d'un grand monarque.

s'échappa d'eux , & retourna à Crotone dont ils ne purent jamais l'arracher.

La premiere des villes , tant grecques que barbares , que prit Darius , fut Samos ; & voici à quel sujet. Lorsque Cambyse alloit faire la guerre en Egypte , plusieurs Grecs l'y suivirent. Il y avoit parmi eux un nommé Syloson , fugitif de Samos , frere de Polycrate. Il se promenoit un jour dans Memphis avec un manteau d'écarlate dont il étoit enveloppé : Darius , qui étoit alors un des gardes de Cambyse , & qui ne jouissoit pas d'une très-grande considération , eut envie de ce manteau , & alla demander à Syloson s'il le vouloit vendre. Syloson s'étant apperçu que Darius en avoit une extrême envie , lui dit , comme inspiré par quelque dieu , qu'il ne le vendroit pas pour tout l'or qu'il voudroit lui en donner ; mais que , puisqu'il le desiroit , il lui en faisoit présent de bon cœur. Darius le remercia de son honnêteté & prit le manteau : pour Syloson , il pensa que c'étoit une perte qu'il avoit faite. Mais dès que ce Samien fut que le sceptre de Perse étoit entre les mains de celui auquel il avoit donné un manteau en Egypte , il accourut à Suze , se présenta à la porte du palais , & dit qu'il vouloit parler au prince , qu'il lui avoit rendu autrefois un bon office.

Entret. de Sy- • On ne manqua pas d'avertir Darius qui fut fur-

pris de ce qu'on venoit lui annoncer : Et quel est ^{lofon avec Darius.} le Grec , se dit-il à lui-même , qui se vante de m'avoir rendu un bon office ? à qui d'entre eux aurois-je obligation , moi qui suis nouvellement monté sur le trône ? à peine en ai-je encore vu dans mon palais. Je ne sache pas avoir jamais rien reçu d'un Grec. Cependant , dit-il à son introducteur , fais entrer cet homme , afin que je sache ce qu'il veut dire. Lorsque Sylofon eut été introduit , les interpretes du roi lui demanderent qui il étoit , & comment il avoit rendu un bon office au prince. Sylofon leur conta l'histoire du manteau qu'il avoit autrefois donné à Darius. Le monarque reconnoissant la personne & le service qu'il en avoit reçu : O le plus généreux des hommes , s'écria-t-il , c'est donc toi qui m'as fait un présent lorsque je n'avois encore aucune puissance. Quoique tu m'aies donné peu de chose , je t'en fais autant de gré que si tu me faisois aujourd'hui les dons les plus magnifiques. Je te donne pour ton manteau une grande quantité d'or & d'argent , afin que tu ne te repentes pas d'avoir obligé Darius , fils d'Hystape. Prince , repliqua Sylofon , je ne te demande ni or ni argent : donne-moi Samos ma patrie , quand tu l'auras délivrée d'oppression. Depuis la mort de Polycrate mon frere , tué par Orétès , c'est un de ceux à qui Polycrate avoit donné sa confiance qui y domine. Rends-moi

Samos , je t'en prie , mais fans qu'elle soit faccagée , fans qu'il en coûte de fang. —

Darius lui accorda fa demande , & chargea Otane , un des fept libérateurs de la Perfe , de s'embarquer pour Samos avec une armée. Méandrie s'en étoit rendu fouverain depuis la mort de Polycrate , qui , à fon départ , lui en avoit donné le gouvernement. Il avoit voulu d'abord la rendre libre. Dès qu'on eut apporté la nouvelle de la mort de Polycrate , il fit dresser un autel à Jupiter libérateur , désigna à l'entour un temple , & ayant fait afsembler les citoyens , il leur tint ce difcours :

Discours de
Méandrie aux
habitans de Sa-
mos.

Habitans de Samos , vous le favez , le fceptre & la toute-puiffance de Polycrate ont été remis entre mes mains ; je pourrois maintenant exercer fur vous la domination fouveraine : mais autant qu'il fera en moi , je ne ferai pas ce que je condamne dans autrui. Je n'ai jamais approuvé que Polycrate s'érigeât en maître de fes égaux , & je n'approuverai jamais qu'un autre fe permette la même injuftice. Polycrate a accompli fa deftinée ; je vous remets le commandement , & je vous confeille de vivre dans l'égalité républicaine. La feule récompense que je vous demande pour vous avoir rendus libres , c'eft que vous trouviez bon qu'on me donne fix talens fur les tréfors de Poly-

Cratée, & que, comme j'ai bâti le temple de Jupiter libérateur, le sacerdoce en demeure pour toujours à moi & à mes descendants. —

Ainsi parla Méandrie : mais voyant qu'on animoit contre lui les Samiens, & croyant que, s'il abandonnoit la puissance souveraine, un autre s'en feroit peut-être à sa place, il résolut de ne pas s'en dessaisir, & il se retira dans la citadelle où il se fortifia. Ce fut dans ces circonstances que les Perses arriverent à Samos où ils reconduisoient Syloson. Personne d'abord ne leur résista ; & Méandrie paroissoit disposé à abandonner l'île de Samos. Mais excité par un de ses frères, il attaqua les Perses, qui n'emportèrent l'île qu'après beaucoup de sang répandu, & ne purent la livrer à Syloson que dépeuplée & presque déserte. Méandrie s'enfuit sur un vaisseau, emportant avec lui des richesses immenses.

Tandis que l'armée navale se transportoit à Samos, les Babyloniens se révolterent, & obligèrent Darius d'aller assiéger leur ville avec toutes ses forces. Le siège paroissoit devoir traîner en longueur, parce que les Babyloniens avoient amassé tout ce qui étoit nécessaire pour le soutenir long-temps. Zopyre, un des principaux Perses, voulant assurer la prise de Babylone & plaire au monarque, forma de lui-même la réso-

lution étrange de se découper le visage , & de passer tout défiguré chez les ennemis , sans s'embarrasser de la difformité qui en résulteroit pour la suite. S'étant donc coupé les cheveux , le nez , les oreilles , & déchiré tout le corps , il vint trouver Darius. Celui-ci ne put retenir son indignation en voyant un des premiers hommes de la Perse ainsi maltraité , il s'élance de son siege , il demande d'un ton animé qui l'a ainsi défiguré , & ce qu'il avoit fait.

Discours de
Zopyre à Da-
rius , réponse
de Darius , &
réplique de Zo-
pyre.

Prince , lui dit Zopyre , personne que toi qui es revêtu de la suprême puissance , n'eût pu me traiter de la sorte. Ce n'est pas une main étrangere qui m'a mis dans cet état , c'est moi-même , ne pouvant souffrir que les Assyriens insultent plus long-temps aux Perses.

O le plus misérable des hommes , reprit le monarque , tu cherches à couvrir d'un beau voile une action honteuse , quand tu dis que tu t'es aussi indignement outragé toi-même à cause des ennemis que nous assiégeons. Insensé , les Assyriens se rendront-ils plutôt parce que tu t'es mutilé & lacéré de ta propre main ? ne faut-il pas avoir perdu la raison pour s'être déchiré aussi cruellement ?

Prince , repliqua Zopyre , si je t'eusse communiqué mon dessein , tu ne m'aurois jamais permis

de me traiter comme tu vois ; je n'ai donc pris conseil que de moi-même. Il ne tiendra plus qu'à toi de prendre Babylone. Je m'approcherai des murs dans l'état où je suis , comme si j'étois fugitif ; je dirai aux Assyriens que c'est toi qui m'as fait ces indignités , & je m'imagine que , si je le leur persuade , je n'aurai point de peine à obtenir qu'ils me mettent à la tête d'une partie de leurs troupes. Dix jours après que je serai entré dans la ville , fais placer à la porte de Semiramis mille hommes de ceux dont la perte t'est indifférente. Sept jours après fais en mettre deux mille autres à celle des Ninivites. Tu laisseras écouler vingt jours , après lesquels tu feras avancer d'autres hommes au nombre de quatre mille vers la porte des Chaldéens. Tu ne feras prendre aux uns & aux autres que des épées pour toute arme. Après quoi laissant encore passer vingt jours , fais marcher toute ton armée vers la ville pour donner un assaut général ; mais place sur-tout les Perses vers les portes Bélides & Cissiennes. Je ne doute pas que les Babyloniens , après les exploits par lesquels je me serai signalé à leur service , ne me confient , entre autres choses , les clefs de ces deux portes. Alors ce sera aux Perses & à moi d'avoir soin du reste , & d'achever l'entreprise. —

Zopyre exécuta son dessein : tout réussit comme

il l'avoit projeté, la ville fut prise; & , sans parler des autres récompenses , elle lui fut donnée pour en jouir le reste de sa vie. Darius admiroit l'action de Zopyre , qui néanmoins cause plus d'horreur que d'admiration , & il disoit souvent qu'il eût mieux aimé un Zopyre sain & entier , que de prendre encore vingt Babylones.

L I V R E I V.

LA plus grande partie de ce quatrieme livre est employée à décrire la Scythie & les nations voisines , la Lybie & les colonies grecques qui y étoient établies. On y voit l'étendue de ces contrées , les fruits qu'elles produisent , les animaux qu'elles nourrissent , les fleuves qui les arrosent , les nations diverses & les différens peuples qui les habitent , leur maniere de vivre , leurs loix , leurs usages & leurs coutumes. Les Perses firent une expédition dans la Scythie & dans la Lybie. L'expédition de la Lybie termine le livre , & fut faite sous le commandement d'Aryandès , gouverneur d'Egypte , pour venger la querelle de Phérétime , princesse de Cyrene , dont les Barcéens avoient assassiné le fils. Barcée fut prise , & Phérétime se vengea sur les habitans du meurtre de son fils Arcésilas avec une cruauté sans exemple.

L'expédition de la Scythie commence le livre , & fut faite par Darius en personne , pour se venger des Scythes qui s'étoient autrefois jettés dans la Médie , & avoient possédé pendant vingt-huit ans l'empire de l'Asie , dont les Mèdes étoient auparavant en possession. Chassés enfin par ceux-ci , ils voulurent retourner dans leur pays ; mais une

armée formidable vint à leur rencontre & leur barra le chemin. Elle étoit composée de jeunes gens nés du mariage de leurs femmes avec leurs esclaves. Les esclaves des Scythes étoient ordinairement aveugles : ces peuples crevoient les yeux à leurs prisonniers , & ils s'en servoient pour extraire & battre le lait qui faisoit leur principale nourriture. Il se donna plusieurs combats où les Scythes ne purent avoir aucun avantage. Enfin , après beaucoup de sang répandu , un d'entre eux leur dit :

Disc. d'un
Scythe à ses
compagnons.

Quelle est notre folie , braves compagnons , de combattre en regle contre nos esclaves ? Une partie des nôtres ne peuvent être tués sans que nos forces diminuent ; si nous tuons nos ennemis , nous diminuons le nombre de nos serviteurs. Laissons nos arcs & nos fleches , & allons à leur rencontre armés chacun d'un fouet. Tant qu'ils nous voient avec des armes , ils s'imaginent qu'ils sont nés nos égaux : mais , lorsqu'ils nous verront le fouet à la main , ils se rappelleront qu'ils sont nos esclaves , & sentant leur bassesse , ils n'oseront nous tenir tête. —

Les Scythes suivirent ce conseil qui eut un heureux succès ; leurs ennemis prirent la fuite & ils rentrèrent dans leur pays.

Ce fut contre ces peuples que Darius entreprit

de marcher : il fit de grands préparatifs pour une expédition qui fut inutile & qui auroit pu lui être funeste. En vain Artabane , son frere , lui représenta qu'il alloit faire la guerre à des peuples pauvres , qui n'habitoient point de maisons & ne cultivoient point de terres ; il n'écouta que son desir. Après avoir parcouru beaucoup de pays & subjugué dans sa course les Getes , peuple de Thrace , il arriva au bord du Danube , le plus grand fleuve de Scythie. Il y fit construire un pont pour le passage de ses troupes. Il vouloit faire rompre le pont , & il avoit déjà donné ses ordres ; mais Choës , fils d'Erxandre , chef des Mitylénien , chercha à l'en dissuader par ce discours :

Prince , puisque tu portes tes armes dans une région où l'on ne voit ni ville habitée , ni terrain labouré , laisse subsister ce pont , & mets pour le garder ceux qui l'ont construit. Alors , soit que rencontrant les Scythes , nous réussissions suivant nos desirs , ou soit qu'ils échappent à notre poursuite , nous aurons un passage assuré pour notre retour : non que je craigne que nous soyons défaits par ces peuples ; mais j'appréhende , si nous ne les rencontrons pas , que nous ne soyons obligés d'errer & de souffrir de la faim. On pourroit croire que c'est mon intérêt & le desir de

Discours de
Choës à Darius
& réponse de
Darius.

rester ici qui me font parler de la sorte ; je te déclare , prince , qu'en te donnant l'avis qui me semble le meilleur , je suis prêt à te suivre , & que je ne voudrois pas rester en arriere.

Darius satisfait, lui répondit: Etranger Lesbien ; quand je serai retourné en Perse , ne manque pas de te présenter devant moi pour recevoir la récompense de ton sage conseil. —

Discours de
Darius aux Ioniens.

Après cela , prenant une courroie , il fit soixante nœuds , & ayant fait venir les chefs des Ioniens : Ioniens , leur dit-il , j'ai changé le dessein que j'avois pris de rompre le pont. Prenez cette courroie & faites ce que je vais vous dire. Dès que vous me verrez parti pour marcher contre les Scythes , dénouez chaque jour un de ces nœuds. Si je ne suis pas revenu quand vous les aurez tous dénoués , & si je passe les soixante jours , vous pouvez vous en retourner dans votre pays. Mais , puisque j'ai changé d'avis , gardez le pont jusqu'à ce temps , & employez tous vos soins pour le conserver : c'est le plus grand service que vous puissiez me rendre. —

Lorsque Darius fut entré dans la Scythie , les Scythes ayant tenu conseil entre eux , & voyant qu'ils n'étoient pas assez forts pour résister au roi de Perse , envoyèrent des ambassadeurs aux nations

nations voisines. Les rois de ces nations s'assemblerent pour délibérer sur le parti qu'ils avoient à prendre ; les ambassadeurs Scythes vinrent les trouver & leur dirent :

Princes qui êtes ici assemblés , nous venons vous annoncer que Darius a soumis tous les peuples de l'autre continent , qu'il a passé dans le nôtre en faisant construire un pont sur le Bosphore ; qu'après avoir subjugué les Thraces , il vient de faire un nouveau pont sur le Danube , afin de réduire nos contrées sous sa domination. Vous ne devez donc pas rester indifférens dans cette guerre , & nous laisser détruire par les Perses. Il faut joindre toutes nos forces , & aller à leur rencontre. Si vous ne faites rien pour nous , nous nous verrons forcés d'abandonner notre pays , ou de nous rendre à composition : car enfin quel parti pouvons-nous prendre , si vous refusez de nous secourir ? Ne vous flattez pas que votre sort en devienne meilleur. Les Perses ne marchent pas moins contre vous que contre nous , & n'ont pas envie , en bornant chez nous leurs conquêtes , de vous épargner. La conduite de Darius en est une preuve suffisante. S'il eût marché contre nous seuls , dans le dessein de se venger de ce que nous avions auparavant assujetti une partie de l'Asie , il eût annoncé qu'il n'en vouloit qu'aux Scythes ;

Disc. des ambassadeurs Scythes aux princes voisins assemblés, & réponse de ces princes.

& laissant les autres nations , il fût venu droit à nous. Mais entré dans ce continent , il traite avec douceur tous les peuples qui viennent se jeter à ses piés : quant aux autres , tels que les Thraces & les Gètes , nos voisins , il les a asservis à son empire.

Les rois assemblés délibérèrent sur la demande des Scythes : quelques-uns furent d'avis de leur donner du secours ; les autres leur firent cette réponse :

Si vous n'aviez pas porté les premiers la guerre chez les Perses , nous croirions vos demandes justes , nous y souscririons , & ferions avec vous cause commune. Mais vous étant jettés dans leur pays sans nous consulter , vous avez eu l'avantage tant que la fortune vous a été favorable ; secondés & animés par la même fortune , les Perses viennent vous rendre la pareille. Pour nous qui ne leur fîmes alors aucune injure , nous ne voulons pas maintenant provoquer leurs armes. S'ils marchent contre nous , & s'ils commencent les hostilités , nous saurons nous défendre. Jusqu'à ce que nous les voyions paroître sur nos frontieres nous resterons tranquilles : car nous ne pensons pas que ce soit à nous que les Perses en veulent , mais à ceux qui les ont attaqués injustement. —

Comme le plus grand nombre des peuples voi-

ains refusoient du secours aux Scythes , ils prirent le parti de fuir devant les Perses. Darius lassé de les poursuivre inutilement , envoya un cavalier à leur roi Indathyrse , & lui fit dire :

O le plus misérable des hommes , pourquoi fuis-tu sans cesse ? Si tu te crois en état de me tenir tête , que ne t'arrêtes-tu pour me présenter la bataille ; sinon , mettant fin à tes courses , viens me trouver , apporte - moi la terre & l'eau (1) comme à ton seigneur & à ton maître.

Discours d'un cavalier de Darius au roi Indathyrse , & réponse d'Indathyrse.

Indathyrse lui fit faire cette réponse : Roi des Perses , jamais la crainte ne me fit prendre la fuite , & ce n'est pas elle qui me fait fuir devant toi. Je ne fais rien maintenant que je ne fasse durant la paix. Je veux bien te dire pourquoi je ne te présente pas la bataille. Nous n'avons ni villes ni terres labourées dont nous appréhendions la prise ou le pillage , & qui puissent nous forcer d'en venir à un combat. Si tu veux nous y contraindre , nous avons les sépulcres de nos peres ; quand tu les auras trouvés , essaye de les outrager , & tu verras alors si nous savons combattre pour la sépulture de nos ancêtres : mais nous ne combattons point qu'une juste raison ne

(1) Donner la terre & l'eau à quelqu'un , dans le langage des Perses , c'étoit reconnoître sa souveraineté.

nous y oblige. Voilà pour ce qui regarde la bataille. Quant au reste, je ne connois pas d'autres maîtres & d'autres seigneurs, que Jupiter qui est un de mes ancêtres, & Vesta qui est la reine des Scythes. Au lieu de la terre & l'eau que tu me demandes, je t'enverrai des présens convenables; & tu peux verser des pleurs, puisque tu as osé te dire mon maître. —

Les Scythes continuerent à faire la guerre en fuyant, hasardant quelquefois, avec leur cavalerie, de légères escarmouches qui leur réussirent. L'armée Perse commença à manquer de vivres, & elle fut bientôt réduite à la dernière extrémité. Cependant les Scythes qu'on avoit laissés à la garde du Palus-Méotide, & qui étoient chargés d'aller trouver les Ioniens, auxquels Darius avoit confié la garde du pont sur le Danube, vinrent les solliciter de rompre ce pont, puisque le nombre des jours que Darius avoit marqués étoit expiré. Ce monarque auroit péri avec toutes ses troupes, si les Ioniens se fussent rendus aux desirs des Scythes, & s'ils ne les eussent pas éloignés en leur promettant de faire ce qu'ils demandoient. Jusqu'alors les Scythes avoient fui devant Darius; ce prince se crut alors obligé de fuir devant eux. Enhardis par quelques succès, ils s'étoient présentés devant les Perses avec leur infanterie &

leur cavalerie, comme s'ils eussent voulu livrer la bataille. Il fut décidé dans le conseil de Darius, qu'on partiroit avec la fleur des troupes aussi-tôt la nuit venue; qu'on allumeroit des feux dans le camp; qu'on y laisseroit les ânes pour épouvanter par leurs cris les chevaux des Scythes; qu'on y laisseroit encore les malades & les soldats qu'on ne se soucioit pas de perdre; & que trompant en même temps & les ennemis & les malheureux qu'on abandonnoit, on prendroit son chemin vers le Danube avec toute la diligence possible. Lorsque le jour parut, ceux qui étoient restés dans le camp ne pouvant plus douter que Darius ne les eût abandonnés, tendirent les mains aux Scythes, & leur dirent tout ce qui étoit arrivé. Aussi-tôt les Scythes se mirent en devoir de poursuivre les Perses, & de marcher vers le Danube. Comme ils connoissoient mieux les chemins, & qu'ils étoient armés plus légèrement, ils ne rencontrèrent pas l'ennemi, & arriverent les premiers sur les bords du fleuve. Ils parlerent ainsi aux Ioniens qui gardoient le pont:

Ioniens, puisque le nombre de jours que vous deviez rester en ce lieu est passé, vous avez tort d'y demeurer plus long-temps. Si la crainte vous y a retenus jusqu'ici, rompez maintenant le pont & retirez-vous au plutôt. Satisfaits d'être libres,

Discours des
Scythes aux Ioniens.

rendez-en graces aux dieux & aux Scythes. Nous allons traiter de telle sorte celui qui auparavant se disoit votre maître, qu'il ne sera plus en état de faire la guerre à personne. —

Les Ioniens ayant mis la chose en délibération, Miltiade (1), Athénien, prince de la Querfonese dans l'Hellespont, étoit d'avis de suivre le conseil des Scythes, & de rendre la liberté à l'Ionie : mais Histée, prince de Milet, fut d'un avis contraire, & le plus grand nombre se rangea de son opinion. On crut qu'il étoit à propos de commencer à rompre le pont pour donner le change aux Scythes ; & Histée leur dit au nom des Ioniens :

Rép. d'Histée
aux Scythes, au
nom des Ioniens.

Scythes, vous venez nous donner un bon conseil, & vous nous pressez avec raison de l'exécuter. Vous nous indiquez la meilleure voie que nous puissions prendre ; nous ferons fideles à la suivre. Vous nous voyez déjà occupés à rompre le pont ; nous le ferons avec d'autant plus d'ardeur, que nous desirons d'être enfin libres. Mais tandis que nous agissons de notre côté, il est à propos que du vôtre vous cherchiez les Perses, & que

(1) C'est le Miltiade qui, de retour dans Athenes sa patrie, se rendit célèbre par la victoire de Marathon.

vous vous vengiez vous & nous comme il convient, quand vous les aurez rencontrés.

Les Scythes crurent encore les Ioniens, & se retirèrent pour aller chercher les Perses. Ils se tromperent de nouveau dans leurs spéculations, & prirent par une autre route. Darius ayant échappé aux Scythes, grace à Histée, repassa le Danube, prit son chemin par la Thrace, se transporta en Asie sur ses vaisseaux, & laissa en Europe, avec quatre-vingt mille hommes de guerre, Mégabase, capitaine distingué, dont il faisoit une grande estime.

L I V R E V.

LORSQUE Darius eut repassé l'Hellespont , & qu'il fut arrivé à Sardes , il voulut récompenser le service qu'il avoit reçu d'Histiée , & le conseil que lui avoit donné Coës. Il accorda à l'un qui étoit déjà prince de Milet , la propriété du territoire de Myrcine dans le pays des Edons , où il vouloit bâtir une ville ; & à l'autre la principauté de Mitylene sa patrie. Mégabase , qu'il avoit laissé en Europe avec une puissante armée , subjuga les Périnthiens , les Pannoniens , & presque tous les peuples de la Thrace , vaste contrée dont Hérodote fait connoître , en peu de mots , les principaux peuples. Il envoya jusqu'en Macédoine demander , au nom du prince , la terre & l'eau , c'est-à-dire , un aveu de soumission & d'obéissance qu'on n'osa point lui refuser ; il repassa l'Hellespont , & arriva couvert de gloire à Sardes , où il apprit que Darius avoit permis à Histiée de bâtir une ville sur le territoire de Myrcine. Il va trouver le roi , & lui dit :

Discours de
Mégabase à Da-
rius.

Prince , qu'as-tu fait en permettant à un Grec , à un homme habile & entreprenant , de bâtir une ville dans la Thrace , dans un pays où il y a des mines d'argent , quantité de bois de construction

& propre à faire des rames ; dans un pays environné d'une infinité de peuples grecs & barbares , qui , trouvant un chef propre à les conduire , exécuteront aveuglément tous ses ordres ? Empêche donc qu'il ne continue son entreprise , de peur que tu ne te voies bientôt engagé dans une guerre contre tes propres sujets. Emploie des moyens de douceur pour que , renonçant à son dessein , il revienne près de toi ; & alors fais enforte qu'il ne retourne plus en Grece. —

Mégabase , dont l'esprit lisoit dans l'avenir , n'eut pas de peine à persuader Darius. Ce prince dépêcha donc aussi-tôt à Histée , & lui fit porter ces paroles :

Histée , je ne pourrois trouver un homme plus attaché que toi à ma personne , ni plus zélé pour mes affaires. Je m'en suis convaincu moins par des discours que par des effets. Comme je médite de grands desseins , reviens au plutôt pour que je puisse te les communiquer. —

Discours d'un
envoyé de Da-
rius à Histée.

Histée ajouta foi à ces paroles , & tenant à un grand honneur d'être conseiller du prince , il se rendit à Sardes en diligence. Dès qu'il fut arrivé , Darius lui dit :

Histée , du moment où je suis revenu de Scythie , & que je t'ai perdu de vue , j'ai eu la plus grande

Disc. de Da-
rius à Histée.

envie de te revoir , & de m'entretenir avec toi : c'est la raison pour laquelle je t'ai mandé. Je fais qu'un ami prudent & fidele est la plus précieuse richesse : or , d'après des services solides , je puis rendre témoignage à ta prudence & à ta fidélité. Tu as donc bien fait de revenir. Voici ce que je te propose : laisse-là Milet , & la ville que tu viens de bâtir en Thrace ; suis-moi à Suze. Partageant mes honneurs & mes plaisirs , tu mangeras à ma table , tu feras mon conseiller & mon confident. —

Darius marcha donc du côté de Suze , menant Histiée avec lui , & il donna le gouvernement de Sardes à Artapherne , son frere de pere. Naxe étoit alors la plus riche & la plus opulente de toutes les îles ; & la ville de Milet étoit en ce même temps plus florissante qu'elle n'avoit jamais été ; on la regardoit comme l'ornement de l'Ionie. Quelques citoyens des plus riches de Naxe , en ayant été bannis , se retirèrent à Milet , qui étoit gouvernée par Aristagoras , gendre & cousin de cet Histiée que Darius retenoit à Suze. Les particuliers de Naxe , réfugiés à Milet , prièrent Aristagoras , en qualité d'anciens hôtes d'Histiée , de leur donner des troupes pour tâcher de retourner dans leur patrie. Aristagoras s'imaginant qu'il pourroit dominer dans Naxe , si ceux qui en avoient été chassés y pouvoient rentrer par son

moyen, leur dit que par lui-même il n'avoit pas de forces suffisantes pour les servir, mais qu'il pourroit obtenir de puissans secours d'Artapherne, frere de Darius, son ami, qui commandoit sur toutes les côtes maritimes de l'Asie. Les citoyens de Naxe approuverent cette idée, & s'engagerent même à fournir à l'entretien des troupes. Aristagoras se rendit donc à Sardes, & parla en ces termes au frere de Darius :

Artapherne, l'île de Naxe, sans être fort étendue, est aussi belle que fertile, riche en argent & en esclaves, & voisine de l'Ionie. Je te conseille donc de faire marcher des troupes de ce côté-là, & de rappeler dans Naxe les citoyens qui en ont été bannis. Si tu suis ce conseil, je te remettrai des fonds considérables que j'ai entre les mains, outre ceux qu'on te donnera pour la subsistance de ton armée : car il est juste que nous fournissions à la dépense, puisque nous t'aurons fait venir. Tu enrichiras donc le trésor du roi, & tu ajouteras à ses possessions l'île de Naxe, avec celles qui en dépendent (1), Paros, Andros, & les autres

Disc. d'Aristagoras à Artapherne, & réponse d'Artapherne.

(1) *Qui en dépendent.* Les autres Cyclades n'étoient pas soumises à l'île de Naxe ; mais celle-ci étoit la plus considérable, la plus accréditée, & sa prise entraînoit celle des autres. M. LARCHER.

Cyclades. De-là tu n'auras pas beaucoup de peine à t'emparer de l'Eubée, cette île puissante & riche, qui n'est pas moindre que l'île de Cypre, & dont il est facile de se rendre maître. Cent vaisseaux suffiront pour toutes ces conquêtes.

Tu ne me parles, en effet, lui répondit Artapherne, que pour l'avantage & la grandeur du prince. Ton conseil est bon dans toutes ses parties; je n'y trouve à redire que le nombre des vaisseaux. Tu auras le double de ce que tu demandes dès que le printemps sera venu. Mais il faut que je communique ton projet au monarque, & que j'aie son agrément. —

Artapherne ayant obtenu l'agrément de Darius, fit équiper deux cents vaisseaux, & armer un grand nombre tant de Perses que d'alliés, auxquels il donna pour chef Mégabate, Perse de la maison des Achéménides. L'entreprise étoit bien concertée & auroit réussi; mais elle manqua par le dépit de Mégabate, qui, ayant eu une contestation avec Aristagoras, fit avertir secrètement les habitans de Naxe. Ceux-ci prirent si bien toutes leurs précautions, & firent de si bons préparatifs, qu'il fut impossible de la réduire.

Aristagoras retourna à Milet, cherchant de nouvelles occasions pour remuer. Il ne tarda pas à s'en présenter une. Histée souffroit impatiemment

de languir dans Suze à la suite du monarque : cette vie lui paroissoit triste , ennuyeuse , & fort peu utile à ses intérêts. Il espéroit repasser la mer , s'il engageoit Aristagoras à tramer une révolte. Comme tous les chemins étoient fermés , il lui fit savoir de ses nouvelles par le moyen le plus singulier peut-être qu'ait imaginé l'industrie humaine. Il fit raser la tête d'un de ses plus fideles serviteurs , y imprima des caracteres , le tint près de lui jusqu'à ce que ses cheveux fussent un peu revenus , & l'envoya en diligence à Milet , sans le charger d'un autre ordre que de se faire raser la tête par Aristagoras , dès qu'il seroit arrivé. Aristagoras servit Histée comme il le desiroit. Il se révolta ouvertement contre Darius , & pour que les Milésiens le suivissent plus volontiers dans sa rébellion , il établit dans Milet le gouvernement démocratique. Il engagea les autres villes d'Ionie à suivre l'exemple de la sienne ; & voulant se fortifier par une alliance considérable , il partit lui-même en ambassade pour Lacédémone. L'historien s'arrête un peu pour montrer l'état actuel de Sparte , dont nous avons dit plus haut qu'elle étoit gouvernée par les loix de Lycurgue. Elle avoit alors pour roi Cléomene , qui passoit déjà pour insensé , & qui se tua dans un accès de sa fureur. Son frere Doriée , qui avoit beaucoup de mérite , ne pouvant souffrir d'être subordonné à

Cléomene , partit avec des troupes pour aller s'établir ailleurs & périt dans son entreprise. Ariftagoras , arrivé à Lacédémone , alla trouver Cléomene avec une carte géographique , & lui adressa ce discours :

Disc. d'Arif-
tagoras à Cléo-
mene.

Cléomene , ne sois pas étonné de mon empressement à me rendre ici ; cette ardeur est bien naturelle. Ce doit être une grande honte & une peine extrême pour nous tous , & pour vous principalement qui êtes les premiers des Grecs , de voir les Ioniens dans la servitude. Je vous conjure donc , par les dieux de la Grece , de mettre en liberté les Ioniens vos parens & vos freres. L'entreprise n'est pas difficile. Les Barbares ne sont pas de grands guerriers ; & votre courage vous a acquis toute la gloire qu'on peut acquérir par les armes. Les Perses ne se servent dans les batailles que de l'arc , & de courts javelots ; ils viennent au combat avec de longues tuniques & la tiare en tête (1). On peut les vaincre aisément dans une pareille armure. Au reste , ils possèdent plus de

(1) *De longues tuniques.* Le mot grec ne signifie pas proprement tuniques , mais de larges culottes qui descendoient presque jusqu'à la cheville du pié. *La tiare.* Le mot grec signifie la crête d'un coq , & se prend aussi pour la tiare ou coëffure des Perses. Le roi seul portoit la tiare droite.

biens , ils ont plus d'or & d'argent , plus d'étoffes diverses , plus de chevaux , de bestiaux & d'esclaves , que tous les autres peuples ensemble. Toutes ces richesses seront à vous si vous le voulez. Leurs pays sont contigus , comme je vais vous le montrer sur une carte que j'ai apportée avec moi. Les Ioniens , vous le voyez , sont voisins des Lydiens dont le pays abonde en fruits & sur-tout en mines d'argent. La Lydie confine à la Phrygie , pays le plus fertile que je connoisse & le plus riche en troupeaux. Ici , les Phrygiens , qui avoisinent les Cappadociens que nous nommons Syriens. Ces derniers , comme vous voyez , sont près des Ciliciens , qui s'étendent jusqu'à la mer où est l'île de Cypre , & paient chaque année au prince un tribut de cinq cents talens. Les Ciliciens touchent les Arméniens , qui sont riches en bétail , & ont pour voisins les Matienes , lesquels ont pour frontiere la Cissie , où est située la ville de Suze , proche du fleuve Choaspe. Suze est la demeure du grand roi ; c'est-là où sont tous les trésors : si vous prenez cette ville , vous pourrez avec assurance le disputer pour les richesses à Jupiter même. Il ne s'agit pas maintenant de combattre pour un pays d'une modique étendue ou peu fertile , pour un terrain étroit & resserré , comme quand vous combattez contre les Messéniens qui sont vos égaux , ou contre les peuples

d'Arcadie & d'Argos , qui n'ont ni or ni argent pour lesquels on s'expose volontiers aux plus grands périls. Mais lorsque vous pouvez sans peine conquérir toute l'Asie , chercherez-vous une autre occasion pour signaler votre bravoure ? —

Cléomene demanda trois jours pour lui répondre , au bout desquels ayant su d'Aristagoras lui-même qu'il y avoit trois mois de chemin de Sparte à Suze , il lui ordonna de se retirer au plutôt , parce que , disoit-il , il n'y avoit pas de raison de proposer à sa patrie d'aller porter si loin des secours. Hérodote explique lui-même fort en détail la route de Sparte à Suze , & montre qu'il y avoit réellement trois mois de chemin.

Les propositions d'Aristagoras n'ayant pas été bien reçues à Lacédémone , il se rendit à Athenes. Cette république venoit d'être délivrée de ses tyrans , comme l'historien l'explique dans une longue digression , où il donne des détails curieux pour ces temps-là , sur les Pisistratides ; sur Harmodius & Aristogiton , meurtriers d'Hipparque , un des tyrans ; sur la famille des Alcmonides , dont étoit Clisthene qui partagea le peuple en dix tribus. Lorsque les Athéniens eurent secoué le joug de la tyrannie , ils remportèrent plusieurs victoires & acquirent une grande puissance. Lacédémone vit d'un œil jaloux sa prospérité , & souffrant

souffrant avec peine qu'Athenes fût moins disposée à lui obéir que lorsqu'elle étoit dominée par des maîtres, elle se repentit d'avoir travaillé elle-même à la délivrer de ses tyrans. Les Lacédémoniens résolurent donc de faire revenir Hippias, fils de Pisistrate, qui s'étoit retiré à Sigée, ville de l'Hellespont. Lorsqu'il fut arrivé, ils firent assembler les députés des peuples alliés, & leur parlerent en ces termes :

Braves alliés, nous reconnoissons maintenant que nous avons fait une faute. Trompés par de faux oracles, nous avons obligé de sortir de leur patrie des hommes qui nous étoient dévoués, & qui s'engageoient à nous en faire hommage. Sans considérer notre véritable intérêt, nous avons remis le gouvernement des affaires entre les mains d'un peuple ingrat, qui, tiré par nous d'oppression, fier de la liberté dont il nous est redevable, nous a chassés de sa ville avec outrage, nous & notre prince, & qui, voyant augmenter ses forces, devient plus orgueilleux. Les Béotiens & les Chalcidiens le savent & l'ont appris à leurs dépens; d'autres le sauront bientôt, pour peu qu'ils choquent cette république superbe. Puis donc que nous avons fait une faute en délivrant le peuple d'Athenes, travaillons aujourd'hui tous ensemble à le remettre sous le joug. Nous avons appelé Hippias, & nous

Discours des
Lacédémoniens
dans le conseil
des peuples al-
liés.

vous avons assemblés , afin que , réunissant nos forces & agissant d'un commun accord , nous le remenions dans ses états & lui rendions ce que nous lui avions ravi. —

Ainsi parlerent les Lacédémoniens ; mais les alliés témoignèrent par leur silence qu'ils n'approuvoient pas ce qui venoit d'être proposé. Socrès , de Corinthe , plus hardi que les autres , parla de la sorte :

Discours du
Corinthien So-
crès dans le
même conseil.

Le ciel fera donc au-dessous de la terre & la terre au-dessus du ciel , les hommes habiteront sous les eaux & les poissons dans les villes , puisque des Lacédémoniens , ruinant l'égalité dans les républiques , veulent y établir la tyrannie , puissance la plus injuste & la plus funeste. Si vous trouvez si raisonnable que les villes soient assujetties à un seul homme , commencez par vous donner un maître à vous-mêmes , & engagez les autres à suivre votre exemple. Mais vous qui , remplis d'aversion pour les tyrans , travaillâtes toujours à les éloigner de Sparte , vous voulez que vos voisins gémissent sous le joug de la tyrannie ? Si vous l'aviez éprouvée comme les Corinthiens , & que vous eussiez appris à la connoître par expérience , vous ouvririez , sans doute , à présent de meilleurs avis. Corinthe , trop long-temps

assujettie à des tyrans, en a été enfin délivrée par la faveur des dieux (1). Nous avons donc peine à concevoir que vous vouliez faire rentrer Hippias dans Athenes, & nous sommes encore plus surpris des propositions que vous nous faites. Ainsi, invoquant les dieux de la Grece, nous les prions de vous ôter la pensée d'assujettir des républiques à des tyrans; si vous persistez dans votre dessein, & que, contre toute justice, vous vouliez rétablir Hippias, sachez que les Corinthiens n'y consentiront jamais. —

Les autres alliés ayant entendu le discours de Soficlès, parlerent plus librement; ils se rangerent hautement de son opinion, & conjurerent les Lacédémoniens de ne rien entreprendre contre une ville grecque. Quant à Hippias, piqué du mauvais succès de son voyage, il retourna en Asie, & fit tous ses efforts pour rendre les Athéniens odieux à Artapherne, pour faire tomber la ville d'Athenes sous la puissance de Darius. Artapherne signifia aux Athéniens de recevoir Hippias; sinon, qu'ils encourroient la haine du monarque,

(1) Il y a ici dans Hérodote une très-longue narration que j'ai cru devoir omettre. Soficlès expose la maniere dont la tyrannie s'étoit établie dans Corinthe, & les violences commises par les tyrans.

& risqueroient de se perdre : mais les Athéniens aimèrent mieux se déclarer ennemis des Perses, que de subir de nouveau le joug de la tyrannie.

Ce fut dans ces circonstances qu'Aristagoras se rendit à Athenes. Il se présenta au peuple, & lui proposa de faire la guerre aux Perses. Il montra combien il étoit facile de vaincre de tels ennemis, les grands avantages qu'on pouvoit tirer de la victoire : il ajouta que les Milésiens étoient originaires d'Athenes, & qu'il étoit juste que les plus puissans tirassent les plus foibles de l'oppression. En un mot, par ses louanges, ses promesses & ses prières, il vint à bout de persuader un peuple déjà mécontent de ceux contre lesquels il l'animoit.

Il fut résolu dans l'assemblée, qu'on lui donneroit vingt vaisseaux. Avec ce secours, & d'autres encore qu'il rassembla de toutes parts, les Ioniens marcherent contre Sardes ; ils prirent la ville & tout ce qui en dépendoit, excepté la citadelle qu'Artapherne défendit avec de puissantes forces. Des soldats mirent le feu à quelques maisons, les flammes se communiquèrent, & toute cette grande ville fut réduite en cendres. Ce fut-là le signal de ces guerres sanglantes & mémorables qui causèrent tant de maux aux Grecs & aux Barbares. Les Perses se rassemblèrent de plusieurs pays, attaquèrent les Ioniens & les mirent en fuite. Les

Athéniens retournerent chez eux , & cessèrent de donner des secours à l'Ionie , qui continua la guerre contre Darius avec la même ardeur & la même opiniâtreté.

Lorsque ce monarque reçut la nouvelle de la prise & de l'embrasement de Sardes ; il fut irrité sur-tout contre les Athéniens. Il demanda , dit-on , un arc , & décocha une fleche contre le ciel en prononçant ces paroles : Grand Jupiter , fais , j'en conjure , que je me venge des Athéniens. Il chargea même un de ses serviteurs de lui dire toutes les fois qu'il se mettroit à table : Prince , souviens-toi des Athéniens. Cependant il fait venir Histée :

Histée , dit-il , j'apprends que ton représentant à Milet fait contre moi des entreprises. Sollicitant les peuples de l'autre continent à se réunir aux Ioniens dont je saurai bien me venger , il les a portés à joindre leurs forces à celles de l'Ionie , & à m'enlever la ville de Sardes. Approuves-tu cette conduite ? ou puis-je croire que tout s'est fait sans ta participation ? Prends tes mesures pour que je ne sois plus dans le cas d'avoir des soupçons contre toi.

Discours de Darius à Histée , & réponse d'Histée.

Prince , lui répondit Histée , que viens-tu de me dire ? me crois-tu capable de former quelque dessein qui puisse te causer le moindre déplaisir ?

que prétendrois-je en agissant de la sorte ? de quoi manquai-je près de ta personne ? est-ce que je ne jouis pas des mêmes avantages que toi-même ? ne me fais-tu pas l'honneur de me communiquer tous tes secrets ? Si mon représentant à Milet a fait ce que tu dis , sois persuadé qu'il a agi de son chef. Mais j'ai bien de la peine à croire que les Milésiens & lui se portent à quelque entreprise contre tes états. Si la chose néanmoins n'est que trop véritable , & si les rapports ne sont pas faux , vois , prince , si tu as travaillé pour tes intérêts en me tirant des pays maritimes pour me faire venir à ta cour. Si les Ioniens se sont révoltés , comme ils le desiroient depuis longtemps , il est probable qu'ils n'ont éclaté que parce qu'ils ne m'avoient point près d'eux. Si j'eusse été dans l'Ionie , aucune ville n'eût osé remuer. Renvoie-moi donc au plutôt afin que je remette toutes choses dans l'ordre , & que je te livre l'auteur de ces entreprises criminelles. Quand j'aurai exécuté ce que je dis selon tes desirs , je te jure par les dieux vengeurs des rois , que je ne quitterai pas l'habit que j'aurai en arrivant dans l'Ionie , que je n'aie rendu la grande île de Sardaigne (1) tributaire de ta couronne. —

(1) On ne voit pas d'abord comment Histée promettre à Darius de lui soumettre l'île de Sardaigne qui est dans la

Ces paroles trompeuses d'Histiée persuaderent le roi ; il lui permit de partir , en lui ordonnant de revenir le trouver à Suze dès qu'il auroit exécuté ses promesses.

Cependant les Ioniens continuent leurs hostilités ; ils courent l'Hellespont , s'emparent de Byzance , mettent dans leur parti les Cariens , les Cypriotes , & Onéfile , roi de Salamine , ville de Cypre. Celui-ci apprend qu'Artibius , capitaine Perse , tenoit la route de Cypre avec une armée formidable : il envoie aussi-tôt demander du secours aux Ioniens , qui arrivent avec une grande flotte. Les Perses en même temps , partis de Cilicie , viennent par terre à Salamine , tandis que les Phéniciens , leurs alliés , se rendent avec leurs vaisseaux au promontoire qu'on appelle les Clés de Cypre. Les rois de cette île font assembler les capitaines d'Ionie , & leur parlent en ces termes :

Ioniens , les Cypriotes vous donnent le choix de combattre contre les Phéniciens ou contre les

Discours des rois de Cypre aux capitaines d'Ionie , & réponse de ces capitaines.

Corse , & dont les Ioniens étoient fort éloignés. Mais il faut savoir que les Ioniens étoient bons navigateurs , qu'ils avoient déjà eu dessein de s'emparer de la Sardaigne , & qu'en promettant cette conquête , Histiée flattoit l'ambition d'un prince qui avoit le projet d'une monarchie universelle.

Perfes. Si vous voulez vous mesurer sur terre contre ceux-ci, il est temps que vous quittiez vos vaisseaux & que vous vous rangiez en bataille, afin que nous entrions dans ces mêmes vaisseaux & que nous combattions contre les Phéniciens. Si vous aimez mieux vous éprouver contre ces derniers, à la bonne heure. Mais prenez l'un ou l'autre parti : car il faut que nous joignons nos efforts pour mettre en liberté l'Ionie & l'île de Cypre.

Nous avons été envoyés, répondirent les Ioniens, par tout le corps de l'Ionie pour défendre la mer, & non pour abandonner nos vaisseaux aux Cypriotes, & combattre sur terre contre les Perfes : nous ferons notre devoir dans le poste où nous avons été placés. Quant à vous, le souvenir des mauvais traitemens que vous avez essuyés de la part des Mèdes auxquels vous fûtes asservis, doit vous solliciter à montrer du courage. —

Telle fut la réponse des Ioniens. Les Perfes se rendent dans la plaine de Salamine, & les rois de Cypre mettent leurs troupes en bataille. Artibius, général des Perfes, montoit un cheval parfaitement instruit à se cabrer, dans la mêlée, contre les guerriers qui attaquoient son maître. Onésile en ayant eu avis, dit à son écuyer, Carien d'origine, savant dans la guerre, & d'ailleurs plein de courage :

J'apprends que le cheval d'Artibius se cabre contre l'adversaire de son maître, & l'attaque des piés & des dents. Vois donc quel parti tu as à prendre, si tu veux frapper le cheval où Artibius qui le monte.

Disc. d'Onésile à son écuyer, & réponse de cet écuyer.

Prince, lui répondit l'écuyer, je suis prêt à faire l'une ou l'autre de ces deux choses, ou même toutes les deux, ou enfin tout ce que tu voudras me commander. Je te dirai cependant ce que j'estime pour toi le plus convenable. Il me semble qu'un général, un prince, doit naturellement se mesurer contre son égal. Si tu fais tomber sous tes coups le commandant des ennemis, tu te couvriras de gloire : si par un malheur que je prie les dieux d'éloigner, tu meurs de sa main, c'est une consolation de succomber sous un ennemi digne de soi. Un sujet, un serviteur, doit combattre contre son semblable. Au reste, n'appréhende rien des mouvemens du cheval ; je puis te répondre qu'il ne se cabrera plus contre personne. —

Les deux armées de terre & de mer donnerent en même temps la bataille. Les Ioniens combattirent vaillamment, & eurent l'avantage sur les Phéniciens. L'écuyer d'Onésile tint parole à son maître. Dès qu'il vit le cheval d'Artibius se cabrer, il lui coupa les jarrets, de sorte qu'Artibius & son

cheval tomberent à terre du même coup. Mais ce succès n'empêcha pas que la bataille ne fût perdue par la défection de quelques troupes alliées , & que le roi de Salamine ne fût tué dans la déroute. Les Ioniens & les autres qui avoient combattu sur mer , ayant appris qu'Onésile avoit été défait , & que toutes les villes de Cypre étoient assiégées , se retirèrent promptement en Ionie. Les villes assiégées furent prises , & toute l'île retomba dans la servitude. Les Ioniens & leurs alliés remporterent quelques victoires ; mais les Perses eurent la supériorité presque par-tout. Aristagoras , qui avoit fait soulever l'Ionie , désespéré de n'avoir pu réussir dans ses entreprises , résolut d'abandonner Milet. Il en laissa le gouvernement à Pythagoras ; & , prenant avec lui ceux qui voulurent le suivre , il fit voile en Thrace , & se rendit maître de Myrcine , qu'Histiée avoit fait revêtir de murailles. Cet homme inquiet & remuant , ennemi de son repos & de celui des autres , périt enfin au siège d'une ville de Thrace , qu'il étoit allé attaquer.



L I V R E V I.

HISTIEE, qui avoit engagé Aristagoras à soulever l'Ionie, n'eut pas un meilleur sort, comme on le verra par la suite. Il étoit parti de Suze. Au lieu de réduire la grande île de Sardaigne sous la puissance de Darius, selon la promesse qu'il en avoit faite, il se rend chef des Ioniens dont il ranime le parti. Les habitans de Chio, où il s'étoit retiré, veulent le faire rentrer dans Milet, où ils le reconduisent; mais les Milésiens, qui se voyoient délivrés de la domination d'Aristagoras, & qui avoient déjà goûté les douceurs de la liberté, ne purent se résoudre à recevoir chez eux un autre maître. Histiee retourna donc à Chio, & n'ayant pu persuader aux habitans de le secourir de leurs vaisseaux, il passa à Mitylene dont il obtint huit navires équipés en guerre. Il se transporta avec cette petite flotte du côté de Byzance, & rassembla un assez grand nombre d'autres navires, soit de gré, soit de force.

Tandis qu'Histiee se donnoit tous ces mouvemens, les Perses faisoient avancer contre Milet une puissante armée de terre & de mer. Lorsque les Ioniens furent avertis que l'ennemi venoit fondre sur Milet, ils envoyèrent les principaux

& les plus sages d'entre eux à l'assemblée générale; où il fut résolu qu'on n'opposeroit point aux Perses d'armée de terre, que les Milésiens tâcheroient de se défendre & de repousser l'ennemi de leurs murailles; mais qu'on formeroit la plus forte armée navale qu'il seroit possible, & qu'on s'assembleroit au plutôt près de Lada, petite île voisine des Milésiens, pour terminer le différend, à la vue de Milet, par une bataille sur mer. Les chefs des Perses, effrayés en voyant la flotte des Milésiens, firent assembler tous les princes d'Ionie, qui ayant été chassés de leurs villes par Aristagoras, s'étoient réfugiés chez les Mèdes, & faisoient la guerre contre Milet. Ils leur adressèrent ce discours :

Discours des
chefs des Perses
aux Ioniens.

Ioniens, si vous avez du zèle pour le service du roi, c'est aujourd'hui que vous devez le témoigner. Que chacun de vous fasse en sorte de retirer ses compatriotes de la confédération. Pour y réussir, assurez-les qu'ils ne seront pas punis de leur révolte, qu'on ne brûlera leurs édifices ni sacrés ni profanes, qu'enfin ils ne seront pas traités plus mal qu'ils ne l'ont été jusqu'ici. S'ils persistent & s'ils veulent en venir à une action décisive, menacez-les de tous les malheurs qui ne manqueront pas de fondre sur eux. Vaincus dans le combat, ils seront réduits en servitude; nous ferons mutiler leurs jeunes fils, nous reléguerons

leurs filles chez les Bactriens , & nous donnerons leur pays à d'autres peuples. —

Ce fut inutilement que les princes Ioniens envoyèrent vers leurs peuples : on méprisa & leurs représentations & les menaces des Perses. Il se tint près de l'île de Lada une assemblée générale , où Denys , capitaine de Phocée , parla en ces termes :

Ioniens (1) , nous sommes dans la position la plus critique , réduits à l'alternative d'être libres ou esclaves , & esclaves fugitifs. Si donc vous voulez supporter la fatigue , vous aurez quelque peine dans le moment ; mais vous serez en état de vaincre vos ennemis , & de rester libres pour toujours. Si au contraire vous montrez de la lâcheté & que la crainte vous disperse , je n'espère plus rien de vous , & je vois que le monarque ne tardera pas à vous punir de votre révolte. Ecoutez-moi donc & abandonnez-vous à moi ; je puis vous assurer , si les dieux nous secondent comme nous avons lieu de nous y attendre , que les ennemis n'oseront pas combattre , ou qu'ils seront pleinement vaincus. —

Disc. de Denys , capitaine de Phocée , aux Ioniens.

(1) Longin , dans son traité du sublime , section XXII , parle de ce discours ; il le loue comme débutant par un beau mouvement.

Les Ioniens , animés par ce discours de Denys , résolurent d'exécuter tout ce qu'il proposeroit. Heureux , s'ils eussent persisté dans cette résolution ! mais ayant eu le courage d'entreprendre de recouvrer leur liberté , ils n'eurent pas celui de supporter tous les travaux qui pouvoient faire réussir leur entreprise. Fatigués des exercices qu'ils faisoient presque tous les jours sous les ordres d'un capitaine habile qui vouloit leur apprendre à combattre & à vaincre , ils commencèrent à murmurer & à ne plus obéir qu'avec répugnance.

Disc. des Ioniens entre eux pour se soustraire au commandement de Denys.

Quel crime , se disoient-ils les uns aux autres , avons-nous commis envers les dieux pour supporter tant de peines & de fatigues ? Insensés ! nous avons assez peu de raison pour nous soumettre à l'orgueil d'un habitant de Phocée qui n'a fourni que trois navires , d'un homme dur qui nous accable de travaux insupportables. Plusieurs d'entre nous ont déjà éprouvé des maladies , plusieurs en sont menacés. Ne vaut-il mieux nous résoudre à tout souffrir que d'endurer de tels maux ? quel esclavage ne seroit pas préférable à la discipline d'un pareil chef ? Allons , n'obéissons pas davantage à ce maître cruel. —

Ils se retirèrent , en effet , sous des tentes qu'ils établirent dans l'île , & refusèrent de retourner aux exercices. Ce désordre disposa quelques peu-

bles à se retirer pendant le combat, & fit perdre la bataille navale, dans laquelle les habitans de Chio furent les seuls qui combattirent vaillamment, qui périrent presque tous, soit dans le combat, soit dans la fuite. Toute la flotte fut abîmée ou dispersée. Le capitaine Denys se retira de la mêlée, & avec trois vaisseaux qu'il prit aux ennemis, il fit voile vers la Sicile, d'où il exerçoit des brigandages sur les Toscans & sur les Carthaginois. Milet, assiégée par terre & par mer, ne tarda pas à être prise : elle fut entièrement détruite, & tous ses habitans envoyés à Suze. Les Athéniens furent très-sensibles à la ruine de Milet, ils en témoignèrent publiquement leur affliction dans une tragédie où l'on représentoit le désastre de cette ville malheureuse.

Histiée étoit encore près de Byzance avec sa petite flotte, lorsqu'il apprit la destruction entière de sa patrie. Il fit voile sur le champ vers l'île de Chio, dans laquelle il entra de force, & dont il n'eut pas beaucoup de peine à subjuguier les peuples. De-là il marcha contre Thase avec de grandes troupes d'Ioniens & d'Eoliens. Averti, lorsqu'il assiégeoit cette ville, que les Phéniciens étoient partis de Milet, & qu'ils alloient faire la guerre dans le reste de l'Ionie, il leva le siège de Thase, & passa à Lesbos avec toute son armée; &, comme il craignoit encore dans ce poste, il se transporta

dans la province d'Atarne , où se trouvoit alors par hasard une puissante armée de terre commandée par Harpage. Celui-ci attaqua Histée dès qu'il fut à terre , le fit prisonnier , & tailla en pieces la plus grande partie de ses troupes. Artapherne & Harpage le firent mettre en croix à Sardes , & envoyèrent sa tête à Darius. Ce prince qui , malgré sa dernière révolte , n'avoit pas oublié le service important qu'il lui avoit rendu dans son expédition contre les Scythes , fut mécontent qu'on l'eût fait mourir , & lui fit rendre les honneurs de la sépulture.

Les Perses , ne trouvant plus d'obstacle , eurent bientôt subjugué & asservi toute l'Ionie. Ils passèrent ensuite dans l'Hellespont , où ils firent encore plusieurs conquêtes. Les courses des Perses , dans la Quersonèse , donnent sujet à notre historien de parler de Miltiade , capitaine d'Athènes , fameux dans l'histoire grecque , qui avoit été prince de la Quersonèse. Du temps de Pisistrate , un Miltiade , fils de Cypsele , d'une famille illustre d'Athènes , avoit été choisi pour roi par les Dolonces , peuple de Thrace dans la Quersonèse. Il mourut sans enfans , & laissa le royaume à Stésagoras , son neveu , fils de Cimon , son frere utérin. Stésagoras mourut aussi sans enfans. Miltiade , fils de Cimon , frere germain de Stésagoras , régna après lui sur le même peuple. Il éprouva plusieurs aventures ,
abandonna

abandonna la Quersonèse, revint à Athenes chargé de richesses, & se rendit célèbre par la victoire de Marathon.

Lorsque les Perses eurent assujetti & pacifié l'Ionie, Mardonius, fils de Gobryas, jeune & plein d'ardeur, parcourut & subjuga plusieurs pays avec des troupes de terre & de mer, pénétra jusqu'à la Macédoine, qu'il soumit à ses armes ; mais il fut obligé de revenir, son armée navale ayant essuyé une tempête violente qui en fit périr une grande partie, & lui-même ayant éprouvé sur terre un échec considérable où il fut blessé & perdit un grand nombre des siens. Darius, après avoir obligé les Thasiens, qui avoient été conquis & qui paroissoient vouloir se révolter, d'abattre leurs murs & d'envoyer leurs vaisseaux à Abdere, voulut sonder les Grecs pour savoir s'ils lui feroient la guerre ou s'ils se soumettroient à sa puissance. Il envoya des hérauts de tous côtés dans la Grece pour demander, en son nom, la terre & l'eau, & il fit, en même temps, des préparatifs pour une grande expédition. Plusieurs insulaires, & plusieurs Grecs de la terre-ferme, entre autres les Eginetes, accorderent à Darius ce qu'il demandoit. Les Athéniens saisirent cette occasion pour s'aller plaindre à Sparte des Eginetes, leurs anciens ennemis, & les accuser de trahir toute la Grece.

Sparte avoit alors pour rois Cléomene & Démarate : car on fait qu'il y avoit à Lacédémone deux rois , ou plutôt deux chefs de la république , qui , dans la réalité , étoit seule souveraine. Hérodote s'étend un peu sur l'origine des rois de Lacédémone , sur leurs privileges en temps de paix & de guerre , sur les honneurs qu'on leur rendoit pendant leur vie & après leur mort. On contestoit à Démarate sa qualité de fils d'Ariston , & on prétendoit que sa mere l'avoit conçu d'un autre homme. L'historien discute encore cet article. Les ennemis de Démarate , & sur-tout Cléomene , son collègue , firent tant par leurs artifices & par leurs manœuvres , qu'il fut déposé , & qu'il se vit simple particulier dans une ville où il avoit régné. Ne pouvant supporter l'humiliation de son état présent , il se retira en Asie auprès de Darius , qui le reçut avec beaucoup d'égard , lui donna des terres & des villes. Leutychide , fils de Ménaris , avoit été fait roi à la place de Démarate : Cléomene , son collègue , irrité contre les Eginetes , parce qu'ils avoient souscrit aux demandes de Darius , & qu'ils avoient refusé de lui livrer les principaux auteurs de cette lâcheté , prit avec lui Leutychide & marcha contre eux. N'ayant trouvé aucune résistance , ils entrèrent dans EGINE , choisirent dix des plus considérables de la ville par leur naissance & par leurs richesses , & les donnerent en dépôt

aux Athéniens les plus grands ennemis des Egétes. Après cette expédition, Cléomène qui craignoit de retourner à Lacédémone, parce que la fraude qu'il avoit employée contre Démarate étoit découverte, se retira en Thessalie, puis en Arcadie, où il intrigua contre les Lacédémoniens. Ceux-ci craignant pour eux-mêmes les effets de sa méchanceté, le rappellerent. Dès qu'il fut revenu, il devint furieux & frapport tous ceux qui l'approchoient. Dans un accès de fureur, il se déchira de la manière la plus cruelle, & servant d'instrument à la vengeance divine, il se punit lui-même des crimes dont il s'étoit rendu coupable. On donnoit à sa manie furieuse & à sa fin tragique différentes causes qu'explique l'historien.

Lorsque les Egétes eurent appris sa mort, ils se rendirent à Lacédémone, & se plaignirent de ce qu'on avoit envoyé en ôtage dix de leurs principaux dans une ville ennemie de la leur. Les Lacédémoniens obligèrent Leutyche de se rendre à Athenes avec les députés d'Egine pour redemander les ôtages. Les Athéniens, qui ne vouloient pas les rendre, trouverent des défaites, & reculèrent autant qu'ils purent; ils disoient que, les deux rois leur ayant mis ces ôtages entre les mains, il n'étoit pas juste de les rendre à un seul sans que l'autre fût présent. Sur ce refus, Leutyche leur parla en ces termes :

Discours de
Lentychide, roi
de Lacédémone,
aux Athéniens.

Athéniens , faites ce qu'il vous plaira : si vous rendez les ôtages , vous ferez une action de justice ; vous ferez le contraire , si vous les retenez. Ecoutez à ce sujet un fait arrivé dans notre ville ; voici comme on le raconte parmi nous. Il y avoit à Lacédémone , il y a environ deux siècles , un certain Glaucus , fils d'Epycide , distingué entre ses compatriotes par plusieurs qualités excellentes , & sur-tout par la probité. Un habitant de Milet , attiré par sa vertu , se rendit à Lacédémone , vint le trouver , & lui dit : Glaucus , je suis Milésien , la réputation de ta probité s'est répandue dans toute la Grece , & même dans l'Ionie ; je m'adresse à toi avec confiance. Comme je voyois que le Péloponèse étoit à l'abri de tout péril , tandis que l'Ionie étoit sujette à mille révolutions , & que les fortunes y changeoient continuellement de maîtres , j'ai vendu la moitié de mes biens , & je viens t'en déposer l'argent entre les mains. Je te prie de le garder avec cette marque que je te remets , & de ne le rendre qu'à celui qui te montrera une pareille marque. Ainsi parla l'habitant de Milet , & Glaucus reçut le dépôt à cette condition. Long-temps après , les enfans du Milésien vinrent à Lacédémone trouver Glaucus. Ils lui montrèrent la marque , & lui redemandèrent l'argent de leur pere. Glaucus chercha à éluder leur demande par sa réponse. Je ne me souviens point

de cette affaire , leur dit-il , je ne me la rappelle en aucune façon. Si cependant eile me revient à la mémoire , je ferai tout ce qui sera juste. Si j'ai reçu quelque chose , il convient de le rendre ; si je n'ai rien reçu du tout , je vous prêterai le serment usité chez les Grecs. Je vous remets à quatre mois pour vous donner une réponse certaine. Les Milésiens s'en retournerent frustrés de leur argent , & ne comptant plus le recouvrer. Glaucus partit pour Delphes afin de consulter l'oracle : il lui demanda s'il pouvoit prêter le serment & retenir le dépôt. La Pythie lui fit cette réponse :

RÉPONSE DE L'ORACLE.

« Fils d'Epycide , c'est un avantage pour le
 » moment de s'approprier une quantité d'or par
 » le moyen d'un parjure : jure donc, puisqu'aussi-
 » bien la mort n'épargne pas celui qui est fidele
 » à son serment plus que celui qui le viole. Mais
 » songe que du parjure naît un enfant sans nom ,
 » sans piés , sans mains , & qui cependant se
 » jette tout-à-coup sur celui qui s'est parjuré ,
 » attaque sa maison & sa race jusqu'à ce qu'il les
 » ait entièrement détruites ; au lieu que la maison
 » de celui qui est fidele à son serment subsiste &
 » prospere dans tous les âges ».

Effrayé de cette réponse , Glaucus pria le dieu

de lui pardonner sa démarche. Tenter les dieux, dit la Pythie, ou faire l'injustice, c'est la même chose. Alors Glaucus manda les Miléfiens & leur rendit l'argent. Mais quelle est l'application que je fais de cette histoire ? La voici, Athéniens. Il ne reste plus dans Lacédémone aucun vestige de la race & de la maison de Glaucus ; elles ont été entièrement détruites. D'où il faut conclure que, quand on a reçu un dépôt, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de le rendre sur le champ à ceux qui le redemandent. —

Leutychide n'ayant pu persuader les Athéniens, se retira. Les Eginetes, irrités & ne respirant que la vengeance, rallumerent la guerre, dans laquelle les Athéniens eurent le plus souvent l'avantage.

Mais Darius préparoit à ceux-ci de plus grands périls, & de plus rudes combats à soutenir. On avertissoit tous les jours ce monarque, suivant l'ordre qu'il en avoit donné, de se souvenir des Athéniens : les Pisistratides étoient sans cesse autour de lui pour l'animer contre eux ; & ce prince faisoit avec ardeur ce prétexte d'aller faire la guerre à ceux des Grecs qui lui avoient refusé la terre & l'eau. Il ôta donc le commandement à Mardonius qui n'avoit pas réussi dans la première expédition, & envoya pour chefs contre Athenes & Erétrie,

Datis , Mède d'origine , & Artapherne , fils de son frere , avec ordre de piller ces deux villes & de lui en amener tous les prisonniers. Ils partirent donc de l'Asie avec des armées formidables de terre & de mer ; & , après avoir pris & ruiné dans leur route l'île de Naxe dont les habitans s'étoient enfuis , & d'autres îles dont les peuples leur refuserent des troupes & des ôtages , ils arriverent sur les côtes d'Erétrie. Les Erétriens avoient demandé du secours aux Athéniens , qui leur envoyèrent quatre mille hommes. Mais , comme parmi les principaux d'Erétrie , il y avoit beaucoup de traîtres prêts à livrer leur ville aux Barbares , on conseilla aux troupes d'Athenes de se retirer , & elles se retirerent. Erétrie fut assiégée & tint plusieurs jours par le courage de ses habitans ; mais enfin elle fut livrée par des citoyens perfides , aux ennemis qui la ruinerent de fond en comble , sans épargner les temples qu'ils mirent au pillage & qu'ils réduisirent en cendres. Ils firent voile ensuite vers l'Attique dont ils ravagerent le pays ; ils passerent par Marathon , ne croyant pas qu'on osât venir à leur rencontre : mais les Athéniens marcherent de ce côté avec leurs forces pour repousser les Barbares. Ils étoient conduits par dix capitaines , parmi lesquels étoit Miltiade , fils de Cimon. Quelques peuples , entre autres les Platéens qu'ils avoient défendus avec zele contre

les Thébains , leur envoyèrent des secours. Les Lacédémoniens avoient promis de les secourir ; mais un scrupule de religion les ayant empêchés de partir sur le champ , ils n'arriverent qu'après le combat. Les deux armées étoient en présence : les capitaines Athéniens étoient partagés d'opinion ; les uns , & sur-tout Miltiade , étoient d'avis qu'on donnât la bataille ; les autres craignoient de la donner , parce qu'on étoit inférieur en nombre. Il avoit été résolu que l'avis de Callimaque , un des principaux officiers , décideroit la chose ; Miltiade le prit à part & lui dit :

Discours de
Miltiade à Cal-
limaque.

Callimaque , il dépend de toi aujourd'hui de laisser Athenes réduite en servitude , ou d'assurer sa liberté , & de t'acquérir par-là une réputation qui vivra dans tous les siècles , qui surpassera la gloire d'Harmodius & d'Aristogiton. Depuis que les Athéniens existent , ils ne se trouverent jamais dans une extrémité aussi pressante. S'ils succombent sous la puissance des Perses , tu ne peux douter de ce qu'ils auront à souffrir étant livrés à Hippias : s'ils se retirent vainqueurs , Athenes sera la première des villes grecques. Je vais te dire comment la chose se peut faire , & te prouver qu'elle est en ta disposition. Nous sommes dix généraux : les sentimens sont partagés ; les uns veulent la bataille , les autres ne la veulent pas.

Si nous différons de combattre , j'apprends qu'il ne s'élève entre les Athéniens des dissensions qui les obligent de se rendre aux Perses. Mais si nous livrons le combat avant que des citoyens mal intentionnés ne forment quelque projet nuisible , j'espère , avec l'aide des dieux , que nous remporterons la victoire. C'est toi que cela regarde , c'est de toi que cela dépend aujourd'hui. Si tu suis mon opinion , notre patrie sera libre , & notre république la première de la Grèce ; si au contraire tu te ranges du parti de ceux qui s'opposent à ce qu'on livre la bataille , au lieu des biens que j'ai annoncés , nous éprouverons tous les maux imaginables. —

Ces paroles de Miltiade persuaderent Calli-
maque , & il fut arrêté que l'on combattroit. AN. M. 3514.
AV. J. C. 490.
Chaque capitaine commandoit son jour : les autres consentoient de céder leur rang à Miltiade ; mais il voulut attendre que son tour fût arrivé , & aussi-tôt il rangea les Athéniens en bataille. La valeur l'emporta sur le nombre , & les Perses furent complètement vaincus. Les Lacédémoniens partirent dès qu'ils furent libres , & firent une si grande diligence qu'ils arriverent en trois jours de Sparte dans l'Attique. Regrettant d'être venus trop tard , & de n'avoir pu partager le péril & le triomphe des vainqueurs , ils donnerent de

grands éloges à la bravoure des Athéniens. Les Perses retournerent dans l'Asie avec les prisonniers d'Erétrie. Quoique Darius fût irrité contre les Erétréens, il ne leur fit aucun mauvais traitement; mais il les envoya dans un lieu de la contrée de Siffie, appelé Andérice, où ils demeurèrent & conserverent leur première langue.

On reprochoit aux Alcmeonides, famille d'Athènes, d'avoir eu des intelligences avec les Barbares: Hérodote les défend avec chaleur; il prend de-là occasion de parler de cette maison illustre, d'en faire l'éloge, & de montrer comment elle s'allia à celle de Clisthene. Clisthene étoit prince de Sicyone; il avoit une fille nommée Agariste, qu'il avoit résolu de marier à celui des Grecs, en qui il reconnoîtroit le plus de mérite. Ayant gagné le prix dans la course des chars à quatre chevaux, il fit annoncer à son de trompe, dans l'assemblée des jeux olympiques, que quiconque se jugeroit digne d'être son gendre, se rendît à Sicyone dans soixante jours. On y vit accourir une foule de Grecs qui s'estimoient recommandables par eux-mêmes ou par leurs ancêtres. Clisthene fit célébrer des jeux qu'il termina par un festin, après lequel, ayant fait faire silence, il parla ainsi à ceux qui demandoient sa fille en mariage :

O vous qui aspirez au mariage de ma fille , Disc. de Clis-
thene aux pré-
tendans de sa
fille.
croyez que je vous estime tous , & que , si la chose
se pouvoit , je vous satisferois tous également.
Mais n'ayant qu'une fille dont je puisse disposer ,
il ne m'est pas possible de la donner à tous ceux
qui la demandent. Ceux d'entre vous qui seront
obligés de renoncer à un mariage sur lequel ils
avoient des prétentions & dont je les juge dignes ,
je leur fais présent d'un talent pour reconnoître
l'honneur qu'ils m'ont fait , & les dédommager de
la peine qu'ils ont prise de venir à Sicyone :
je donne Agariste , ma fille , à Mégaclês , fils d'Alc-
méon , pour qu'il l'épouse selon les coutumes
d'Athenes. —

Du mariage d'Agariste & de Mégaclês naquit
un fils nommé Clissthene , du nom de son aïeul
maternel , qui assura dans Athenes le gouver-
nement populaire , & divisa le peuple en dix
tribus.

Miltiade , qui étoit déjà considéré dans sa ville ,
& qui avoit mis le comble à sa gloire par le
triomphe de Marathon , demanda aux Athéniens
soixante & dix vaisseaux , des soldats & de l'ar-
gent , sous prétexte de les conduire dans un pays
d'où ils devoient remporter sans peine de l'or en
abondance ; mais , en effet , pour aller attaquer les
habitans de Paros dont il avoit reçu quelque

injure. Son entreprise ne réussit pas ; il fut obligé de revenir sans avoir rien fait , sans rapporter d'or , ayant dépensé celui qu'il avoit emporté , enfin étant blessé lui-même dangereusement. Il fut accusé à son retour , & condamné à une amende de cinquante talens , qui fut payée non par lui (car il mourut de sa blessure) , mais par son fils Cimon. A l'occasion de Miltiade , l'historien parle de Lemnos , & c'est par où il termine le sixieme livre. Ce général s'étoit emparé de cette île avant la bataille de Marathon : les Pélasgiens qui l'occupoient avoient déjà été chassés du territoire de l'Attique , où ils s'étoient établis ; ils furent encore chassés de Lemnos , où ils s'étoient réfugiés ; & la possession en fut assurée à la république d'Athenes.

L I V R E V I I.

DARIUS étoit déjà fort animé contre les Athéniens ; la bataille de Marathon l'anima encore davantage , & il témoigna plus de passion que jamais de porter la guerre dans la Grece. Il avoit employé trois ans à faire les plus grands préparatifs , lorsqu'il apprit que les Egyptiens s'étoient révoltés. Irrité contre les Grecs & contre les Egyptiens , il étoit déterminé à faire la guerre en même temps aux uns & aux autres ; & après avoir décidé , en faveur de Xerxès , une contestation qui s'étoit élevée entre ses enfans pour la succession au trône , il se disposoit à partir lui-même pour la Grece , & à envoyer ses généraux dans l'Egypte ; mais il fut prévenu par la mort. Il mourut ayant régné trente-six ans accomplis. Ce prince avoit de grandes vues , quoiqu'il ait fait de grandes fautes. Humain & généreux , il pardonnoit à des ennemis , même dans la colere ; noble & magnanime , il savoit honorer le mérite & récompenser les services. Il laissa à Xerxès , avec la couronne , l'exécution de l'entreprise qu'il avoit faite contre les Grecs & contre les Egyptiens.

Ici le style de l'historien s'élève ; ses discours sont plus éloquens ; sa narration est plus rapide.

AN. M. 3519.
AV. J. C. 485.

On y trouve beaucoup moins de digressions & d'écarts : il a fait connoître dans ce qui précède la plus grande partie des peuples dont il doit parler ; & il raconte une expédition célèbre & mémorable , qui lui a paru assez importante pour remplir les trois derniers livres de son histoire. Xerxès , sans avoir un grand desir d'aller faire la guerre en Grece , portoit toutes ses pensées du côté de l'Egypte ; mais les discours de Mardonius , qui avoit beaucoup d'autorité sur son esprit , & ceux de plusieurs autres Perses , l'engagerent à réduire d'abord l'Egypte , & à marcher ensuite contre la ville d'Athenes. Il commença donc par les Egyptiens ; les ayant vaincus , il les réduisit dans une plus grande sujétion qu'ils n'étoient sous Darius , & en donna le gouvernement à Achéménès (1) , son frere. Après quoi , il fit assembler les principaux Perses pour leur proposer son avis sur l'expédition qu'il méditoit , & leur demander ce qu'ils en pensoient eux-mêmes. Il leur parla ces termes :

Premier discours de Xerxès aux Perses.

Généreux Perses , je ne prétends pas introduire

(1) Nous verrons par la suite que ce même Achéménès suivit Xerxès dans son expédition. Comme les préparatifs durèrent quatre ans , sans doute que durant cet intervalle le gouvernement d'Achéménès fut donné à un autre.

un nouvel usage , mais suivre celui que je trouve établi parmi nous. Depuis que nous avons arraché l'empire aux Mèdes , & qu'Astyage en a été dépouillé par Cyrus , jamais , si j'en crois le rapport de nos anciens , nous ne sommes demeurés dans l'inaction. Conduits par les dieux & marchant sous leurs auspices , nous avons vu le succès couronner presque toutes nos grandes entreprises. Vous savez par quels exploits se sont signalés Cyrus , Cambyse , & Darius , mon pere ; vous savez par combien de conquêtes ils ont agrandi leurs états , & il seroit inutile de vous en faire le récit. Du moment où je suis monté sur le trône , jaloux de ne point dégénérer de mes augustes ancêtres , j'ai examiné comment , à leur exemple , je pourrois étendre la puissance des Perses. Mes réflexions m'ont fait connoître que nous pouvions illustrer de plus en plus notre nom , acquérir un pays qui n'est pas inférieur au nôtre , qui même est plus fertile , en même temps que nous pourrions nos injures & que nous en tirerions une vengeance éclatante. Je vous ai donc fait assembler pour vous faire part de mes desseins. J'ai résolu d'établir un passage sur l'Hellespont , & conduisant une armée à travers l'Europe , de porter la guerre dans la Grece , d'aller venger les injures que les Perses & mon pere ont reçues des Athéniens. Vous ne pouvez ignorer combien

Darius desiroit d'aller en personne attaquer les Grecs. Surpris par la mort, il ne lui a pas été permis de satisfaire lui-même un juste ressentiment. J'entreprends, moi, de le venger lui & les autres Perses; je ne quitterai pas les armes que je ne me sois rendu maître d'Athenes, que je n'aie réduit en cendres cette ville audacieuse qui a attaqué mon pere, qui a provoqué son courroux. Assez hardis pour favoriser dans sa révolte Aristagoras de Milet, un de nos sujets, les Athéniens, vous le savez, ont envahi notre ville de Sardes, ont embrasé ses temples & ses bois sacrés. Vous êtes instruits encore des nouveaux motifs qu'ils ont fournis depuis à notre vengeance, lorsque vous êtes entré dans l'Attique sous le commandement de Datis & d'Artapherne. Voilà ce qui m'anime à marcher contre les Athéniens. Mais, en y réfléchissant, je trouve un grand avantage dans cette expédition. Si nous venons à les subjuguier eux & leurs voisins, habitans du pays (1) conquis anciennement par le Phrygien Pélops, la Perse nous devra cet avantage qu'elle n'aura pas d'autres limites que le séjour du grand Jupiter.

(1) *Habitans du pays* c'est-à-dire, les Lacédémoniens & autres habitans du Péloponèse qui avoit pris son nom de Pélops, lequel Pélops étoit venu de Phrygie s'établir dans la contrée appelée depuis Péloponèse.

Embrassant toute l'Europe , de toutes les régions je n'en ferai qu'une seule , & le soleil n'éclairera dans le monde aucune contrée qui borne notre empire. En effet , on m'assure que , les Grecs une fois soumis , il n'est point sur la terre de ville ni de nation qui puisse nous résister. Ainsi , coupables ou non , tous subiront également notre joug. Vous , Perses , si vous voulez me plaire , vous vous tiendrez prêts pour le jour que je vous indiquerai. Ceux qui m'amèneront les plus belles troupes , je leur ferai présent de ce que je possède de plus précieux. Telle est ma résolution. Mais afin qu'il ne paroisse pas qu'ici je veuille régler tout par mon seul sentiment , je vous permets de délibérer sur cette affaire , & je vous exhorte chacun à donner votre avis. —

Après que Xerxès eut parlé , Mardonius prenant la parole : Seigneur , dit-il , tu n'es pas seulement le plus grand des rois qui jusqu'ici aient régné dans la Perse , mais le plus grand encore de ceux qui y régneront à l'avenir. Peut-on en douter quand on voit la raison & la sagesse qui regnent dans tes discours , & sur-tout cette grandeur d'ame qui ne peut souffrir de se voir insulté par des ennemis méprisables , par les Ioniens d'Europe. Quoi donc ? nous avons subjugué les Saces , les Indiens , les Ethiopiens , les Assyriens , & tant

Disc. de Mardonius à Xerxès , dans le conseil de ce prince.

d'autres nations puissantes , quoiqu'elles ne nous eussent fait aucune injure , uniquement pour augmenter nos forces & reculer nos frontieres ; & nous n'oserions entreprendre de nous venger des Grecs qui nous ont attaqués les premiers ! Que craindrions-nous dans cette entreprise ? quelles troupes , quelles richesses pourroient-ils nous opposer ? Nous connoissons leur maniere de combattre , & nous savons quelle est leur foiblesse. Les Ioniens , les Eoliens , les Doriens qui sont leurs enfans & qui habitent nos contrées , sont déjà réduits sous notre puissance. Je connois par moi-même , prince , les forces des Grecs ; j'en fis l'épreuve lorsque je marchai contre eux par les ordres du roi ton pere. Je pénétrai jusques dans la Macédoine , j'approchai même de la ville d'Athenes sans que personne osât venir à ma rencontre. Cependant les Grecs , à ce que j'ai ouï dire , entreprennent la guerre entre eux avec autant d'imprudence qu'ils la font avec peu d'adresse , faute d'en connoître l'art. Quand ils ont résolu de donner la bataille , ils se rendent dans la plaine la plus belle & la plus unie qu'ils puissent trouver ; de sorte qu'indépendamment des vaincus qui sont tous taillés en pieces , la victoire coûte toujours beaucoup de sang aux vainqueurs. Mais , puisqu'ils parlent la même langue , ne devroient-ils pas s'envoyer des hérauts & des ambassadeurs pour

discuter leurs différends & les terminer par toute autre voie que par celle des armes ? ou s'il falloit nécessairement employer la force , ne devroient-ils pas choisir les postes où leurs ennemis ne pussent les combattre qu'avec désavantage ? Ces Grecs si peu intelligens , qui donnent la bataille indifféremment par-tout , n'ont point osé m'offrir le combat lorsque j'allai jusqu'en Macédoine : croit-on , prince , qu'ils se présentent devant toi , lorsque tu iras les attaquer avec tous les hommes & tous les vaisseaux de l'Asie ? Non , sans doute , ils n'auront point assez de confiance dans leurs armes. Si toutefois je m'étois trompé dans mes idées , s'ils étoient assez téméraires pour accepter le combat , ils apprendront à leurs dépens quels guerriers produit la Perse. Enfin il faut tenter le sort : rien ne s'exécute de soi-même ; & c'est la hardiesse à entreprendre qui procure tous les avantages. —

Ce fut ainsi que Mardonius flatta l'opinion du monarque. Quand il eut cessé de parler ; comme les autres Perses gardoient le silence , & n'osoient contredire le sentiment du roi , Artabane , fils d'Hystape & oncle de Xerxès , à qui cette qualité & son âge donnoient de l'assurance , parla en ces termes :

Prince , si l'on n'ouvre pas , dans un conseil , des Premier dis-

ours d'Artaba-
ne à Xerxès ,
dans le conseil
de ce prince.

opinions diverses , il est impossible de connoître & de choisir la meilleure , il faut nécessairement qu'on suive la seule qui a été proposée : mais quand il y a diversité d'opinions , on peut alors discerner la plus utile en l'opposant aux autres , comme on distingue le bon or en le comparant avec le faux. Je conseillois à Darius , ton pere & mon frere , de ne point marcher contre les Scythes qui n'ont ni villes ni bourgades ; mais sourd à mes conseils , & se flattant de subjuguier des hommes qui n'ont nulle habitation fixe , il entreprit cette expédition , qu'il abandonna après avoir perdu ses meilleures troupes. Pour toi , prince , tu te disposes à marcher contre des peuples bien plus courageux que les Scythes , contre des peuples redoutables sur terre & sur mer ; je dois donc te mettre sous les yeux tous les dangers de cette entreprise. Tu dis que tu établiras un passage sur l'Hellespont , & que , conduisant ton armée à travers l'Europe , tu porteras la guerre dans la Grece. Mais il peut arriver que tu sois vaincu sur terre ou sur mer , ou même sur l'un & l'autre élément ; car on dit que les Grecs ne manquent point de bravoure : & nous en avons d'assez fortes preuves. Les Athéniens seuls ont défait de puissantes troupes de nos Perses , qui étoient entrées dans l'Attique sous la conduite de Datis & d'Artapherne ; il n'est donc pas vrai qu'on ait réussi de toutes parts,

Mais si, vainqueurs sur mer, ils font voile vers le pont que tu auras fait construire, le danger, ô prince, ne sera-t-il pas extrême ? Ce n'est point ici une conjecture prise dans mon imagination : quel malheur ne fûmes-nous pas à la veille d'éprouver, lorsque ton pere faisant jetter un pont sur le Bosphore de Thrace, & puis sur le Danube, passa dans le pays des Scythes, & que ces peuples s'étant réunis presserent les Ioniens, à qui l'on avoit commis la garde du dernier pont, de le rompre pour fermer le passage à Darius ? Si dans cette circonstance Histée, prince de Milet, se fût rendu à l'opinion des autres & ne l'eût pas combattue, c'en étoit fait de la Perse. Toutefois peut-on même penser sans frémir que tout l'état d'un grand monarque dépendoit d'un seul homme ? Ne te jette pas, ô Xerxès, sans nécessité dans un péril semblable. Suis mon avis, congédie pour le moment l'assemblée ; & , après que tu auras fait de sérieuses réflexions, ordonne-nous ce que tu jugeras le meilleur. Pour moi je trouve un grand avantage à bien consulter avant que de rien entreprendre. Quand les événemens seroient peu favorables, on a du moins cette satisfaction qu'on s'est décidé avec sagesse, & que c'est la fortune qui a triomphé de la prudence. Mais quand on a suivi des conseils peu sages, la fortune qui les favorise, en donnant le succès, laisse la honte d'une

conduite téméraire. Ne vois-tu pas que le ciel lance sa foudre sur les plus grands animaux , qu'il les fait disparaître , tandis que les plus petits ne lui causent aucune inquiétude ? ne vois-tu pas que les plus hauts arbres & les plus grands édifices sont les premiers atteints des traits enflammés ? Car la divinité se plaît à abaisser tout ce qui s'élève. Ainsi une armée nombreuse est souvent taillée en pieces par une poignée de soldats , lorsqu'un dieu jaloux , ne permettant pas qu'un autre que lui s'attribue quelque gloire , frappe de terreur ou d'aveuglement des mortels superbes , & les jette dans des malheurs dont leur puissance sembloit les garantir. La précipitation fait commettre des fautes qui occasionnent des disgraces éclatantes : une sage lenteur procure des biens qui viennent en leur temps si on ne les recueille pas aussi-tôt. Voilà , prince , le conseil que je te donne. Pour toi , Mardonius , cesse de parler aussi légèrement des Grecs , qui ne sont pas aussi méprisables que tu l'annonces. C'est en les déprimant que tu excites le roi à marcher contre eux ; tu épuises ton ardeur & tes efforts pour les avilir. Ne te permets point la médifance , le plus odieux des vices. Par elle , deux personnes font injure à une seule. Celui qui médit & celui qui écoute sont également criminels ; l'un attaque un absent , & l'autre croit le mal sans avoir bien examiné. Enfin l'absent , objet

de la médifance , reçoit une double injure , & parce qu'on veut le faire paffer pour méchant , & parce qu'on le juge tel fur un faux rapport. Au refte , s'il eft abfolument réfolu qu'on marchera contre les Grecs , eh bien ! que le roi , fans quitter la Perfe , reçoive mes enfans & ceux de Mardonius , comme des gages de nos avis. Toi , fils de Gobryas , mets-toi à la tête de l'expédition avec les meilleures troupes que tu pourras choifir & en auffi grand nombre que tu voudras. Si les affaires réuffiffent comme tu t'en flattes , qu'on me faffe mourir moi & mes enfans : fi elles ont le fuccès que je prédif , qu'on faffe fubir la mort à tes enfans & à toi-même , fupposé que tu reviennes. Si tu te refuses à cette condition , & que tu perfiftes toujours à vouloir conduire une armée contre les Grecs , je ne crains pas d'affurer que ceux qui refteront ici entendront dire que Mardonius , après avoir caufé aux Perfes quelque grande calamité , a été dévoré par les chiens & les oifeaux dans le pays d'Athenes ou de Lacédémone , à moins qu'il n'effuie une entière défaite même en chemin , & qu'il ne nous apprenne par fon défaftre à quels hommes il veut que notre prince aille porter la guerre. —

Ainfi parla Artabane ; Xerxès irrité lui fit cette
réponfe : Artabane , rends grace à ta qualité de

Réponfe de
Xerxès à Ar-
tabane.

frere de mon pere , si je ne paie pas , comme elle le mérite , la témérité de tes discours. Je te ferai du moins l'affront , puisque tu es si lâche , puisque tu montres si peu de courage , de ne pas te mener en Grece , & de te laisser ici avec les femmes : je saurai bien exécuter sans toi mes desseins. Je ne serois point fils de Darius ni petit-fils d'Hystape , je ne compterois point parmi mes ancêtres Arsame , Armnès , Téispe , Cyrus , Cambyse , Achéménès (1) , si je négligeois de me venger des Athéniens , qui , sans doute , agiront si nous n'agissons pas nous-mêmes ; qui ne manqueront pas d'envahir nos états avec une armée , si on en juge par les hostilités qu'ils se sont déjà permises , par l'embrasement de Sardes , & par leurs courses dans l'Asie. Les Perses & les Grecs sont trop avancés pour reculer. Il faut qu'ils préviennent ou qu'ils soient prévenus , que la Perse tombe au pouvoir des Grecs ou que les Grecs passent sous la domination des Perses : leur haine est trop violente pour souffrir quelque tempérament. Il est donc de notre honneur de commencer l'attaque & de venger nos injures. Je veux savoir s'ils sont si

(1) Xerxès rappelle ici ses ancêtres paternels & maternels. On peut consulter M. Larcher , qui établit la généalogie des rois de Perse avec cette érudition profonde qui lui est propre.

redoutables ces hommes (1) que le Phrygien Pélops, esclave de mes peres, a tellement subjugués, que jusqu'à ce jour les peuples & leur pays ont été appelés du nom de ce conquérant. —

Ainsi parla le roi de Perse : lorsqu'on se fut retiré & que la nuit fut venue, il réfléchit sur l'opinion d'Artabane, & jugeant qu'il n'étoit pas à propos d'aller faire la guerre en Grece, il s'endormit sur cette pensée. On prétend qu'il eut un songe, qu'il crut voir un fantôme qui le pressoit de ne pas changer la résolution qu'il avoit prise la veille ; mais que, sans avoir égard à ce songe, il convoqua les mêmes personnes, dès que le jour fut venu, & leur parla de la sorte :

Généreux Perses, si vous me voyez changer si subitement de résolution, je vous prie de me le pardonner. Je ne suis pas encore arrivé à cette plénitude de sagesse requise en un monarque ; & d'ailleurs je suis continuellement obsédé par ceux qui m'exhortent à l'entreprise dont je vous entretins hier. Lorsque j'ai entendu l'avis d'Artabane, je me suis laissé emporter au feu de ma jeunesse jusqu'à maltraiter de paroles ce vieillard respectable : mais je reconnois maintenant ma faute, &

Second discours de Xerxès aux Perses.

(1) Ces hommes.... Voyez plus haut, pag. 128, note 1.

je veux suivre son conseil. Demeurez donc tranquilles , puisque je renonce à porter la guerre en Grece. —

Ravis de ce discours , les Perses se prosternèrent devant le roi. Le même fantôme , dit-on , se présenta à Xerxès la nuit suivante , & lui annonça que , s'il ne se disposoit au plutôt à son expédition en Grece , il ne tarderoit pas à voir toute sa puissance anéantie. Le prince se réveille effrayé , se leve , & envoie chercher Artabane , auquel il parle en ces termes :

Second discours de Xerxès à Artabane.

Artabane , j'ai manqué de raison quand je me suis emporté contre toi , & que j'ai payé de paroles dures un bon conseil : mais je ne fus pas longtemps sans me repentir , & sans reconnoître que je devois suivre tes avis. Je ne le puis cependant , quelque desir que j'en aie. J'avois changé de sentiment , & j'avois renoncé à marcher contre les Grecs ; il m'est apparu un fantôme qui m'ordonne le contraire , & qui a accompagné ses ordres de menaces. Si c'est un dieu qui me l'envoie , & qui veut absolument que je porte mes armes dans la Grece , le même fantôme se présentera devant toi , & te signifiera les mêmes ordres. Pour qu'il t'apparoisse à toi-même , voici ce que j'imagine. Tu te revêtiras de mes habits royaux ; & après

t'être assis sur mon trône, tu iras dormir dans mon lit. —

Ainsi parla Xerxès : Artabane se refusa à sa première invitation (1), parce qu'il ne se croyoit pas digne de s'asseoir sur le trône royal ; mais se voyant pressé par le roi, il se rendit à ses instances après lui avoir adressé ces paroles :

Prince, il y a, suivant moi, autant de mérite à suivre un bon conseil qu'à le trouver soi-même ; tu peux, sans doute, l'un & l'autre, mais les discours des méchants corrompent ton heureux caractère. C'est ainsi que la mer, cet élément si utile aux hommes, agitée par le souffle des vents, ne peut suivre sa bonté naturelle. Je l'avouerai, prince, j'ai été moins affligé des choses dures que tu m'as dites que de voir qu'entre deux opinions, dont l'une enflammoit ta jeune ardeur, l'autre la réprimoit, tu as choisi celle qui étoit la plus nuisible pour toi & pour les Perses, sans penser combien il est dangereux d'écouter les desirs d'une insatiable ambition. Tu dis qu'après être revenu à l'opinion la plus sage, il t'est apparu en songe un fantôme envoyé par un dieu, qui te défend de

Second discours d'Artabane à Xerxès.

(1) C'étoit un crime capital chez les Perses de s'asseoir sur le trône du roi.

congédier ton armée , qui t'ordonne de marcher contre les Grecs ; apprends , ô mon fils , qu'il n'y a rien de divin dans ce songe. Ces visions nocturnes ne se présentent souvent aux hommes que pour les abuser ; & comme j'ai plus d'âge que toi & plus d'expérience , je peux t'instruire sur ce sujet. Pour l'ordinaire , on pense la nuit à ce qui a occupé le jour ; or , tu fais que depuis trois jours il n'est question parmi nous que de l'expédition contre la Grece : les songes ne font donc souvent que de vaines illusions. Si le tien est d'une autre nature , si c'est un dieu qui te l'envoie , tu as tout dit en peu de mots , le même fantôme m'apparaîtra , & me signifiera les mêmes ordres : mais il n'est pas nécessaire que je me revête de tes habits , ni que je dorme dans ton lit. Car enfin le fantôme qui t'a apparu en dormant , quel qu'il puisse être , fera-t-il assez simple pour se méprendre , & ne pas me reconnoître sous tes vêtemens. Il faut voir (1) s'il n'aura pour moi nul égard , s'il ne daignera pas se montrer à moi , soit que je prenne tes habits ou que je garde les miens. S'il continue d'apparoître , je conviendrai moi-même qu'il y a quelque chose de divin dans ta vision. Au reste ,

(1) Artabane , dans toute cette fin de son discours , prend le ton un peu ironique , comme persuadé que le songe de Xerxès n'étoit qu'une vaine illusion.

Si telle est absolument ta volonté, & si le fantôme ne peut se détourner de sa route, je vais de ce pas coucher dans ton lit. Mais que le fantôme se présente aussi à moi quand j'aurai fait tout ce qui est convenable : jusque-là je persisterai dans mon sentiment. —

Si cette histoire de fantôme n'est pas une fable, il faut croire que Mardonius & d'autres, qui desiroient que l'expédition eût lieu, avoient aposté quelqu'un pour jouer un pareil rôle. C'est probablement ce trait historique supposé vrai, qu'avoit en vue Isocrate, lorsqu'il disoit dans son Panégyrique : « Sans doute ce fut quelque dieu, ami de nos peres, qui, touché de leur vertu, leur suscita ce péril, ne pouvant permettre que d'aussi grands hommes vécussent dans l'oubli ou mourussent ignorés, mais voulant que, par leurs actions, ils méritassent les mêmes honneurs que ces héros d'origine céleste que nous appellons demi-dieux. Comme eux, en effet, rendant à la nature le corps qu'ils en avoient reçu, ils nous ont laissé un souvenir immortel de leur courage ». Quoi qu'il en soit de l'apparition rapportée par Hérodote, & de l'allusion qu'y a faite Isocrate, le même fantôme, dit l'historien, apparut à Artabane couché dans le lit de Xerxès, & lui parla d'un ton si menaçant, que, se réveillant en sursaut, il poussa

un grand cri , se leva , alla trouver le monarque ;
& lui adressa ce discours :

Troisième dis-
cours d'Artaba-
ne à Xerxès.

Prince , après avoir vu plusieurs grands em-
pires renversés par des forces inférieures , je ne
pouvois consentir que tu te livrasses trop à la
vivacité de l'âge. Je connoissois tous les dangers
d'une excessive ambition : je me rappellois l'expé-
dition de Cyrus contre les Massagètes , celle de
Cambyse contre les Ethiopiens , enfin celle de
Darius contre les Scythes où je me trouvai moi-
même. Instruit par de tels exemples , je m'imagi-
nois qu'en demeurant tranquille tu serois le plus
heureux de tous les hommes. Mais puisque les
dieux t'excitent à cette entreprise , & semblent
menacer les Grecs de quelque grande calamité , je
me rends moi-même & je change d'avis. Annonce
aux Perses le songe que le ciel t'envoie , fais-leur
savoir qu'ils aient à continuer les préparatifs pour
la guerre , selon tes premiers ordres ; enfin , avec
le secours des dieux , ne néglige rien de ta part
pour le succès de ton expédition. —

Dès que le jour fut venu , Xerxès assembla ,
pour la troisième fois , les principaux des Perses ,
leur communiqua le songe qu'il avoit eu , & leur
commanda de se préparer pour l'expédition. Artaba-
ne , qui avoit ouvertement désapprouvé ce

voyage , étoit le premier à y exhorter les autres. On employa quatre années à rassembler des forces de toutes parts ; & le monarque s'éloigna de Suze avec l'armée la plus nombreuse de terre & de mer dont on ait jamais entendu parler : les ruisseaux & les rivières ne pouvoient suffire à désaltérer ces troupes innombrables : toutes les eaux , excepté les grands fleuves , étoient épuisées par leur passage. Le roi superbe qui étoit à leur tête , s'applaudissoit follement d'avoir réuni sous ses ordres une multitude immense , qu'il falloit nourrir à grands frais , difficile à mouvoir dans les marches & dans les combats , & dont il étoit impossible de faire agir toutes les parties de concert. Quelle différence entre ces troupes confuses & les armées de la Grece (je me fers des expressions du célèbre Bossuet) , ces armées médiocres , à la vérité , mais semblables à ces corps vigoureux où il semble que tout soit nerf , & où tout est plein d'esprits ; ces armées si bien commandées , & si souples aux ordres de leurs généraux , qu'on eût cru que les soldats n'avoient tous qu'une même ame , tant on voyoit d'accord dans leurs mouvemens. Au reste , avant de partir , Xerxès avoit fait percer le mont Athos & fait entrer la mer dans un canal , afin d'y faire passer sa flotte. Pour lui il prit son chemin par terre , & tourna du côté de Sardes. Il traversa le fleuve Halys & s'arrêta dans la Phrygie. Il y

fut reçu magnifiquement avec toute son armée par un nommé Pythius, Lydien, qui s'offrit à lui fournir de l'argent pour cette guerre. Le monarque étonné qu'un simple particulier lui fît une pareille offre, lui demanda combien il avoit d'argent comptant :

Premier entretien de Pythius avec Xerxès.

Prince, lui dit Pythius, je ne prétexterai point que je l'ignore; j'en fais le compte exact, & je vais te le dire sans rien déguiser. Dès que j'eus appris que tu marchois vers la mer grecque, dans le dessein où j'étois de te donner des fonds pour la guerre, je voulus m'assurer de ce que j'avois en especes; j'en fis le calcul, & je trouvai deux mille talens d'argent & quatre millions de dariques d'or moins sept mille. Je te fais présent de ces deux sommes : le travail de mes esclaves & de mes fermiers fournira suffisamment à ma subsistance.

Xerxès, ravi de cette générosité, étranger Lydien, dit-il, depuis que je suis parti de Perse, je n'ai encore trouvé personne qui ait logé mon armée, & qui soit venu m'offrir son bien pour contribuer volontairement à la guerre. Puisque, non content d'avoir reçu mes troupes avec tant de magnificence, tu me fais des offres si généreuses, il est juste que je te paie de retour. Sois mon hôte & mon ami; &, pour compléter la
somme

omme de tes quatre millions de dariques, je te donne les sept mille qui te manquent. Jouis seul du bien que tu as acquis, & conserve-moi l'affection que tu me témoignes : je ferai en sorte que tu n'aies jamais lieu de t'en repentir. —

Pythius suivit Xerxès, qui, passant de la Phrygie dans la Lydie, alla droit à Sardes. Dès qu'il y fut arrivé, il envoya des hérauts en Grece pour demander la terre & l'eau, & faire publier dans toutes les villes, excepté dans Athenes & dans Lacédémone, qu'on préparât à souper au grand roi. Après cela, il se remit en marche, & tourna du côté d'Abydos, tandis que par ses ordres on travailloit à unir les deux bords de l'Hellespont pour que son armée passât d'Asie en Europe. Un pont construit avec de grands travaux, étoit déjà achevé; il s'éleva une tempête qui le rompit entièrement. Le monarque orgueilleux, transporté d'une colere puérile, commande qu'on donne trois cents coups de fouet à l'Hellespont, & qu'on y jette deux paires de ces sortes de fers qu'on met aux piés des criminels; & ajoutant la cruauté à l'extravagance, il veut qu'on tranche la tête aux entrepreneurs, qui reçurent cette récompense de leur travail. D'autres ouvriers furent employés, & on construisit un nouveau pont qui réussit mieux. Lorsque le prince marchoit du côté d'Abydos

avec toute son armée, il y eut une éclipse de soleil subite & considérable qui l'effraya lui & tous ceux qui l'accompagnoient. Les mages consultés répondirent que ce prodige (car dans ces temps on regardoit les éclipses comme des prodiges) présageoit la ruine des villes grecques. Ils annonçoient des choses agréables, & ils furent crus.

Second entre-
tien de Pythius
avec Xerxès.

Leurs réponses ne rassurèrent point Pythius ; épouvanté par le prodige qui venoit de paroître & encouragé par les faveurs qu'il recevoit de Xerxès, il vint le trouver & lui dit : Seigneur, voudrois-tu m'accorder une grace qui seroit pour toi peu de chose, & beaucoup pour moi ? Xerxès s'imaginant qu'il lui feroit toute autre demande, promit de lui tout accorder, & lui ordonna de dire ce qu'il souhaitoit :

Prince, lui dit Pythius, enhardi par cet ordre, j'ai cinq fils qui te suivent tous dans ton expédition contre les Grecs, je te conjure d'avoir pitié de ma vieillesse, & d'exempter du service l'aîné d'entre eux, pour qu'il ait soin de moi & qu'il prenne la conduite de mes biens. Je t'abandonne les quatre autres. Ainsi puisse-tu retourner bientôt dans la Perse après avoir terminé glorieusement ton entreprise !

Le monarque indigné de cette demande, lui

répondit en ces termes : Lâche que tu es , tu vois que je pars moi-même pour l'expédition contre la Grece , que j'y mene mes enfans , mes freres ; mes proches , mes amis ; & tu as le front de me parler de ton fils , toi qui es mon esclave , toi qui serois obligé de me suivre avec toute ta famille & même avec ta femme ! apprends aujourd'hui que le cœur de l'homme habite dans ses oreilles ; que , lorsqu'il entend des paroles agréables , la joie qu'il en éprouve passe dans tout le corps ; que lorsqu'il en entend de contraires , il s'irrite. Quand tu m'as reçu moi & mes troupes , & que tu m'as fait des offres , j'ai voulu que tu n'eusses pas à te glorifier d'avoir vaincu un monarque en générosité. Mais puisque changeant tout-à-coup , tu me fais une demande dont tu devrois rougir , je t'en punirai , beaucoup moins pourtant que tu ne le mérites. Ta générosité à notre égard , te sauvera toi & quatre de tes enfans. Tu seras puni de ta lâcheté par la perte de celui que tu chéris davantage. En même temps il commande qu'on prenne le fils aîné de Pythius , & que coupant son corps en deux , on en mette une moitié à droite & l'autre à gauche , par le chemin où devoit passer l'armée : —

Après cet acte de barbarie , il continua sa marche jusqu'à Abydos. Là il lui prit envie de contempler

de dessus une éminence toutes ses troupes de terre & de mer. A la vue de ses vaisseaux qui couvroient tout l'Hellespont, & de ses guerriers qui remplissoient tous les rivages & les campagnes des Abydédiens, il vanta son bonheur, & un moment après il versa des larmes.

Entretien de
Xerxès avec
Artabane.

Artabane, son oncle, qui l'avoit dissuadé avec tant de franchise de faire la guerre aux Grecs, le voyant pleurer, lui dit : Prince, que tu montres en un instant des sentimens bien opposés ! tu vantes ton bonheur, & tu verses aussi-tôt des larmes. Je m'afflige, répondit Xerxès ; quand je considère la brièveté de notre vie, puisque de tous ces milliers d'hommes il n'en restera pas un seul dans cent ans. Toutefois, repliqua Artabane, nous éprouvons, durant notre vie, des choses plus tristes que la mort même. Pendant le peu de jours qu'on passe sur la terre, il n'est point d'homme, quelque heureux qu'on le suppose, qui n'ait souhaité plusieurs fois de mourir. Les malheurs & les maladies qui troublent notre vie nous la font estimer trop longue malgré sa brièveté, de sorte que la mort est pour l'homme le refuge le plus desirable d'une vie malheureuse. Ainsi les dieux font voir combien ils sont jaloux de notre bonheur, même par le peu de biens qu'ils nous font goûter dans ce monde.

Artabane , reprit Xerxès , puisque la condition de l'homme est telle que tu la représentes , n'en parlons pas davantage , & n'occupons pas notre esprit d'objets tristes , lorsque nous en avons sous les yeux de si agréables. Mais , dis-moi , quand tu n'aurois pas été frappé par une vision aussi claire & aussi peu équivoque , persisterois-tu dans ta première opinion ? me détournerois-tu encore de faire la guerre aux Grecs ? changerois-tu d'avis ? parle-moi sincèrement.

Prince , répondit Artabane , puisse notre songe avoir l'heureux accomplissement que nous désirons l'un & l'autre ! mais je suis encore extrêmement effrayé , & je ne me sens pas maître de moi-même , lorsque entre autres choses sur lesquelles je réfléchis , je vois qu'il en est deux de la plus grande importance qui te sont absolument contraires.

O le plus difficultueux des hommes , reprit Xerxès ! & quelles sont ces deux choses qui me sont si contraires ? est-ce mon armée de terre que tu dédaignes , & crois-tu que les Grecs puissent m'en opposer de plus nombreuse ? est-ce mon armée navale , & penses-tu qu'elle sera inférieure à celle des Grecs ? est-ce l'une & l'autre en même temps ? Si tu juges que nos forces ne sont pas suffisantes , on peut lever promptement de nouvelles troupes.

Prince, repliqua Artabane, il n'est point d'homme raisonnable qui puisse mépriser ton armée ni cette flotte immense ; mais je dis que , si tu leves de nouvelles troupes , les deux choses dont je parle te deviendront encore plus contraires. Tes deux plus grands ennemis sont la terre & la mer. Et d'abord, pour ce qui est de la mer , je crois que , dans toute son étendue , il n'est pas un seul port capable de recevoir ta flotte , & de tenir tes vaisseaux à l'abri s'il s'élève une tempête. Cependant tu as besoin de plus d'un port , il t'en faut dans tous les pays où tu navigeras. Ainsi n'ayant pas de ports commodes pour cette multitude de navires , considère que les hommes sont au pouvoir des accidens , & non les accidens au pouvoir des hommes. Quant à la terre , tu dois la redouter d'autant plus , que tu y rencontreras moins d'obstacles qui t'empêchent d'aller en avant , & de marcher toujours à de nouvelles conquêtes dont les hommes sont insatiables. Or , quand personne ne s'opposeroit à ta marche , il te faudra beaucoup de temps pour conquérir de grands pays , & ce temps amenera la famine dans ton armée. Enfin , le sage doit délibérer avant que d'entreprendre , redouter les événemens , examiner tous les malheurs qui peuvent survenir , & se montrer hardi dans l'exécution.

Artabane , reprit Xerxès , tu parles avec beaucoup de raison & de sens ; mais il ne faut pas tout

craindre, ni user toujours de tant de circonspection. Si, dans chaque affaire, on vouloit examiner tous les inconvéniens possibles, on n'exécuteroit jamais rien. Il vaut mieux, en entreprenant tout avec hardiesse, éprouver la moitié des maux, que de n'en souffrir aucun en s'effrayant de tout. Celui qui trouve des difficultés à tous les partis qu'on propose, sans pouvoir lui-même en proposer un qui n'en offre point, n'est pas plus près de la vérité que ceux dont il attaque les avis. Il y a en tout des raisons pour & contre, & il n'est pas donné à l'homme d'être assuré du succès dans ses entreprises. Ce qu'il y a de constant, c'est que pour l'ordinaire la fortune se plaît à favoriser l'activité courageuse, & que rarement on réussit par une circonspection lente & timide. Tu vois à quel degré de puissance sont arrivés les Perses. Si les rois, mes prédécesseurs, eussent agi d'après tes principes, ou s'ils eussent suivi des conseils tels que tu m'en donnes, jamais nous ne serions parvenus à ce point de grandeur. C'est par le mépris des dangers qu'ils ont agrandi leur empire; & c'est, en effet, par les grands périls qu'on obtient les grands succès. Jaloux de marcher sur leurs traces, nous nous sommes mis en campagne dans la plus belle saison de l'année; & après avoir subjugué toute l'Europe, nous retournerons glorieux en Perse sans avoir éprouvé de famine, ni

aucune aventure fâcheuse. Car , outre que nous portons avec nous une grande quantité de vivres , nous enleverons le blé de tous les pays par où nous passerons , puisque nous allons faire la guerre à des laboureurs & non à des peuples sauvages.

Prince , repliqua Artabane , puisque tu ne nous permets ni la crainte ni la défiance , écoute du moins l'avis que je vais te donner. Quand on discute beaucoup , on est forcé d'étendre son discours. Cyrus , fils de Cambyse , a subjugué toute l'Ionie , excepté la ville d'Athenes , & l'a rendue tributaire de la Perse : je te conseille de ne pas mener les Ioniens contre leurs peres , d'autant plus que nous pouvons sans eux triompher de nos ennemis. Ils ne peuvent joindre leurs efforts aux nôtres pour asservir leur mere patrie qu'en étouffant tout sentiment d'honneur & de vertu ; & s'ils écoutent l'un & l'autre , ils l'aideront à défendre sa liberté. Ainsi , ou ils ne nous feront d'aucun secours , ou ils pourroient nous porter un grand préjudice. Prince , n'oublie pas cette parole ancienne qui n'est que trop véritable ; tel qui commence une entreprise , n'en voit pas toujours l'issue.

Artabane , reprit Xerxès , c'est sur-tout pour ce dernier avis que tu es dans l'erreur. Tu crains que les Ioniens ne nous trahissent , eux qui nous ont donné les plus fortes preuves de fidélité. Tu

as été témoin toi & les autres qui ont combattu sous Darius contre les Scythes, qu'il dépendoit d'eux de sauver ou de perdre l'armée des Perses, & que cependant ils nous ont gardé leur foi, sans nous causer aucune peine. D'ailleurs, dois-je craindre quelque entreprise de la part de peuples qui m'ont laissé pour gages dans mes états, leurs biens, leurs femmes & leurs enfans ? Sois donc tranquille de ce côté-là, aie bon courage, & dispose-toi à aller gouverner mon palais & mon royaume. Car c'est à toi seul que je confie le soin de ma couronne. —

Après ce discours, il renvoya Artabane à Suze ; & avant de passer l'Hellespont, ayant convoqué les principaux seigneurs de la Perse, il leur parla en ces termes :

Généreux Perses, je vous ai fait assembler pour vous exhorter à montrer de l'assurance, & à ne pas démentir les grands exploits de vos ancêtres. Tous ensemble & chacun en particulier, signalons notre ardeur, puisqu'il s'agit de l'utilité commune. Redoublez de courage dans cette guerre ; car j'apprends que nous allons combattre des hommes valeureux, & que, si nous parvenons à les vaincre, nous ne trouverons plus de forces capables de nous résister. Passons donc la mer

Troisième discours de Xerxès aux Perses.

après avoir invoqué les dieux protecteurs de la Perse. —

Le lendemain on passa l'Helléspont , & après quelques jours de marche on entra dans les campagnes de Dorisque. Xerxès jugea que ce pays étoit propre à faire la revue & le dénombrement de son armée. Celle de terre se trouva composée de dix-sept cents mille hommes , & la navale de douze cents sept vaisseaux. A l'imitation d'Homere, Hérodote fait une description fort étendue de tous les peuples qui avoient envoyé des hommes ou des navires. Il donne des particularités sur chaque peuple ; il expose le nombre des guerriers , leur armure , les chefs qui les commandoient. Dans l'armée navale étoit Artémise , cette reine généreuse qui , après la mort de son mari , & lorsqu'elle étoit régente du royaume , marcha contre la Grece avec Xerxès , sans y être contrainte par aucune nécessité , & seulement pour montrer son courage. Artémise commandoit les peuples d'Halicarnasse , de Cos , de Nisyros & Calydnes : elle amena à ce prince cinq vaisseaux bien équipés & les plus beaux de tous : elle l'aida , durant le cours de la guerre , d'excellens conseils qu'il n'eut pas toujours la sagesse de suivre. Lorsque le roi eut fait la revue de toutes ses troupes , il fit venir le Lacédémonien Démarate , qui s'étoit réfugié auprès

de Darius, son pere, & qu'il menoit avec lui dans le voyage de la Grece.

Démarate, lui dit-il, tu es Grec, &, comme je l'apprends de toi-même ainsi que d'autres Grecs que j'ai eu occasion d'entretenir, tu es d'une des plus grandes & des plus puissantes villes de la Grece. J'ai une question à te faire. Dis-moi si les Grecs auront le courage de me tenir tête. Car il me semble qu'en les supposant tous réunis & même ligüés avec les autres peuples de l'Occident, ils ne feroient pas en état de me résister, & ne se croiroient jamais en assez grand nombre pour soutenir mes efforts. Je voudrois donc savoir quel est là-dessus ton sentiment.

Premier entretien de Xerxès avec Démarate.

Prince, lui répondit Démarate, te dirai-je la vérité? ou ne te parlerai-je que pour te plaire? Le roi lui commanda de lui dire la vérité, l'assurant qu'il ne l'en aimeroit pas moins. Sur cette parole, Démarate lui dit :

Prince, puisque tu exiges de moi que je te parle avec franchise, je vais te parler de maniere à ne pouvoir être dans la suite convaincu par toi de mensonge. Elevée à l'école de la pauvreté, la Grece y a appris la vertu dans laquelle elle s'est fortifiée par la sagesse & par une discipline sévère : fidelle à la vertu, elle a éloigné d'elle toute servi-

tude (1) & toute tyrannie. Quoique j'estime tous les Grecs qui habitent les villes Doriennes ou dans les environs , je ne te parlerai pas de tous ces peuples , mais seulement des Lacédémoniens. Je dis donc que ceux-ci n'écouteront jamais de propositions qui pourroient tendre à asservir la Grece ; j'ajoute qu'ils se présenteront pour te combattre quand tous les autres Grecs auroient pris ton parti. Quant à leur nombre , ne demande pas combien ils sont pour pouvoir signaler ce courage intrépide : quand ils ne composeroient qu'un corps de mille hommes , ou même moins , ils ne redouteront point le combat. Que me dis-tu là , Démarate , répondit en riant Xerxès ? quoi ? mille hommes oseroient combattre une armée aussi puissante que la mienne ? dis-moi , je te prie , toi qui es leur roi , voudrois-tu dans l'instant combattre seul contre dix hommes ? Car enfin , si tous les citoyens de Lacédémone sont tels que tu le prétends , toi qui es leur prince , tu dois , suivant les institutions de ta patrie , être en état de te mesurer avec deux fois plus d'ennemis que chacun d'eux ; & si un seul de tes Lacédémoniens est capable de combattre dix de mes Perses , je puis croire que tu peux en combattre vingt. C'est la

(1) J'ai traduit comme si dans le grec on lisoit *douléion* au lieu de *penion*.

seule maniere de prouver ce que tu avances. Mais si tu as une si grande idée de tes soldats de Sparte, quoiqu'ils ne soient ni plus robustes ni d'une plus haute taille que toi, ou que les Grecs que j'ai été à portée de voir & d'entretenir, prends garde que leur éloge dans ta bouche ne soit qu'une vaine jactance. Mais montre-moi par des raisons plausibles, comment mille hommes, ou même dix mille, ou même cinquante mille, qui tous également libres, ne sont pas gouvernés par un seul, pourroient résister à une armée aussi formidable que la nôtre. En supposant que tes Spartiates forment un corps de cinq mille soldats, nous serions plus de mille contre un. S'ils étoient gouvernés par un monarque, la crainte du chef rendroit braves les plus lâches; & contraints par les châtimens, ils marcheroient, quoiqu'en petit nombre, contre des troupes plus nombreuses. Mais abandonnés à leur propre liberté, ils ne pourront tenir, ni même paroître devant nous. Je dis plus, quand les Grecs seroient égaux en nombre aux Perses, ils ne se résoudroient pas facilement à combattre contre eux. Ce que tu dis de tes Lacédémoniens, je puis le dire de mes Perses, du moins de quelques-uns. J'ai des hommes parmi mes gardes qui combattroient chacun trois de tes Grecs, dont tu ne me parles si avantageusement que parce que tu ne connois point mes guerriers.

Prince , repliqua Démarate , je m'étois bien douté d'abord que la vérité ne te plairoit pas ; mais c'est parce que tu m'as ordonné de ne te dire que des choses véritables , que je t'ai exposé le vrai caractère des Lacédémoniens. Tu fais toi-même si je dois être porté d'affection pour eux , après qu'ils m'ont dépouillé de mon rang , frustré de mon patrimoine , & chassé de ma patrie. Darius , ton pere , m'a reçu dans ses états , il m'a donné une maison & des domaines considérables (1). Seroit-il donc croyable qu'un homme sage ne tint nul compte d'une bienveillance si marquée , & n'en témoignât point la plus vive reconnoissance ? Je ne me flatte pas de pouvoir combattre seul dix hommes ; je n'en combattrois point deux , ni même un seul , sans nécessité. Mais , si je m'y voyois obligé , ou qu'il fallût se signaler dans quelque grande occasion , je ne craindrois pas de me mesurer contre un de ces Perses qui s'estiment capables de combattre chacun trois Grecs. Les Lacédémoniens ne le cedent à personne quand il s'agit

(1) Darius avoit donné à Démarate les villes de Pergame , de Teuthranie & d'Halifarnie. Eurysthene & Proclès , descendans de Démarate , en jouissoient encore dans la *xv^e* Olympiade , & se joignirent à Thymbron , général de Lacédémone , qui passa dans l'Asie mineure pour faire la guerre aux Perses. *M. LARCHE.*

de combattre seul à seul ; mais c'est dans un corps d'armée qu'ils sont les meilleurs guerriers de la terre. Car bien qu'ils soient libres, ils ne le sont pas en tout. Ils ont pour souveraine la loi, qu'ils redoutent beaucoup plus que tes sujets ne te craignent. Ils font donc tout ce qu'elle leur commande : & elle leur commande toujours la même chose, de ne pas fuir dans le combat quel que soit le nombre de leurs adversaires, de tenir ferme en leur poste, de vaincre ou de mourir. Si les louanges que je leur donne te semblent de vaines paroles, je n'ajouterai rien. Ce que j'ai dit à leur avantage, c'est toi qui m'as contraint de le dire. Au reste, prince, puisse ton expédition réussir au gré de tes vœux ! —

Xerxès trouva dans ce discours plus de sujet de rire que de se fâcher, & il fit retirer civilement Démarate.

Après avoir parcouru divers pays, & traversé les villes grecques maritimes, qui s'épuisèrent chacune à donner un seul repas à l'armée, on arriva en Thessalie. Cependant les Grecs ne restoient pas tranquilles. Plusieurs d'entre eux avoient accordé aux hérauts de Xerxès ce qu'ils leur avoient demandé au nom de leur maître. Les Argiens, entre autres, s'étoient rangés du parti de ce prince, qui avoit chargé un héraut de leur dire de sa part :

Discours d'un
héraut de Xer-
xès au peuple
d'Argos.

Habitans d'Argos , voici ce que nous fait dire le grand roi : nous croyons que Persès , de qui nous descendons , eut pour pere Persée , fils de Danaé , & pour mere Andromede , fille de Céphée (1) : ainsi nous tirons de vous notre origine. Il ne conviendrait donc ni à nous de faire la guerre à nos ancêtres , ni à vous de vous déclarer contre vos descendans en donnant du secours à nos ennemis. Demeurez tranquilles dans vos maisons , & soyez assurés que , si le succès répond à notre attente , il n'y aura point de peuples pour qui nous ayons plus d'égards que pour vous. —

Les peuples de la Grece qui aimoient leur pays & qui se montroient disposés à le défendre avec courage , s'étoient assemblés à l'Isthme pour délibérer sur les affaires communes. Les Lacédémoniens & les Athéniens étoient à la tête des défenseurs de la liberté publique. On fut d'avis d'envoyer des députés à Gélon , tyran de Syracuse , pour l'engager à entrer dans la ligue. L'historien explique comment Gélon étoit parvenu à dominer dans la Sicile , & fait ensuite connoître les Siciliens dont il rapporte les principales guerres. Les députés se rendirent au palais de Gélon , & lui adressèrent ce discours :

(1) Xerxès fait parler aux Argiens par son héraut suivant l'opinion des Grecs qui admettoient cette généalogie.

Les Lacédémoniens & leurs alliés nous envoient pour te solliciter à entrer dans leur ligue contre un roi barbare. Nous ne doutons pas que tu n'aies appris qu'un Perse se dispose à faire la guerre aux Grecs, qu'il a établi un passage sur l'Hellespont, qu'il traîne à sa suite toutes les nations orientales de l'Asie, sous prétexte de marcher contre les Athéniens, mais, en effet, pour réduire la Grece entiere sous le joug. Possesseur d'une grande puissance, maître de la Sicile, qui n'est pas une des moindres parties de la Grece, tu dois donner du secours à ceux qui veulent sauver la Grece de la servitude, & les aider à maintenir sa liberté. Quand toute la nation fera unie, nous formerons un corps redoutable, & nous serons en état de repousser d'injustes agresseurs. Mais, si parmi nous les uns la trahissent, les autres refusent de la secourir, & qu'il n'en reste qu'un petit nombre qui aient le courage de la défendre, il est à craindre qu'elle ne périclite toute entiere : car sois certain que, quand le roi de Perse nous aura vaincus & soumis, il tombera sur toi pour t'accabler. Préviens ce malheur, & crois qu'en nous secourant tu te défends toi-même. Des entreprises concertées avec sagesse sont presque toujours couronnées du succès.

Dit. & réponses des députés de Lacédémone & de ceux d'Athènes à Gélon, roi de Syracuse, & réponses de ce prince.

Tel fut le discours des députés de la Grece; Gélon y répondit d'un ton dur & amer : Grecs,

dit-il , je trouve que c'est manquer de pudeur de venir me solliciter à entrer dans votre alliance pour repousser un Barbare , vous qui m'avez rebuté autrefois quand je réclamois votre assistance contre une armée de Barbares qui venoit fondre sur mes états. J'étois en guerre avec Carthage ; je voulois venger sur les Egestains la mort de Doriée , fils d'Anaxandride ; je m'offrois à rendre libres des villes de commerce dont vous tiriez de grands secours en tout genre : vous n'avez rien fait pour me secourir contre les Carthaginois , ni pour m'aider à venger la mort de Doriée : il n'a pas tenu à vous que les Barbares ne se soient rendus maîtres de tous ces pays. Toutefois les choses ont tourné à mon avantage. Aujourd'hui que vous êtes menacés de la guerre , & que c'est contre vous qu'elle s'avance , vous vous êtes enfin ressouvenus de Gélon. Au reste , quoique vous m'ayez traité avec mépris , je ne suivrai pas votre exemple. Je suis prêt à vous donner un secours de deux mille vaisseaux , de deux mille hommes de cavalerie , de vingt mille d'infanterie pesante , de quatre mille d'infanterie légère , & de deux mille frondeurs. Je m'engage à fournir des blés pour toutes les troupes de la Grece , tant qu'on restera sous les armes. Mais je ne vous promets tous ces secours qu'à condition que je serai chef & général des Grecs contre les Barbares. Autrement , je ne

paroîtra pas dans cette guerre , & je n'y enverrai personne.

Syagre ; indigné d'une telle demande : Combien , s'écria-t-il , combien ne gémiroit pas Agamemnon , petit-fils de Pélops , s'il apprenoit que les Spartiates ont donné le commandement à Gélon & aux Syracusains ! Ne nous fais jamais , ô Gélon , de pareilles propositions. Si tu as envie de secourir la Grece , dispose-toi à marcher sous la conduite des Lacédémoniens ; si tu ne veux pas qu'ils te commandent , nous ne voulons pas de tes secours.

Gélon voyant , à ces paroles de Syagre , qu'il étoit entièrement opposé à ses desirs , se relâcha un peu de sa demande , & lui dit : Etranger Spartiate , quoique les injures soient faites pour irriter , tes paroles outrageantes ne peuvent m'engager à te répondre par des propos offensans. Si les Lacédémoniens sont jaloux du commandement , il me semble que je puis l'être avec beaucoup plus de raison , moi qui puis fournir beaucoup plus d'hommes & de vaisseaux. Mais enfin , puisque vous êtes trop opposés à ma première demande , je veux bien me relâcher de quelque chose , & vous proposer un partage. Si vous prenez pour vous le commandement des troupes de terre , je me réserve celui de l'armée navale ; ou si vous aimez mieux commander sur mer , je commanderai sur terre. Il faut que vous vous contentiez

de l'un ou de l'autre , ou que vous vous retiriez sans obtenir notre alliance.

Voilà ce que proposa Gélon ; le député d'Athènes , prévenant celui de Lacédémone , répondit au prince en ces termes : Roi de Syracuse , la Grece nous envoie pour te demander des soldats & non des chefs. Tu annonces que tu ne lui enverras point de secours si tu n'es général de ses troupes ; tu voudrois commander aux Grecs. Lorsque tu demandois le commandement de toute l'armée , nous avons gardé le silence , sachant bien que le député de Lacédémone sauroit te répondre en son nom & au nôtre. Mais lorsque ne pouvant obtenir ta premiere demande , tu te réduis à demander le commandement de l'armée navale , apprends que nous ne te le céderons pas quand les Lacédémoniens te l'accorderoient ; car c'est à nous qu'il appartient s'ils y renoncent. Si donc ils veulent commander sur mer , nous ne leur disputerons pas le commandement , mais nous ne le céderons à nul autre. Eh ! pourquoi aurions-nous fourni plus de vaisseaux que tout le reste des Grecs , si nous cédions le commandement aux Syracusains , nous Athéniens , nous les plus anciens peuples de la Grece , les seuls qui n'aient jamais changé de sol (1) ;

(1) Les Athéniens se disoient Autochthones , c'est-à-dire , nés du pays même , & n'en étant jamais sortis.

nous habitans d'une ville d'où, comme dit Homere, partit jadis pour le siege d'Illion, l'homme le plus capable de mettre une armée en bon ordre & de la ranger en bataille. Ainsi, nous pouvons, sans rougir, parler avantageusement de nous-mêmes.

Etranger Athénien, répondit Gélon, il paroît que vous ne manquez pas d'hommes qui commandent, mais que vous n'avez pas de soldats à qui commander. Puisque ne cédant rien à personne vous voulez tout retenir, sortez au plutôt de mes états, & allez annoncer à la Grece que pour elle l'année sera sans printemps.

Gélon entendoit par-là que, comme le printemps est la plus agréable saison de l'année, son armée étoit la meilleure partie de toutes les forces de la Grece; & que la Grece, privée de son alliance, seroit comme une année de laquelle on auroit retranché le printemps. —

Les députés de la Grece partirent de Sicile, & passerent en Crete où ils ne reçurent pas une réponse plus favorable. Hérodote, suivant sa coutume, fait une histoire succincte des Crétois. Les Corcyréens promirent des secours qu'on ne reçut pas, & envoyèrent secrettement dire au roi de Perse qu'ils ne vouloient point se déclarer contre lui. Les Aleuades, qui dominoient dans la Thesalie, avoient souscrit aux demandes de Xerxès.

les Theſſaliens , qui n'approuvoient pas leur conduite , députerent quelques-uns des leurs aux Grecs aſſemblés à l'Iſthme , avant que le monarque paſſât en Europe. Voici quel fut le diſcours des députés.

Diſcours des
députés Theſſaliens , dans
le conſeil des
Grecs.

Grecs , il faut faire garder le paſſage du mont Olympe , afin que la Theſſalie & toute la Grece ſoient à l'abri des ravages de la guerre. Nous ſommes prêts à le défendre avec toutes nos forces ; mais il faut que vous y envoyiez de puiffans corps de troupes. Si vous négligez de le faire , ſachez que nous traiterons avec le monarque : car il n'eſt pas juſte qu'étant expoſés les premiers à la rencontre de l'ennemi , nous périffions ſeuls pour toute la Grece. Si vous refuſez de nous ſecourir , vous ne pouvez nous contraindre , puifque la néceſſité & l'impuiffance ſont au-deſſus de toutes les loix. Nous tâcherons donc de pourvoir par quelque moyen à notre conſervation. —

Les Grecs envoyerent en Theſſalie dix mille hommes de troupes ; mais , comme on leur repréſenta que ce poſte n'étoit pas avantageux , ils le quitterent & s'en retournerent dans l'Iſthme. Les Theſſaliens ſe voyant abandonnés des alliés , ſe rendirent au roi barbare qui en tira de grands ſervices dans cette guerre. Les Grecs , de retour

à l'isthme, tinrent conseil sur le meilleur parti qu'ils avoient à prendre dans la circonstance. Il fut décidé qu'on garderoit le passage des Thermopyles, comme étant plus étroit & plus proche que celui de Thessalie; & que l'armée navale s'avanceroit au-dessus du promontoire d'Artémise, parce que cet endroit n'est pas éloigné des Thermopyles, & qu'il faut peu de temps pour envoyer de l'un à l'autre. L'historien fait une courte description de ces deux postes. Il calcule ce qu'il pouvoit y avoir d'hommes combattans & autres, dans les armées de terre & de mer de Xerxès, depuis la jonction des guerriers qu'il avoit recueillis dans sa route : il trouve qu'il devoit y en avoir plus de cinq millions trois cents mille. L'armée navale du monarque partit de la ville de Thermes; dix vaisseaux des plus vîtes se détachèrent & firent voile vers Scyathe, où les Grecs avoient envoyé trois vaisseaux pour épier ce qui se passeroit. Les trois vaisseaux furent attaqués; deux furent pris & le troisième coulé à fond. Lorsque les Grecs, qui étoient à Artémise, eurent appris cette nouvelle, ils se transporterent à Chalcis pour défendre le passage de l'Euripe. Toute la flotte barbare cingla vers le promontoire de Magnésie, où elle éprouva une violente tempête qui dura quatre jours, & qui fit périr plus de vaisseaux que n'auroit pu faire une défaite considérable. Deux Grecs

qui s'étoient placés sur les lieux les plus éminens pour observer ce qui se passoit , en partirent , & donnerent avis de ce naufrage à leurs compatriotes , qui , après avoir fait des sacrifices à Neptune Libérateur , retournerent à Artémise. Quinze vaisseaux Perles vinrent se jeter parmi ceux des Grecs , croyant joindre des navires de leurs compagnons : on n'eut pas de peine à les prendre. Le reste de la flotte , dispersée par la tempête , se rassembla & se rendit aux Aphetes (1). Quant à Xerxès , après avoir marché pendant deux jours par la Thessalie & par l'Achaïe , il arriva enfin le troisieme chez les Méliens , dans le territoire de Trachis , où il campa. Environ quatre mille Grecs , dont trois cents étoient Spartiates , occupoient le passage des Thermopyles , résolus de le disputer à toute l'armée du monarque. Ils étoient commandés par Léonidas , roi de Lacédémone. La plupart de ces Grecs étoient d'avis qu'on retournât au Péloponèse , & qu'on gardât le passage de l'Isthme ; mais Léonidas voyant que les Phocéens & les Locriens n'étoient pas de cette opinion , fit décider qu'on demeureroit aux Thermopyles ,

(1) Les Aphetes , golfe de la Magnésie. Ce mot signifie proprement *lieu d'où l'on part*. Les Argonautes , dit-on , se remirent en mer dans cet endroit , & en partirent après avoir fait leur provision d'eau.

& qu'on enverroit promptement demander du secours aux villes alliées. Tandis qu'ils tenoient conseil, Xerxès envoya un cavalier pour reconnoître les forces des Grecs & savoir ce qu'ils faisoient. Ce cavalier apperçut, entre autres choses, des guerriers de Lacédémone qui faisoient les exercices, tandis que d'autres arrangeoient leur chevelure (1). Il rapporta ce qu'il avoit vu, à Xerxès qui fit venir Démarate, & l'interrogea sur cette conduite des Lacédémoniens dont il vouloit connoître les motifs.

Prince, lui répondit Démarate, je te parlai des Lacédémoniens quand nous partions pour la Grece; & quand je te dis ce que je prévoyois, tu ne tins aucun compte de mes paroles. Quoiqu'il y ait du péril à te soutenir en face la vérité, écoute-la encore. Ces hommes sont venus pour nous disputer le passage; c'est à cela qu'ils se disposent. C'est leur coutume de s'arranger la chevelure quand ils sont à la veille d'exposer leur vie. Apprends, ô grand roi, que, si tu parviens à les vaincre, eux, & leurs compatriotes qui sont

Second entre-
tien de Xerxès
avec Démarate.

(1) Les Lacédémoniens portoient de longs cheveux, lesquels, selon Lycurgue, comme on lit dans Plutarque, donnoient de la grace aux beaux hommes, & rendoient les laids encore plus terribles.

demeurés à Lacédémone , il n'y aura plus dans le monde de peuples qui osent te faire résistance. Tu vas attaquer la république la plus distinguée de la Grece ; tu vas combattre les plus vaillans hommes.

Xerxès ne pouvoit croire ce que lui disoit Démarate ; il lui demanda encore comment un si petit nombre de guerriers oseroit se mesurer avec une armée aussi nombreuse que la sienne. Prince , lui répondit-il , traite-moi comme un imposteur , si la chose n'arrive pas comme je te le dis. —

Tout ce que pouvoit dire Démarate ne put persuader à Xerxès qu'on lui feroit résistance , & il resta quatre jours sans rien faire , s'imaginant que les ennemis reconnoîtroient leur foiblesse & prendroient la fuite. Le cinquieme jour , comme il croyoit qu'il y avoit en eux de la témérité de demeurer en ce poste , il envoya contre eux , dans un mouvement de colere , les Mèdes & les Cissiens , avec ordre de les prendre vivans & de les amener à ses piés. Les Mèdes , & les meilleures troupes Perses qui vinrent prendre leur place , furent repoussés avec perte par les Grecs qui combattirent avec autant de bravoure que d'intelligence. Le lendemain les Barbares ne furent pas plus heureux. Ils pensoient que comme les Grecs

étoient en petit nombre & que la plupart étoient blessés , ils n'auroient pas assez de forces pour se défendre , & d'après cette idée ils allèrent les attaquer. Mais les Grecs , rangés en bon ordre , soutinrent courageusement leurs efforts , & les obligèrent de se retirer sans avoir mieux réussi que le jour précédent. Enfin , quatre mille hommes en auroient arrêté dix-sept cents mille , si un Grec perfide , nommé Epialte , ne fût venu trouver le roi , & ne lui eût offert de lui découvrir un chemin dans les Thermopyles qui le rendroit maître des hauteurs. Le prince témoigna une joie extraordinaire de cette offre qui le tiroit d'embarras. Un corps de troupes qu'il détacha suivit le guide , & parvint réellement au sommet de la montagne. Quand les Grecs en furent instruits , ils furent partagés d'opinion ; les uns vouloient qu'on demeurât dans son poste ; les autres soutenoient avec ardeur qu'il falloit se retirer : Léonidas leur donna à tous leur congé , & ne garda avec lui que ses trois cents Spartiates. Ces trois cents braves & leur chef voyoient qu'il falloit mourir , mais ils vouloient du moins vendre cher leur vie. Ils firent des prodiges de valeur. Quatre fois ils mirent en fuite l'ennemi , & enleverent courageusement le corps de Léonidas qui avoit été tué. Mais enfin il fallut succomber. Ecrafés sous le nombre & non vaincus , ils ne périrent qu'après avoir pleinement

vengé leur trépas , & méritèrent qu'on gravât sur leur tombeau cette inscription si belle dans sa simplicité : *Passant , va-t-en dire à Lacédémone que nous sommes tous morts pour obéir à ses loix.* Un de ceux qui se distingua le plus dans cette occasion , ce fut un Spartiate , nommé Diénecès. Avant les premiers combats contre les Perses , un habitant de Trachis , croyant l'effrayer , lui disoit que les ennemis étoient en si grand nombre , qu'ils obscurcissent l'air & cacheroient le soleil par la quantité de leurs fleches : *Tant mieux , dit-il , nous combattons à l'ombre.*

Troisième entretien de Xerxès avec Démarate.

Après cette victoire , qui étoit une vraie défaite , Xerxès fit venir Démarate , & lui adressant la parole : Démarate , dit-il , je reconnois maintenant par le témoignage de la vérité même , que tu es un homme vrai ; car tout ce que tu m'as dit s'est trouvé confirmé par l'événement. Apprends-moi donc combien il reste encore de Lacédémoniens. En est-il beaucoup d'aussi braves que ceux qui viennent de périr ? Prince , répondit Démarate , je vais satisfaire à ta demande. Les Lacédémoniens sont en grand nombre , & ils ont beaucoup de villes. Dans Sparte , capitale (1) du pays

(1) Cette capitale étoit appelée indifféremment *Lacédémone* de Lacédémon , un de ses premiers rois ; ou *Sparte*

de Lacédémone, on compte environ huit mille hommes parfaitement semblables aux guerriers qui viennent de combattre. Ceux des autres villes, quoique braves, ne les égalent pas. Indique-nous donc, reprit Xerxès, le moyen le plus facile de les vaincre : ayant été leur roi, tu dois connoître quels sont leurs procédés & leurs ressources. Démarate lui répondit en ces mots : Grand roi, puisque tu me demandes avis avec confiance, je dois te donner celui que je crois le meilleur. Envoie trois cents vaisseaux de ta flotte sur les côtes de la Laconie. Près de ces côtes est une île, nommée Cythere ; Chilon, l'homme le plus sage que nous ayons eu, disoit de cette île qu'il seroit avantageux qu'elle fût submergée : il en appréhendoit (1) toujours quelque chose de pareil à ce que je te propose : non qu'il songeât à ta flotte, mais il craignoit toute autre armée navale. Que tes navires partent donc de cette île pour répandre la terreur dans le pays des Lacédémoniens. Occupés chez eux par tes armes, ils ne

de Sparte, fille de Lacédémon. Les *Spartiates* proprement dits, étoient les anciens & premiers citoyens de Sparte ; on n'appelloit pas ainsi les citoyens nouveaux.

(1) Ce que craignoit Chilon arriva dans la guerre du Péloponèse. Les Athéniens s'emparèrent de l'île de Cythere, & incommodèrent beaucoup les Lacédémoniens.

pourront te nuire hors de leur pays , ni secourir le reste de la Grece que tu attaqueras avec ton armée de terre. Le reste de la Grece asservie , la Laconie seule fera trop foible pour te résister. Si tu négliges de faire ce que je te conseille , voici ce que tu as à craindre. L'Isthme du Péloponèse est fort étroit. Tous les Péloponésiens étant réunis dans ce poste , je prévois pour toi de plus rudes combats que tu n'en auras encore soutenus : au lieu que si tu suis mon avis , l'Isthme & les autres villes se rendront sans coup férir. —

Disc. d'Aché-
ménès, frere de
Xerxès, à ce
prince, & ré-
ponse de celui-
ci.

Après ce discours, Achéménès, frere de Xerxès, & chef de l'armée navale, qui avoit été présent à cet entretien, craignant que le roi ne suivît le conseil de Démarate, prit la parole : Prince, dit-il, tu écoutes donc un homme qui est jaloux de tes prospérités, qui même trahit tes intérêts. Il est dans le caractère des Grecs d'être envieux du bonheur d'autrui, & de haïr tout ce qui s'élève au-dessus d'eux. Si, dans ta position présente, lorsque tu as perdu quatre cents vaisseaux par un naufrage, tu en envoies trois cents autres croiser sur les côtes du Péloponèse, tes ennemis deviendront aussi forts que toi : au lieu qu'en ne divisant pas tes forces navales, tu seras invincible, & tes adversaires seront hors d'état de te résister. Tes armées de terre & de mer marchant ensemble,

se prêteront un mutuel secours ; si tu les sépares , elles seront inutiles l'une à l'autre. Il est de ta sagesse , prince , de bien régler tes affaires sans raisonner sur celles des ennemis : n'examine pas dans quel endroit ils s'arrêteront , ce qu'ils feront , ou quel est leur nombre : laissons-les penser à eux , & pensons à nous-mêmes. Si les Lacédémoniens viennent encore présenter la bataille aux Perses , ils ne pourront réparer le coup qu'ils viennent de recevoir.

Achéménès , répondit le monarque , ton conseil me paroît sage , & je le suivrai. Démarate me propose ce qu'il croit m'être le plus avantageux ; & quoique ton avis l'emporte sur le sien , je ne puis me persuader qu'il soit mal intentionné pour moi. Ses discours que l'événement a justifiés , me sont garans de sa droiture. Un citoyen peut être jaloux de la prospérité d'un citoyen , lui porter une haine secrète , & , s'il n'a une vertu rare parmi les hommes , ne pas lui donner le conseil qu'il juge le plus salutaire. Mais on est toujours bien intentionné pour un ami d'un rang supérieur ; & s'il nous consulte , nous le conseillons pour le mieux. Démarate est mon ami ; je défends que par la suite on cherche à me le rendre suspect. —

Le bonheur de la Grece voulut que Xerxès ne suivît jamais les bons conseils. C'étoit une preuve

de son peu de sagesse : mais ce qui prouva son peu de générosité, c'est qu'au lieu d'honorer le courage dans un ennemi qui n'étoit plus, il fit chercher le corps de Léonidas, & le fit attacher à un poteau, après en avoir fait couper la tête.

L I V R E V I I I .

TANDIS que l'on combattoit aux Thermopyles avec une intrépidité sans pareille , mais avec peu de succès , on soutenoit auprès d'Artémise un combat naval avec la même bravoure & plus d'avantage. La flotte grecque étoit composée d'environ trois cents vaisseaux , dont cent vingt-sept de la part des Athéniens. Hérodote prétend & prouve dans le Livre qui précède , que le salut de la Grece dépendoit d'Athenes & du parti qu'elle devoit prendre ; il montre que la muraille de l'Isthme & toute la valeur lacédémonienne n'auroient jamais pu empêcher que la Grece entière n'eût été réduite sous la puissance des Barbares. Les Athéniens , en effet , par le conseil de Thémistocle , génie ferme & plein de ressources , avoient construit & équipé deux cents vaisseaux pour la guerre des Egétes ; ils s'étoient instruits & exercés dans la marine ; leurs navires & leur expérience , joints à une fermeté de courage & de résolution que la ruine totale de leur patrie ne put ébranler , sauverent évidemment toute la Grece. Mais ce qu'il y a de plus admirable , c'est que fournissant à eux seuls la plus grande partie de la flotte , & quoiqu'on eût mis en délibération

de leur donner la conduite de l'armée navale ; ils abandonnerent sans peine le commandement à Lacédémone qui ne fournissoit que dix vaisseaux , parce que , les alliés n'étant pas d'accord , ils prévoyoit que tout étoit perdu s'ils s'amusoient à disputer de la prééminence. Quoi qu'il en soit , la flotte des Barbares , que nous avons laissée aux Aphetes , étoit encore formidable quoiqu'elle eût été battue par une violente tempête. Le grand nombre de leurs vaisseaux effraya la plupart des capitaines Grecs , & ils conseilloyent de se retirer ; mais Thémistocle les engagea tous à tenir ferme. Les Perses avoient envoyé deux cents vaisseaux d'élite avec ordre de faire le tour de l'Eubée , sans être vus des ennemis , & de tomber tout-à-coup dans l'Euripe pour les enfermer. Les Grecs furent avertis à propos. Ils étoient partis sur le minuit , avec l'intention d'aller à la rencontre du détachement qu'on envoyoit pour les attaquer par derrière ; mais au point du jour , ne voyant paroître personne , ils revinrent sur leurs pas , & voulurent tenter la fortune en attaquant toute la flotte. Les Perses , qui méprisoient leur petit nombre , apprirent ce que peut la valeur échauffée par l'amour de la liberté. Ils ne se retirèrent qu'après avoir perdu plusieurs vaisseaux & essuyé un désavantage réel. Pendant la nuit , qui avoit séparé les combattans , il y eut une tempête qui

incommoda beaucoup les Barbares , & qui , jettant en pleine mer les deux cents vaisseaux envoyés pour faire le tour de l'Eubée , les fit périr malheureusement. Les Grecs encouragés par la nouvelle de ce naufrage , & par un renfort de cinquante vaisseaux qui leur vint de l'Attique , attaquèrent des vaisseaux Ciliciens , & sortirent encore de ce combat avec avantage. Le lendemain , les chefs des Barbares , indignés qu'une armée si foible leur fît tant de mal , résolurent de ne plus endurer que les Grecs les attaquaient les premiers , mais de lever l'ancre sur le midi & de marcher contre eux en bataille. Le combat fut opiniâtre de part & d'autre , les Egyptiens du côté des Perses & les Athéniens du côté des Grecs , se distinguèrent le plus dans cette journée , & la victoire resta indécise.

Cependant on apprit à Artémise le sort de Léonidas & de son armée : il fut arrêté d'un commun accord qu'on partiroit de ce lieu , & qu'on se retireroit ailleurs. Thémistocle ayant choisi les vaisseaux les plus légers des Athéniens , se rendit aux endroits où l'on puisoit de l'eau douce , & y grava sur une pierre ces paroles , dont les Ioniens firent la lecture étant venus le lendemain à Artémise.

Ioniens , vous faites une action peu convenable en marchant contre vos peres , & en travaillant

Paroles de
Thémistocle
aux Ioniens,

gravées sur
une pierre.

vous-mêmes à asservir la Grece. Rangez-vous donc de notre parti ; ou , si cela n'est pas possible , prenez dès à présent la résolution de rester neutres , & engagez les Cariens à suivre votre exemple. Si vous ne pouvez ni l'un ni l'autre , & si une nécessité puissante vous attache au service du roi de Perse , du moins dans l'action & dans la mêlée , n'usez pas de tout votre courage : n'oubliez pas que vous êtes nos descendans , & que primitivement c'est vous qui avez allumé la guerre entre les Grecs & les Barbares. —

L'intention de Thémistocle , en gravant ces paroles , étoit ou de persuader aux Ioniens d'abandonner le monarque si elles ne venoient pas à sa connoissance ; ou si elles y venoient , de lui rendre les Ioniens suspects , & de l'engager à les retrancher du nombre de ses alliés.

Lorsque les Perses eurent appris que les Grecs étoient partis , ils se rendirent à Artémise ; de-là ils marcherent contre la ville d'Histiée dont ils se rendirent maîtres , & firent des courses sur les côtes maritimes. Xerxès leur envoya un héraut pour leur annoncer sa victoire aux Thermopyles , & les inviter à venir voir eux-mêmes comment il avoit puni des téméraires qui s'imaginoient triompher de son armée : il s'applaudissoit d'un succès dont il auroit dû plutôt rougir.

Quelques déserteurs Arcadiens furent présentés au monarque. Après les avoir interrogés sur beaucoup d'articles, on leur demanda ce que faisoient pour lors les Grecs. Ils répondirent qu'ils célébroient les jeux olympiques, & qu'ils étoient occupés à regarder les combats d'athletes & les courses de chevaux. On leur demanda quel prix étoit proposé aux vainqueurs : ils dirent que c'étoit une couronne d'olivier. Tigrane, fils d'Artabane, dit alors une parole qui mérite d'être remarquée. Se tournant du côté de Mardonius : Grands dieux, lui dit-il, contre quels hommes tu nous as persuadé de faire la guerre ! Ils ne combattent point pour l'or & pour l'argent, mais pour la gloire & pour la vertu.

Les Theffaliens accompagnoient les Barbares & ils étoient ennemis mortels des Phocéens (Hérodote explique la cause de cette inimitié) : ils firent proposer à ceux-ci que, s'ils vouloient leur donner cinquante talens, ils oublieroient les anciennes injures qu'ils avoient reçues d'eux, & qu'ils détourneront de leur pays les malheurs dont ils étoient menacés. Les Phocéens firent réponse qu'ils ne donneroient pas d'argent, & qu'ils ne trahiroient jamais la Grece. Les Barbares, conduits par les Theffaliens, passerent donc de la contrée de Trachine dans la Doride, & de la Doride dans la Phocide, qu'ils ravagerent entiè-

rement , sans épargner les temples qu'ils brûlerent & qu'ils pillerent. Les Phocéens avoient abandonné le pays , & s'étoient retirés , les uns sur les sommets du Parnasse , & les autres chez les Locriens-Ozoles. Lorsque les Perses eurent parcouru le rivage , ils arriverent à Panopée , où ils se divisèrent en deux corps. La partie la plus considérable marcha vers Athenes & prit son chemin par la Béotie : l'autre partie de l'armée ayant côtoyé à droite le mont Parnasse , dirigea sa marche vers le temple de Delphes , dont elle vouloit piller les trésors. Un violent orage , & des prodiges extraordinaires , crus dans ces temps-là , repoussèrent les Barbares , qui se retirèrent effrayés. Ils furent poursuivis par les habitans de Delphes , qui sortirent de leurs retraites & en firent un grand carnage.

Cependant l'armée navale des Grecs , partie d'Artémise , s'étoit arrêtée auprès de Salamine , à la prière des Athéniens. Ceux-ci avoient appris que les Péloponésiens , au lieu de se transporter dans l'Eubée pour s'opposer aux Barbares , travailloient à fermer l'Isthme d'une muraille , & songeoient à défendre leur pays sans penser au reste. Ils prièrent donc les alliés de s'arrêter près de Salamine , tandis qu'ils iroient à Athenes pour résoudre ce qu'ils avoient à faire dans une telle extrémité. Ils firent embarquer les femmes , les enfans , les esclaves , pour les transporter à Tré-

zene, à Egine, ou à Salamine, & retournerent à la flotte avec un nouveau renfort de vaisseaux. Il en vint encore de plusieurs côtés : l'historien nomme les peuples qui en fournirent, & le nombre qu'ils en donnerent chacun. Il y avoit plus de deux cents navires d'Athenes ; & la flotte n'étant que de trois cents soixante-dix vaisseaux, ils en formoient près des deux tiers. Le même Eurybiade qui avoit commandé à Artémise, commandoit à Salamine. Il assembla les capitaines Grecs, & leur proposa d'examiner quel lieu sembloit le plus propre pour donner la bataille navale. La plupart étoient d'avis qu'on se transportât à l'Isthme, & que l'on combattît à la vue du Péloponèse. On délibéroit encore ; un Athénien arrive, & rapporte que les Barbares étoient déjà dans l'Attique, qu'ils mettoient tout à feu & à sang. En effet, Xerxès accompagné d'une partie de ses troupes, après avoir passé par la Béotie, brûlé les villes de Thesspies & de Platée, entra dans l'Attique, s'empara d'Athenes qui étoit déserte & abandonnée, emporta de force la citadelle défendue par un petit nombre d'hommes qui n'avoient pas voulu quitter la ville, mit le feu aux maisons & aux temples, & dépêcha un courrier à Suze pour informer Artabane de l'heureux succès de son entreprise, sans penser qu'Athenes étoit dans ses vaisseaux, & qu'elle sauroit venger sa ruine.

La destruction de cette ville , qui donna tant d'orgueil au monarque , épouvanta si fort les Grecs de l'armée navale , que quelques capitaines étant retournés sur le champ à leurs vaisseaux , firent déployer les voiles comme pour partir ; & que les autres , qui restèrent au conseil , furent tous d'avis de se rendre à l'Isthme pour y attendre les ennemis. On étoit sorti du conseil , & chacun retournoit dans ses navires : Mnésiphile , Athénien , ayant appris de Thémistocle ce qui avoit été décidé , lui dit :

Disc. de Mnésiphile à Thémistocle.

Thémistocle , si la flotte part une fois de Salamine , tu seras forcé de combattre seul sur mer pour une patrie entièrement détruite. Chacun se retirera dans sa ville , sans qu'Eurybiade ni aucun autre puisse les retenir , ni empêcher que les troupes ne se dissipent , & que la Grece ne périsse par notre imprudence. Imagine donc , s'il est possible , quelque moyen de rompre ce qui a été décidé. Va retrouver Eurybiade , ne néglige rien pour le faire changer de résolution , & pour l'engager à rester ici. —

Divers discours directs ou indirects de Thémistocle & d'Adimante , dans le conseil tenu avant la

Thémistocle goûta fort ce conseil ; & , sans rien répondre à Mnésiphile , il alla sur le champ trouver Eurybiade , & lui dit qu'il avoit quelque chose à lui communiquer qui intéressoit le salut de toute

la Grece. Eurybiade le fit entrer dans son vaisseau, & lui demanda ce qui l'amenoit. Thémistocle s'étant assis près de ce général, lui fit part de l'avis de Mnésiphile, comme s'il eût été de lui-même; il l'appuya de raisons si fortes qu'il engagea Eurybiade à remettre l'affaire en délibération, & à convoquer de nouveau le conseil.

bataille de
Salamine.

Lorsque tous les généraux furent assemblés, avant qu'Eurybiade eût exposé le sujet pour lequel il les convoquoit, Thémistocle avoit proposé l'avis qu'il desiroit de faire passer, & le soutenoit avec chaleur. Adimante, fils d'Ocyte, général des Corinthiens, lui coupant la parole (1) : Thémistocle, lui dit-il, ceux qui dans les jeux publics partent avant les autres, sont punis : Oui, répondit Thémistocle, mais ceux qui restent en arriere ne sont pas couronnés. Telle fut la réponse vive & ingénieuse qu'il fit au général des Corinthiens. S'adressant ensuite à Eurybiade, il cessa de montrer, ainsi qu'il avoit commencé de le faire, que les troupes se disperseroient lorsqu'on seroit parti de Salamine; car il ne trouvoit pas décent d'ac-

(1) Plutarque prétend que ce fut Eurybiade qui interrompit Thémistocle, & que ce fut à lui que fut faite une réponse fort connue. Eurybiade, dit-il, ayant levé le bâton comme pour frapper Thémistocle, celui-ci lui adressa cette parole remarquable : *Frappe, mais écoute.*

cufer personne en présence des alliés. Il changea donc de discours , & dit à Eurybiade :

Le salut de la Grece est aujourd'hui entre tes mains ; tu la sauveras si , ayant égard à mon sentiment , tu restes ici pour livrer la bataille , & si tu ne passes point dans l'Isthme en suivant l'opinion contraire. Ecoute-moi & juge quel avis est le meilleur. Si tu livres la bataille au passage de l'Isthme , tu combattras en pleine mer , ce qui nous est le moins avantageux , puisque nous avons des vaisseaux pesans & en moindre nombre. D'ailleurs , supposé même que nous réussissions , tu perds Salamine , Egine & Mégare. L'armée de terre des ennemis accompagnera celle de mer , & par-là attirant toutes leurs forces dans le Péloponèse , tu mettras toute la Grece en péril. Mais si tu suis mon conseil , voici le bien qui en résultera. D'abord , en combattant dans un détroit avec un petit nombre de vaisseaux contre un plus grand , nous l'emporterons de beaucoup selon toutes les probabilités de la guerre , parce qu'un détroit nous est aussi avantageux que la pleine mer le seroit aux ennemis. De plus , on conserve Salamine où sont déposés nos femmes & nos enfans. Mais la raison qui doit te paroître décisive , c'est qu'en restant ici tu combattras pour le Péloponèse comme si tu étois dans l'Isthme. Si donc tu es sage , tu ne conduiras pas ailleurs

notre flotte. Enfin, s'il arrive, comme je l'espère, que nous gagnions la bataille navale, les Barbares n'entreront pas dans l'Isthme; &, loin de pénétrer plus avant dans l'Attique, ils se retireront en désordre; sans compter que nous aurons conservé Egine, Mégare, & sur-tout Salamine, où un oracle annonce que nous vaincrons les ennemis. Lorsqu'on délibère sagement, on réussit presque toujours; lorsqu'on n'écoute pas la sagesse, les dieux se retirent, & refusent de seconder les délibérations des hommes.

Thémistocle parloit encore, le Corinthien Adimante l'interrompit pour la seconde fois, lui imposant silence comme à quelqu'un qui n'avoit plus de ville, & ne voulant pas qu'Eurybiade fît prononcer d'après l'opinion d'un homme qui étoit sans patrie. Je ne permettrai à Thémistocle, ajoutoit-il, de dire son sentiment, que quand il pourra montrer la ville dont il est citoyen. Il lui reprochoit par-là qu'Athenes étoit prise & au pouvoir des ennemis. Alors Thémistocle ne put s'empêcher de dire beaucoup de choses dures à Adimante & aux autres Corinthiens; il leur prouva, par de fortes raisons, qu'il avoit encore une patrie, & une ville plus puissante que Corinthe, puisqu'elle fournissoit deux cents vaisseaux pour cette guerre, & des vaisseaux si bien équipés qu'il n'y en avoit pas dans la Grece qui pussent soutenir leurs atta-

ques. Après avoir répondu aux Corinthiens, revenant à Eurybiade : Si tu restes à Salamine , lui dit-il avec encore plus de véhémence , & si tu te comportes en homme de cœur , tu sauveras la Grèce , sinon tu la perdras. Nos vaisseaux , dans cette guerre , font toute notre ressource. Suis donc mon conseil. Si tu refuses de le suivre , nous reprendrons nos enfans & nos femmes , pour nous transporter à Siris , contrée d'Italie , qui est à nous anciennement , & où nous devons bâtir une ville suivant la prédiction des oracles. Quand vous serez abandonnés par des hommes tels que nous , vous vous souviendrez alors de mes paroles. —

Ce discours fit changer de sentiment à Eurybiade & aux autres capitaines ; & tous d'un commun accord se disposerent pour le combat. Les troupes navales de Xerxès , qui séjournoient dans la ville d'Histiée , passerent sur l'Euripe , & arriverent en trois jours à Phalere. Le prince lui-même entra dans les vaisseaux pour conférer avec les principaux chefs & prendre leurs opinions. Il leur envoya demander par Mardonius s'ils étoient d'avis qu'on donnât la bataille navale. Tous penserent qu'il falloit la donner. Artémise seule fut d'un avis contraire.

Conseil qu'Ar-

Dis à ton maître de ma part , dit-elle à Mar-

Donius : Seigneur , puisque je n'ai pas montré de lâcheté dans les batailles navales auprès de l'Eubée , & que je ne t'ai pas rendu de légers services , je dois t'exposer mes vrais sentimens , & te dire ce qui me semble le plus utile pour tes intérêts. Je te conseille d'épargner tes vaisseaux , & de ne point livrer de bataille navale contre des peuples qui , dans ce genre de combat , l'emportent autant sur tes sujets que des hommes l'emportent sur des femmes. N'es-tu pas maître d'Athenes contre laquelle tu as entrepris ton expédition ? ne disposes-tu pas du reste de la Grece ? Personne ne te résiste ; ceux qui ont osé le faire ont subi le traitement qu'ils méritoient. Je vais te dire ce que deviendront tes ennemis , si tu suis mon conseil. Ne te presse pas de donner la bataille , tiens ici tes vaisseaux à l'ancre , ou bien passe dans le Péloponèse ; & alors , prince , les desseins qui t'ont amené en Grece réussiront au gré de tes desirs. Les Grecs ne pouvant tenir long-temps , se disperseront bientôt , & se retireront chacun dans leurs villes. Il n'y a pas de vivres dans l'île , à ce que j'apprends ; & il est croyable que , si tu fais marcher tes troupes dans le Péloponèse , les Péloponésiens , qui sont à Salamine , n'y resteront pas , & que peu empressés de combattre pour les Athéniens , ils s'en retourneront dans leur pays : au lieu que , si tu précipites la bataille , je crains que

rémission fait adresser à Xerxès par Mardonius.

la déaite de la flotte ne nuise à ton armée de terre. Enfin , seigneur , confidere que , comme les mauvais maîtres ont quelquefois de bons serviteurs , les bons en ont souvent de mauvais. Tu es le meilleur des maîtres , mais tu as de mauvais ferviteurs dans ceux que tu comptes au nombre de tes alliés , tels que les Egyptiens , les Cypriotes , les Ciliciens , les Pamphyliens , peuples lâches & méprisables. —

Xerxès loua son avis & ne le suivit pas , parce que tous les autres pensoient autrement. On fit donc marcher la flotte du côté de Salamine , & on la mit en bataille , pour combattre le lendemain. La même nuit , l'armée de terre prit le chemin du Péloponèse. Héródote fait connoître , en peu de mots , les différens peuples qui composoient cette partie de la Grece. Les Péloponésiens & quelques autres Grecs travailloient avec la plus grande ardeur à fortifier l'Isthme , parce qu'ils avoient peu d'espérance dans leur armée navale. Cette nouvelle , apportée à Salamine , réveilla les craintes de la plupart. On s'étonnoit de l'imprudence d'Eurybiade ; on en murmuroit ouvertement. Il crut devoir assembler le conseil où les choses furent long-temps débattues. Thémistocle , pour fixer leur incertitude par un coup hardi , sort du conseil sans être vu , & de son chef envoie un

homme dans une barque dire aux Perses , comme en secret , que les Grecs épouvantés avoient résolu de prendre la fuite ; que c'étoit l'occasion de les attaquer , parce qu'ils n'étoient pas d'intelligence. Les Barbares crurent ce qu'on leur disoit ; ils firent passer dans une petite île , nommée Psytallée , entre la terre ferme & Salamine , un grand nombre de Perses. Ils envoyèrent des vaisseaux en plusieurs endroits , & disposerent leur flotte de façon que les Grecs fussent enfermés dans Salamine , & qu'ils n'eussent aucun passage pour se sauver. Les capitaines Grecs avoient passé la nuit au conseil , toujours fort embarrassés & en contestation sur le parti qu'il falloit prendre : mais quand le jour fut venu , & qu'ils virent les ennemis en bataille , ils résolurent de rester & de combattre. Ils étoient encore assemblés ; Aristide , Athénien , fameux par son intégrité , arriva d'Egine. La faction de Thémistocle l'avoit fait exiler , mais croyant que l'intérêt public devoit lui faire oublier toute haine particuliere , il fit demander Thémistocle , & dès qu'il fut sorti du conseil :

Thémistocle , dit-il , en toute occasion & surtout dans cette conjoncture , c'est à qui rendra à la patrie le plus de services que nous devons discuter ensemble. Je viens te dire qu'inutilement les Péloponésiens conseilleroient le départ de la

Disc. d'Aristide à Thémistocle , & réponse de Thémistocle.

flotte ; les Corinthiens & Eurybiade lui-même ne pourroient se retirer quand ils le voudroient. Nous sommes enfermés de tous côtés par les ennemis ; je le fais pour l'avoir vu de mes propres yeux : rentre donc dans le conseil , & fais part de cette nouvelle à l'assemblée.

Tu me donnes un bon avis , lui répondit Thémistocle , & tu apportes une bonne nouvelle. Tu annonces, comme l'ayant vu de tes propres yeux, ce que je desirois qui arrivât. Les Perses , il est bon que tu le saches , n'ont agi que par mon impulsion. Comme les Grecs n'étoient point portés d'eux-mêmes à livrer la bataille , il falloit bien les y forcer. Mais puisque tu apportes une bonne nouvelle , annonce-la toi-même. Si je l'annonçois , on s'imagineroit que je l'invente , & on refuseroit de croire ce que tu viens de me dire. Entre donc dans le conseil , & fais-y ton rapport de ce que tu as vu. Si on te croit , tant mieux ; si on ne te croit pas , cela sera égal : car si , comme tu l'annonces , nous sommes enfermés de toutes parts , on ne pourra prendre la fuite. —

AN. M. 3524.
AV. J. C. 480.

Le rapport d'Aristide fut confirmé par un vaisseau Ténien qui abandonnoit les Perses & venoit se ranger du côté des Grecs. On livra donc la bataille : les Grecs remportèrent une victoire complète, qu'ils durent à leur bon ordre , à leur intelligence

intelligence & à leur bravoure. Ceux qui se distinguèrent le plus furent les Athéniens, & ces Eginetes qui, dans les commencemens, avoient montré quelque foiblesse & souscrit aux demandes du monarque barbare. Aristide, dont nous venons de parler, voyant que les Perses étoient défaits à Salamine, prit avec lui un corps de soldats Athéniens qu'on avoit disposés sur le rivage, & tailla en pieces les troupes qui étoient passées à Psytallée. Lorsque Xerxès vit que la bataille étoit entièrement perdue ; dans la crainte qu'on n'allât rompre le pont qu'il avoit fait construire, & qu'il ne se trouvât enfermé dans l'Europe, il résolut de partir le plus secrettement qu'il seroit possible. Mardonius, qui se doutoit bien qu'il avoit dessein de se retirer, commença à craindre pour lui-même, parce qu'il avoit persuadé au roi d'aller faire la guerre aux Grecs. Il crut donc que ce qu'il y avoit de plus avantageux pour lui, étoit de tenter le hafard, ou de subjuguier la Grece, ou de mourir honorablement dans une glorieuse entreprise. Il alla donc trouver le prince, & lui adressa ce discours :

Seigneur, ne t'afflige pas tant de ce qui vient d'arriver, & ne t' imagine pas avoir essuyé une perte si énorme. Ce n'est point de tes navires que dépend le succès de cette guerre, mais de ta cava-

Disc. de Mardonius à Xerxès.

lerie & de ton infanterie. Nul de ces Grecs qui pensent avoir obtenu une victoire complète , ne sortira de ses vaisseaux pour s'opposer à tes armes ; nul dans le continent n'aura cette hardiesse : ceux qui ont osé le faire en ont reçu la punition. Si donc tu le juges à propos , jettons-nous sur le champ dans le Péloponèse. Non que tu ne puisses différer sans péril , si tu le veux ; mais au moins ne perds pas courage. Les Grecs ne peuvent échapper à tes forces ; il faut qu'ils soient punis & du présent & du passé ; il faut qu'ils subissent le joug. Voilà le meilleur parti que tu aurois à prendre. Si toutefois tu as résolu de t'en retourner avec tes troupes , j'ai un autre avis à te donner. Fais en sorte , prince , que les Perses ne servent pas de risée aux Grecs. Car enfin tu ne peux nous imputer le contre-temps actuel , ni nous reprocher de nous être comportés lâchement en quelque occasion. Si les Phéniciens , les Egyptiens , les Cypriotes , les Ciliciens , ont montré peu de courage , doit-on en accuser les Perses ? Puis donc qu'on ne peut nous faire aucun reproche , daigne suivre mon conseil. Si tu es décidé à ne pas rester ici plus long-temps , retourne dans tes états avec la plus grande partie de tes troupes ; mais laisse-moi en Grece avec trois cents mille hommes d'élite , & je te promets de la réduire toute entière sous ton obéissance. —

Xerxès parut content de ce discours, & fut un peu consolé de ses mauvais succès. Il dit à Mardonius qu'il l'instruïroit de sa volonté sur ce qu'il lui proposoit, quand il en auroit parlé dans son conseil. Lorsqu'il en eut délibéré avec les principaux des Perses, il voulut prendre l'avis d'Artémise, reconnoissant qu'avant la bataille elle avoit mieux vu que les autres. Il la manda donc ; & quand elle fut arrivée, faisant retirer tous ses conseillers & gardes, il lui parla de la sorte :

Mardonius me presse de rester en Grece & d'attaquer le Péloponèse : il me représente que les Perses & l'armée de terre n'ont contribué en rien à nos mauvais succès, & qu'ils s'offrent à m'en donner des preuves. Il me conseille donc de demeurer, ou de lui donner trois cents mille hommes d'élite pour réduire toute la Grece sous mon obéissance, & de m'en retourner en Perse avec le reste de mes troupes. Toi, princesse, qui m'as si sagement dissuadé de livrer la bataille navale, dis-moi maintenant quel est ton avis & ce qui te semble le meilleur parti à prendre.

Discours de Xerxès à Artémise, & réponse d'Artémise.

Artémise fit cette réponse au monarque : Prince, il m'est difficile de te donner un bon avis : mais en considérant l'état présent de tes affaires, il me semble que tu dois t'en retourner en Perse, & laisser en Grece Mardonius avec les hommes qu'il

te demande , puisqu'il s'engage à la subjuguer. S'il remplit ses engagements , & s'il réussit selon ses desirs , c'est à toi , prince , qu'en reviendra la gloire , puisque ce seront tes sujets qui auront fait cette conquête. S'il est trompé dans ses espérances , le malheur n'est pas irréparable , puisque le roi & son royaume seront conservés. Tant que tu subsisteras toi & tes états , les Grecs auront souvent à combattre pour se défendre. Une défaite de Mardonius n'est d'aucune conséquence ; & les Grecs n'auront pas remporté un avantage décisif pour avoir vaincu un de tes sujets. Enfin , tu retournes en Perse après avoir réduit Athenes en cendres , ce qui étoit l'objet principal de ton expédition. —

Xerxès approuva ce conseil , parce qu'il se trouvoit conforme à ses sentimens : car il étoit si épouvanté , que , quand tout le monde lui eût conseillé de demeurer , il n'eût pas laissé de se retirer. Il décida que Mardonius choisiroit lui-même parmi les troupes , afin qu'il pût exécuter ses promesses , & fit partir de Phalere ses vaisseaux pour qu'ils allassent , en toute diligence , garder le pont par où il devoit passer pour s'en retourner en Perse. Les Grecs croyoient que la flotte des Barbares étoit encore à Phalere , & qu'elle se disposoit à donner une seconde bataille

navale ; ils se préparoient de leur côté à les recevoir. Mais enfin s'étant apperçus qu'elle étoit partie , ils résolurent aussi-tôt de la suivre , & la suivirent en effet jusqu'à Andros. Comme ils ne purent rencontrer les ennemis ni en avoir des nouvelles , ils s'arrêterent dans cette île , & tinrent conseil sur ce qu'ils feroient. Thémistocle étoit d'avis que l'on côtoyât les îles , qu'on suivît les ennemis , & qu'on allât rompre le pont que le monarque avoit fait construire. Mais Eurybiade ne fut pas de ce sentiment ; il représenta qu'il falloit laisser fuir l'ennemi , & que , loin de rompre le pont , il faudroit plutôt lui faire un pont pour s'en retourner dans son pays , vu tous les maux qu'il pourroit causer à la Grece s'il se trouvoit forcé de rester en Europe. Tous se rangerent de cet avis qui étoit réellement le plus sage. Thémistocle voyant qu'il ne pouvoit engager les autres capitaines à faire voile vers l'Hellespont , travailla à se ménager un asyle chez les Perses en cas de disgrâce dans sa patrie. Comme les Athéniens ne pouvoient souffrir qu'on laissât fuir l'ennemi , & qu'ils étoient disposés d'eux-mêmes à le poursuivre quand tous les autres l'auroient refusé , il chercha à les dissuader , & leur adressa ce discours :

Athéniens , j'ai vu plus d'une fois , par mes propres yeux , & j'ai souvent oui dire , que des

Disc. de Thémistocle aux Athéniens.

ennemis réduits à la dernière extrémité , étoient revenus au combat & avoient réparé leur défaite par un coup de désespoir. Nous avons eu le bonheur de nous défendre nous & toute la Grece , de dissiper cette nuée effroyable de combattans ; ne poursuivons pas des hommes qui fuient. Ce n'est point , sans doute , à nos forces que nous devons notre victoire , mais aux dieux & aux héros , qui n'auroient pu souffrir qu'un seul homme devînt maître de l'Asie & de l'Europe , un homme qui est un impie & un scélérat , qui , ne faisant aucune distinction des choses saintes & profanes , a brûlé les unes & les autres , a renversé les statues des dieux ; un homme qui a poussé l'audace jusqu'à faire châtier la mer , & jeter des fers dans ses flots comme pour les enchaîner. Jouissons de notre fortune présente , restons en Grece , songeons à nous-mêmes & à nos enfans ; & après avoir repoussé les Barbares , occupons-nous avec ardeur à rétablir nos maisons & à ensemençer nos campagnes. Au retour du printemps , nous passerons dans l'Hellespont & dans l'Ionie. —

Les Athéniens se laisserent aisément persuader par un homme dont la prudence les avoit sauvés des plus grands périls. Thémistocle ne s'en tint pas là : il envoya à Xerxès un de ses serviteurs les plus fideles , lui dire en son nom , que , par

envie de lui rendre service , il avoit empêché les Grecs de poursuivre son armée navale & d'aller rompre le pont par où il devoit repasser en Asie ; qu'il lui conseilloit de se retirer tandis qu'il le pouvoit sans peine.

Nous venons de voir que les Grecs avoient résolu de ne pas poursuivre plus avant la flotte ennemie , & de ne point passer dans l'Hellespont. Ils assiégèrent Andros avec dessein de la détruire , parce que les Andriens avoient été les premiers de tous les insulaires qui avoient refusé de l'argent à Thémistocle. Sur ce que celui-ci leur avoit dit que les Athéniens étoient envoyés chez eux par deux grandes déesses , la Persuasion & la Force , & qu'ainsi ils ne pouvoient refuser l'argent qu'on leur demandoit ; ils avoient répondu qu'ils ne s'étonnoient pas que la ville d'Athenes fût grande & riche , puisqu'elle étoit sous la protection de semblables divinités ; que les Andriens habitoient une terre pauvre & malheureuse , parce que deux tristes déesses , la Pauvreté & l'Indigence , y avoient fixé leur domicile & leur empire ; que recevant la loi de ces deux divinités , ils ne pouvoient donner d'argent ; qu'enfin l'impuissance d'Andros étoit plus forte que toute la puissance d'Athenes. Les Andriens furent donc assiégés ; mais les Grecs n'ayant pu réussir à prendre leur ville , retournerent à Salamine & partagerent le butin. Thémistocle ,

regardé par toute la Grece comme le plus prudent & le plus sage de tous les Grecs , reçut même à Lacédémone les honneurs les plus distingués.

Nous avons laissé Xerxès à Phalere avec ses troupes de terre. Il se retira dans la Béotie par le même chemin qu'il étoit venu. Car , comme la saison n'étoit pas propre pour faire la guerre , Mardonius avoit été d'avis que le roi partît le premier , que l'armée passeroit l'hiver en Theffalie , & qu'au commencement du printemps on feroit une irruption dans le Péloponèse. Lorsqu'on fut arrivé en Theffalie , il fit le choix des guerriers qu'il devoit garder au nombre de trois cents mille hommes. Xerxès le laissa en Grece , & prit le chemin de l'Hellespont avec une petite partie de ses troupes , la plupart s'étant écartées pour chercher leur subsistance. Il en mourut beaucoup de la peste & de la dyffenterie ; & une grande quantité de malades furent laissés dans les villes. L'historien rapporte diverses opinions sur la retraite de Xerxès. Artabaze , qui avoit reconduit le roi avec soixante mille hommes de troupes , revint camper aux environs de Pallène. Il alla assiéger Potidée & Olynthe ; mais une inondation considérable qui survint fut cause qu'une grande partie de son armée périt dans les eaux ou par le fer des habitans de Potidée. Le reste se sauva en Theffalie & alla rejoindre Mardonius. Le général Perse qui étoit

resté en Thessalie , & le retour du printemps , réveillèrent les Grecs. Toutefois ils ne rassemblèrent pas si-tôt leur armée de terre ; celle de mer s'assembla près d'Egine , sous la conduite de Leutychide , un des rois de Lacédémone. Les Athéniens avoient pour leur chef Xantippe , fils d'Antiphron , pere du fameux Périclès. La flotte , composée de cent dix vaisseaux , fit voile à la sollicitation de quelques peuples de l'Ionie ; mais elle s'arrêta à Délos. Mardonius connoissoit les Athéniens ; il savoit que c'étoient eux qui avoient été les principaux auteurs de la victoire navale remportée sur les Perses. Il espéroit , avec raison , que , quand il les auroit attirés à son parti , il se rendroit facilement maître de la mer : & comme il s'estimoit le plus fort sur terre , il se figuroit que par-là il triompheroit bientôt de toute la Grece. Il leur envoya donc , pour essayer de les gagner , Alexandre , fils d'Amyntas , roi de Macédoine , qu'il jugeoit très-propre à cette négociation. L'historien donne la généalogie de ce monarque , & montre comment le premier de ses ancêtres s'empara du royaume de Macédoine. Les Lacédémoniens avoient envoyé des députés à Athenes lorsque Alexandre y arriva. Le prince adressa ce discours aux Athéniens :

Peuple d'Athenes , voici ce que Mardonius vous Disc. d'Alc.

rendre, roi de
Macédoine, aux
Athéniens, au
nom de Mardo-
nius & en son
propre nom.

dit par ma bouche : il m'est arrivé une lettre du
roi, conçue en ces termes : Je remets aux Athé-
niens toutes les injures qu'ils m'ont faites. Je
t'ordonne, Mardonius, de leur rendre leur pays ;
qu'ils en choisissent outre cela un autre à leur
gré, & qu'ils jouissent d'une liberté entière ;
rétablis même leurs temples que j'ai détruits,
s'ils veulent faire alliance avec moi. Ces ordres
m'ayant été remis, je suis tenu de les remplir,
& je les remplirai à moins que vous n'y mettiez
obstacle. Mais s'il faut vous parler en mon nom ;
je vous le demande, quelle est votre folie de
soutenir la guerre contre un prince que vous ne
surmonterez jamais, & à qui vous ne pouvez
résister long-temps ? Vous savez quelles sont les
forces & les exploits de Xerxès ; vous avez oui
parler de l'armée que je commande ; quand vous
parviendriez à la défaire, ce que vous ne pouvez
raisonnablement espérer, il en reparoîtra une
autre plus formidable. Ne vous mettez donc pas
au hasard, en vous égalant au roi de Perse, d'être
privés de votre pays, & d'errer continuellement
sans être assurés de vos jours. Réconciliez-vous
au plutôt avec ce monarque, puisqu'il s'y porte
de lui-même, & que vous en avez une si belle
occasion. Soyez libres, & faites avec nous une
alliance solide & sincère.

Voilà, Athéniens, ce que Mardonius m'a chargé

Je vous dire : je ne vous parlerai pas de mon dévouement pour votre ville ; ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous en ai donné des preuves. Je vous conjure de vous soumettre au général des Perses. Vous n'êtes pas en état de soutenir la guerre jusqu'au bout contre le monarque. Si je vous avois crus assez forts pour lui résister , je ne ferois jamais venu ici avec les propositions que je vous apporte de sa part. Les forces de Xerxès surpassent toutes les forces humaines ; son bras est étendu & puissant. Si vous rejetez les conditions favorables qu'on vous propose , je crains pour vous d'autant plus que vous êtes les plus mal situés de tous les alliés. Placés sur le passage des ennemis , vous essuierez toujours les principales pertes ; & votre pays , théâtre de la guerre , fera continuellement ravagé. Acceptez donc les avantages qu'on vous offre ; pensez qu'il vous est important & glorieux d'être les seuls auxquels le grand roi remette les injures qui lui ont été faites , les seuls dont il recherche l'amitié. —

Lorsque Alexandre eut cessé de parler , les députés de Sparte , qui étoient présens , prirent la parole , & s'exprimerent en ces mots : Athéniens , nous venons ici au nom de Lacédémone , vous prier de ne pas trahir les intérêts de la Grece , de ne pas écouter les propositions d'un Barbare. Un

Disc. des députés de Lacédémone aux mêmes Athéniens , & réponse de ceux ci au roi de Macédoine & aux députés de Sparte.

tel procédé ne seroit ni juste ni honorable pour aucun des Grecs, mais principalement pour vous, que plusieurs raisons empêchent de faire alliance avec les Perses. Vous avez allumé contre notre gré la guerre présente, qui, après n'avoir regardé d'abord que vous seuls, intéresse aujourd'hui la Grece entiere. D'ailleurs, il ne conviendrait pas que les Athéniens, déjà auteurs des troubles actuels, le fussent encore de la servitude des Grecs, eux qui de tout temps se sont déclarés les défenseurs de la liberté des peuples. Vos infortunes nous touchent sensiblement : nous voyons avec peine que vos maisons sont ruinées, que depuis deux ans vous êtes privés de vos moissons & de vos revenus. Pour adoucir vos maux, les Lacédémoniens & les autres alliés s'offrent à nourrir, durant tout le cours de la guerre, vos femmes, vos enfans, toutes vos bouches inutiles. Ne vous laissez pas séduire par le Macédonien Alexandre, qui cherche à vous rendre agréables les propositions de Mardonius. C'est un tyran qui travaille pour un tyran ; il ne fait que ce qu'il doit faire. Vous, Athéniens, si vous êtes sages, vous agirez par d'autres principes, & vous n'oublierez jamais qu'il n'y a ni foi ni vérité dans les paroles des Barbares.

Après que les députés de Lacédémone eurent fini de parler, les Athéniens firent cette réponse

à Alexandre : Roi de Macédoine , nous savions que les forces du roi de Perse sont supérieures aux nôtres ; il étoit inutile de venir nous les grossir avec emphase : cependant , jaloux de maintenir notre liberté , nous nous défendrons de tout notre pouvoir. N'entreprends pas de nous persuader de faire alliance avec les Barbares ; tu ne pourrois réussir. Dis à Mardonius , de notre part , que , tandis que le soleil fournira sa carrière accoutumée , nous ne nous allierons jamais avec Xerxès ; mais que nous irons à sa rencontre , & que nous le repousserons courageusement , avec le secours des dieux & des héros pour lesquels il n'a eu aucun respect , dont il a brûlé les temples & les images. Pour toi , prince , ne parois plus devant les Athéniens avec de telles propositions ; & , sous prétexte de nous servir , ne viens pas nous conseiller des bassesses & des perfidies. Comme tu es ami de notre ville , nous serions fâchés de te voir traité chez nous d'une manière qui ne te feroit pas agréable (1).

Telle fut la réponse des Athéniens au roi de Macédoine ; voici ce qu'ils répondirent aux députés de Lacédémone :

Les Lacédémoniens ont pu craindre que nous

(1) Nous lisons dans le seul discours qui reste de l'orateur Lycurgue , qu'Alexandre manqua d'être lapidé.

ne fissions alliance avec les Barbares ; ce mouvement est naturel à l'homme : mais c'est avoir mal connu les sentimens d'Athenes que d'avoir témoigné tant de frayeur. Toutes les richesses de la terre , les pays les plus rians & les plus fertiles , ne pourroient nous faire prendre le parti des Perses pour réduire la Grece en servitude. Bien des raisons puissantes nous en empêchent quand nous le voudrions. La premiere & la principale , c'est que , les temples des dieux ayant été brûlés & leurs statues renversées , nous devons venger ces attentats plutôt que de faire alliance avec le prince qui les a commis. D'ailleurs , nous sommes tous Grecs , nés du même sang , nous avons le même langage , les mêmes temples & les mêmes sacrifices , des mœurs & des coutumes semblables ; tous objets qu'il ne conviendrait pas à des Athéniens de trahir. Si vous en doutiez auparavant , apprenez du moins aujourd'hui , que , tant qu'il restera un Athénien au monde , nous ne ferons jamais d'alliance avec Xerxès. Quant à l'offre que vous nous faites , en voyant notre désastre , de nourrir nos femmes & nos enfans , nous sommes sensibles à votre attention , & vous avez rempli à notre égard le devoir de fideles amis ; mais nous resterons , tant qu'il faudra , dans notre état misérable , sans vous être à charge. Seulement , comme nous sommes dépourvus de

murs & de remparts, mettez au plutôt des troupes en campagne : car, sans doute, le Barbare ne tardera point à se jeter dans notre pays, dès qu'il saura que nous refusons de souscrire à ses propositions. Avant donc qu'il entre dans l'Attique, il faut le prévenir, & aller à sa rencontre dans la Béotie. —

L I V R E I X.

LORSQUE les Athéniens eurent fait cette réponse, les députés Lacédémoniens s'en retournerent à Sparte; & dès que Mardonius l'eut apprise de la bouche d'Alexandre, il partit de Theffalie & marcha en diligence du côté d'Athenes, guidé par les principaux de Theffalie qui le conduisoient & l'animoient à la vue de tout le monde. Quand il fut arrivé dans la Béotie, les Thébains viennent le trouver, & lui conseillent de ne pas aller plus avant. Ils lui représentent qu'il n'y avoit pas de lieu plus commode pour camper, & que, s'il vouloit y demeurer, il se rendroit bientôt maître de toute la Grece sans donner de bataille & sans répandre de sang; que, les Grecs restant unis, il étoit impossible de les subjuguier par la force; qu'en prodiguant l'or aux principaux citoyens des villes, il les gagneroit aisément, & que, la division étant une fois parmi les Grecs, il réduiroit sans peine ceux qui oseroient lui faire résistance. Tel étoit le conseil que les Thébains donnoient à Mardonius; mais comme il étoit fort présomptueux, & qu'il avoit une extrême envie de prendre encore une fois la ville d'Athenes, il ne put se résoudre à le suivre. Tant que les
Athéniens

Athéniens avoient espéré qu'il leur viendrait des secours du Péloponèse, ils étoient demeurés dans l'Attique : mais lorsqu'ils virent que leurs alliés agissoient avec lenteur, avec mollesse, & qu'ils eurent appris que Mardonius étoit déjà dans la Béotie, ils firent transporter tous leurs effets à Salamine & s'y transporterent eux-mêmes. Mardonius ne trouva donc personne en armes dans l'Attique, & il prit la ville déserte dix mois après que Xerxès y fut entré. Maître d'Athènes & de toute l'Attique, il envoya à Salamine un nommé Murichide, avec les mêmes ordres à-peu-près qu'il avoit déjà donnés au roi de Macédoine, s'imaginant que les Athéniens y feroient plus d'attention dans la circonstance. Lorsque Murichide fut entré dans le conseil, & qu'il eut exposé ses ordres, un des membres, nommé Lycidas, étoit d'avis qu'on reçût ses propositions & qu'on en fît rapport au peuple. Dès que les Athéniens l'eurent entendu parler, ceux qui étoient dans le conseil comme ceux qui étoient dehors, indignés de son discours, s'attrouperent autour de lui & le lapiderent. Les femmes Athéniennes, instruites de sa mort & en ayant appris le sujet, s'animerent les unes les autres, coururent à sa maison, & lapiderent de même sa femme & ses enfans. Tandis que les Athéniens agissoient avec cette vigueur, les Lacédémoniens qui, dans ces conjonctures, ne mon-

trèrent pas, à beaucoup près, la même activité & la même générosité, s'amusoient à célébrer la fête d'Hyacinthe (1), & travailloient à leur muraille de l'Isthme pour fortifier le Péloponèse, tandis que l'Attique étoit exposée sans défense à la dévastation & au ravage. Les Athéniens leur envoyèrent des députés, qui se présentèrent devant les Ephores, & leur parlèrent en ces termes :

Premier discours des députés d'Athènes, aux Ephores de Lacédémone.

• Nous venons, au nom d'Athènes, vous dire que le roi de Perse nous rend l'Attique, qu'il veut nous faire ses alliés, traiter avec nous d'égal à égal, sans fraude, sans tromperie, & qu'outre notre propre pays, il consent à nous donner tel autre que nous voudrons choisir. Nous cependant, pleins de respect pour le Jupiter Hellénien, & persuadés que nous ne pourrions sans crime trahir la Grece, nous avons rejeté ces offres avantageuses, quoique abandonnés & trahis par les Grecs. Nous savons qu'il nous seroit plus utile de nous allier aux Perses que de les combattre ;

(1) On connoît la fable d'Hyacinthe ; on fait qu'il étoit aimé d'Apollon, & que ce dieu jouant au disque avec lui, le disque qu'il lançoit vint le frapper malheureusement au visage & le tua. Les Lacédémoniens célébroient une fête en son honneur pendant trois jours avec beaucoup d'appareil. C'étoit une de leurs fêtes principales.

toutefois nous ne ferons jamais alliance avec eux de notre propre mouvement. Telles sont à l'égard des Grecs nos dispositions invariables. Mais vous qui redoutiez si fort de nous voir les alliés des Perses , aujourd'hui que vous nous voyez bien résolus de ne pas trahir la nation , & que vous avez presque achevé la muraille qui ferme l'Isthme , vous ne vous mettez plus en peine des Athéniens. Vous étiez convenus avec nous d'aller à la rencontre des Perses dans la Béotie ; peu fideles à votre parole , vous laissez les Barbares se jeter dans l'Attique. Ainsi jusqu'à présent les Athéniens ont à se plaindre de Lacédémone , & n'ont pas lieu d'être contents de son procédé. Ils vous prient du moins de leur envoyer des troupes au plutôt , afin qu'ayant manqué l'ennemi dans la Béotie , ils le reçoivent dans l'Attique , & qu'ils le combattent dans la plaine de Thria , qui est la plus commode pour livrer bataille. —

Les Ephores remirent de jour en jour les députés , & ne leur rendirent de réponse que le dixieme. Pendant cet intervalle , tous les Péloponésiens travailloient , sans relâche , à la fortification de l'Isthme , & achevoient la muraille qui devoit les mettre à l'abri. Enfin , sur la représentation d'un Tégéate , nommé Chilée , qui remontra fortement aux Ephores que , si les Athéniens pre-

noient le parti des Perses , l'ennemi trouveroit des passages & des portes toujours ouvertes pour se jeter dans le Péloponèse , on fit partir de nuit , sans en parler aux députés d'Athènes , cinq mille Spartiates , accompagnés chacun de sept Hilotes , & commandés par Pausanias , un des rois de Lacédémone. Le lendemain , dès le matin , les députés allèrent trouver les Ephores , & leur parlèrent de la sorte pour la dernière fois :

Second disc.
des mêmes dé-
putés aux mê-
mes Ephores.

Lacédémoniens , tandis que vous passez ici votre temps à célébrer la fête d'Hyacinthe & à vous réjouir , vous trahissez la cause de vos alliés. Les Athéniens , abandonnés par vous & dépourvus de secours , feront la paix avec les Perses aux conditions qu'ils pourront. Lorsque nous aurons fait cette paix , & que nous nous ferons alliés à leur monarque , vous ne pouvez douter que nous ne les suivions par-tout où ils voudront nous conduire : vous verrez alors ce qu'il en résultera pour votre république. —

Lorsque les députés eurent appris qu'on avoit déjà envoyé des troupes , ils partirent promptement pour joindre Pausanias , avec cinq mille soldats d'élite levés chez les peuples voisins de Lacédémone. Pour Mardonius , dès qu'il fut qu'on armoit dans le Péloponèse , il se retira de l'At-

lique , parce que cette contrée n'est pas propre pour la cavalerie , & alla camper dans la Béotie. Tous les Grecs d'alentour , qui tenoient le parti des Perses , lui fournirent des troupes & renforcèrent son armée. Les Phocéens ne lui étoient pas favorables dans le cœur ; cependant , forcés par la crainte , ils envoyèrent mille hommes bien armés , & leur donnerent pour chef Harmocide. Quand ils furent arrivés à Thebes , Mardonius leur envoya dire par quelques cavaliers , qu'ils campassent séparément ; & si-tôt qu'ils eurent exécuté cet ordre , ils virent paroître contre eux toute la cavalerie. Ils crurent , & le bruit s'en étoit répandu , qu'on vouloit tous les faire mourir à coups de dards & les sacrifier à la haine des Thessaliens. Harmocide , leur commandant , leur parla ainsi pour les animer :

Braves compagnons , il est évident que les Barbares nous ont destinés à la mort , parce que les Thessaliens , comme je pense , les ont prévenus contre nous. Que chacun de vous s'arme donc aujourd'hui de courage. Il vaut mieux mourir avec honneur en combattant , que de se rendre lâchement & de perdre la vie avec honte. Apprenons aux Perses qu'ils ne sont que des Barbares , & que ceux dont ils ont résolu la mort sont des Grecs. —

Disc. d'Harmocide aux Phocéens , dont il étoit le commandant.

La cavalerie Perse menaça réellement les Phocéens ; mais soit qu'elle eût voulu seulement éprouver leur courage , ou qu'elle craignît pour elle lorsqu'elle les vit en défense , elle se retira. Mardonius leur envoya dire par un héraut :

Discours que
Mardonius fait
adresser par un
héraut aux mêmes
Phocéens.

Soyez tranquilles , Phocéens ; vous vous êtes montrés gens de cœur , & non point tels qu'on me l'avoit dit. Supportez donc avec courage les travaux de cette guerre , & soyez assurés que vous ne rendrez jamais au roi ni à Mardonius autant de services que vous en recevrez de récompenses. —

Cependant les troupes Lacédémoniennes s'arrêtèrent à l'Isthme & y camperent. Les autres Péloponésiens furent animés par cet exemple , & envoyèrent des renforts. Après avoir fait des sacrifices qui ne leur annonçoient que de bons présages , ils partirent tous de l'Isthme & se rendirent à Eleusine. Les Athéniens quitterent Salamine , vinrent se joindre à eux ; & tous ensemble ils allerent camper en présence des Perses , au pied du mont Cithéron. Les Athéniens avoient pour chef le fameux Aristide , qui avoit été rappelé dans sa patrie depuis la bataille navale de Salamine. Mardonius envoya contre les Grecs sa cavalerie commandée par Masistie , capitaine

renommé parmi les Perses par sa bonne mine & par son courage. Le quartier des Mégariens surtout fut très-maltraité par ce détachement, & ils envoyèrent dire aux chefs de l'armée que, si on ne leur envoyoit pas au plutôt du secours, ils seroient obligés de quitter leur poste. Trois cents Athéniens se chargerent d'aller soutenir les Mégariens, & avec quelques gens de traits qui les avoient accompagnés, ils attaquèrent la cavalerie ennemie. Le cheval de Masistie, percé dans le flanc d'un coup de fleche, renversa son maître qui fut aussitôt enfermé, & tué quoiqu'il se défendît vaillamment. La cavalerie Perse, qui jusqu'alors n'avoit combattu que par petites troupes, se rassembla pour tirer le corps de leur capitaine des mains de l'ennemi. Alors toute l'armée grecque accourut & obligea les Perses de se retirer. Ce succès enhardit les Grecs, & le corps de Masistie fut porté dans tous les quartiers. On résolut de faire passer les troupes dans une plaine du pays des Platéens que le voisinage d'une fontaine surtout rendoit plus commode : on décida d'y camper en ordre de bataille. Il y eut une grande dispute entre les Athéniens & les Tégéates, au sujet des quartiers du camp. Les uns & les autres vouloient y occuper une des ailes, & pour appuyer leurs prétentions, ils rapportoient les exploits anciens & nouveaux par lesquels ils s'étoient signalés.

Discours des
Tégéates dans
un conseil de
guerre, & ré-
ponse des Athé-
niens.

Depuis le temps, disoient les Tégéates, où les Héraclides (1) entreprirent de rentrer dans le Péloponèse après la mort d'Eurysthée, dans toutes les expéditions anciennes & récentes que les Péloponésiens ont faites en commun, on nous accorda toujours ce privilege honorable au préjudice de tous les alliés. Et voici à quelle occasion on nous défera cet honneur. Nous étions venus au secours des Achéens & des Ioniens qui habitoient alors le Péloponèse. Arrivés dans l'Isthme, nous campions en face des guerriers qui s'efforçoient d'y rentrer. On dit qu'Hyllus représenta que les deux armées ne devoient pas courir les risques d'une bataille générale, que les Péloponésiens n'avoient

(1) Eurysthée continua de persécuter Hercule dans ses enfans, connus sous le nom d'Héraclides. Ils firent plusieurs tentatives pour rentrer dans le Péloponèse. Ce fut sous le regne d'Atrée qu'Hyllus, un d'entre eux, se présenta avec ses troupes, & qu'il fut tué dans un combat singulier par Echeme, roi des Tégéates. Ce ne fut que bien du temps après que les descendans d'Hercule rentrèrent enfin dans un pays qu'ils regardoient comme leur patrimoine. M. Larcher observe que le discours des Tégéates n'est pas fort adroit, qu'ils auroient dû moins appuyer sur leurs exploits contre les Héraclides, en présence des descendans de ces mêmes Héraclides. Le même savant, dans ce qui suit, corrige le texte, & lit Céphée au lieu de Phégée. J'ai adopté sa restitution qu'il fonde sur de bonnes autorités. Céphée étoit un des Argonautes.

qu'à choisir celui d'entre eux qu'ils jugeroient le plus vaillant pour se mesurer avec lui, & terminer la guerre par un combat singulier. Les Péloponésiens acceptèrent la proposition, & demeurèrent d'accord que, si Hyllus étoit victorieux du Péloponésien qu'on lui opposeroit, les Héraclides rentreroient dans l'héritage de leurs peres; mais que, si Hyllus étoit vaincu, ils se retireroient avec leur armée, & qu'ils ne songeroient de cent ans à revenir dans le Péloponèse. On choisit dans tous les alliés Echeme, fils d'Héropé, petit-fils de Céphée, notre général & notre roi, qui s'étoit offert de lui-même pour combattre Hyllus & qui le tua. Cette victoire nous valut parmi les Péloponésiens de ce temps-là, entre autres honneurs dont nous jouissons encore à présent, celui de commander une des ailes dans toutes les expéditions faites en commun. Nous ne disputons pas aux Lacédémoniens leur prééminence, & nous leur laissons le choix de l'aile qu'ils voudront prendre: mais nous demandons qu'on nous donne une des deux, comme nous l'avons eue dans tous les temps. Indépendamment de la victoire d'Echeme, nous sommes plus dignes de cet honneur que les Athéniens, par plusieurs combats que nous avons soutenus conjointement avec les Spartiates & avec d'autres peuples, & dont nous sommes heureusement sortis. Nous devons donc avoir une des

ailes préférablement aux Athéniens qui ne se signalèrent jamais par d'aussi grandes actions que nous.

Tel fut le discours des Tégéates ; voici la réponse qu'y firent les Athéniens. Nous savons, dirent-ils, que toutes ces troupes ne sont pas assemblées pour disputer de la prééminence, mais pour combattre contre les Barbares : cependant, puisque les Tégéates ont voulu faire montre de leurs belles actions anciennes & nouvelles qu'ils ont préférées aux nôtres, nous nous trouvons obligés de faire voir que de toute antiquité nous sommes en possession d'être valeureux, & que nous surpassâmes toujours les Arcadiens en bravoure. Les Héraclides (1), dont ils se vantent d'avoir tué le chef au passage de l'Isthme, chassés de toutes les villes grecques où ils alloient chercher un refuge pour fuir le joug des Mycéniens, ne trouverent d'asyle que chez nous. Nous réprimâmes avec eux l'insolence d'Eurysthée, & nous triomphâmes des peuples qui occupoient alors le

(1) Les victoires remportées par les Athéniens sur Eurysthée, sur les Thébains ou Cadméens, sur les Amazones, sont exposées plus au long dans le Panégyrique d'Isocrate & dans l'éloge funebre de Lysias, dont j'ai publié la traduction. Les Thébains furent aussi appelés Cadméens de Cadmus leur fondateur, qui donna son nom à la Cadmée, citadelle de Thebes.

Péloponèse. Dans la guerre que les Argiens firent contre Thebes avec Polynice , prenant les armes contre les Cadméens , nous enlevâmes les corps de ceux qui avoient été tués , & nous leur donnâmes à Eleufis , dans notre pays , la sépulture qu'on leur refusoit. Nous pourrions aussi rapporter nos exploits contre les Amazones , ces femmes cruelles qui partirent jadis des rivages du Thermodon , & vinrent se jeter dans l'Attique. Nous ne fûmes pas non plus des derniers parmi les héros qui combattirent devant Troye. Mais il est inutile de rappeler ces faits antiques : car on pourroit avoir montré du courage & être devenu lâche , comme après avoir montré de la lâcheté on pourroit être devenu courageux. Nous ne parlerons donc point davantage des exploits de nos ancêtres. Eh ! quand nous ne nous ferions pas signalés autant que les Tégéates & les autres Grecs , par nombre d'actions illustres , la seule bataille de Marathon ne nous mériteroit-elle pas l'honneur que l'on nous conteste ? Nous avons combattu seuls dans cette journée contre les Perses ; & , malgré la difficulté de l'entreprise , nous avons été victorieux de quarante-six nations. Cette seule victoire ne nous rend-elle pas dignes de la place que demandent les Tégéates , & d'autres distinctions encore ? Mais il convient peu , dans la circonstance présente , de disputer pour la préémi-

nence du poste. Nous sommes disposés, Lacédémoniens, à prendre la place où il vous plaira de nous mettre : nous tâcherons, en quelque endroit que nous soyons placés, d'y signaler notre bravoure. Conduisez-nous donc où vous voudrez, & soyez sûrs de notre obéissance. —

Telle fut la réponse des Athéniens. Toute l'armée s'écria qu'ils méritoient mieux que les Tégéates le poste que ceux-ci leur disputoient ; & ainsi ils l'emportèrent avec justice sur leurs adversaires. L'historien s'arrête pour décrire la disposition des deux camps, le nombre des troupes, les différentes nations & les divers peuples qui les composoient. L'armée de Mardonius étoit de trois cents mille hommes, sans compter environ cinquante mille auxiliaires tirés de la Grece. On en comptoit déjà cent mille dans celle des Grecs, & elle grossissoit tous les jours. Le général Persé le savoit : impatient de combattre, il ne vouloit pas attendre davantage. Ainsi, malgré l'avis de plusieurs, & sur-tout d'Artabaze, qui auroit voulu qu'on se retirât sous les murs de Thebes sans tenter le sort d'un combat, & qu'on n'épargnât point l'or pour diviser la Grece, il fit décider qu'on livreroit la bataille. Alexandre, roi de Macédoine, étoit dans l'armée des Barbares ; mais il n'y étoit qu'à regret, & il le prouva par une

démarche périlleuse. Au milieu de la nuit, il s'avance à cheval jusqu'aux sentinelles des Athéniens, & demande à parler aux capitaines. Dès qu'ils furent venus :

Athéniens, leur dit-il, je viens vous confier un secret que vous ne communiquerez qu'à Pausanias ; autrement vous pourriez me perdre. Je ne vous le confierois pas, ce secret, si je n'avois fort à cœur le salut de toute la Grece. Je suis moi-même Grec d'origine, & je serois fâché de voir la Grece tomber dans la servitude. Je viens donc vous donner avis que Mardonius & son armée ne peuvent obtenir de sacrifices favorables : c'est-là ce qui l'empêche de vous présenter le combat. Mais il est enfin déterminé à ne plus s'embarasser des sacrifices, & à en venir aux mains dès que le jour aura paru. Il appréhende, suivant que je le conjecture, que de nouvelles troupes ne viennent se joindre à vous. Tenez-vous donc prêts à combattre. Si Mardonius differe, & qu'il ne vous attaque pas, gardez-vous bien de quitter votre camp, parce qu'il n'a de vivres que pour peu de jours. Si la guerre se termine selon vos desirs, songez à mettre aussi en liberté un prince qui, pour l'amour des Grecs, s'est porté avec zele à une démarche aussi périlleuse que de venir vous communiquer le dessein

Disc. d'Alexandre aux capitaines d'Athènes.

de Mardonius , pour empêcher que les Barbares ne vous prennent au dépourvu. Je suis Alexandre de Macédoine. —

Après ces paroles , il retourna au camp dans son quartier. Les capitaines Athéniens passant à l'aile droite , instruisirent Pausanias de ce qu'ils avoient appris d'Alexandre. Ce général , qui redoutoit les Perses , leur dit :

Discours de
Pausanias aux
guerriers d'A-
thènes , & ré-
ponse de ceux-
ci.

Puisque le combat doit se donner demain à la pointe du jour , il faut que vous , Athéniens , vous soyez opposés aux Perses , & que nous , Lacédémoniens , nous fassions tête aux Béotiens & aux Grecs qui sont dans le parti des Barbares. En voici la raison. La journée de Marathon vous a fait connoître les Perses & leur maniere de combattre. Quant à nous , comme nul des nôtres ne s'est encore mesuré contre ces Barbares , nous ne savons pas ce qu'ils font dans un jour de bataille ; mais nous connoissons les Béotiens & les Thessaïens contre lesquels nous nous sommes essayés quelquefois. Il est donc à propos que vous passiez à l'aile droite & nous à la gauche. Notre intention d'abord , lui répondirent les Athéniens , étoit de vous conseiller ce que vous nous proposez les premiers ; mais nous appréhendions que notre avis ne fût mal reçu : puisque vous nous en parlez

vous-mêmes , nous acceptons volontiers votre proposition , & nous sommes prêts à faire ce que vous desirez. —

Cette résolution ayant été prise de part & d'autre , les Lacédémoniens & les Athéniens changèrent de place. Les Béotiens s'en apperçurent dès le point du jour , & en avertirent Mardonius qui fit changer d'aile aux Perses pour qu'ils eussent en tête les Lacédémoniens. Pausanias voyant que son dessein avoit été découvert , fit repasser les Lacédémoniens à l'aile droite. Mardonius fut indigné de ce nouveau changement ; il leur envoya un héraut , & leur fit dire :

Lacédémoniens , vous passez pour être les plus braves des Grecs ; on a de vous cette haute opinion que vous ne fuyez jamais dans le combat , & n'abandonnez jamais votre rang. On dit qu'attendant de pié ferme l'ennemi , vous donnez la mort ou la recevez. Mais tous ces bruits sont faux , puisque même , avant qu'on livre le combat & qu'on en vienne aux mains , nous vous voyons fuir & quitter votre poste. Vous laissez aux Athéniens le soin de nous combattre , & vous changez de place pour n'avoir affaire qu'aux peuples qui nous sont soumis : ce n'est point-là le trait de guerriers courageux. Nous nous sommes donc

Discours que Mardonius fait adresser par un héraut aux Lacédémoniens.

bien trompés dans l'opinion que nous avions de vous. Votre renommée nous faisoit croire que vous nous enverriez un héraut pour nous défier , ne souffrant pas que d'autres combattissent contre les Perses , & vous jugeant capables de leur tenir tête. Mais , loin de nous faire aucun défi , nous vous voyons abattus par la crainte. Puis donc que nous n'avons pas été prévenus par vous , nous vous prévenons maintenant. Vous êtes estimés les plus braves parmi les Grecs , & nous parmi les Barbares ; que ne combattons-nous en pareil nombre les uns contre les autres ? Si vous trouvez à propos que tout le reste combatte ensuite , nous y consentons : si vous croyez qu'il suffise que nous combattions seuls , nous combattrons seuls ; ceux qui seront vainqueurs seront supposés avoir vaincu toute l'armée ennemie. —

Après que le héraut eut parlé , & qu'il eut attendu quelque temps sans que personne lui fît réponse , il s'en retourna & fit son rapport à Mardonius. Celui-ci , fier de sa bravade , & se croyant déjà vainqueur , envoie contre les Grecs sa cavalerie , qui met le désordre dans leur armée , & qui se faisant par-tout passage , pénètre jusqu'à la fontaine qui leur fournissoit de l'eau & la comble entièrement. Cette circonstance & la disette de vivres qui commençoit à se faire sentir ,
embarrassèrent

embarrassèrent beaucoup les Grecs. Ils résolurent, si les ennemis passoient le jour sans donner la bataille, de lever le camp, & de se retirer dans une île éloignée de dix stades du fleuve Asope, où ils ne devoient manquer ni d'eau ni de vivres. On ne combattit pas, & ils partirent de nuit à l'heure où on relève les premières sentinelles. Les Lacédémoniens & les Tégéates prirent par le haut de la montagne, & se virent abandonnés de quelques alliés qui s'enfuirent du côté de Platée pour éviter la cavalerie des ennemis. Les Athéniens marcherent par le bas à travers la campagne. Lorsque Mardonius eut appris que les Grecs s'étoient retirés de nuit & avoient abandonné leur camp, faisant appeller Thorax de Larisse & ses deux freres :

Fils d'Aleuas, leur dit-il, qu'avez-vous encore à dire du courage des Lacédémoniens, quand vous voyez qu'ils ont abandonné leur camp ? Vous qui habitez près d'eux, & qui croyez les connoître, vous dites qu'ils ne furent jamais du combat, & qu'ils sont les plus valeureux des hommes. Toutefois, vous avez vu qu'ils ont d'abord changé de poste. La nuit dernière, nous le voyons tous, ils ont pris la fuite. Lorsqu'il a été question de se mesurer avec des hommes vraiment braves, ils ont montré que, sans être courageux, ils se

Discours
de Mardonius
aux Thessa-
liens Thorax
de Larisse.

faisoient valoir parmi les Grecs qui ne le sont pas davantage. Au reste , quand vous donniez de grands éloges à des peuples que vous connoissiez , je vous le pardonnois , parce que vous ne connoissiez pas les Perses. Mais j'ai été fort surpris qu'Artabaze redoutât les Lacédémoniens , & que , la crainte lui faisant donner l'avis le plus lâche , il osât dire que nous devions lever le camp , & nous retirer à Thebes pour y attendre un siege. Je ferai savoir au prince le généreux parti que nous a conseillé son ministre. Mais nous parlerons de cet objet dans un autre temps. Puisque les Grecs se comportent avec une telle lâcheté , il faut les poursuivre jusqu'à ce qu'ils soient réduits , & qu'ils subissent la peine de toutes les injures qu'ils ont faites aux Perses. —

Après ce discours , il fit passer l'Asope à ses troupes , & les envoya contre l'armée grecque comme si elle eût pris la fuite. Les Lacédémoniens & les Tégéates furent les premiers atteints. Pausanias se sentant pressé par la cavalerie ennemie , envoya aux Athéniens & leur fit dire :

Discours que Pausanias fait adresser aux guerriers d'Athènes. Athéniens , dans une conjoncture importante où il s'agit de la liberté & de la servitude de la Grece , vous & nous avons été abandonnés , la nuit dernière , par nos alliés qui ont pris la fuite.

Le parti , fans doute , qui nous reste à prendre , c'est d'unir nos forces , & de nous soutenir les uns les autres le mieux que nous pourrons. Si la cavalerie vous eût attaqués les premiers , il eût été de notre devoir & de celui des Tégéates , qui sont demeurés fideles à la Grece , d'aller à votre secours. Mais , puisqu'elle est tombée toute entiere sur nous , vous devez venir à l'aide de la partie la plus fatiguée. Si vous êtes vous-mêmes dans l'embarras & hors d'état de nous secourir , rendez-nous du moins le service de nous envoyer vos gens de traits. L'ardeur que vous témoignez dans cette guerre , nous fait espérer que vous écouterez notre demande. —

Les Athéniens se dispofoient courageusement à secourir les Lacédémoniens ; mais , attaqués par les Grecs qui tenoient le parti des Perfes , ils furent obligés de se défendre eux-mêmes. Les Lacédémoniens & les Tégéates , privés de leur secours , ne s'oublierent pas dans cette conjoncture critique. Ils tinrent ferme , repoufferent les Barbares , tuerent Mardonius leur général , & les obligerent de se retirer en désordre entre les murailles de bois qu'ils avoient construites dans une plaine de Thebes. Ils les pourfuivirent & les attaquèrent dans leurs retranchemens , où ils se défendirent avec vigueur & même avec quelque avan-

AN. M. 3525.
AV. J. C. 479.

tage. Mais les Athéniens , aussi victorieux de leur côté , arriverent à propos. Les retranchemens furent emportés de force : les Barbares ne songant plus ni à se rallier , ni à se défendre , furent tous taillés en pieces ; & de trois cents mille hommes , excepté quarante mille avec lesquels Artabaze avoit pris la fuite , il s'en sauva à peine trois mille. Les Lacédémoniens ne perdirent que quatre - vingt onze de leurs guerriers , les Tégéates seize , & les Athéniens cinquante-deux. Quant aux quarante mille hommes sauvés par Artabaze , voici quelle fut la conduite de ce capitaine. Il n'avoit pas été d'avis qu'on livrât la bataille , & il craignoit ce qui arriva réellement. Il eut soin de recommander à ses soldats de marcher par-tout où il les conduiroit & où ils le verroient courir. Après leur avoir donné cet ordre , il les fit avancer comme s'il eût voulu les mener au combat ; mais dès qu'il eut remarqué que les Perses prenoient la fuite , il la prit lui-même avec ses quarante mille hommes , non pas du côté des retranchemens des Perses , ni des murailles de Thebes , mais du côté de la Phocide , avec le dessein de regagner l'Hellespont. Il le regagna en effet , & repassa en Asie , ayant perdu beaucoup de ses alliés , qui furent tués par les Thraces , ou qui moururent de faim & de fatigue. Telle fut la bataille mémorable de Platée ,

qui délivra pour toujours la Grece de la crainte des Barbares. Les Lacédémoniens, les Athéniens & les Tégéates, furent sans contredit les peuples qui s'y distinguèrent le plus, & qui firent vraiment des prodiges de valeur. Au retour du combat, avant qu'on fît le partage du butin, un des principaux, parmi les Eginetes, Lampon, fils de Pythée, vint trouver Pausanias, & lui donna ce lâche conseil :

Fils de Cléombrote, lui dit-il, tu viens de te signaler par l'exploit le plus brillant & le plus important : les dieux t'ont accordé de sauver la Grece de la servitude, & d'acquérir plus de gloire qu'aucun des Grecs que nous connoissions. Mais il faut aller plus loin, si tu desires de te faire un plus grand nom encoré, & d'empêcher que les Barbares ne puissent plus rien entreprendre contre la Grece. Xerxès & Mardonius ont fait couper la tête de Léonidas qui a péri aux Thermopyles, & ont fait attacher son corps à un poteau. Si tu leur rends la pareille, tous les Lacédémoniens & même les autres Grecs t'en estimeront davantage. En faisant attacher à un poteau le corps de Mardonius, tu vengeras ton sang, tu vengeras Léonidas ton oncle.

Ainsi parla Lampon, s'imaginant flatter Pausanias qui lui fit cette réponse :

Citoyen d'Egine , je te fais gré de ton affection & de ta prévoyance ; mais que tu es dans l'erreur ! Après m'avoir comblé d'éloges moi & ma patrie , tu nous avilis en me conseillant d'outrager un mort. Tu dis que j'augmenterai ma gloire si je fais des actions qui ne conviennent qu'à des Barbares , & que nous détestons chez eux. Je ne me rendrai donc aux desirs ni des Eginetes , ni de quiconque approuve de pareils procédés. Il me suffit de plaire aux Spartiates en ne faisant & ne disant rien que d'honnête. Quant à Léonidas que tu m'exhortes de venger , il est amplement vengé lui & les autres qui ont péri aux Thermopyles , par la mort de tant de milliers de Barbares ; & l'on ne pouvoit leur faire de plus superbes funérailles. Ne viens donc plus me trouver pour m'adresser de semblables discours : regarde , au reste , comme une grace de n'être point puni de ton lâche conseil. —

Lampon , confus de cette réponse , se retira couvert de honte.

Xerxès , en quittant la Grece , avoit laissé à Mardonius son équipage , qui consistoit en meubles magnifiques , en vaisselle d'or & d'argent , & en riches tapisseries. Maître de toute cette fastueuse opulence , Pausanias se fit préparer à souper comme si c'eût été pour Mardonius. Lors-

qu'on eut exécuté ces ordres, & qu'il eut vu les lits & les tables d'or & d'argent, avec l'appareil du souper qu'on lui avoit préparé, il s'étonna de la quantité de biens qu'il voyoit prodigués devant lui, & commanda en riant qu'on lui apprêtât un souper à la maniere des Spartiates. Après quoi, il manda les capitaines Grecs; &, quand ils furent assemblés, il leur dit en leur montrant l'appareil de l'un & de l'autre souper (1) :

Grecs, je vous ai fait assembler pour vous faire voir la folie du général des Perses, qui, menant une vie si voluptueuse, est venu pour nous dépouiller, nous qui vivons si durement. —

Paroles de Pausanias aux capitaines Grecs.

Lorsque les Grecs eurent rendu les devoirs de la sépulture à leurs morts, ils résolurent de déclarer la guerre à Thebes, & de demander qu'on leur livrât les chefs de la faction qui avoit fait prendre à la ville le parti des Perses : ils étoient déterminés à ruiner les villes si on ne leur livroit ceux qu'ils demandoient. Sur le refus

(1) On verra par la suite que Pausanias ne persista point dans les sentimens généreux qui le rendoient si zélé pour sa patrie & pour toute la Grece, ni dans cette simplicité précieuse qui le fit triompher lui & les Grecs de toute l'opulence des Perses.

que firent les Thébains de livrer les coupables : quand on les en eut sommés , on ravagea le pays , & on commença à battre les murailles. Enfin Timégénide , un des principaux chefs , adressa ce discours à ses compatriotes assemblés :

Disc. de Timégénide aux Thébains.

Thébains , puisque les Grecs ont résolu de ne pas lever le siege qu'ils n'aient pris Thebes , ou que vous ne nous ayez remis entre leurs mains , nous ne souffrirons pas davantage que la Béotie soit plus long-temps accablée de maux à cause de nous. Si , sous prétexte de demander nos personnes , ils ne veulent que de l'argent , prenons pour leur donner dans le trésor de l'état , puisqu'enfin c'est conjointement avec l'état que nous avons embrassé le parti des Perses. S'ils vous assiegent réellement pour vous forcer de leur remettre nos personnes , nous nous livrerons nous-mêmes en leur demandant la permission de nous justifier. —

Les chefs des Thébains que demandoient les Grecs , furent livrés à Pausanias , qui les envoya à Corinthe , & les fit punir du dernier supplice.

Le même jour , où l'on combattit à Platée avec autant de bravoure que de succès , on livra sur mer à Mycale une bataille où l'on ne fut pas moins heureux. Nous avons dit plus haut qu'une

flotte grecque , composée de cent dix vaisseaux , & commandée par Leutychide , un des rois de Sparte , avoit fait voile à la sollicitation de quelques peuples d'Ionie , & qu'elle s'étoit arrêtée à Délos. Quelques principaux des Samiens vinrent trouver Leutychide , & lui persuaderent de venir attaquer la flotte des Barbares qui étoit près de leur ville. La flotte grecque partit donc de Délos & prit la route de Samos. Les Perses ayant eu nouvelle qu'on venoit à eux & se défiant de leurs forces , se retirèrent à Mycale , ville maritime de Carie , dans l'Asie mineure , où étoit une armée de soixante mille hommes qu'y avoit laissés Xerxès sous la conduite de Tigrane , pour garder l'Ionie. Ils y conduisirent leurs vaisseaux , & s'y retranchèrent comme dans un port où ils étoient en sûreté. Les Grecs les y attaquèrent avec courage , forcerent les retranchemens , mirent en fuite les Barbares , & en taillèrent un grand nombre en pieces. Cette victoire fut un signal de révolte pour toute l'Ionie qui secoua le joug des Perses pour la seconde fois. Les Athéniens faisoient la plus grande partie de l'armée grecque , & ils se signalèrent dans cette journée plus que tous les autres. Les Barbares , échappés de Mycale , se retirèrent à Sardes , où le roi étoit resté depuis la mauvaise réussite de son entreprise contre les Grecs d'Europe.

234 HARANGUES TIRÉES D'HÉRODOTE.

La passion de Xerxès pour la femme de son frere & les suites tragiques de cet amour incestueux , la prise de Sestos par les Athéniens avant leur retour en Grece , & le supplice du Perse Astaïte qui en étoit gouverneur , finissent ce neuvieme Livre & toute l'histoire d'Hérodote. '

Fin des Harangues d'Hérodote.



H A R A N G U E S

TIRÉES DE THUCYDIDE.

LIVRE PREMIER.

THUCYDIDE commence par annoncer que la guerre du Péloponèse , qu'il entreprend d'écrire , est plus fameuse & plus importante que toutes celles qui l'ont précédée , parce que Athenes & Lacédémone étoient alors au plus haut point de leur grandeur , & que cette guerre entraîna tous les Grecs & une grande partie des Barbares. Il fait un tableau vif & précis de l'état de la Grece jusqu'au temps où il commence son histoire : il montre combien elle étoit foible & divisée avant le siege de Troye , & que les Grecs ne prirent le nom commun *Hellenes* que long-temps après ce siege. La guerre de Perse même , la plus considérable de toutes les précédentes , a été décidée en deux batailles sur mer & deux sur terre. Celle du Péloponèse , outre sa longue durée , présente une foule d'événemens malheureux. On n'avoit

jamais vu tant de villes prises , tant de peuples détruits par les Grecs ou par les Barbares , tant d'exils & de meurtres causés par des guerres civiles ou étrangères. A ces maux , ouvrage des hommes , se joignirent de grands tremblemens de terre dans presque tous les pays , des famines produites par des sécheresses , des pestes longues & cruelles. Il faut donc des troubles , des malheurs & des calamités pour rendre les histoires intéressantes ! Au reste , la cause véritable de cette guerre d'Athenes avec Lacédémone , qui dura vingt-sept ans , fut la jalousie que les Lacédémoniens concurent de la grandeur des Athéniens. Avant que d'en expliquer avec Thucydide les causes apparentes , nous allons donner ici un court abrégé de ce qui se passa depuis la guerre des Perses jusqu'à celle du Péloponèse. Il est extrait d'une digression de Thucydide lui-même , qu'il place un peu plus loin , & qu'il juge nécessaire pour remplir le vuide entre son histoire & celle d'Hérodote.

AN. M. 3525.
Av. J. C. 479.

Après la retraite des Perses & leur défaite à Mycale , Léotychide (nommé Leutychide par Hérodote) , roi de Lacédémone , qui commandoit alors les Grecs , se retira avec tous ceux du Péloponèse. Les Athéniens , avec leurs alliés , assiégèrent Sestos , la prirent , & revinrent dans leur ville qui avoit été détruite par les Barbares.

Ils y ramenerent leurs femmes & leurs enfans qu'ils avoient déposés à Salamine ; ils se préparèrent à rebâtir leurs maisons , & à relever leurs murailles. Les Lacédémoniens , jaloux de la puissance d'Athenes , les envoyèrent prier de ne pas rétablir leurs murs , sous prétexte d'empêcher que leur ville pût servir de retraite aux Barbares. Mais les Athéniens se mirent à y travailler avec la plus grande diligence , sur l'avis de Thémistocle , qui fut député à Lacédémone , & qui , sous divers prétextes , différa de s'adresser aux Ephores.

Lorsqu'on l'eut bien assuré que les murs étoient déjà fort avancés & en état de défense , il se présenta hardiment aux magistrats de Sparte , & leur dit qu'Athenes étoit déjà fortifiée de murs , & en état de défendre ses habitans ; que , si les Lacédémoniens & leurs alliés vouloient aller se plaindre aux Athéniens , ils leur répondroient en hommes qui savoient connoître leur intérêt propre & le bien général ; que , lorsqu'ils avoient jugé à propos d'abandonner leur ville & de monter sur leurs vaisseaux , ils s'étoient décidés d'eux-mêmes , & avoient pris courageusement ce parti sans consulter personne ; que , dans les délibérations faites en commun , ils avoient assez montré qu'ils ne manquoient point de prudence ; que maintenant

Disc. indirect de Thémistocle dans le conseil de Lacédémone , au sujet des Athéniens qui avoient rétabli leurs murs.

ils pensoient devoir fortifier leur ville de murs ; tant pour leur avantage que pour celui de toute la Grece , ne croyant pas qu'il soit possible de s'intéresser, comme les autres, à l'utilité publique, lorsqu'on ne se voit point muni des mêmes remparts ; qu'enfin il falloit exiger de tous les Grecs qu'ils abattissent leurs murailles , ou convenir qu'Athenes avoit raison de relever les siennes. —

Les Athéniens environnerent donc leur ville de vastes murs , ils fortifierent le Pirée , & augmentèrent leur marine.

Quelque temps après , Pausanias , roi de Lacédémone , fut envoyé pour une expédition en Cypre , avec vingt galeres du Péloponèse , auxquelles il s'en joignit trente d'Athenes , & plusieurs autres des alliés. Les Grecs , & sur-tout les Ioniens , ne pouvant souffrir l'orgueil de ce prince qui étoit devenu fort impérieux , s'adresserent aux Athéniens , & les prièrent de prendre le commandement. Sur les plaintes des alliés , les Lacédémoniens rappellerent Pausanias. Ils envoyèrent à sa place d'autres chefs , qui se retirèrent , voyant qu'on refusoit de leur obéir. Les Athéniens prirent donc le commandement qui leur fut déferé par les alliés , & ordonnerent que chaque ville fourniroit une certaine quantité d'argent ou de vaisseaux , pour les aider à faire la guerre aux

Perfes. Pendant près de cinquante ans , jusqu'aux guerres de Corcyre & de Potidée , qui servirent de prétexte à la rupture , & qui occasionnerent la guerre du Péloponèse , ils firent plusieurs expéditions sur terre & sur mer , dont le plus grand nombre leur réussit , & leur acquit une puissance dont ils abusèrent quelquefois. Sans qu'il y eût une guerre déclarée entre eux & les Lacédémoniens , il s'étoit commis de part & d'autre bien des hostilités qui se terminèrent par une treve conclue pour trente ans.

Cette treve , qui comprenoit les peuples du Péloponèse , alliés de Lacédémone , subsistoit depuis plusieurs années , lorsque la guerre s'alluma entre les Corinthiens & les Corcyréens , au sujet d'Epidaune , ville dans l'Illyrie , colonie de Corcyre. Les habitans , inquiétés par les principaux qui avoient été chassés dans une sédition , & qui s'étant joints aux Barbares , harceloient leurs compatriotes , implorèrent l'assistance des Corcyréens ; & , sur leur refus de les secourir , ils eurent recours aux Corinthiens. Ceux-ci , qui se regardoient comme leurs premiers fondateurs , puisqu'ils avoient fondé Corcyre , les reçurent sous leur protection , en partie par haine contre les Corcyréens , qui , fiers de leurs richesses & de leurs forces maritimes , n'avoient pas pour eux les déférences qu'il est naturel d'attendre d'une

colonie. Ils envoyèrent des secours à Epidamne ; ordonnant aux troupes de s'y établir pour la défendre. Les Corcyréens y envoient une flotte , & font signifier aux habitans de recevoir les bannis & de chasser la garnison. On refuse de souscrire à leurs demandes & la guerre est déclarée. Les Corinthiens arment de leur côté. En vain ceux de Corcyre leur offrent de prendre pour juge de leurs prétentions réciproques quelle ville ils voudront du Péloponèse ; il faut qu'une bataille décide. Les Corcyréens sont vainqueurs , Epidamne se rend , & ils y reglent tout en maîtres.

Les Corinthiens , aigris plutôt qu'abattus par leur défaite , firent de si grands préparatifs , que les Corcyréens , qui n'étoient alliés de personne , ni compris dans le traité d'Athènes avec les peuples du Péloponèse , en furent effrayés , & envoyèrent aux Athéniens pour solliciter leur alliance. Les Corinthiens l'ayant appris , envoyèrent aussi des députés , dans la crainte que ces deux puissances maritimes ne vinssent à réunir leurs forces & ne les empêchassent de mettre fin à la guerre. Le peuple étant donc assemblé pour entendre les raisons de part & d'autre , les Corcyréens parlèrent les premiers ; & , dans un discours plein d'adresse , où ils emploient tour à tour les motifs de générosité , de crainte , d'intérêt , ils tâchèrent de déterminer le peuple
d'Athènes

d'Athenes à leur accorder l'alliance qu'ils venoient demander :

Athéniens, dirent-ils, lorsqu'on vient implorer le secours d'un peuple, comme nous faisons en ce jour, sans lui avoir rendu de service important, ni avoir contracté d'alliance avec lui, il faut montrer avant tout que la grace qu'on sollicite lui sera utile, ou du moins ne lui sera pas nuisible ; il faut ensuite faire voir qu'elle est de nature à lui assurer la reconnoissance de ceux qu'il obligera : sinon, on ne doit pas trouver mauvais d'essuyer un refus. C'est avec la certitude de justifier ce double titre, que nous venons vous demander votre alliance. Le système que nous avons suivi jusqu'à présent, semble combattre la demande que nous vous faisons & occasionner notre embarras actuel. Nous qui par le passé nous fîmes une loi de ne nous allier à aucun peuple, nous venons maintenant réclamer l'alliance des autres ; & c'est là ce qui, dans notre guerre avec les Corinthiens, nous laisse seuls & dénués de secours. Ainsi donc ce qui auparavant pouvoit être regardé de notre part comme un trait de sagesse, de ne nous allier à personne, de ne pas nous engager dans les querelles d'autrui, paroît être aujourd'hui un défaut de prudence & le principe de notre foiblesse. Nous avons repoussé, seuls & par nous-mêmes,

Disc. des députés de Corcyre aux Athéniens.

les Corinthiens dans le dernier combat naval : vaincus , ils viennent nous attaquer avec des forces plus considérables , tirées du Péloponèse & du reste de la Grece ; nous nous voyons hors d'état de résister avec nos seules troupes , & d'ailleurs nous avons tout à craindre de la domination de Corinthe : nous sommes donc réduits à implorer un secours étranger , en vous priant de nous pardonner , si , par une erreur de notre esprit plutôt que par un vice de notre cœur , nous ne craignons pas maintenant de nous écarter de notre système pacifique. Il vous fera honorable de souscrire à notre demande , & de vous joindre à nous , soit parce que vous défendrez un peuple opprimé & non oppresseur , soit parce qu'en nous secourant dans une conjoncture critique , l'important service que vous nous aurez rendu sera pour vous un gage solide & durable de notre reconnoissance.

Nous avons la meilleure marine après la vôtre : & quoi de plus favorable à votre république ou de plus contraire à vos ennemis , que de voir une puissance que vous auriez voulu acheter à prix d'or & de bienfaits , venir d'elle-même s'offrir à vous , sans que vous ayez ni d'argent à dépenser , ni de dangers à courir ? que de nous voir fournir au peuple d'Athenes une occasion de signaler sa générosité , d'acquérir de nouvelles forces , & la

reconnoissance de ceux qu'il aura secourus ? Il fut toujours difficile de réunir ces avantages ; & il est rare qu'on puisse procurer à ceux dont on implore le secours, un accroissement de puissance & de gloire égal à celui qu'on en recevra soi-même. S'imaginer que la guerre qui pourroit nous rendre utiles à votre république, ne vous deviendra point personnelle, c'est être dans l'erreur, c'est ne pas sentir que les Lacédémoniens cherchent à allumer la guerre parce qu'ils vous craignent ; que les Corinthiens ont leur confiance, & qu'ils sont vos ennemis (1) ; qu'ils nous ont attaqués d'abord pour tomber ensuite sur vous ; qu'ils veulent empêcher que les deux peuples, animés par une haine commune, ne se réunissent contre eux ; qu'enfin ils voudroient prévenir cette réunion, ou en ruinant nos forces ou en les joignant aux leurs. C'est donc à vous de prévenir vous-mêmes leurs desseins, d'accepter l'alliance que vous offre Corcyre, & de les attaquer les premiers sans attendre qu'ils vous attaquent.

S'ils disent que vous ne devez pas soutenir leurs colonies dans la rebellion, qu'ils sachent que

(1) *Qu'ils sont vos ennemis*, non pas ennemis déclarés & en guerre ouverte, mais ennemis dans le cœur, & disposés à reprendre les armes dans l'occasion : tels qu'étoient les Corinthiens à l'égard des Athéniens.

toute colonie ne respecte sa métropole qu'autant qu'elle la traite avec ménagement, mais qu'elle l'abandonne dès qu'elle veut l'opprimer. Non, ce n'est point pour être esclave de la mere-patrie qu'on envoie la colonie, mais pour être son égale. L'injustice des Corinthiens envers nous est visible. Nous leur avons proposé de terminer par arbitrage nos querelles au sujet d'Epidamne; & ils ont préféré la voie des armes aux voies juridiques. La maniere dont ils traitent des hommes originaires de leur ville, doit vous apprendre à ne pas vous laisser tromper par leurs artifices, à ne pas leur accorder trop légèrement ce qu'ils vous demandent. Le moyen d'être à l'abri de toute insulte, c'est de s'exposer le moins qu'on peut au repentir par trop de condescendance pour son ennemi.

Ce ne fera pas rompre avec Lacédémone que de nous recevoir dans votre alliance, puisque nous ne sommes alliés ni de Lacédémone, ni de Corinthe. Il est dit dans le traité (1) que toute ville grecque qui ne sera alliée d'aucun peuple, pourra s'attacher à celui qu'elle voudra : & il seroit fort étrange que les Corinthiens qui, pour

(1) *Dans le traité, par lequel les Athéniens avoient conclu une treve de trente ans avec les Lacédémoniens & les peuples du Péloponèse, alliés de Lacédémone.*

monter leur flotte , croient pouvoir prendre des hommes dans les villes confédérées , dans le reste de la Grece , en grande partie même chez les peuples soumis à votre empire , nous empêchassent de nous allier avec un peuple toujours prêt à secourir les malheureux , & de chercher par-tout ailleurs du secours. Après cela , ils vous feront un crime de ne pas souscrire à leurs demandes ! Mais nous serions bien plus fondés à nous plaindre , si vous ne souscriviez pas aux nôtres. Vous rejetteriez les Corcyréens qui sont en péril , qui ne sont pas vos ennemis ; & les Corinthiens qui sont les vôtres , qui viennent nous asservir ; loin de les repousser , vous les laisseriez lever des troupes jusques dans les villes de votre obéissance. Non , cela ne seroit pas juste. Vous devez , ou les empêcher de tirer des forces des pays de votre domination , ou nous envoyer aussi des secours , soit en nous mettant ouvertement au nombre de vos alliés , soit de toute autre manière qu'il vous plaira.

Notre alliance , comme je le disois en commençant , peut vous être fort utile. D'abord , ce qui est un avantage visible & ce qui sera le garant de notre amitié réciproque , les ennemis contre lesquels nous implorons votre secours sont les vôtres , & ce ne sont pas des ennemis foibles , mais assez puissans pour perdre ceux qui cherchent

à secouer leur joug. J'ajoute que rejeter une puissance du continent ou une puissance maritime , n'est pas la même chose pour vous. Vous devez , s'il est possible , empêcher que d'autres peuples aient une marine , sinon vous assurer l'amitié de celui qui a la plus forte.

Si , en convenant que nous parlons pour l'intérêt d'Athenes , on hésite de se rendre à nos desirs de peur de rompre la treve , on doit savoir que la crainte d'offenser de redoutables adversaires , soutenue de la force , fera propre à les contenir ; mais que la confiance en la paix , dénuée du secours que nous offrons , seroit bien foible contre de puissans ennemis , & leur imposeroit fort peu ! Sachez encore qu'il ne s'agit pas moins ici d'Athenes que de Corcyre , & que celui-là se trompe sur vos vrais intérêts , qui , occupé de la paix actuelle , sans appréhender la guerre près de fondre sur votre république , vous dissuade d'accepter l'alliance d'un peuple dont l'amitié ou la haine sont de quelque conséquence. Sans parler de tous les avantages que vous offre Corcyre , elle est sur le passage de l'Italie & de la Sicile , située de façon qu'elle peut empêcher les flottes de ces deux pays d'entrer dans le Péloponèse , & y faire arriver facilement celles de vos contrées.

Je vais conclure , & dire en peu de mots le principal motif qui doit vous engager à ne pas.

nous abandonner. Il n'y a dans la Grece que trois grandes puissances maritimes, celle d'Athenes, la nôtre & celle de Corinthe. Si vous en laissez deux se réunir, en laissant les Corinthiens se rendre maîtres de notre île, vous aurez en même temps à tenir tête aux forces de Corcyre & du Péloponèse : si vous nous recevez dans votre alliance, vous pourrez combattre les Péloponésiens avec de plus puissantes flottes. —

Tel fut le discours des Corcyréens ; les Corinthiens y répondirent par celui-ci.

Athéniens, puisque les habitans de Corcyre ne se bornent pas à vous demander votre alliance, mais qu'ils osent se plaindre que nous les opprimons & que nous leur faisons une guerre injuste, il est nécessaire avant tout de leur répondre sur cet article : vous en jugerez plus sûrement de l'équité de nos demandes, & vous ne rejetterez pas sans raison les avantages qu'ils vous offrent.

Disc. des députés de Corinthe aux Athéniens, en réponse à celui des députés de Corcyre.

C'est par sagesse, disent-ils, qu'ils ne se sont alliés à aucun peuple. Mais c'est par une politique criminelle plutôt que par vertu, qu'ils ont suivi ce système. Ils craignoient de prendre des associés & des témoins de leurs brigandages, & d'avoir à rougir en appelant un secours. D'ailleurs, la situation seule de leur ville, sans qu'il soit besoin d'une convention particulière, les rend arbitres

des vols qu'ils exercent envers les autres. Ils ne se rendent presque jamais dans les ports étrangers, & on est souvent forcé de relâcher dans les leurs (1). Si donc ils affectent de s'éloigner de toute alliance, ce n'est nullement dans la crainte de partager les injustices d'autrui ; c'est plutôt pour en commettre seuls, pour s'enrichir par la violence lorsqu'ils sont les plus forts, pour multiplier leurs brigandages en se cachant, ou enfin pour être en état de nier hardiment leurs rapines. Oui, sans doute, s'ils étoient aussi intègres qu'ils le disent, plus ils seroient irrépréhensibles, & plus ils pourroient mettre leur vertu en évidence par des traités équitables.

Mais ce n'est pas ainsi qu'ils se comportent, ni envers les autres, ni envers nous. Quoiqu'enfans de Corinthe, ils n'ont cessé en tout temps de lui être rebelles, & encore à présent ils lui font la guerre. Ce n'est pas, disent-ils, pour être maltraités par nous qu'ils ont été envoyés en colonie. Est-ce donc pour être outragés par eux que nous les avons établis à Corcyre, & non pour être leurs chefs, pour obtenir d'eux les égards qu'ils nous doivent ? Nos autres colonies nous respec-

(1) Les Corcyréens, comme ils l'ont dit eux-mêmes dans le discours précédent, étoient sur le passage de l'Italie & de la Sicile.

lent & nous chérissent ; preuve évidente que les Corcyréens ont tort de nous mépriser & de nous haïr , & que , si nous leur faisons la guerre avec éclat , c'est qu'ils nous ont offensés avec scandale. Mais quand même nous aurions eu des torts envers notre colonie , elle devoit se faire honneur de céder à notre colere ; & alors nous aurions rougi d'abuser de sa modération. Devenus insolens , fiers de leurs richesses , ils nous ont déjà fait mille injures , & ils viennent encore d'envahir Epidamne qui nous appartient ; cette ville qu'ils n'ont pas revendiquée lorsqu'on l'opprimoit , & qu'ils ont prise de force parce que nous sommes venus pour la secourir.

Ils disent qu'ils ont proposé de terminer la querelle par une décision d'arbitres. Mais c'est lorsqu'avant de recourir à des voies juridiques , on se montre juste par des actions plutôt que par des paroles , qu'on doit paroître ami de la justice ; & non , lorsqu'à l'abri de toute crainte , après avoir déjà réussi par la force , on propose de s'expliquer par des raisons. Les Corcyréens ont attendu que la place fût assiégée , que nous fussions disposés à la défendre , pour se parer de l'offre d'un arbitrage. Non satisfaits d'une conduite aussi coupable , ils viennent encore vous demander de les soutenir dans leur révolte & de vous rendre non leurs alliés , mais leurs complices. Toutefois , c'est lors-

qu'ils n'avoient rien absolument à craindre , qu'ils devoient implorer votre secours ; & non pas lorsque leurs injustices les mettoient en danger ; & non pas dans la circonstance actuelle , où vous les protégerez de vos armes sans avoir jamais profité de leur puissance , où vous aurez part à nos sujets de plainte contre eux sans avoir participé à leurs fautes. Oui , c'est par le passé qu'ils auroient dû joindre leurs forces à celles d'Athènes pour vous engager à subir ensemble les mêmes événemens , plutôt que de vous faire partager leurs périls , vous qui n'avez point partagé leurs torts.

Il est assez prouvé , sans doute , que nous nous présentons ici avec un droit incontestable , & que nos adversaires n'ont pour eux que la violence & l'usurpation ; il faut vous apprendre que ce seroit enfreindre le traité que de les recevoir pour alliés. Si le traité porte que toute ville qui n'y est pas comprise pourra s'attacher au peuple qu'elle voudra , cette clause n'est pas pour ceux qui entreprennent sur les droits d'autrui , mais pour ceux qui , n'étant pas des révoltés , ont besoin d'être secourus , pour ceux dont l'alliance ne suscitera pas au peuple qui les recevra une guerre dans laquelle il craindra de s'engager s'il est sage. Prenez garde , Athéniens , de vous jeter dans ce péril en refusant d'écouter nos raisons. En effet ,

vous ne vous rendriez pas seulement les défenseurs d'un peuple injuste, mais nos ennemis au lieu de nos confédérés ; & nous serions contraints, si vous marchiez avec les rebelles, de vous poursuivre aussi vous-mêmes. Vous devez rester neutres ; ou, si vous voulez prendre parti, vous joindre plutôt à nous pour attaquer Corcyre. Vous êtes unis aux Corinthiens par un traité solennel ; & vous ne le fûtes jamais aux Corcyréens même par la plus simple treve. N'établissez pas une loi qui autorise à soutenir des peuples dans leur révolte. Vous le devez d'autant moins aujourd'hui, que, dans la révolte des Samiens (1), tout le Péloponèse délibérant si on leur donneroit du secours, & les avis étant partagés, nous nous déclarâmes hautement pour vous, & nous décidâmes qu'on devoit laisser à chacun le soin de châtier ses rebelles. Si vous soutenez les nôtres & si vous les secourez, on verra plusieurs des peuples qui vous sont soumis recourir à nos

(1) *Dans la révolte des Samiens.* Samos, île de la mer Egée, sur la côte d'Ionie. Nous lisons dans Thucydide que Samos étant en dispute avec Milet, au sujet de Priène, les Athéniens se déclarèrent contre Samos, qu'ils se l'assujétirent en y établissant le gouvernement démocratique : que cette ville ayant voulu secouer le joug, fut attaquée & réduite par Périclès.

armes ; enforte que ce sera porter une loi contre vous-mêmes plus encore que contre nous.

Voilà ce que nous avons à dire de nos droits , qui sont fondés sur les usages des Grecs. Nous croyons aussi , dans la conjoncture , devoir réclamer votre reconnoissance , & vous exhorter à payer de retour nos anciens services. Nous ne sommes ni des ennemis qui puissent en abuser pour vous nuire , ni des amis qui veuillent exiger trop de votre amitié. Dans la guerre des Eginetes (1), qui précéda celle des Perses , nous vous prêtâmes vingt navires d'une espece qui vous manquoit. Ce secours , & le service que nous vous rendîmes d'empêcher le Péloponèse de secourir Samos , vous firent vaincre les Eginetes & punir les Samiens. Et nous vous avons servis dans des circonstances où , marchant contre des ennemis mortels , on néglige tout par le desir de vaincre. On regarde alors comme ami celui qui nous seconde quand il auroit toujours été notre ennemi , & comme ennemi celui qui nous traverse quand il seroit notre ami , puisque même on

(1) Les Eginetes , un peu avant la guerre des Perses , eurent de violens démêlés avec les Athéniens. Ils se réunirent pour combattre l'ennemi commun qu'ils vainquirent à Salamine & à Platée. Mais , les guerres des Perses finies , les Athéniens se les assujettirent.

sacrifie ses intérêts propres à la vengeance du moment.

Rappelez-vous ces faits dont vous avez pour témoins les anciens de votre ville, & rendez-nous aujourd'hui la pareille, sans écouter ceux qui vous diront que ce parti est juste, mais ne seroit pas utile si vous aviez la guerre : comme s'il y avoit rien de plus utile que de reconnoître un bienfait & de ne pas commettre d'injustice. D'ailleurs, la guerre que vous font appréhender les députés de Corcyre pour vous rendre injustes & ingrats, est encore incertaine ; & vous devez craindre de vous faire des ennemis certains pour vous garantir d'une guerre douteuse. Au lieu de nous donner de nouveaux sujets de plainte, il est de votre sagesse de dissiper nos anciens mécontentemens dans l'affaire de Mégare (1). Un dernier service, même léger, rendu à propos, peut effacer une grande injure. Ne vous laissez pas tenter à l'offre qu'on vous fait d'une armée navale. Ne faire tort à personne procure une puissance plus solide, que de s'agrandir avec péril, en se laissant séduire par l'appât d'un avantage actuel. Voici

(1) *Dans l'affaire de Mégare.* Il s'agit probablement des querelles qu'Athènes eut avec Mégare, pour les sujets que nous verrons bientôt. Les Corinthiens probablement entre-
rent dans ces querelles.

précisément pour nous le temps dont nous parlions à Lacédémone , lorsque nous disions qu'il falloit laisser à chacun le soin de châtier ses rebelles. Nous réclamons aujourd'hui le même droit , nous vous prions de ne pas nous nuire par vos suffrages , puisque nous vous avons servis par les nôtres. Payez-nous de retour , puisque nous nous trouvons nous-mêmes dans une conjoncture où l'on est aussi flatté d'être secondé que mécontent d'être traversé. Ne recevez pas malgré nous les Corcyréens dans votre alliance , ne défendez pas des rebelles. Par-là , vous prendrez le parti le plus conforme & à l'honneur & à vos intérêts. —

Les Athéniens se déterminèrent en faveur des Corcyréens , les reçurent dans leur alliance , & firent avec eux une ligue seulement offensive : c'est-à-dire que , sans déclarer la guerre aux Corinthiens & sans rompre avec tout le Péloponèse , ils s'engagerent à secourir les Corcyréens si on les attaquoit. Ils envoyèrent donc dix galères , en chargeant le chef de ne pas combattre contre les Corinthiens , s'ils n'attaquoient l'île de Corcyre ou quelqu'autre place de leurs alliés , ce qu'ils ajoutoient pour ne pas rompre la trêve. Les Corinthiens attaquèrent les Corcyréens avec une flotte considérable ; il y eut un grand combat

naval où les deux partis s'attribuerent la victoire. Les Corcyréens étoient soutenus des dix galeres Athéniennes , & l'arrivée de vingt autres galeres durant le combat fit retirer les Corinthiens qui se croyoient déjà vainqueurs.

De cette guerre en naquit une autre qui donna sujet à la rupture entre Athenes & Corinthe , & ensuite à la guerre du Péloponèse. Potidée , ville de Thrace sur les confins de la Macédoine , étoit une colonie de Corinthe. Elle étoit alliée des Athéniens & leur payoit contribution. Ceux-ci donnerent ordre aux habitans de démolir leurs murailles du côté de Pallène , de remettre des otages , de renvoyer leurs gouverneurs ou magistrats qui étoient de Corinthe , & de n'en plus recevoir par la suite. Ils craignoient qu'ils ne les fissent révolter , & qu'ils n'entraînaient dans leur révolte le reste de leurs alliés de Thrace. Ces ordres , qu'Athenes avoit donnés , & qu'elle ne voulut point révoquer quelques représentations qu'on lui fît , hâterent la révolte qu'elle craignoit. Les Potidéens se révolterent , s'étant ligués avec plusieurs peuples , & comptant sur les Lacédémoniens qui leur promirent d'entrer dans l'Attique si on les attaquoit. Potidée fut assiégée vivement par terre & par mer ; & ce fut-là le sujet d'une rupture ouverte & d'une guerre déclarée. Les Athéniens s'offensoient de ce qu'on avoit fait

soulever une place de leurs alliés qui leur payoit contribution , de ce qu'on la maintenoit dans la révolte ; & les Corinthiens , de ce qu'on assiégeoit une de leurs colonies , défendue par des troupes du Péloponèse. Ceux-ci voyant le siege de Potidée , & craignant de perdre une ville de cette importance , sollicitèrent leurs alliés , & députèrent conjointement à Lacédémone pour se plaindre des Athéniens comme étant infracteurs de la paix. Les Lacédémoniens ayant assemblé leurs alliés & tous ceux qui avoient quelque plainte à faire contre Athenes , leur donnerent audience. Lorsque chacun eut parlé & eut exposé ses griefs , les Corinthiens voyant les esprits irrités , parlerent ainsi après tous les autres. Leur discours est surtout remarquable par un parallele piquant de ces deux républiques puissantes dont les rivalités causerent tant de maux dans la Grece.

Premier discours des députés de Corinthe aux Lacédémoniens.

Lacédémoniens , dirent-ils , la bonne-foi qui regne chez vous dans votre conduite publique & privée , vous empêche de croire ce qu'on peut vous dire au désavantage d'autrui , & , en maintenant le bon ordre dans l'intérieur de votre ville , elle vous rend moins propres à régler les affaires du dehors. Quoique nous vous ayons souvent annoncé les maux dont les Athéniens menaçoient le Péloponèse , nous n'avons jamais pu réussir à
vous

vous convaincre ; vous vous êtes toujours imaginé que nous avions un motif d'animosité personnelle. Aussi avez-vous attendu pour convoquer vos alliés , que nous eussions déjà souffert les injures de nos ennemis. Nous devons d'autant moins nous taire , que nous sommes plus fondés à nous plaindre de votre négligence & des outrages d'Athènes. Si les violences des Athéniens , dans la Grèce , n'étoient pas aussi publiques & aussi connues qu'elles le sont , il nous faudroit chercher des preuves : mais qu'est-il besoin de s'étendre , lorsque vous les voyez asservir les uns , menacer les autres , vos alliés sur-tout , & se préparer de loin à la guerre ? s'ils n'avoient réellement ce projet , se feroient-ils attaché malgré nous Corcyre , qui pouvoit fournir aux Péloponésiens une puissante flotte ? assiégeroient-ils Potidée , qui est un poste si important pour dominer dans la Thrace ?

C'est vous , Lacédémoniens , qui en êtes cause , vous qui immédiatement , après les guerres de Perse , leur avez laissé fortifier leur ville , & qui depuis avez souffert qu'ils l'environnassent de vastes murs (1) ; vous qui n'avez point cessé de priver de leur liberté , non-seulement ceux qu'ils ont asservis , mais encore à présent vos propres alliés.

(1) Voyez plus haut , page 237.

Car c'est moins à celui qui opprime qu'on doit imputer la servitude, qu'à celui qui, pouvant empêcher l'oppression ne l'empêche pas, sur-tout quand il se pare du titre honorable de libérateur de la Grece. A peine nous accorde-t-on enfin une assemblée, & on n'y convient pas même de ce qui n'est que trop notoire. Devroit-on, en effet, examiner les motifs de nos plaintes plutôt que les moyens de vengeance ? Ceux dont nous nous plaignons, bien plus décidés, attaquent sur le champ & sans délai des hommes toujours irrésolus. On fait comment la république d'Athenes empiete sans cesse sur les possessions d'autrui. Elle aura moins de hardiesse, si elle croit que c'est faute de lumières que vous ignorez ses desseins : mais si elle se persuade que c'est avec pleine connoissance que vous la laissez agir, elle deviendra plus entreprenante. Vous êtes les seuls des Grecs qui restiez tranquilles, & qui pensiez devoir combattre vos ennemis moins par la force des armes que par les lenteurs de la patience ; vous êtes les seuls qui attendiez pour les attaquer qu'ils soient devenus plus forts & plus puissans. La réputation d'hommes prudens & sages dont vous avez pu jouir, étoit, sans doute, usurpée. Nul n'ignore que les Perses sont venus des extrémités du monde jusques dans le Péloponèse, avant que vous allassiez à leur rencontre avec un courage digne de vous : &

aujourd'hui vous fermez les yeux sur les démarches des Athéniens, qui ne viennent pas de loin comme les Perses, mais qui sont à vos portes. Vous pourriez les aller attaquer vous-mêmes; vous aimez mieux repousser leurs attaques, & courir des risques en ne les combattant qu'après qu'ils auront acquis de plus grandes forces. Vous savez toutefois que les Barbares ont été malheureux en grande partie par leur imprudence; & que, si nous avons déjà eu quelques avantages sur les Athéniens, c'est à leurs fautes plus qu'à vos secours que nous les devons. L'espoir d'être défendu par vous en a déjà perdu plusieurs, qui, comptant sur votre assistance, se sont trouvés pris au dépourvu. Et ne croyez pas que ce soit ici l'invective de la haine plutôt que les reproches de l'amitié. On reprend un ami qui fait des fautes; on s'élève sans ménagement contre un ennemi qui commet des injustices. D'ailleurs, nous nous croyons d'autant plus en droit de nous plaindre, qu'il s'agit pour Corinthe des intérêts les plus essentiels. On diroit que vous y êtes insensibles, que vous n'avez jamais considéré à quels rivaux vous avez affaire, & combien ils ont d'avantages sur vous.

Pleins de génie & d'action, les Athéniens sont aussi vifs pour former des entreprises nouvelles que pour les exécuter : uniquement attentifs à

conserver , les Lacédémoniens ne peuvent rien imaginer de nouveau , ni même pourvoir aux choses les plus nécessaires. D'autant plus entreprenans qu'ils sont plus foibles , d'autant plus hardis qu'ils ont plus à craindre , les Athéniens montrent toujours dans le péril la plus grande confiance : vous , au contraire , vous n'usez pas de toutes vos forces ; timides lors même que vous êtes le plus assurés de réussir , vous croyez ne pouvoir jamais échapper au danger. Aussi actifs que vous êtes lents , vos adversaires se transportent par-tout tandis que vous restez immobiles ; ils croient qu'il y a à gagner pour eux de s'éloigner de leur ville , tandis qu'en portant la guerre hors du Péloponèse , vous appréhenderiez de perdre votre bien propre. Vainqueurs , ils cherchent à tirer le plus grand parti de leur victoire ; vaincus , leur défaite ne peut les abattre. Leur génie & leurs personnes sont toujours au service de l'état , ils les lui consacrent sans réserve. Echouer dans un projet de conquête , c'est pour eux comme s'ils se voyoient dépouiller de leurs propres possessions. Ce qu'ils ont conquis ne leur paroît rien auprès de ce qu'ils espèrent conquérir. Le succès vient-il à leur manquer , l'espoir ne les abandonne pas , & ils ont bientôt réparé leurs pertes. Telle est leur promptitude dans l'exécution , que pour eux seuls desirer c'est posséder. Impatiens de parvenir à leur but , jamais

les dangers & les travaux ne les effraient. Ils jouissent peu de ce qu'ils possèdent , parce qu'ils brûlent d'acquérir toujours. Nulle fête (1) ne les retient dans leur ville ; ils pensent que servir la patrie , c'est servir les dieux. Le travail le plus pénible leur est moins à charge qu'une oisive tranquillité. Enfin on peut dire qu'ils sont nés pour n'être jamais en repos & pour n'y point laisser les autres.

Avec des voisins aussi dangereux , ô Lacédémoniens , vous temporisez sans cesse : vous vous persuadez que , pour être parfaitement juste & tranquille , il ne suffit pas d'être éloigné de commettre l'injustice , en annonçant qu'on est incapable de la souffrir ; il faut encore , & ne faire de mal à personne , & ne repousser l'injure que quand on est attaqué. Vous auriez de la peine à vous soutenir , quand même vous auriez près de vous des peuples qui vous ressemblerent : mais avec des

(1) *Nulle fête.* . . . L'orateur fait allusion au scrupule des Lacédémoniens qui , pendant la célébration de leurs fêtes , ne pouvoient se déterminer à quitter leur ville. Ce scrupule leur fit manquer la bataille de Marathon , & négliger beaucoup d'affaires importantes. Au reste , les Athéniens étoient alors aussi actifs qu'ils étoient lents du temps de Démosthène : il falloit toute la véhémence de celui-ci pour réveiller leur paresse , & les tirer de leur inaction.

Athéniens , avec un peuple tel que je viens de le dépeindre , vos mœurs sont trop antiques. Dans la politique , comme dans les arts , les nouvelles inventions ont l'avantage. On peut garder ses anciennes maximes , quand on jouit d'un parfait repos ; mais , à mesure que les affaires se multiplient , il faut multiplier les nouveaux expédiens. Aussi , grâce à leur activité , les Athéniens ont vu chez eux beaucoup plus de changemens utiles qu'il n'y en a jamais eu chez vous.

Sortez donc enfin de votre inaction : vous en avez pris l'engagement , secourez les autres Grecs , & sur-tout Potidée. Faites au plutôt une incursion dans l'Attique ; craignez de livrer à ses plus grands ennemis un peuple qui vous est uni par l'amitié & par le sang ; ne forcez pas Corinthe de recourir par désespoir à d'autres alliances. Sans doute , nous ne serions coupables ni devant les dieux vengeurs des sermens , ni devant les hommes témoins de votre conduite. S'attacher à de nouveaux amis , parce qu'on est abandonné des anciens , ce n'est pas rompre les traités ; celui-là seul les rompt , en effet ; qui refuse du secours à ceux qu'il s'est engagé de secourir. Soyez ardens à nous défendre , & nous vous resterons fideles : car nous ne pourrions changer sans crime , ni trouver ailleurs des amis qui nous conviennent davantage. Prenez donc enfin une sage résolution ;

& faites en sorte de ne pas laisser à vos enfans le Péloponèse moins puissant que vous ne l'avez reçu de vos pères. —

Ainsi parlèrent les Corinthiens. Il se trouvoit par hasard à Lacédémone des députés d'Athènes, qui, pour empêcher qu'on ne fît rien avec précipitation en une affaire de cette importance plutôt que pour justifier leur ville, puisqu'ils n'étoient pas venus pour ce sujet, demandèrent aux magistrats la permission de parler au peuple (1). L'ayant obtenu, ils commencèrent en ces termes :

A notre départ d'Athènes, ô Lacédémoniens ! nous pensions venir délibérer avec vous sur les intérêts de notre république, & non entrer en discussion avec vos alliés : mais informés des plaintes que font retentir contre nos prétendus excès les députés des villes du Péloponèse, nous voulons, non point nous justifier devant vous, comme devant leurs juges & les nôtres (vous ne l'êtes pas), mais vous prémunir, dans une

Discours des députés d'Athènes aux Lacédémoniens.

(1) *De parler au peuple.* La constitution lacédémonienne étoit mêlée des trois gouvernemens. Certaines affaires se traitoient devant le peuple, d'autres devant le sénat : les rois n'avoient presque d'autorité qu'à la guerre où ils commandoient les troupes.

affaire aussi importante , contre la violence de leurs avis & la précipitation de vos jugemens : & en même temps , pour répondre à leurs calomnies , nous tâcherons de faire voir que notre république n'est pas moins digne des avantages qu'elle possède que de la considération qu'elle croit mériter.

Est-il besoin de remonter à des temps fort anciens , & de vous citer des faits dont vous ne pouvez être instruits que par oui-dire ? Quant à nos exploits contre les Perses , ils sont trop illustres & trop connus pour nous en taire. Nous en ferons le récit , dussions-nous ennuyer , l'ayant déjà répété tant de fois. Nous avons affronté les périls pour l'utilité de la Grece ; vous avez recueilli avec les autres les fruits de notre bravoure : serions-nous privés du foible avantage d'en rappeler brièvement la mémoire ? C'est moins pour obtenir une grace que nous le ferons , que pour vous faire sentir quels ennemis vous aurez à combattre , si vous prenez mal votre résolution.

Je dis donc qu'à Marathon nous avons soutenu seuls le choc des Barbares , & qu'à leur retour dans la Grece , nous voyant hors d'état de leur résister sur terre , nous nous sommes tous mis en mer pour les combattre à Salamine : ce qui les empêcha de faire voile vers le Péloponèse , & d'en ruiner , les unes après les autres , les villes qui

n'auroient pu se secourir mutuellement contre une flotte nombreuse. La conduite même de notre ennemi démontre la supériorité de nos vues. Vaincu sur mer, il se retira avec la plus grande partie de son armée, & par sa retraite il prouva que le salut des Grecs dépendoit de leurs forces maritimes. Or, je le demande : qui a plus contribué que nous à la victoire navale, soit par le nombre des vaisseaux que nous avons fournis, soit par le génie du chef que nous avons envoyé, soit par l'assurance que nous montrâmes dans le péril ? Sur trois cents vaisseaux, près de deux cents étoient à nous. On doit sur-tout à Thémistocle, notre général, d'avoir livré la bataille dans un détroit, ce qui sauva incontestablement toute la Grece. Aussi vous rendîtes vous-mêmes hommage à son mérite, & jamais étranger ne fut reçu à Lacédémone avec autant de distinction. Et quelles furent, dans ces temps d'alarme, notre ardeur & notre intrépidité ? Nous ne recevions aucun secours sur terre ; depuis l'entrée de la Grece jusqu'à nos portes, tout étoit soumis & asservi : après avoir brûlé nous-mêmes nos demeures, désertant notre ville, occupés des intérêts de nos alliés, craignant de leur devenir inutiles par notre dispersion, nous avons pris le parti de nous mettre en mer & de combattre, sans nous offenser de ce que vous tardiez à venir nous défendre.

Ainsi nous prétendons que nous vous fûmes alors d'un aussi grand secours que vous nous avez pu l'être. Quoique vos villes ne fussent pas endommagées, quoique vous fussiez certains de les retrouver après le combat, vos périls seuls & non les nôtres, vous ont avertis de les quitter, & vous n'êtes venus nous secourir que quand Athenes n'existoit plus. Nous, au contraire, nous avons déserté notre ville ruinée de nos propres mains, parce qu'elle ne nous offroit que de trop foibles ressources; & bravant le danger, nous nous sommes sauvés nous-mêmes, nous vous avons sauvés avec courage. Si, à l'exemple de quelques autres Grecs, appréhendant pour notre pays; nous nous fussions d'abord réunis aux Perses; ou du moins, si, nous croyant perdus, nous n'eussions pas pris la résolution généreuse de nous mettre en mer, vous n'auriez pu livrer la bataille faute de vaisseaux, & le roi barbare eût complètement réussi sans beaucoup d'effort (1).

Tant d'ardeur & d'intelligence dans des conjonctures critiques, ne devoient-ils donc pas, ô Lacédémoniens! empêcher les Grecs de nous porter une si violente envie pour l'empire dans la Grece, récompense de nos travaux? Cet empire

(1) On peut voir en leur lieu tous les faits qui précèdent; dans l'abrégé d'Hérodote.

que nous méritions , nous ne l'avons pas ravi de force : c'est sur votre refus de garder les armes , pour compléter la défaite des Perses , que les alliés ont eu recours à nous , & nous ont pressés de nous mettre à leur tête. Mais ce qui nous a obligés d'appesantir un peu le joug du commandement , c'est la crainte , l'honneur & notre propre avantage. En butte à la haine de plusieurs peuples de la Grece , forcés d'en réduire quelques-uns qui s'étoient déjà révoltés , devenus suspects à vous , Lacédémoniens , qui nous étiez aussi contraires que vous aviez été nos amis , nous trouvions peu sûr de relâcher de notre autorité , & de nous exposer aux risques de voir les peuples abandonner notre parti pour passer dans le vôtre. Non , on ne fit jamais un crime à personne de ménager ses intérêts dans des circonstances difficiles. Vous-mêmes , je le demande , ne consultez-vous pas votre propre utilité dans la manière dont vous gouvernez les villes du Péloponèse ? Et si d'abord , étant toujours restés les chefs de la Grece , vous eussiez vu , ainsi que nous , les peuples mécontents de votre empire , nous pouvons l'affurer , vous n'auriez pas moins appesanti le joug , & vous auriez été obligés de gouverner avec rigueur , ou de craindre pour vous-mêmes. Nous n'avons donc rien fait qui doive surprendre , rien qui ne s'accorde avec la nature de l'homme , soit en acceptant

le commandement qui nous étoit offert , soit en craignant de relâcher de sa force ; les plus puissans motifs , je le répète , la crainte , l'honneur , notre propre utilité , nous y contraignoient. On a vu de tout temps , ce n'est pas nous qui en avons établi l'usage , on a vu le plus foible dominé par le plus fort. Nous nous croyons dignes de commander ; & vous nous avez jugés tels jusqu'à ce jour , où , ne songeant en effet qu'à vos intérêts , vous vous parez des grands principes de la justice : principes qui n'empêcherent jamais de s'agrandir lorsqu'on avoit la force en main. On doit des éloges à tous ceux qui , jaloux de commander par une suite de ce penchant qui n'est que trop naturel , ne se sont pas montrés aussi injustes que sembloit le comporter leur puissance. Oui , nous pensons que d'autres , à notre place , feroient bientôt regretter notre modération.

Mais c'est cette modération-là même qui , sort injustement , nous attire plus de reproches que d'éloges : c'est parce que nous nous réduisons à plaider avec nos alliés , & à juger chez nous les contestations réciproques selon des loix justes , que nous passons dans leur esprit pour aimer les débats judiciaires : aucun d'eux ne réfléchit pourquoi la plupart de ceux qui gouvernent , & qui traitent leurs inférieurs avec moins de réserve & d'égards , n'encourent pas ce reproche. Quand

on peut employer la force, a-t-on besoin de recourir au droit ? Si quelqu'un des peuples, accoutumés à être traités par nous comme égaux, vient, contre son attente, à sentir le poids du pouvoir absolu ou d'une justice rigoureuse, il nous fait moins de gré de tous les avantages que nous lui laissons, qu'il ne sent de peine du peu que nous lui ôtons ; & il nous pardonne moins que si, sans égard pour la loi, nous eussions agi d'abord par voie d'autorité. Lui-même, dans ce dernier cas, n'auroit pu disconvenir que la faiblesse naturellement ne doive céder à la force. Oui, sans doute, on est plus irrité, pour l'ordinaire, de l'injustice d'un égal que de la violence d'un maître : l'une paroît être l'effet de la passion ; l'autre, le joug de la nécessité. Les Grecs ont éprouvé de plus grands maux sous la domination des Perses, & néanmoins ils les supportoient. Notre empire leur est à charge ; cela doit être : la domination du moment paroît toujours la plus pesante. Si, après nous avoir détruits, vous commandiez à votre tour, peut-être ne conserveriez-vous pas long-temps cette affection des Grecs que vous ne devez qu'à la crainte qu'ils ont de nous. Oui, vous la perdriez bientôt si vous manifestiez aujourd'hui les mêmes sentimens que vous fîtes paroître lors de la guerre des Perses, dans le peu d'instans où vous avez joui de l'empire.

Vos loix & vos coutumes ne peuvent compatir avec celles des autres Grecs ; & les gouverneurs (1) que vous envoyez dans les villes , ne suivent ni vos usages , ni ceux du reste de la Grece.

Délibérèz donc lentement comme dans une affaire sérieuse ; & trop sensibles aux plaintes de vos alliés , n'allez pas , pour vous prêter à leur passion , vous susciter à vous-mêmes des peines sans nombre. Avant que d'entreprendre la guerre , considérez-en tous les hasards , & les événemens divers qui l'accompagnent lorsqu'elle se prolonge. Nous sommes encore , vous & nous , également éloignés des périls où elle expose , & il est incertain de quel côté penchera la fortune. Quand on s'engage témérairement dans une expédition , on commence presque toujours par où l'on devroit finir : on agit d'abord , & ce n'est qu'après les malheurs qu'on réfléchit. Nous n'avons point encore fait cette faute ni les uns ni les autres : tandis qu'il en est temps , je vous en avertis , ô Lacédémoniens ! craignez de rompre la treve &

(1) Les Athéniens cherchoient à établir le gouvernement démocratique dans toutes les villes de leur domination , & les Lacédémoniens le régime aristocratique. Ceux-ci y envoyoient souvent des gouverneurs qu'on appelloit *armostes*.

de violer les sermens , traitez avec nous à l'amiable , ainsi que les conventions l'exigent. Sinon , prenant à témoins les dieux vengeurs du parjure , nous tâcherons de repousser d'injustes agresseurs , & nous nous défendrons par les mêmes voies qu'on nous aura attaqués. —

Les Lacédémoniens ayant entendu les plaintes des uns & la justification des autres , firent retirer tout le monde pour délibérer. Le plus grand nombre opinoient pour la guerre ; mais leur roi Archidame , homme sage & expérimenté , parla ainsi :

Lacédémoniens , j'ai déjà vu bien des guerres , & parmi vous il en est plusieurs de mon âge qui en ont vu aussi : nous ne devons donc pas , ainsi que tant d'autres qui manquent d'expérience ; désirer la guerre comme quelque chose d'avantageux & de sûr. Quant à celle dont il est question aujourd'hui , on trouvera qu'elle est très-importante , si on y réfléchit attentivement. Pour combattre des habitans du Péloponèse , nos voisins , nous avons suffisamment de ressources , & nous pouvons nous transporter aisément chez eux : mais lorsqu'il s'agit d'un peuple éloigné , aussi habile dans la marine que bien pourvu de tout ; d'un peuple où l'état & les particuliers sont riches ;

Disc. d'Archidame , roi de Lacédémone , aux Lacédémoniens.

qui ne manque ni de vaisseaux , ni de chevaux , ni d'armes , qui compte plus d'hommes qu'aucun pays de la Grece , & beaucoup d'alliés tributaires ; devons-nous entreprendre la guerre légèrement ? Et sur quoi compterions-nous pour attaquer de tels ennemis à la hâte & sans être bien préparés ? Sur le nombre de nos vaisseaux ? Mais nous en avons beaucoup moins qu'eux , & il nous faudra du temps pour mettre sur pié des flottes qui répondent aux leurs. Sur nos ressources pécuniaires ? Mais nous leur cédon's bien plus encore dans ce point , puisque nous n'avons pas d'argent en réserve , & que nous ne pouvons prendre dans la bourse des particuliers. Nous aurons peut-être de la confiance , parce qu'ayant de meilleures troupes pesantes & en plus grand nombre , nous pouvons faire des incursions dans le pays ennemi & le ravager. Mais les Athéniens ont hors de chez eux une grande étendue de pays dont ils disposent , & le commerce maritime peut leur procurer ce qui leur manque. Que si nous voulons attirer à nous les alliés d'Athenes , il faudra les secourir avec une flotte , puisque la plupart habitent des îles. Que gagnerons-nous donc à prendre les armes ? Si nous n'avons pas la supériorité sur mer , ou si nous n'interceptons pas les revenus qui servent à l'entretien de la marine athénienne , nous aurons toujours du désavantage. Et nous
ne

ne pourrons même sans honte , dans le cours des expéditions , rechercher la paix , sur-tout si nous paroissions être les agresseurs. Ne nous flattons pas , en ravageant l'Attique , de terminer promptement la guerre ; je crains plutôt qu'elle ne se prolonge , & que nous n'en la transmettions à nos enfans : car , sans doute , de l'humeur dont je connois les Athéniens , ils ne seront pas esclaves des fruits de leurs champs , & ne se laisseront pas effrayer par nos incursions , comme un peuple nullement aguerri.

Ne soyons pas toutefois indifférens aux injures qu'ils ont faites à nos alliés , & n'hésitons pas à dévoiler leurs mauvais desseins ; mais avant de faire marcher nos troupes , envoyons chez eux pour nous plaindre ; & , sans paroître fermer les yeux sur leurs injustices , n'annonçons pas trop ouvertement la guerre. Cependant nous disposerons nos forces ; & nous appuyant de l'alliance des Grecs & des Barbares , nous chercherons à nous procurer des subsides & des vaisseaux. Lorsqu'on est attaqué , comme nous le sommes , par un peuple ambitieux , il est permis de se défendre même avec le secours des Barbares. Mettons aussi en ordre nos propres finances. Si les Athéniens écoutent nos députés , à la bonne heure : sinon , après deux ou trois ans , quand nous serons bien pourvus de tout , nous marcherons contre eux.

si nous le jugeons à propos. Peut-être, s'ils voient déjà nos préparatifs, & s'ils entendent des raisons non moins fortes, que nos armes, ils se rendront d'autant plus volontiers, que leurs champs ne sont pas encore ravagés, ni leurs biens pillés. Leur territoire doit être pour vous un gage de leur foi, & un gage d'autant plus sûr, qu'il est cultivé avec plus de soin. Nous devons l'épargner le plus long-temps que nous pourrons, & appréhender de rendre ses possesseurs plus difficiles à vaincre en les jettant dans le désespoir. Que si, animés par les plaintes de nos alliés, nous le ravageons avant d'avoir fait de bons préparatifs, prenez garde que ce parti ne soit aussi peu honorable que peu avantageux pour le Péloponèse. On peut aisément faire cesser les plaintes des villes & des particuliers; mais il ne sera point aussi facile de terminer honorablement une guerre que nous aurons entreprise tous ensemble pour les intérêts d'un seul peuple, une guerre dont l'issue & la durée seront incertaines.

Et qu'on ne juge pas que c'est une lâcheté dans plusieurs peuples réunis, de différer à attaquer une seule ville. Les Athéniens ont un grand nombre d'alliés qui leur paient tribut; & la guerre ne demande pas seulement des armes, mais des subsides, sans quoi les armes sont inutiles. Les habitants du continent en ont sur-tout besoin contre

les habitans des côtes. Disposons donc d'abord nos finances, & ne nous pressons point, par condescendance pour nos alliés, de lever l'étendart de la guerre. Comme c'est nous principalement qui répondrons des suites, nous devons les prévoir à loisir, sans rougir de ces délais & de ces lenteurs qu'on nous reproche. Si vous commencez trop tôt, vous finirez plus tard, parce que vous ne serez pas suffisamment préparés. Jamais ville ne fut aussi libre, aussi illustre que la nôtre : c'est peut-être à une sage circonspection que nous sommes redevables de cet avantage. C'est à elle, en effet, que nous devons d'être les seuls qu'on ne vit jamais ni insolens dans les succès, ni abattus dans les disgraces. Si on emploie les louanges pour nous précipiter dans les périls contre notre sentiment, nous ne nous laissons point prendre à cet appât. De vains reproches, si on veut nous exciter par ce moyen, ne nous feront pas sortir de notre tranquillité. La sagesse dont nous nous piquons, nous rend à la fois courageux & prudents. Courageux, parce que la sagesse est toujours accompagnée d'une certaine pudeur, & que la pudeur, qui ne peut souffrir la honte, produit la bravoure : prudents, parce que la sage austérité avec laquelle on nous élève, nous apprend à respecter les loix & à leur obéir. Peu jaloux des talens inutiles, nous n'avons pas recours aux

navires ; nous , nous avons de fideles alliés , que nous ne devons pas livrer à leurs ennemis , mais venger sur le champ , sans abandonner à de simples discussions le sort de peuples qui ne sont point outragés par de simples paroles. Et qu'on ne vienne pas nous exhorter à délibérer , nous qui sommes offensés ; c'est plutôt à ceux qui offensent à délibérer long-temps avant que de commettre l'injustice. Ainsi , Lacédémoniens , décidez la guerre avec un courage digne de Sparte ; n'attendez pas qu'Athenes devienne plus puissante : n'abandonnons pas nos alliés , mais marchons , avec le secours des dieux , contre les hommes injustes qui les attaquent. —

Il fut déclaré , d'après l'avis de Stenelaïdas , que la treve étoit rompue : on fit rentrer les alliés , & on leur dit qu'on pensoit que les Athéniens étoient infraçteurs du traité , mais qu'il falloit assembler tous les autres alliés , afin de décider la guerre d'un commun consentement. C'est ici que Thucydide place la digression qu'il juge nécessaire pour remplir le vuide entre son histoire & celle d'Hérodote. Après cette digression , dont nous avons donné l'extrait plus haut , il reprend le cours des événemens.

Les Lacédémoniens ayant déclaré hautement , que la treve étoit rompue , envoyèrent consulter

L'oracle de Delphes , qui leur répondit , à ce qu'ils dirent , qu'en faisant la guerre de toutes leurs forces ils remporteroient la victoire , & qu'Apollon les aideroit , soit qu'ils l'en priaissent ou non. Ils assemblerent une seconde fois leurs alliés pour prendre leurs avis , & la plupart conclurent à la guerre. Lorsque tous les autres eurent parlé , les Corinthiens , qui les avoient sollicités en particulier à prendre cette résolution , leur adressèrent ce discours :

Généreux alliés , nous ne reprocherons plus aux Lacédémoniens , & de ne pas nous rassembler pour déterminer la guerre , & de n'y être pas décidés eux-mêmes. Peu satisfaits de bien régler leur république , les chefs des confédérés doivent , sans doute , veiller aux intérêts communs avec un soin qui réponde à la considération dont ils jouissent. Il seroit inutile d'avertir ceux d'entre nous qui ont eu des démêlés avec Athenes , d'être en garde contre son ambition ; mais il faut apprendre à ceux qui sont éloignés des côtes & avancés dans les terres , que , s'ils négligent de secourir les villes maritimes , il leur sera plus difficile de transporter ailleurs les productions de leur pays , & de se procurer les biens dont la mer enrichit le continent. Ils jugeroient mal des affaires présentes , s'ils croyoient qu'elles ne les

Second discours des députés de Corinthe dans l'assemblée des Lacédémoniens.

regardent pas : qu'ils soient bien persuadés que ; s'ils abandonnent les habitans des côtes , le péril viendra jusqu'à eux , & qu'il est aussi question de leurs intérêts propres. Balanceroient-ils donc à rompre la paix pour entreprendre la guerre ? Le sage se tient en repos lorsqu'on ne l'attaque point , mais il court hardiment aux armes pour se défendre lorsqu'on l'y oblige. S'il réussit , il s'arrête , & souscrit sans peine à des conditions raisonnables. Ni les succès de la guerre ne peuvent l'enivrer , ni les douceurs de la paix lui faire dévorer une injustice. Celui que le plaisir du repos tient dans l'inaction , se verra bientôt arraché aux charmes de cette molle indolence qui enchaînoit tous ses mouvemens. Celui que les prospérités militaires enorgueillissent , ne voit pas qu'il est emporté par une ardeur trompeuse. Un projet insensé réussit quelquefois , parce que l'ennemi est encore moins sage : au contraire , des mesures qui sembloient infaillibles ont souvent la plus triste issue. Il est rare qu'on ait dans l'action l'ardeur & la hardiesse qu'on montrait dans la délibération. On délibère loin du danger ; la frayeur glace le courage lorsque le péril presse. Pour nous , nous ne manquons pas aujourd'hui de motifs pour susciter la guerre ; c'est après beaucoup d'injures reçues que nous prenons les armes , & nous les déposerons volontairement dès que nous nous serons fait justice.

Tout nous promet la victoire ; d'abord , le nombre de nos troupes , & des troupes aguerries ; ensuite , notre accord parfait pour exécuter les ordres des commandans. Quant à la marine , dans laquelle les Athéniens sont supérieurs , nous équiperons une flotte avec nos propres finances jointes aux fonds des trésors de Delphes & d'Olympie (1). Notre crédit nous mettra en état d'attirer à nous , par l'appât d'une plus forte paie , les matelots étrangers au service d'Athènes ; & l'on fait que les principales forces de cette république consistent dans des troupes soudoyées. Nous qui comptons plus de soldats que nous ne levons de subsides , nous n'avons rien à craindre de semblable. Que les Athéniens essuient une seule défaite navale , comme ils peuvent l'essuyer , c'en est fait d'eux : s'ils résistent , nous aurons du temps pour nous former à la marine ; & dès que nous aurons leur habileté , nous l'emporterons , sans doute , par la bravoure. L'avantage que nous avons reçu

(1) Les Lacédémoniens avoient plusieurs alliés hors du Péloponèse , entre autres les habitans de la Phocide. Ceux-ci étoient maîtres du temple de Delphes , où étoient accumulées des richesses immenses , dont on pouvoit se servir dans le besoin. Il y avoit aussi de riches trésors à Olympie , ville d'Elide , près de laquelle se célébroient les jeux olympiques. Cette ville étoit dans le Péloponèse & sous la main de Lacédémone.

de la nature , ils ne pourront l'acquérir par l'exercice ; celui qu'ils doivent à l'expérience & dans lequel ils se distinguent , il faut nous le donner nous-mêmes pour notre industrie. Nous nous ferons une caisse militaire en contribuant de nos fortunes : car , tandis que leurs alliés ne se lassent pas de contribuer pour éterniser leur servitude , nous conviendrait-il de ne vouloir rien sacrifier pour repousser leurs attaques , pour maintenir contre eux notre liberté , & empêcher que les biens mêmes dont ils nous dépouilleroient ne servent à notre malheur ? Il est encore d'autres moyens de réussir ; la révolte de leurs alliés , qui fera tarir ces revenus , source de leur puissance ; la facilité de construire des forts dans leur pays (1) , & mille autres avantages qu'on ne peut encore prévoir. La guerre ne suit pas toujours la route qu'on lui a tracée ; elle trouve d'elle-même mille expédients suivant les occasions. Quiconque fait profiter de ces occasions avec le sang-froid de la sagesse , est plus assuré du succès que celui qui s'empporte , & qui se perd lui-même par sa témérité.

(1) *De construire des forts dans leur pays.* Durant le cours de la guerre , les Lacédémoniens construisirent réellement un fort à Décélée , d'où ils incommodèrent beaucoup les Athéniens.

Penfons encore que , fi nous avions des démêlés entre nous pour des limites , nous pourrions chacun nous défendre. Mais les Athéniens font auffi puiffans que nous tous réunis , & le font plus que chacun de nous pris féparément. Si donc nous négligeons de nous liguier pour les repouffer de concert , ils nous vaincront fans peine les uns après les autres. Et notre défaite , je ne crains pas de le dire , emporte évidemment la fervitude ; ce qui pour des Péloponéfiens eft horrible même à penfer. Oui , il feroit honteux que tant de villes fuflent affervies par une feule. On jugeroit que nous avons mérité ce traitement , & que nous portons la peine d'une injuftice ou d'une lâcheté : on jugeroit que nous avons dégénéré de nos peres au point de ne pouvoir nous affurer à nous-mêmes une liberté qu'ils ont procurée à toute la Grece ; & que nous , qui prétendons détruire la tyrannie dans chaque ville , nous laiflons établir celle d'Athenes dans tout le Péloponèfe , fans faire attention qu'une telle conduite nous attire les reproches déshonorans d'imprudence , de molleffe , de négligence. Vous ne vous êtes pas mis à l'abri de ces reproches par cet efprit de tranquillité qu'on décoroit du nom de fageffe , mais qu'on a appelé d'un nom contraire , depuis qu'il a perdu plufieurs de ceux qu'il avoit féduits. Mais pourquoi fe répandre en plaintes fur le paffé plus

qu'il n'est utile pour la conjoncture ? Réglez comme il faut le présent , ne négligez rien pour l'avenir , & ne vous refusez à aucune peine , puisqu'il est dans vos maximes d'acquérir des vertus par le travail. Que les richesses & la puissance par où vous surpassez vos peres , ne vous fassent point changer vos usages , & perdre dans le faste ce que vous avez acquis par une utile pauvreté. Entreprenez la guerre avec d'autant plus de confiance , qu'Apollon lui-même par son oracle (1) a promis de vous secourir , & que tout le reste de la Grece vous secondera par crainte ou par intérêt. Vous ne romprez pas les premiers la treve ; une treve que le dieu déclare avoir déjà été enfreinte , puisqu'il vous conseille la guerre ; vous en prendrez plutôt la défense contre les infraçteurs : car ce sont ceux qui commencent l'attaque , & non ceux qui la repoussent , qui rompent les traités.

Ainsi , puisqu'à tous égards vous pouvez , sans honte , prendre les armes ; puisque nous vous y exhortons d'un commun accord ; puisqu'il est certain que c'est l'intérêt des villes & des particuliers , ne balancez pas à secourir Potidée , une ville où des Doriens sont assiégés par des Ioniens (2) ,

(1) Voyez plus haut , page 279.

(2) *Des Doriens* , les Potidéens , Doriens d'origine par

ce qui est sans exemple ; ne balancez pas à mettre en liberté les autres Grecs. Il ne vous est plus possible de différer : les uns sont déjà attaqués , & les autres ne tarderont pas à l'être , si l'on fait que nous nous sommes assemblés pour venger leurs injures , sans que nous osions l'entreprendre. Convaincus que vous êtes dans le cas de la nécessité , & que nous vous donnons le meilleur conseil , décidez , généreux alliés , décidez la guerre dès à présent. Loin d'en craindre les hasards , espérez qu'elle vous procurera une paix durable : la guerre assure le repos , mais le repos n'éloigne pas la guerre. Enfin , trop certains qu'Athènes veut s'affujettir toute la Grece , qu'elle domine déjà plusieurs de ses peuples , & se dispose à dominer le reste , marchons contre elle pour l'humilier & la réduire ; assurons pour toujours notre tranquillité , & rendons la liberté à ceux des Grecs à qui on l'a ravie. —

Animés par ce discours des Corinthiens , tous les alliés se décidèrent pour la guerre , & elle fut résolue d'un commun consentement. On employa une année à faire de grands préparatifs avant que d'entrer dans le pays ennemi. Après quoi , on

Corinthe dont ils étoient colonie. *Par des Ioniens , par les Athéniens , qui étoient d'origine Ionienne.*

envoya des députés à Athenes pour se plaindre de l'infraction des traités , afin d'avoir plus de prétexte de faire la guerre. Cette premiere ambassade se passa à se reprocher mutuellement des sacrileges. Comme les Athéniens reprochoient, entre autres choses , aux Lacédémoniens d'avoir profané le temple de Pallas en y laissant mourir Pausanias , & que les Lacédémoniens , pour se justifier , accusoient Thémistocle de la même trahison pour laquelle ils avoient fait périr leur prince ; Thucydide prend de-là occasion de raconter la fin malheureuse des deux plus grands personnages de ce temps-là.

Nous avons vu que l'orgueil insupportable de Pausanias , à l'égard des alliés , l'avoit fait rappeler à Lacédémone. Il y fut convaincu par une lettre écrite de sa main , d'avoir des intelligences avec le roi de Perse : les éphores donnerent des ordres pour qu'on l'arrêtât ; car ils avoient ce droit. Le prince , qui en fut informé , se refugia dans un temple de Pallas. On en fit murer les portes , on plaça des gardes à l'entour , & on le laissa mourir de faim..

Pour Thémistocle , banni du ban de l'ostracisme , il s'étoit retiré à Argos. Sur les accusations des députés de Lacédémone , les Athéniens envoyèrent pour se saisir de sa personne ; mais instruit à temps qu'on avoit dessein de le prendre ,

il se sauva à Corcyre qui lui avoit quelque obligation. Les Corcyréens, qui craignoient d'en-courir en même temps la haine d'Athenes & de Lacédémone, ne pouvant le garder dans leur ville, le firent passer du moins en sûreté dans la Thesprotide. Toujours poursuivi, il se refugia chez Admete, roi des Molosses, qu'il avoit des-servi autrefois auprès des Athéniens; mais il comptoit sur la générosité de ce prince. Il lui représenta qu'il ne devoit pas se venger d'un mal-heureux exilé, parce qu'il s'étoit opposé à ses demandes auprès du peuple d'Athenes : qu'il n'y avoit pas de noblesse, qu'il n'y auroit aucune gloire à accabler un ennemi sans forces & sans défense : que d'ailleurs le service qu'Admete avoit demandé autrefois aux Athéniens, n'intéressoit pas sa conservation; mais qu'aujourd'hui on pour-suivoit Thémistocle pour le faire mourir, & que le livrer à ceux qui vouloient se saisir de sa per-sonne, c'étoit le livrer à la mort. Touché de ce discours, le roi des Molosses refusa de livrer son suppliant; il le fit mener à Pydna, ville qui appar-tenoit aux Macédoniens. Thémistocle, après plu-sieurs aventures, se transporta à Ephese, & avan-çant dans le pays, accompagné d'un Perse qui demeuroit sur la côte, il écrivit à Artaxerxès, fils de Xerxès, nouvellement monté sur le trône, une lettre conçue en ces termes :

Lettre de Thémistocle à Artaxerxès , roi de Perse.

Prince , Thémistocle a recours à vous , lui qui de tous les Grecs a causé le plus de maux à votre maison , lorsqu'il a été contraint de repousser les attaques de votre pere ; mais qui ensuite lui a rendu le plus signalé service , lorsqu'il s'est vu hors de péril , & que ce monarque étoit en danger. Il m'a obligation de l'avoir averti que les Grecs s'étoient éloignés de Salamine après la bataille , & d'avoir détourné ceux-ci du dessein de lui couper le passage de l'Hellespont (1). Persécuté par ces mêmes Grecs à cause de mon attachement pour vous , je viens , prince , vous rendre des services non moins importants. Je vous demande une année avant de vous instruire en personne du sujet qui m'amene. —

Portrait de Thémistocle.

Thémistocle ayant appris la langue & les coutumes du pays , se présenta devant Artaxerxès. Lorsque ce monarque eut connu son esprit , il en fit plus d'estime que d'aucun des autres Grecs. Car personne , dit l'historien , n'a mieux montré

(1) Thémistocle voulant se ménager un asyle en cas de disgrâce , envoya dire à Xerxès , après la bataille de Salamine , que , par envie de lui rendre service ; il avoit empêché les Grecs de poursuivre son armée navale , & d'aller rompre le pont par où il devoit repasser en Asie ; qu'il lui conseilloit de se retirer tandis qu'il le pouvoit sans peine.

que

que Thémistocle ce que peut la nature toute seule, & c'est par ce trait caractéristique qu'il est supérieur à tous les hommes célèbres. Sans qu'aucune étude eût précédé ou suivi son entrée dans les affaires, une pénétration naturelle lui révéloit promptement, dans les conjonctures subites, le meilleur parti à prendre, & presque toujours lui découvroit sûrement l'issue des grandes entreprises. Capable de bien expliquer ce qu'il savoit avec certitude, il pouvoit même bien juger de ce qu'il devinoit par conjecture. Sa sagesse le faisoit lire dans l'avenir, & lui faisoit voir le bon ou le mauvais succès de telle conduite. En un mot, par la force de son génie & la promptitude de ses réflexions, il pouvoit penser & agir sur le champ sans commettre d'imprudence. Ce grand homme mourut de maladie; ou, selon quelques-uns, il s'empoisonna lui-même, parce qu'il se voyoit dans l'impuissance d'accomplir ce qu'il avoit promis au roi de Perse. Il eût été bien plus grand encore si, supportant avec courage l'ingratitude de sa patrie, il n'eût pas cherché dans sa colere à perdre la Grece qu'il avoit sauvée.

Après avoir raconté avec intérêt la fin malheureuse de Thémistocle & de Pausanias; Thucydide conclut par cette réflexion imposante dans sa simplicité : *Ainsi moururent Pausanias & Thémistocle, les deux plus grands hommes de la Grece.*

Mais revenons à l'ambassade des Lacédémoniens. Cette première s'étant passée en plaintes réciproques de sacrilège, ils en envoyèrent d'autres, par lesquelles ils demandoient qu'on levât le siège de Potidée, qu'on rendît la liberté aux Grecs, & en particulier aux habitans d'Egine; ils insistoient principalement sur la révocation du décret porté contre les Mégariens, lequel interdisoit à ceux-ci tout commerce avec Athenes, contre la disposition du traité (1). On mit donc l'affaire en délibération dans l'assemblée du peuple: il y eut différens avis; Périclès, fils de Xantippe, le premier homme de son temps dans la république, qui avoit commandé avec distinction dans les guerres précédentes, également propre pour l'action & pour la parole, monta à la tribune, & donna son avis dans une affaire sur laquelle il paroît qu'il s'étoit déjà expliqué.

Premier discours de Périclès aux Athéniens.

Pour moi, Athéniens, dit-il, je suis toujours d'avis de ne pas céder aux peuples du Péloponèse,

(1) Suivant le scholiaste de Thucydide, le décret contre les Mégariens avoit été porté par Périclès. On reprochoit aux Mégariens de donner retraite aux esclaves fugitifs d'Athenes, & de cultiver des terres consacrées aux dieux; lesquelles terres, suivant le même scholiaste, étoient situées entre l'Attique & Mégare, & consacrées aux déesses d'Eleusis, c'est-à-dire, à Cérès & à Proserpine.

quoique je sache qu'on ne fait pas la guerre avec la même ardeur qu'on s'y détermine, & qu'on change d'opinions selon les événemens. Je persiste donc à vous donner le même conseil; & si vous le suivez, je demande, ou que les malheurs dont nous pourrions être assaillis, ne vous empêchent pas de soutenir les résolutions publiques, ou que vous n'attribuez point les bons succès uniquement à votre sagesse : les événemens sont aussi incertains & aussi trompeurs que les pensées des mortels : & de-là l'usage où nous sommes de rejeter sur la fortune tous les accidens imprévus.

Quant aux Lacédémoniens, si jamais ils ont montré peu de droiture à notre égard, c'est surtout aujourd'hui. Quoiqu'il soit dit, dans le traité, que nous terminerons à l'amiable nos démêlés réciproques, & que cependant chacun gardera ce qu'il possède, ils n'ont pas proposé les voies de discussion, & ils s'y refusent lorsqu'on les leur propose. La voie des armes est celle qu'ils préfèrent; & ce n'est plus pour nous porter des plaintes qu'ils viennent à nous, mais pour nous donner des ordres. Ils nous commandent de lever le siège de Potidée, de laisser Egine se gouverner par ses propres loix, de révoquer le décret porté contre Mégare : leurs derniers députés nous signifient de laisser les Grecs vivre en pleine liberté.

Et parce qu'on annonce qu'il n'y aura pas de

guerre si le décret au sujet des Mégariens n'existe plus, n'allez pas croire que le refus de l'annuller ne soit point un motif suffisant de prendre les armes. Ce seroit à tort que vous vous reprocheriez d'avoir entrepris la guerre pour peu de chose; car ce peu de chose est seul l'indice & comme l'essai de votre fermeté. Cédez maintenant à vos ennemis; & bientôt ils exigeront plus encore, persuadés que la crainte vous fera souscrire à toutes leurs demandes. Une ferme résistance de votre part leur apprendra à ne pas vous commander en maîtres. Décidons-nous donc à obéir avant que d'avoir essuyé quelque dommage, ou, si nous faisons la guerre, ce qui, à mon avis, est le parti le meilleur, ne cédon's rien pour quelque motif que ce soit, & ne nous exposons pas à ne conserver nos possessions qu'avec crainte. Quels que soient les ordres d'un égal, s'y soumettre sans aucune forme, c'est toujours un acte de servitude.

Mais entrons dans le détail des ressources, & montrons qu'à cet égard nous ne serons pas inférieurs à nos adversaires. Les Péloponésiens labourent eux-mêmes leurs champs; ils n'ont de fonds en réserve ni dans les maisons des particuliers, ni dans le trésor public. Ils sont peu accoutumés à des guerres longues & maritimes, la pauvreté ne leur permettant les uns contre les autres que

de légères excursions. Ils ne peuvent donc ni équiper des flottes, ni faire au loin des expéditions fréquentes, parce qu'alors ils s'éloigneroient de leur travail, qu'ils consommeroient le peu qu'ils possèdent, & que d'ailleurs nos armées navales leur ferment la mer. On trouve plus de ressources, pour l'entretien des troupes, dans un riche trésor que dans des contributions forcées; & des hommes travaillant de leurs mains sont plus prêts à payer de leurs personnes que de leur bourse. Ils se flattent d'échapper au péril : mais ils ne peuvent s'affurer de n'avoir point épuisé leurs fonds avant la fin de la guerre; sur-tout si, comme il est probable, elle se prolonge au-delà de leur attente. Les Péloponésiens & leurs alliés (1) peuvent tenir contre tous les Grecs dans un seul combat; mais ils ne pourroient soutenir de longues campagnes dans une guerre nouvelle pour eux. Sans avoir un conseil unique qui tranche avec promptitude, ils sont divisés en plusieurs petits états qui ont tous une égale autorité & des intérêts divers, d'où il arrive que rien ne se termine.

(1) Il faut se rappeler que les Lacédémoniens avoient plusieurs alliés hors du Péloponèse. = *Sans avoir un conseil unique....* En exposant les vices de la confédération du Péloponèse, Périclès expose ceux de l'administration démocratique.

Décidés enfin à s'assembler, ils consacrent aussi peu de temps aux délibérations générales qu'ils en donnent beaucoup à leurs affaires personnelles. Chacun s'imagine que sa négligence ne peut nuire à la chose publique, parce qu'un autre s'en occupe pour lui; & il ne s'apperçoit pas que, tous les particuliers pensant de même, c'est-là précisément ce qui ruine l'intérêt commun. Mais l'essentiel, c'est que nos ennemis seront arrêtés manque de fonds : ils perdront le temps à s'en procurer; & dans la guerre, l'occasion n'attend pas.

Pour ce qui est des forts qu'ils pourront élever dans notre pays, nous n'en avons pas plus à craindre que de leur marine. En supposant une république aussi puissante que la nôtre, il ne lui seroit point aisé de construire chez nous des forts même en temps de paix; combien le lui fera-t-il moins encore, si nous nous défendons, & si, de notre côté, nous fortifions des places chez eux (1);

(1) *Nous fortifions des places chez eux.* Nous verrons par la suite que les Athéniens prirent & fortifièrent Pylos dans la Laconie, & que de-là ils incommodèrent beaucoup les Lacédémoniens. Pour ce qui précède, j'avoue que je ne comprends pas en quel sens Périclès dit qu'il ne seroit pas facile aux Lacédémoniens de construire des forts dans l'Attique, même en temps de paix. Quelle difficulté auroient-ils donc eue si on les eût laissé faire ?

En s'établissant sur notre territoire, les Péloponésiens peuvent le ravager, & donner retraite à nos esclaves; mais quoi qu'ils fassent pour nous investir, ils ne nous empêcheront jamais de passer chez eux avec nos vaisseaux qui sont notre principale force, & de venger amplement leurs ravages. La guerre sur mer nous donne plus de connoissances pour les combats sur terre, que les combats sur terre ne leur en donnent pour la guerre sur mer. Et ils ne parviendront pas aisément à se rendre savans dans la marine, puisque vous-mêmes qui vous y êtes exercés depuis les guerres de Perse, vous n'y excellez pas encore. Comment donc des laboureurs, pour qui cette science est étrangère, & qui se verront continuellement traversés par nos armées navales, pourroient-ils s'y distinguer? Ils pourront soutenir l'attaque de quelques navires, suppléant à l'ignorance par le nombre; mais ils craindront de paroître devant nos grandes flottes; faute d'exercice ils seront moins habiles, & par conséquent moins hardis. La science de la marine, comme les autres arts, s'acquiert par une longue expérience; il ne suffit pas de l'étudier en passant & par occasion, il faut s'y livrer tout entier.

Nous avons à craindre, dira-t-on, qu'avec l'argent de Delphes & d'Olympie, les ennemis n'attirent à eux nos matelots étrangers. Oui, si

nous n'étions pas seuls en état de leur tenir tête ; en nous embarquant nous & nos citoyens nouveaux. Mais nous pouvons seuls tenir contre eux ; & , ce qui est le principal , c'est que nous avons des citoyens pour pilotes & pour rameurs , en plus grand nombre & plus habiles que tout le reste de la Grece. Dans le cours de l'expédition , nul étranger ne voudroit abandonner sa patrie , & , pour une forte paie de quelques jours , passer avec de moindres espérances dans le parti le plus foible.

Voilà à-peu-près quelle est la position de nos ennemis : la nôtre , sans avoir les mêmes défauts , nous offre de plus grands avantages. S'ils entrent par terre dans notre pays , nous entrerons par mer dans le leur. Et qu'une partie du Péloponnèse soit ravagée , ou toute l'Attique ruinée , la disgrâce ne sera pas égale. Les Péloponésiens ne pourront trouver d'autre pays qu'à la pointe de l'épée , tandis que nous avons de vastes domaines dans les îles & dans le continent. L'empire de la mer est d'une si grande importance , que , si nous habitons une île , nous serions à l'abri de toute crainte. Regardons-nous comme des insulaires , abandonnons nos campagnes & nos métairies , bornons-nous à défendre la mer & notre ville. Et que la peine que nous causera le ravage de nos champs , ne nous engage pas à présenter la bataille à des

ennemis supérieurs en nombre. Une victoire ne nous dispenseroit pas de combattre leurs nouvelles troupes toujours aussi nombreuses ; une défaite nous feroit perdre nos alliés qui font notre puissance , des alliés qui ne nous resteront fideles qu'autant que nous serons en état de les contenir par la force de nos armes. C'est la perte de nos soldats qu'il faut regretter , & non celle de nos maisons & de nos terres. Les possessions ne donnent pas des hommes ; les hommes font acquérir des possessions. Oui , si je pouvois en être cru , je vous solliciterois d'aller ravager vous-mêmes vos champs , & d'apprendre aux Péloponésiens que le soin de pareils avantages ne vous fera jamais obéir à leurs ordres. Bien d'autres raisons encore vous promettent les plus heureux succès , pourvu que , dans le cours de la guerre , vous ne cherchiez pas à étendre votre empire , & que vous ne couriez pas volontairement à de nouveaux dangers (1). Car je redoute plus nos propres fautes que les efforts de nos ennemis.

Mais j'aurai occasion , dans la suite des événe-

(1) Les Athéniens auroient fait sagement , d'après le conseil que leur donne ici Périclès , de ne point porter trop haut leurs vues , & de ne point passer en Sicile avec des forces immenses qui furent entièrement ruinées : ce qui les conduisit bientôt à leur perte.

mens, de vous entretenir sur cet objet. Pour ce qui est des députés, renvoyons-les avec cette réponse : Nous n'excluons pas les Mégariens de nos marchés & de nos ports, si les Lacédémoniens n'excluent de leur ville ni les Athéniens, ni leurs alliés ; car le traité ne renferme aucun de ces deux articles : nous laisserons les villes se gouverner par leurs propres loix, si elles se gouvernoient ainsi lorsque nous avons conclu la treve, & si les Lacédémoniens permettent aux villes de leur domination de se gouverner à leur gré, & non suivant la forme qui leur est la plus utile à eux-mêmes. Nous leur proposons la voie de discussion aux termes du traité : nous n'attaquons pas, mais nous faurons nous défendre si on nous attaque. Voilà ce qu'il est juste, ce qu'il est convenable de leur répondre. Sachez, Athéniens, qu'il faut de toute nécessité en venir aux armes, & que, si nous les prenons avec assurance, nos ennemis seront moins ardens à nous poursuivre. Sachez encore que ce sont les grands périls qui procurent les grands honneurs aux peuples comme aux particuliers. Aussi nos peres, dont la puissance étoit bien inférieure à la nôtre, qui se sont vus réduits à abandonner leur ville, qui avoient plus de sagesse que de bonheur, plus d'intrépidité que de force, nos peres ont soutenu les attaques des Barbares, repoussé leur monarque, & élevé cet

empire au point de grandeur où nous le voyons. Ne dégénérons pas de leur vertu , défendons-nous comme eux avec courage , & craignons de laisser à notre postérité une république moins puissante que nous ne l'avons reçue. —

On répondit aux députés de Lacédémone d'après l'avis de Périclès ; & la guerre fut déclarée irrévocablement.

LIVRE II.

AN. M. 3573.
AV. J. C. 431.

THUCYDIDE raconte les faits par ordre selon qu'ils étoient arrivés , les distinguant par campagnes & par quartiers d'hiver. Nous marcherons sur les traces dans ce court abrégé , & nous le suivrons exactement de campagnes en campagnes & d'hivers en hivers.

Au commencement du printemps de la quinzième année de la treve , avant qu'elle fût ouvertement rompue , les Thébains avoient fait une entreprise contre Platée qui ne leur avoit pas réussi. Introduits de nuit dans la ville par les chefs de la faction qui ne leur étoit pas favorable , ils s'étoient saisis de la place publique ; & sans causer aucun désordre , ils avoient fait annoncer par un héraut que ceux qui voudroient entrer dans la ligue des Béotiens , vinssent se joindre à eux. Le peuple se rendit d'abord à leurs demandes , croyant qu'ils étoient en plus grand nombre ; mais voyant qu'ils étoient peu nombreux & faciles à défaire , il profite de l'obscurité , se rassemble , tombe sur la troupe des Thébains , en taille une partie en pièces , prend les autres qui se rendent à discrétion. Un corps de Thébains qui devoit venir joindre leurs compatriotes , arrêté par un grand orage ,

arriva trop tard. Les prisonniers faits par les Platéens furent égorgés. Les Thébains, suivant Thucydide, prétendoient (car lui ne l'affure pas) que les Platéens les avoient fait périr, quoiqu'ils se fussent engagés à leur sauver la vie, pourvu qu'on épargnât leurs campagnes. Quoi qu'il en soit, les Athéniens instruits de cet événement, envoyèrent une garnison à Platée, y firent entrer un convoi, & en ramenerent toutes les bouches inutiles. Cependant Athenes & Lacédémone faisoient de grands préparatifs : l'historien entre dans quelques détails & nomme tous les alliés de l'une & l'autre républiques. Archidame, roi de Lacédémone, qui commandoit les troupes du Péloponèse & des autres alliés, rassembla les généraux de toutes les villes avec les principaux officiers & les autres personnages de marque, & leur parla ainsi :

Péloponésiens, & vous alliés, nos ancêtres ont fait de fréquentes expéditions, soit dans le Péloponèse, soit hors de cette contrée; les plus anciens d'entre nous se sont trouvés à plusieurs guerres : cependant, je le puis dire, nous ne marchâmes jamais avec plus d'appareil, ni contre une ville plus puissante; l'on ne vit jamais sous nos drapeaux de plus braves gens, ni en plus grand nombre. Craignons donc de démentir notre propre

Disc. d'Archidame aux généraux & aux principaux officiers des Péloponésiens & des autres alliés.

gloire ou celle de nos aïeux. Toute la Grèce attend avec impatience le succès de notre entreprise ; trop justement animée contre les Athéniens , elle fait des vœux pour nous. Quoique nous nous avancions avec une armée nombreuse , & que nous soyons presque assurés qu'on ne viendra pas d'abord à notre rencontre , marchons en bon ordre , sans nous permettre aucune négligence ; que les chefs & les soldats de chaque ville , chacun dans leur troupe , s'attendent toujours qu'on viendra les combattre. On ne peut compter sur rien à la guerre ; beaucoup d'attaques & d'entreprises se font brusquement & par fougue. On a vu plus d'une fois un petit nombre qui se défioit de ses forces , battre une grande multitude qui se négligeoit par une vaine confiance & par mépris de ses adversaires. On peut entrer dans le pays ennemi avec hardiesse & résolution ; mais on doit se tenir sur ses gardes comme si on avoit à craindre. Par-là , on sera toujours plein d'ardeur , toujours prêt à attaquer , ou à repousser l'attaque. La république contre laquelle nous marchons , n'est pas foible & sans défense , elle est pourvue abondamment de tout. Croyons donc que les Athéniens ne resteront pas tranquilles ; croyons qu'ils viendront se présenter à nous , sinon dans ce moment où nous ne sommes pas encore sur leurs terres , du moins lorsqu'ils nous verront brûler & saccager

leurs campagnes. Il n'est point d'homme qui ne s'émeuve lorsqu'on lui cause , sous les yeux , quelque grand dommage : le mal présent anime le plus stupide , le porte à se venger. Et les Athéniens probablement seront plus animés que d'autres , eux qui ambitionnent de commander à toute la Grece , qui prétendent ravager les terres d'autrui , bien éloignés de permettre qu'on ravage les leurs. Puis donc que nous faisons la guerre à une telle république , puisque nous devons , selon l'événement , nous couvrir de gloire ou de honte , nous & nos ancêtres , suivez votre général partout où il vous conduira , jaloux de lui obéir avec promptitude , & d'observer la plus exacte discipline. Le plus beau spectacle à la fois & le corps le plus redoutable , c'est une armée dont toutes les parties se meuvent avec ordre & agissent de concert. —

Après cette harangue d'Archidame , on marcha contre l'Attique. La plupart des citoyens d'Athenes , un peu à leur aise , vivoient à la campagne ; Périclès , l'un des dix généraux (1) , les engagea

(1) On fait qu'à Athenes on éliſoit tous les ans dix généraux , dont les uns étoient chargés des diverſes expéditions , & les autres reſtoient ſouvent à Athenes , où ils faiſoient comme l'office de miniſtres de la guerre.

tous à retirer en diligence leurs effets dans la ville ; & à s'y renfermer eux-mêmes sans en venir à une bataille ; en même temps il faisoit équiper des vaisseaux pour contenir les alliés dans le devoir , & ravager les terres des ennemis. Ce fut le système à-peu-près qu'on suivit durant tout le cours de la guerre ; & l'événement prouva que c'étoit le meilleur. Car les Athéniens tinrent encore quelque temps après la défaite essuyée en Sicile , & ne furent entièrement perdus que par leurs divisions. Tandis qu'Archidame ravageoit l'Attique , les Athéniens ravageoient la Laconie , & firent des excursions diverses de plusieurs côtés ; leurs navires les portoient où ils jugeoient à propos. Voilà ce qui se passa dans cette première campagne.

Pendant l'hiver , les Athéniens firent des funérailles publiques à ceux qui avoient été tués lorsque l'ennemi entra dans leur pays ; ce que depuis ils observerent toujours tant que la guerre dura. C'est une coutume ancienne , dit l'historien , & voici ce qui se pratique. Trois jours avant la cérémonie , on dresse une tente où l'on expose les ossemens des morts , & chacun y apporte son offrande. Ensuite on les charge sur des chariots , dans des cercueils de cyprès , chaque tribut ayant son cercueil & son chariot séparés : un des chariots porte un cénotaphe pour ceux dont on n'a pu trouver les

les corps. Ils marchent en pompe dans cet équipage avec une longue suite d'habitans, & les parentes des défunts qui se trouvent au sépulcre pour pleurer. On porte les corps dans un monument public, à un des principaux fauxbourgs, nommé le Céramique. On les y couvre de terre; le personnage le plus illustre de la ville, tant en éloquence qu'en dignité, fait leur oraison funebre; après quoi l'on se retire. Périclès eut cet honneur. C'étoit l'usage de prononcer l'éloge des morts au sépulcre même; mais, afin d'être mieux entendu de tout le monde, il passa à la tribune, où il prononça un magnifique discours, dans lequel il s'étend principalement sur un parallèle des Athéniens & des Lacédémoniens toujours à l'avantage de ses compatriotes. Écoutons comment le fait parler Thucydide.

Les orateurs qui parlent en ce lieu & dans les mêmes circonstances, ne manquent pas de vanter comme sage, la coutume d'ajouter aux honneurs d'une sépulture publique, l'éloge des guerriers morts les armes à la main. Pour moi, j'ai toujours pensé qu'il étoit superflu de louer par des paroles des héros assez loués par leurs actions; qu'il suffisoit de célébrer leur mémoire, ainsi que nous faisons ici, par d'honorables funérailles, sans compromettre la gloire d'un grand nombre d'hommes,

Eloge des guerriers morts pendant la guerre du Péloponèse, par Périclès.

en la faisant dépendre de l'éloquence d'un seul ; qui , de quelque manière qu'il parle , n'est jamais sûr de trouver des auditeurs favorables. En effet , chacun ayant sa manière de voir & de sentir , il est bien difficile , dans un éloge , de plaire également à tout le monde. Les auditeurs sont-ils instruits des faits ou disposés à les croire , l'orateur n'en dit jamais assez : les faits leur paroissent-ils nouveaux , ou les jugent-ils au-dessus de leurs forces , l'envie leur dit toujours qu'on a exagéré la louange. Tant que nous nous croyons au niveau des belles actions qu'on nous raconte , nous en supportons assez patiemment le récit ; si-tôt qu'elles s'élèvent au-dessus de ce que chacun se sent en état de faire , l'orgueil s'irrite & refuse même d'écouter. Mais puisque nos ancêtres nous ont fait une loi d'une coutume qu'ils ont regardée comme sage , je vais m'y conformer moi-même , & tâcher de justifier votre confiance en me rapprochant le plus qu'il me sera possible des dispositions de chacun de vous.

Je parlerai d'abord de nos ancêtres , c'est une justice & un honneur qui leur sont dus. De tout temps possesseurs du pays (1) que nous habitons ,

(1) On fait que les Athéniens se disoient Autochtones , c'est-à-dire , nés dans le pays même , sans en être jamais sortis , & sans être venus d'ailleurs.

Ils l'ont défendu par leur courage, & l'ont transmis à leurs descendans libre comme ils l'avoient possédé. Sans doute, ils méritent de grands éloges, mais leurs enfans, qui sont nos peres, en méritent de plus grands encore. Trop resserrés dans l'enceinte du pays qui les vit naître, ils en ont reculé les bornes par leurs travaux : & nous, qui avons pris leur place ; nous, pour ainsi dire, dans la force & la vigueur de l'âge, nous avons renchéri sur eux, & porté la ville d'Athenes à ce point de grandeur où nous la voyons aujourd'hui, aussi redoutable pendant la guerre, que brillante par tous les avantages de la paix.

Vous connoissez ces antiques combats livrés par nos ancêtres pour la défense de la patrie, & ces guerres moins anciennes où nos peres & nous-mêmes signalâmes notre valeur contre les Grecs & les Barbares : je ne vous fatiguerai point d'un pareil récit ; mais je décrirai d'abord le régime, les vertus & les mœurs, auxquels nous devons notre puissance, pour passer ensuite à l'éloge des guerriers dont nous célébrons les obseques, persuadé que ces objets, exposés à votre admiration, ne dépaſeront pas la cérémonie de ce jour, & qu'ils pourront intéresser cette foule de citoyens & d'étrangers rassemblés ici pour m'entendre.

Je vais commencer par la forme de notre gou-

vernement : je remarque avant tout que nous n'avons emprunté nos loix d'aucun autre peuple (1) ; & qu'au lieu d'aller chercher ailleurs nos modeles , c'est sur nous que les autres viennent se former. Nous donnons à ce gouvernement le nom de populaire , parce que chez nous c'est le peuple , & non un petit nombre de citoyens d'un certain ordre , qui est en possession du souverain pouvoir. Dans les différends qui s'élèvent entre les particuliers , la loi prononce conformément au droit , sans égard aux personnes : dans tout le reste elle pèse le mérite & les vertus ; & comme ce n'est ni la naissance ni les richesses , mais les grandes qualités de l'esprit & du cœur qui appellent aux dignités de l'état un citoyen capable de le servir , ce n'est ni son obscurité , ni son indigence qui peuvent l'en éloigner.

Dans les affaires publiques , chacun dit librement son avis ; & , portant le même esprit dans les détails de la vie privée , personne n'observe trop curieusement les actions de ses concitoyens. Leurs plaisirs ne sont pas des crimes à nos yeux : nous ne leur montrons pas sur notre visage une sévérité farouche , qui , sans être armée de peines

(1) L'orateur fait allusion à ce que Lycurgue avoit emprunté de Crete plusieurs des loix qu'il avoit portées à Lacédémone.

judiciaires, n'en est pas moins rebutante. Doux & faciles dans le commerce de la vie, nous respectons tout ce qui intéresse l'ordre public; & cela moins par crainte des supplices, que par déférence pour nos magistrats, & par amour pour les loix; soit que gravées sur l'airain, ces loix reglent les droits & les devoirs de chacun; soit qu'imprimées dans l'opinion, elles prescrivent, sous peine d'infamie, la décence & les bonnes mœurs.

De plus, nous avons imaginé de nous distraire de nos travaux par des fêtes & par des jeux qui reviennent tous les ans (1), & par d'autres plaisirs moins solennels, mais non moins honnêtes, qui nous font oublier les peines de chaque jour.

Toute la terre paie à la grandeur de notre ville le tribut de ses productions; de sorte que nous n'avons pas une jouissance plus particulière des fruits qui naissent communément sur notre sol, que de ceux mêmes qui sont propres à d'autres pays.

C'est peu de tous ces avantages, nous prétendons encore l'emporter par la valeur sur nos rivaux; & voici les preuves de notre supériorité. Dans tous les temps, nous tenons notre ville

(1) Il y avoit à Athenes beaucoup de spectacles & de fêtes; & c'est-là, joint au commerce qui y étoit très-florissant, ce qui y attiroit ce grand concours d'étrangers.

ouverte (1) aux étrangers, qui veulent s'y rendre ; sans craindre qu'ils voient ou qu'ils entendent rien dont puisse profiter l'ennemi ; parce que, sans doute, nous comptons plus sur notre bravoure naturelle que sur une politique cachée & sur des précautions mystérieuses. Que d'autres, dès leur enfance, s'exercent aux plus rudes travaux, & cherchent dans leur discipline un courage qu'ils ne trouvent pas en eux ; nous, sans nous y préparer par une éducation aussi sévère, nous ne courons pas avec moins d'ardeur au combat. Ce qui le prouve, c'est qu'en marchant contre nous, les Lacédémoniens appellent à leur secours leurs alliés & leurs esclaves : au lieu que, fondant tout-à-coup sur nos ennemis, nous allons seuls les combattre jusques dans leurs foyers, & quelques efforts qu'ils nous opposent, nous sommes toujours sûrs d'en triompher. Encore n'avons-nous jamais réuni contre aucun d'eux la totalité de nos forces, dont nous distrayons la meilleure partie pour le service de la marine, & pour nos

NOTES

(1) Les Lacédémoniens, en général, n'admettoient pas les étrangers dans leur ville, tandis que les Athéniens étoient flattés de les voir accourir dans la leur. = Que d'autres, dès leur enfance... On sait qu'à Lacédémone tous les exercices tendoient à fortifier le courage militaire, & que ces exercices étoient aussi pénibles que multipliés.

expéditions en divers pays. Cependant, s'il arrive qu'en combattant contre nous, les Lacédémoniens aient l'avantage; quelque peu nombreux que nous soyons, ils se vantent de nous avoir tous défaits: si au contraire ils succombent, ils prétendent avoir été vaincus par toutes les forces de la république. Enfin, quoiqu'au lieu de nous exercer d'avance, nous attendions tranquillement le combat, & que, sans être contraints par la loi, nous ne consultations que notre courage, jamais, aux approches du péril, on ne nous voit le craindre, & au moment qu'il se présente, il nous trouve aussi fermes que ceux qui s'étoient le plus laborieusement exercés.

Et ce n'est point à la seule valeur que se borne l'éloge de notre ville; on peut ajouter à sa louange, que nous aimons le luxe sans cesser d'être simples, que nous nous livrons à l'étude sans cesser d'être actifs. Dans l'emploi des richesses, nous cherchons moins à faire parler de notre magnificence qu'à nous faire honneur d'une dépense faite à propos. Nous ne regardons pas comme une honte la pauvreté, mais comme une infamie de ne rien faire pour en sortir. Ce n'est que chez nous qu'on voit les mêmes mains gouverner également les affaires publiques & leurs affaires propres, & qu'au milieu de leurs rustiques occupations, on trouve de simples laboureurs instruits des intérêts

de l'état (1). Par-tout ailleurs l'homme qui se refuse aux travaux de l'administration, peut au moins être regardé comme un particulier paisible ; ici, il est méprisé comme un citoyen inutile. Nous croyons, & nous avons raison de croire, que, dans toutes sortes d'affaires, l'instruction ne fauroit nuire au succès ; & que, dans la plupart des entreprises, on n'échoue que faute d'avoir été éclairé par la parole avant de s'y engager. Et c'est-là précisément l'avantage qui nous distingue. Nous réunissons dans le même degré la hardiesse qui entreprend & la sagesse qui délibère ; qualités qui s'excluent communément : l'ignorance inspire l'audace, la réflexion porte à la timidité. Or, le vrai courage consiste à connoître ce que les choses ont d'agréable ou de fâcheux, sans être moins ardent à braver le péril.

Sur les bienfaits, nous nous piquons de penser différemment de beaucoup d'autres (2). Nous aimons mieux donner que recevoir, parce qu'il y

(1) On fait qu'à Athènes tout citoyen, quel qu'il fût, étoit admis au gouvernement de l'état : on fait aussi que les Athéniens étoient grands harangueurs, & que, dans les moindres affaires, on haranguoit le peuple.

(2) On voit par toute l'histoire d'Athènes, qu'en général les Athéniens se piquoient de défendre tous les Grecs attaqués, sans en avoir reçu ou sans en attendre des services.

a plus à compter sur l'amitié de celui qui donne , le bienfaiteur pour l'ordinaire ; mettant plus de zèle à soutenir un bienfait que l'obligé n'en met à le reconnoître : pour l'un , donner est toujours un plaisir ; pour l'autre , ce n'est jamais qu'un devoir. Quant à nous , nous sommes les seuls qu'on voie se livrer à leur caractère bienfaisant , sans songer à leur avantage personnel , & sans appréhender jamais de trouver des ingrats.

Pour finir en peu de mots , je dis que la ville d'Athènes est comme l'école de toute la Grece , & que chacun de nos citoyens , par une heureuse facilité , peut s'exercer dans divers talens avec succès & avec grâce.

Et pour se convaincre que ce n'est pas ici une vaine déclamation , mais la vérité même , il ne faut que jeter les yeux sur notre puissance , & considérer les vertus qu'elle suppose. Les nôtres sont telles que la vérité passe la renommée , telles que l'ennemi vaincu n'est jamais indigné de sa défaite , & que les peuples soumis à nos loix ne sauroient être humiliés de leur dépendance.

Un mérite aussi réel , prouvé par des témoignages aussi éclatans , nous assure l'admiration de la postérité comme celle de notre siècle ; & nous n'avons besoin ni qu'un Homère , ni qu'un autre poète , relève nos vertus par d'agréables mensonges détruits aussi tôt par la vérité : il suffit que

la terre & les mers domptées par notre vaillance ; & cette foule de monumens répandus en tous lieux , attestent aux hommes de tous les temps & notre vengeance & nos bienfaits.

Telle est la patrie pour laquelle nos guerriers ont versé leur sang , & pour laquelle , à leur exemple , nous ne devons pas craindre de répandre le nôtre. Je ne me suis tant arrêté à décrire les avantages de cette patrie , que pour faire sentir que tout peuple qui n'a pas les mêmes intérêts , ne sauroit avoir la même ardeur , & pour prouver en même temps , de la manière la plus sensible la justice des louanges que je viens prononcer sur ce tombeau. Oui , en parlant de notre gloire , j'ai achevé l'éloge de nos guerriers , puisque c'est à leur valeur & à celle de leurs pareils que nous en sommes redevables , puisque dans toute la Grèce ils sont les seuls pour qui la louange ne puisse jamais paroître au-dessus des actions ; On peut dire d'une mort aussi glorieuse , que c'est la première & la dernière preuve (1) qu'un homme puisse donner de sa vertu. Je soutiens même qu'un semblable dévouement doit couvrir bien des fautes ; & que , le bien l'emportant sur le mal , un citoyen

(1) La première & la dernière preuve , manière de parler grecque , c'est-à-dire , la plus grande preuve ; j'ai eu besoin de conserver au françois cette locution.

qui meurt pour son pays le sert plus en un jour qu'il n'a pu le desservir dans tout le cours de sa vie.

De tous ceux qui reposent ici ; aucun , pour jouir plus long-temps de ses richesses , n'a refusé le combat ; aucun , dans l'espoir de se soustraire par la suite à la pauvreté , n'a fui le péril : mais ne voyant rien de plus doux que de vaincre un ennemi , ni de plus grand que de servir une si belle cause , tous ont fait les derniers sacrifices à l'honneur de défendre la patrie & au plaisir de la venger. Abandonnant à la fortune tout ce qui dépend d'elle , ne se réservant que le courage qui dépend de nous , résolus de tout souffrir pour repousser l'injure plutôt que de rien céder pour acheter leur salut à ce prix , ils ont sauvé leurs jours de tout reproche , livré leurs corps à tous les coups ; & , dans l'instant fatal qui a décidé du sort des armes , ils ont envisagé le péril d'un oeil fixe , & sont sortis de la vie avec toute leur vertu.

Tels ont été les guerriers dont la patrie célèbre aujourd'hui les funérailles. Nous qui leur survivons , demandons plus de succès , ne montrons pas moins de courage , & , sans nous arrêter à une stérile contemplation des avantages de la victoire que personne ne peut ignorer , ne voyons que les solides grandeurs de notre république , &

redoublons de zèle pour la servir. Frappés de l'éclat de sa gloire, disons qu'elle la doit à ces guerriers magnanimes qui, remplis de sentimens dignes de leur naissance, auroient rougi d'une lâcheté; à ces héros qui, se voyant trahis par la fortune, n'ont pas oublié ce qu'ils devoient à la patrie, lui ont payé un tribut aussi glorieux pour elle qu'utile pour eux-mêmes, puisqu'en échange d'un corps mortel, ils ont acquis une gloire immortelle, & le plus magnifique tombeau: non ce tombeau qui renferme leurs cendres, mais l'univers entier qui, témoin de leurs actions, en rappellera le souvenir toutes les fois qu'on voudra parler de bravoure, ou en donner l'exemple. Qui, l'univers est le seul tombeau digne des grands hommes: ils n'ont pas besoin qu'une inscription, ou qu'une colonne élevée dans le seul coin de la terre où ils ont vécu, dérobe leur nom à l'oubli; leur gloire suffisamment gravée, non sur la pierre, mais dans le souvenir de tous les hommes, pénètre jusqu'aux lieux où ils n'habiteront jamais.

Si donc nous envions leur sort, tâchons d'imiter leur vaillance, & rappelons-nous qu'il n'est point de bonheur sans liberté, ni de liberté sans courage. Ce n'est pas à des malheureux qui n'ont plus rien à perdre, qu'il convient de braver les périls; mais plutôt à ces hommes qui, en continuant de vivre, auroient tout à craindre d'une révolution, & à

qui un revers seroit fatal. Pour un cœur généreux, une défaite causée par la lâcheté est bien plus terrible qu'une mort prompte, qui nous emporte au milieu du combat ayant encore toute notre force & l'espoir que la patrie sera victorieuse.

Aussi, pères & mères ici présens, je voudrois bien vous consoler, mais je ne puis vous plaindre. Vous savez à combien de vicissitudes nous naissons exposés. Heureux ceux à qui le sort réserve la même fin qu'à vos enfans & le même sujet de tristesse qu'à vous; heureux ceux à qui la fortune fait trouver à la fin de leur carrière & le bonheur & la mort. Je fais qu'il ne me sera pas facile de vous faire oublier un avantage dont la prospérité d'autrui vous rappellera à chaque instant la jouissance & la perte. On se passe aisément d'un bien dont on n'a pas usé: on regrette toujours celui dont on s'est fait une habitude. Cependant, vous qui êtes encore à temps de procréer une seconde famille, vous devez, dans cette espérance, supporter plus patiemment votre malheur. Un jour ces nouveaux enfans vous feront oublier ceux que vous pleurez aujourd'hui; ils repeupleront & défendront la ville; ils la dédommageront de ses pertes, ils lui répondront de votre ardeur à la servir: car il n'est pas possible qu'on témoigne le même zèle pour la patrie, quand on n'a point d'enfans qu'on puisse exposer pour elle. Mais vous

qui n'espérez plus d'être pères, regardez comme un bonheur tout le temps qui a précédé votre infortune; le reste ne sera pas long, & la gloire de vos fils doit vous le rendre supportable. L'amour de la louange est le dernier sentiment qui s'éteigne en nous; & il n'est pas vrai, comme quelques-uns le prétendent, que, dans un corps usé, l'ame morte à la gloire, ne vive plus que pour un vil intérêt.

Fils & frères des guerriers que nous honorons, vous trouverez en eux de redoutables rivaux; il vous faudra lutter contre ce penchant secret qui nous porte à louer des hommes qui ne sont plus. Quelque effort que vous fassiez pour les surpasser, on dira peut-être que vous êtes encore loin même de les atteindre. L'envie, qui s'acharne sur les vivans, favorise les morts, & ne fait grace qu'aux rivaux dont elle n'a plus rien à redouter.

Il faut qu'avant de finir j'adresse la parole aux veuves qui sont venues m'entendre. Voici tout ce que j'ai à leur dire. Votre gloire consiste à ne pas vous départir de la modestie de votre sexe, & à faire en sorte que les hommes ne parlent jamais de vous, pas même pour en dire du bien.

Enfin j'ai obéi à la coutume; j'ai dit ce que j'ai cru de plus convenable à la circonstance. Nos guerriers sont honorés d'une sépulture publique;

la ville se charge de leurs enfans (1) jusqu'à ce qu'ils soient en état de la défendre : & ce prix, digne récompense du courage des morts, est bien propre à piquer l'émulation de ceux qui leur survivent. Oui, sans doute, les états où la vertu est le mieux récompensée, sont ceux où l'on voit s'élever un plus grand nombre de citoyens vertueux.

Maintenant que vous avez pleuré vos parens & vos compatriotes, reprenez le soin de vos affaires & retournez chacun dans vos maisons. —

Ainsi finit la première année de la guerre. La seconde campagne vit les Lacédémoniens recommencer leurs ravages dans l'Attique, & les Athéniens dans le Péloponèse & dans d'autres pays ; mais elle fut sur-tout funeste à la ville d'Athènes par une contagion effroyable dont elle fut attaquée. Thucydide fait une longue description de cette maladie fatale, qui, supérieure à tous les remèdes, n'épargna ni les pauvres, ni les riches, & emporta des familles entières. Les symptômes affreux & les effets terribles de ce mal destructeur ; les maisons, les rues & les temples remplis

(1) On voit dans la harangue d'Eschine sur la couronne & ailleurs, que la patrie se chargeoit d'élever dans leur enfance les fils des citoyens qui étoient morts à la guerre.

de morts ; les mourans se traînant comme ils pouvoient , & couchés autbur des fontaines dont ils s'étoient approchés pour éteindre leur soif brûlante ; l'insensibilité & une espece de léthargie succédant à la pitié , les droits des sépulcres confondus , les devoirs sacrés & profanes négligés , nul intérêt pour les actions grandes & vertueuses , le mépris des bonnes mœurs au milieu du désordre ; plusieurs se livrant à leurs penchans pervers , sans crainte des dieux , ni même des hommes , ne croyant pas vivre assez long-temps pour en être châtiés , & s'imaginant qu'ils devoient jouir des biens & des plaisirs tandis qu'ils en avoient encore le pouvoir : tous ces traits & beaucoup d'autres forment dans l'historien un tableau qui inspire à la fois la compassion & l'horreur.

Après la campagne , les Athéniens voyant leur pays ravagé en même temps par les deux plus grands fléaux , la guerre & la peste , commencèrent à perdre courage , & à murmurer contre Périclès , qu'ils accusoient d'être la cause de leurs maux , parce qu'il avoit conseillé la guerre. Ils envoyèrent donc à Lacédémone pour accepter les conditions qu'ils avoient refusées , mais leurs députés revinrent sans avoir rien obtenu. Périclès les voyant abattus par leurs maux & irrités contre lui , les assembla , & leur adressa ce discours
parfaitement

parfaitement conforme à l'idée que l'histoire nous donne de cet orateur célèbre. Comme il cherche à relever leur courage, il parle de lui-même avec quelque fierté, & tâche de leur donner une juste opinion de leur puissance.

Je m'attendois à votre colere, ô Athéniens ! j'en devine la cause, & c'est pour vous rappeler à vous-mêmes que je vous ai rassemblés : je viens me plaindre à vous de l'injustice de vos emportemens contre moi & de la foiblesse qui vous fait céder aux malheurs.

Second discours de Périclès aux Athéniens.

Je dis donc que le grand intérêt de chaque citoyen consiste moins dans sa prospérité personnelle que dans le bonheur de la cité dont il est membre. Le citoyen le plus heureux, si sa patrie vient à tomber, tombe nécessairement avec elle : tant qu'elle se soutient, il trouve dans le bonheur général de quoi se relever de ses propres disgraces. Mais s'il est vrai que la république puisse soutenir le particulier dans sa chute, tandis que le particulier ne peut arrêter la ruine de la république qui s'écroule, ne faut-il pas que tous se réunissent pour venir au secours de la mere commune, & montrent une fermeté d'ame dont vous êtes bien éloignés aujourd'hui ? Je vous vois, Athéniens, perdre courage au premier revers, désespérer du salut commun, vous reprocher à vous-mêmes

aussi injustement qu'à moi, les malheurs d'une guerre que nous avons déterminée ensemble. Oui, vous vous en prenez à moi qui me flatte de connoître vos affaires aussi-bien que personne, & de savoir en parler; à moi qui suis ami de l'état & supérieur à tout vil intérêt. Celui qui sauroit beaucoup sans pouvoir communiquer ce qu'il fait, feroit pour vous comme s'il ne savoit rien; celui qui, possédant ce double avantage, auroit de mauvaises intentions, ne vous donneroit jamais un bon conseil; ou si, étant bien intentionné, il étoit capable de céder à l'appât de l'or, par cela seul il pourroit dans l'occasion vendre la patrie: si donc, sous tous ces rapports, vous avez cru que je surpassois les autres, du moins jusqu'à un certain degré, & si par cette raison vous avez déferé à mes avis, vous auriez tort maintenant de me faire un crime d'une guerre que vous avez jugée indispensable.

Il y auroit eu de la folie, sans doute, à prendre les armes, si, étant heureux d'ailleurs, on avoit eu le choix; mais s'il falloit de toute nécessité, ou se rendre & obéir sur le champ, ou combattre pour triompher de l'injustice, on seroit plus blâmable d'avoir fui le péril que de l'avoir bravé. Je suis, moi, toujours le même; je ne change pas comme vous, Athéniens, qui avez adopté mes conseils avant que les maux soient venus vous

affaillir , & qui vous en repentez à présent que vous souffrez. L'esprit affoibli par la douleur , vous blâmez l'avis que vous avez approuvé d'abord , parce que vous sentez déjà le mal personnel , & que vous ne voyez pas encore le bien général. Abattus par des disgrâces aussi funestes qu'imprévues , vous n'avez pas la force de maintenir vos résolutions. Un malheur subit & inopiné accable ordinairement & enchaîne le courage ; & c'est l'effet qu'a produit dans vos âmes , sans parler du reste , la maladie contagieuse qui nous afflige. Toutefois , des citoyens d'une grande république , élevés dans des sentimens dignes de leur patrie , devroient-ils succomber à l'infortune , & ternir leur gloire par une conduite lâche ? Oui , on ne blâme pas moins la foiblesse qui fait mal soutenir son rang , que l'on hait l'orgueil qui aspire où il ne peut atteindre. Vous devez donc , Athéniens , étouffer vos douleurs privées , & vous occuper uniquement du salut public. Quant à la guerre présente que vous pensez devoir se prolonger sans fin , & dont vous craignez de ne pas sortir avec honneur , il suffit de vous rappeler ce que je vous ai répété souvent , pour vous convaincre que vous aviez tort d'en redouter les hasards.

Je vais vous remettre sous les yeux la grandeur de votre empire , dont il me semble que vous n'avez jamais pris une juste idée. Je ne me suis

permis dans aucune occasion , & je ne me permettrois pas aujourd'hui , des discours qui peuvent être suspects de faste & d'orgueil , si je ne vous voyois dans un abattement peu convenable. Vous croyez ne commander qu'à vos alliés ; & moi , voici ce que je vous dis. Il n'est que deux élémens dont les hommes puissent avoir la jouissance , la terre & la mer : vous régnez dans la partie de la mer que vos flottes parcourent , & il ne tiendrait qu'à vous de dominer dans toute son étendue. Non , il n'est pas dans le monde de monarque , ni de peuple , qui puisse résister à vos armées navales & les arrêter dans leur course. Auprès de cette puissance maritime , qu'est-ce que ces maisons & ces champs dont la privation vous est si sensible ? de pareilles pertes sont-elles faites pour vous affliger ? tout cela est-il autre chose que de vaines superfluités de luxe ? & ne devez-vous pas croire que , si nous défendons , si nous maintenons notre liberté , nous ne tarderons pas à recouvrer ce que nous aurons perdu ; mais qu'en souscrivant aux ordres d'autrui , on perd & la liberté & les biens qu'elle procure. Ne dégénérons pas de nos ancêtres , qui , par leurs propres travaux ont acquis , conservé & transmis à leurs descendans la puissance dont nous jouissons. Il y a moins de honte à ne pas acquérir qu'à se laisser dépouiller de ce qu'on possède. Marchons

à l'ennemi, non-seulement avec hardiesse, mais encore avec une sorte de mépris. La hardiesse peut naître même au cœur d'un lâche dont la fortune a favorisé l'ignorance : le mépris de son ennemi est fondé sur la persuasion intime qu'on lui est supérieur en lumières, comme nous le sommes aux Péloponésiens. A bonheur égal, la supériorité du génie rend plus assuré par la grande confiance qu'il inspire. Ce n'est point sur des espérances frivoles & incertaines qu'il s'appuie, mais, ce qui est bien plus solide, sur le sentiment éclairé de ses propres forces.

Il faut, Athéniens, maintenir l'honneur du commandement dont vous êtes tous si jaloux, embrasser les travaux, ou renoncer à la gloire. Non, il ne s'agit pas seulement pour vous d'échanger la liberté contre la servitude, mais de perdre le commandement, & de vous voir accablés de tous les ennemis qu'il vous a suscités. Il ne dépend plus de vous de renoncer à la prééminence ; je le dis à ces citoyens imprudens qui, fermant les yeux sur le danger de l'inaction, se font un mérite de leur amour pour le repos. Oui, l'empire dont vous jouissez dans la Grèce, est comme la puissance souveraine dans les villes libres (1), qu'il

(1) Le mot grec *tyrannie* qui se trouve dans le texte, ne veut pas dire un pouvoir exercé durement & cruelle-

est aussi-injuste d'usurper que dangereux d'abdiquer. Si on en croyoit nos partisans de la paix, ils auroient bientôt perdu l'état, en supposant même qu'ils se conservassent seuls indépendans. Le repos ne peut être maintenu que par le travail; & ce n'est pas dans une ville qui commande, mais dans celle qui obéit, qu'un esclavage paisible est avantageux.

Ne vous laissez pas séduire par de tels hommes, ô Athéniens ! & parce que les ennemis n'ont fait après tout que ce qu'ils devoient, puisque vous refusiez de leur obéir, ne m'imputez pas les maux inévitables d'une guerre que vous avez résolue avec moi. La contagion qui nous désole est le seul mal qui soit survenu contre notre attente; & c'est en grande partie cet événement, supérieur à toute prudence humaine, qui m'attire votre indignation. Mais vous avez tort de m'en rendre responsable, à moins que vous ne vouliez aussi me faire honneur de vos succès inespérés. Supporter avec patience les coups du sort, repousser avec courage les attaques de l'ennemi, ce sont-là les sentimens qui distinguèrent de tout temps notre

ment, mais une puissance souveraine usurpée contre les loix dans une ville libre. C'est ainsi, comme nous l'avons déjà observé, qu'il faut entendre chez les écrivains grecs les mots de *tyran* & de *tyrannie*.

ville, & que vous ne devez pas trahir en ce jour. C'est pour n'avoir point cédé aux disgraces, pour n'avoir, dans les guerres des Grecs, ni épargné ses citoyens, ni redouté les travaux, qu'Athènes jouit d'un grand nom chez tous les hommes : c'est par-là qu'elle s'est élevée à un degré de puissance dont la mémoire se transmettra sans fin aux races futures, quand même, par une suite du dépérissement des choses humaines, on verroit cette puissance s'affoiblir. On publiera sans cesse que les Athéniens ont commandé à une grande partie de la Grece, qu'ils ont soutenu des guerres importantes contre tous les peuples réunis & contre chaque peuple séparément, enfin qu'ils ont fait d'Athènes la plus illustre & la plus opulente ville de l'univers. Le lâche, ami du repos, dédaignera ces avantages ; l'homme actif les desirera avec ardeur ; celui qui désespérera de les obtenir les regardera d'un œil d'envie. Être haï pendant un temps, c'est le partage de quiconque veut commander. Il y a de la sagesse à favoir braver la haine pour de grands motifs. La haine dure peu, & disparoît pour faire place à l'admiration de la postérité & même des contemporains. Montrez en vous, ô Athéniens ! par votre fermeté au milieu des maux ; montrez en vous des hommes non moins jaloux de s'illustrer pour l'avenir, qu'attentifs à ne pas se déshonorer dans les circonstances présentes.

N'envoyez plus de députés à Lacédémone , & ne faites pas annoncer à votre rivale que vous vous laissez abattre par le malheur. Parmi les peuples & les particuliers , ce sont ceux qui se montrent les plus fermes , les plus inébranlables dans les disgraces , qui méritent le plus notre estime & nos éloges. —

Périclès gagna du moins alors que les Athéniens n'envoyassent plus de députés à Lacédémone , & qu'ils se préparassent à la guerre : mais , toujours aussi sensibles à leurs maux domestiques , ils ne cessèrent pas de persécuter celui qu'ils en croyoient l'auteur , jusqu'à ce qu'ils l'eussent condamné à une amende. Cet emportement du peuple contre Périclès , fut passager. Bientôt après , il fut encore élu général , & on lui confia , comme auparavant , la principale administration de la république. On commençoit à s'endurcir aux malheurs particuliers , à devenir plus sensible à la gloire de l'état ; & d'ailleurs on ne voyoit personne plus capable de rétablir les affaires.

Ici l'historien s'arrête un instant pour faire l'éloge de cet illustre personnage qui vécut trop peu pour le bonheur d'Athènes. Il avoit gouverné sagement pendant la paix , & rendu la ville aussi redoutable qu'opulente : lorsque la guerre fut allumée , il fut prévoir d'abord ce qui devoit

constituer la force & la puissance de sa république ; il avertit les Athéniens qu'ils feroient les maîtres s'ils favoient modérer leur ambition , & si , ayant soin de leur marine , ils craignoient de mettre l'état en péril par de nouvelles entreprises. Son grand crédit venoit de son bon sens , de sa dignité personnelle , & de sa probité incorruptible. Comme il avoit acquis l'autorité par des voies légitimes , il n'employoit que des moyens honnêtes pour contenir le peuple dans le devoir ; il le conduisoit plutôt qu'il ne s'en laissoit conduire , & le censuroit plus souvent qu'il ne le flattoit. Le voyoit-il trop plein de confiance , former des projets au-dessus de ses forces ; il favoit le réprimer & lui inspirer des frayeurs utiles. S'alarmoit-il sans raison & se laissoit-il abattre ; il le rassuroit par ses discours & relevoit son courage. Sous Périclès , le gouvernement d'Athenes étoit un gouvernement populaire , où le plus grand personnage avoit en effet toute l'autorité : au lieu que ceux qui vinrent après lui , étant à-peu-près égaux en mérite , cherchoient à plaire au peuple , & lui abandonnoient les rênes de l'administration , afin d'écarter leurs rivaux & d'obtenir le premier rang. De-là ces projets téméraires & ces dissensions intestines qui ruinerent enfin la puissance d'une république que ses malheurs rendirent plus sage. Il n'y eut de remar-

quable dans la fin de la seconde année de la guerre, que la prise de Potidée par les Athéniens.

Au commencement de la campagne suivante, l'armée ennemie, au lieu d'entrer dans l'Attique, tourna vers Platée, & ayant campé près de la ville, se mit à ravager le territoire. Les Platéens, envoyèrent des députés à Archidame pour lui dire :

Disc. des Platéens à Archidame & aux Lacédémoniens ; & réponse d'Archidame.

Archidame & vous, Lacédémoniens, vous agissez contre la justice, vous démentez votre gloire & celle de vos peres, en portant vos armes sur le territoire de Platée. Pausanias, fils de Cléombrote, généralissime des Grecs qui ont garanti la nation du joug des Perses, & partagé les périls du combat livré dans notre pays, Pausanias sacrifiant à Jupiter Libérateur dans la place publique de Platée, en présence de tous les Grecs confédérés, rendit aux Platéens leur ville & leur territoire, leur permit de vivre suivant leurs loix ; il ajouta qu'on ne marcheroit jamais contre eux ni pour piller leurs biens, ni pour asservir leurs personnes. Telle est la récompense dont vos peres ont payé notre courage & notre zele dans les combats livrés en commun. Voilà ce qu'ils ont décidé en notre faveur ; & vous, leurs enfans, vous venez avec les Thébains, nos plus mortels ennemis, pour nous réduire en servitude ! Au nom des dieux

garans des sermens de vos peres , au nom des dieux de votre pays & du nôtre , nous vous demandons de ne pas ravager le territoire de Platée , & , fideles à vos engagements , de nous laisser vivre suivant nos loix , comme l'a ordonné Pausanias.

Tel fut le discours des députés Platéens ; Archidame leur répondit en ces termes :

Platéens , vous parlez raisonnablement , si vos actions répondent à vos paroles. D'après la décision de Pausanias , vivez suivant vos loix , mettez en liberté tous ceux qui alors ont partagé avec vous les périls , qui se sont liés par les mêmes sermens que vous , & qui sont maintenant sous le joug des Athéniens. C'est pour leur procurer la liberté à eux & aux autres Grecs que nous avons pris les armes , que nous avons fait de si grands préparatifs. Puisque vous êtes parfaitement libres , fideles à votre serment , joignez vos forces aux nôtres ; sinon demeurez neutres , comme nous vous y avons déjà exhortés ; jouissez de vos avantages sans embrasser aucun parti ; soyez amis des deux peuples sans faire la guerre ni à l'un ni à l'autre. Voilà quel est notre sentiment. —

Les Platéens , après avoir consulté les Athéniens sur la réponse d'Archidame , résolurent de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Alors

le roi de Lacédémone , adreſſant la parole aux dieux & aux héros du pays , par l'aide deſquels les Grecs avoient vaincu les Perſes , proteſta qu'il ne violoit pas le traité , qu'il ne commençoit pas le premier la guerre , & que par conſéquent il ne feroit pas coupable des maux qui alloient fondre ſur les Platéens ; que ceux-ci ne pourroient ſ'en prendre qu'à eux ſeuls , ayant refusé les conditions juſtes & raisonnables qu'on leur offroit. Après cette proteſtation , il commença le ſiege de la ville qui fut attaquée & défendue avec la même vigueur. Ce ſiege eſt fameux dans l'antiquité , moins par l'importance de la place , que par les efforts de génie & de courage que firent les habitants pour échapper à leur ruine totale.

Cependant les Athéniens porterent la guerre en Thrace dans la Chalcide , & les Lacédémoniens dans l'Acarnanie , où Athenes envoya une flotte , ſous la conduite de Phormion , pour l'oppoſer à celle de Lacédémone. Il y eut en ce dernier endroit deux batailles navales. Dans la première , les Athéniens furent vainqueurs avec un avantage viſible. Pour la ſeconde , les Lacédémoniens voulant réparer leur défaite , rasſemblerent de toutes parts des navires : Phormion , de ſon côté , ayant informé Athenes de ſa victoire & des préparatifs de l'ennemi , avoit mandé qu'on lui envoyât le plus qu'on pourroit de vaiſſeaux.

Brafidas & les autres chefs du Péloponèse, voulant donner la bataille avant qu'il arrivât du secours aux Athéniens, rassemblent leurs soldats, & pour les rassurer ils leur parlent ainsi :

Péloponésiens, ceux d'entre vous à qui le dernier combat naval fait appréhender d'en livrer un nouveau, ont tort de craindre. Dans la dernière action, vous le savez vous-mêmes, nous n'étions pas suffisamment préparés pour nous battre sur mer, les troupes que portoit notre flotte étoient destinées en grande partie à une expédition sur terre; ajoutez que la fortune nous a fort mal servis; enfin, combattant pour la première fois sur un élément qui nous étoit peu connu, nous ne pouvions encore être assez instruits dans la marine. Ce n'est donc point par lâcheté que nous avons eu du désavantage. Lorsque l'ame n'est pas abattue & qu'on peut justifier sa défaite, nulle disgrâce n'a droit d'effrayer : on doit croire que, si les coups du sort occasionnent les revers, le courage resté ferme fait les réparer en s'exposant de nouveau, & qu'il rougiroit de se rejeter sur l'inexpérience pour couvrir une lâche conduite. Non, vous n'êtes pas aussi inférieurs aux ennemis en habileté que vous leur êtes supérieurs pour la fermeté d'ame. Leur science que vous craignez tant, ne peut agir dans le péril d'après les lumières

Discours de
Brafidas & des
autres chefs du
Péloponèse aux
soldats Pélopo-
nésiens.

acquises , si la valeur ne l'accompagne ; sans la valeur , elle n'est d'aucun secours dans l'action : la crainte enchaîne les facultés de l'esprit , & le défaut de courage rend les connoissances inutiles. A l'habileté de l'ennemi opposez donc votre intrépide assurance ; & à la frayeur que vous inspire votre défaite , l'idée que vous n'aviez pas alors tout ce qu'il falloit pour le combat. Aujourd'hui , vous avez un grand nombre de vaisseaux ; vous avez l'avantage de combattre près de vos côtes , sous les yeux de votre brave infanterie. Or , la victoire ordinairement est pour le parti supérieur en nombre & en forces. Je ne vois donc rien qui puisse nous faire appréhender un mauvais succès. Nos fautes passées nous instruiront pour le présent , & par-là elles nous deviendront avantageuses. Que les pilotes & le reste de l'équipage , pleins de confiance , remplissent chacun leurs fonctions , & restent dans le poste où ils auront été placés. Nous disposerons tout avec la même activité que nos prédécesseurs , nous ne fournirons à personne le prétexte d'être lâche. Toute lâcheté sera punie selon qu'elle le mérite ; la bravoure recevra sa récompense. —

Discours de
Phormion aux
soldats Aché-
niens.

Phormion , qui ne vouloit pas reculer devant les ennemis , & qui voyoit ses soldats épouvantés du nombre de leurs vaisseaux , les assembla avant

que de combattre , & leur adressa ce discours :

Soldats , vous me paroissez effrayés de la multitude des ennemis ; je vous assemble donc dans la crainte que vous ne redoutiez ce qui n'est pas en effet redoutable. D'abord , c'est parce que nous les avons déjà vaincus , & qu'ils se croient inférieurs à nous , que nos adversaires ont équipé un nombre de vaisseaux qui puisse suppléer à leur infériorité. Ensuite , ce courage sur lequel ils comptent principalement , qu'ils regardent comme leur apanage exclusif , & qui n'est autre chose que la confiance que leur donne leur expérience dans les combats sur terre , ils s'imaginent en tirer les mêmes avantages dans les combats sur mer , parce qu'ils réussissent le plus souvent dans les premiers. Mais s'ils peuvent avoir de l'assurance dans le continent , nous devons en avoir aujourd'hui à bien plus forte raison. Leur bravoure n'a rien d'extraordinaire ; & c'est l'habileté qui nous inspire de la hardiesse à eux & à nous chacun dans notre partie. Trop convaincus de votre supériorité , les alliés de Lacédémone ne marchent que malgré eux à l'ennemi : après la défaite entière qu'ils ont essuyée , ils n'auroient jamais tenté d'eux-mêmes une seconde bataille navale. Ne craignez donc point leur vaine confiance. Vous leur inspirez bien plus de crainte , une crainte bien plus fondée , & parce que vous

les avez déjà battus , & parce qu'ils ne peuvent croire que vous parussiez devant eux si vous ne méditez quelque coup important. Des ennemis supérieurs en nombre , comme ils le sont , comptent plus sur leur multitude que sur leur expérience. Des guerriers beaucoup moins nombreux , & que rien ne force de combattre , ne se présentent qu'avec un grand dessein arrêté dans l'esprit. D'après cette idée , ils nous craignent plus par cela même que nous paroissions peu à craindre , que si nous avions des forces supérieures. On a déjà vu plus d'une fois de grandes armées défaites par de petites troupes qui étoient plus exercées & plus braves ; & nous ne manquons ni d'exercice ni de bravoure. Qu'ils ne s'attendent pas que j'engage le combat dans le détroit , ou que j'y fasse passer ma flotte. Des navires légers dans leurs mouvemens & bien formés à la manœuvre , s'ils ont en tête un grand nombre de vaisseaux qui le sont moins , doivent sur-tout avoir attention de se mettre au large. Dans un lieu trop resserré , on ne peut , comme on voudroit , ni assaillir brusquement les ennemis , ni se retirer si on est pressé ; on ne peut traverser leur flotte , ni revenir à la charge , toutes manœuvres propres à de légers navires : on est forcé de combattre de pié-ferme , comme sur terre ; & alors le nombre a l'avantage. Je pourvoirai à votre sûreté avec
le

le plus grand soin ; vous, soldats , gardez votre poste dans les vaisseaux , & exécutez les ordres avec promptitude , d'autant plus qu'il y a peu d'espace pour le choc. Durant le combat , observez exactement la discipline & le silence , qui sont si essentiels dans la guerre , & principalement dans les batailles navales. Combattez avec un courage digne de vos exploits passés. Il s'agit pour vous d'un grand objet ; il est question de détruire les espérances que les Péloponésiens ont fondées sur leur marine , ou de faire craindre aux Athéniens de perdre l'empire de la mer. Rappelez-vous que vous venez de vaincre la plupart des ennemis contre lesquels vous allez vous mesurer , & que le vaincu revient toujours avec moins d'ardeur au combat. —

La bataille fut livrée , l'avantage fut à-peu-près égal de part & d'autre , & les deux partis s'attribuerent la victoire. Voilà quelle fut l'issue de cette campagne. Une entreprise de la flotte lacédémonienne vers le cap de Salamine , une expédition des Thraces - Odrysiens dans la Macédoine , & quelques excursions des Athéniens dans l'Acarmanie , remplirent le troisième hiver.

L I V R E I I I .

Les peuples du Péloponèse & leurs alliés, ouvrirent la quatrième campagne par leurs ravages accoutumés dans l'Attique. L'île de Lesbos, dont Mitylene étoit la ville principale, ne tarda pas à quitter l'alliance d'Athènes. Méthymne fut la seule ville qui resta fidelle. Les Mitylénienens avoient voulu se soulever dès avant que la guerre fût déclarée ; mais les Lacédémoniens ne voulurent pas les recevoir. Ils éclatèrent enfin un peu plutôt qu'ils n'avoient résolu : car ils vouloient attendre qu'ils eussent fermé l'entrée de leurs ports, achevé leurs murailles, équipé leur flotte, & fait venir du Pont-Euxin ce qui leur manquoit. Ils étoient occupés de ces préparatifs ; les habitans de Ténédos, qui étoient leurs ennemis, ceux de Méthymne, avec quelques particuliers de Mitylene, en donnerent avis au peuple d'Athènes, & dirent que, si l'on ne se hâtoit, l'île étoit perdue. Les Athéniens n'ayant pu rien gagner sur les Mitylénienens par la persuasion & par des remontrances amicales, résolurent de les prévenir, & envoyèrent sur le champ quarante vaisseaux qu'on avoit destinés pour le Péloponèse. Le commandant de la flotte devoit signifier aux Mitylénienens d'abattre

leurs murailles , de livrer leurs vaisseaux , & leur déclarer la guerre en cas de refus. Les rebelles furent fort surpris , parce qu'ils n'avoient rien de prêt. Ils parlerent d'accommodement ; on prêta l'oreille à leurs propositions , & on leur permit d'envoyer à Athenes. Ils envayerent en même temps , le plus secrettement qu'ils purent , des députés à Lacédémone pour demander du secours. Les députés envoyés à Athenes , revinrent sans avoir rien obtenu. On se prépara de part & d'autre à attaquer & à se défendre. Mitylene fut bloquée du côté de la mer. Les députés envoyés à Lacédémone , eurent audience dans le temple de Jupiter Olympien , après les jeux olympiques , afin que les alliés pussent entendre leurs plaintes. Voici le discours qu'ils prononcèrent :

Lacédémoniens & vous alliés , nous ne pouvons ignorer quel est l'usage & l'opinion des Grecs. Ceux qui , dans le cours d'une guerre , rompent leur première alliance pour passer à une autre , sont reçus avec plaisir si on y trouve son avantage ; mais on conçoit d'eux une idée peu favorable , & on les regarde comme traîtres à leurs premiers amis. Ce jugement n'est fondé qu'autant que ceux qui abandonnent & ceux qui sont abandonnés , unis par les mêmes sentimens & par la même affection , avec une puissance égale

Disc. des députés de Mitylene aux Lacédémoniens & à leurs alliés.

& des forces pareilles, ne sont autorisés à se quitter par aucun motif légitime : rapports qui ne se trouvent pas entre les Athéniens & nous. Et qu'on n'aille point juger mal des Mityléniens , parce qu'ils se détachent, pendant la guerre, d'un peuple qui dans la paix les a traités avec égard : car nous voulons avant tout vous prouver que notre démarche n'a rien que de juste & d'honnête. Nous vous demandons votre alliance : or, nous savons qu'il ne peut y avoir d'alliance & d'amitié solide entre les peuples & les particuliers, si l'on ne s'unit par l'idée qu'on a mutuellement de sa vertu, & si d'ailleurs l'on ne s'accorde pour les sentimens, & pour le caractère, dont la différence ne tarde pas à produire une désunion.

L'alliance entre Athenes & Mitylene commença lorsque vous renonçâtes à la guerre des Perses , & que les Athéniens s'engagerent à en dissiper les restes. Nous ne nous alliâmes pas à eux pour leur assujettir les Grecs , mais aux Grecs pour les délivrer de la domination des Barbares. Tant qu'ils commanderent avec justice, nous les suivîmes avec ardeur. Lorsque nous reconnûmes que, n'étant plus aussi animés contre les Barbares, ils vouloient asservir les alliés, nous ne fûmes plus alors exempts de crainte. La difficulté de réunir les suffrages ne permettant pas aux Grecs confédérés de se liguier pour secouer le joug, ils

furent asservis tous , excepté nous & les habitants de Chio. Indépendans & libres seulement de nom , nous marchâmes à la suite des Athéniens. En voyant la maniere dont ils en avoient usé envers les autres , nous ne pouvions les regarder comme des chefs à qui l'on pût se fier ; & il n'étoit pas probable que , s'étant assujetti presque tous les peuples de la confédération , ils n'en usassent pas de même , dès qu'ils le pourroient , avec ceux qui restoiént libres. Si tous ces peuples jouissoient encore de leur liberté , nous aurions sujet d'espérer que les Athéniens ne changeroient pas à notre égard ; mais , comme ils se sont soumis le plus grand nombre , ils doivent voir avec peine les Mityléniens se soustraire seuls au joug commun & rester leurs égaux ; d'autant plus que leurs forces augmentent , & que nos ressources diminuent de jour en jour. Or , la crainte respective peut seule maintenir l'union entre deux puissances , parce que alors l'ambitieux ne se sent pas assez supérieur pour entreprendre de violer le traité.

L'unique motif pour lequel les Athéniens nous ont laissés libres , c'est qu'ils cherchoient à se parer d'un prétexte qui leur conservât l'empire , & qu'ils pensoient pouvoir réussir par la politique plutôt que par la force. Ainsi , d'un côté , ils se faisoient accompagner d'alliés qui jouissoient de l'indépen-

dance, & qui paroïssent les suivre librement, dans la vue de faire croire qu'ils ne prenoient les armes que pour réprimer l'injustice : de l'autre, ils menoient d'abord les plus forts contre les plus foibles pour opprimer ensuite ceux qui resteroient quand ils seroient affoiblis par la destruction des moins puissans. S'ils avoient commencé par nous, lorsque tous avoient quelque puissance par eux-mêmes & qu'ils pouvoient être soutenus, ils n'auroient pas également réussi à les assujettir. Ils craignoient encore de se trouver en péril, si venant à réunir les forces de notre marine, nous les joignons aux vôtres ou à celles de quelque autre peuple. Enfin nous avons échappé à la servitude par nos égards continuels pour le peuple d'Athenes & pour ses chefs. Mais en considérant le sort qu'ont éprouvé les autres alliés, il semble que nous n'aurions pu nous soutenir long-temps, si la guerre actuelle ne fût survenue. Pourrions-nous donc compter sur l'amitié d'Athenes, ou sur la liberté dont nous paroissions jouir, lorsque de part & d'autre nous n'étions pas unis sincèrement & par le cœur ? Les Athéniens nous flattoient dans la guerre, parce qu'ils nous redoutoient ; dans la paix, nous tenions la même conduite à leur égard : la crainte seule étoit le lien d'un attachement mutuel qui n'a de solidité que lorsqu'il est fondé sur l'amour. Oui, c'étoit moins

l'affection que la politique qui maintenoit notre alliance ; & les premiers qui en trouveroient l'occasion devoient rompre les premiers. Mais nous croire coupables , parce que prenant les devants , & cherchant à éloigner les maux que vos ennemis nous réservent , nous n'attendons pas qu'une trop funeste expérience vienne nous convaincre , ce ne seroit point penser juste. Si nous pouvions aussi différer & leur opposer des batteries égales , pourquoi , étant aussi puissans qu'eux , leur resterions-nous soumis ? Puisqu'ils ont en main la faculté de nous perdre , nous pouvons , sans doute , les prévenir , & saisir les moyens de nous sauver.

Tels sont , Lacédémoniens & vous alliés , les motifs & les sujets de plainte qui nous forcent d'abandonner le parti d'Athenes : ils sont suffisans pour justifier notre démarche , pour nous inspirer de la frayeur , & nous faire chercher notre sûreté. Il y a long-temps que nous songions à passer dans votre parti ; nous vous avons fait demander votre alliance pendant la paix , & elle eût été conclue si vous aviez consenti à nous recevoir. Maintenant , sollicités par les Béotiens , nous nous sommes hâtés de nous rendre à leurs desirs. Nous avons pensé qu'en nous séparant d'Athenes , nous gagnions le double avantage de ne point asservir les Grecs conjointement avec elle , mais de nous réunir à

vous pour les affranchir ; de ne pas être accablés nous-mêmes par cette république , mais de prévenir les mauvais desseins. Nous nous sommes séparés à la hâte , sans avoir encore disposé nos forces ; c'est un motif de plus pour que vous nous receviez dans votre alliance , pour que vous nous secouriez sans délai , afin qu'on vous voie à la fois protéger les opprimés & vous venger de vos ennemis. Jamais l'occasion ne fut plus favorable. Athenes est affoiblie par une maladie contagieuse , ses finances sont épuisées. Une partie de la flotte athénienne est dans votre pays , l'autre est chez nous. Si donc à présent vous faites une seconde irruption dans l'Attique par terre & par mer , il n'est pas probable que les Athéniens puissent vous opposer un grand nombre de vaisseaux ; mais , ou ils ne repousseront pas vos attaques , ou ils quitteront prise des deux côtés.

Au reste , n'allez pas croire que c'est pour un pays étranger que vous exposerez vos personnes. Si Lesbos vous paroît éloignée , elle vous servira de près ; & si la guerre , comme on se l'imagine , n'est pas dans l'Attique , elle sera dans un pays où l'Attique trouve des ressources. Les Athéniens tirent de grands revenus de leurs alliés , & ils en tireront de plus grands encore s'ils parviennent à nous réduire. Nul autre peuple ne les abandonnera ; ils joindront nos forces aux leurs , & ils

appesantiront sur nous le joug bien plus que sur ceux qu'ils se sont d'abord soumis. Si vous nous défendez avec zèle, en même temps que vous vous attacherez une puissance dont la marine vous fera d'un grand secours, vous détruirez plus aisément les forces d'Athènes, qui se verra privée de ses alliés par la confiance qu'auront les peuples en recourant à votre protection. Déclarez-vous leurs libérateurs; par-là, vous vous laverez du reproche de ne pas défendre les peuples qui vous implorent, & vous augmenterez vos ressources pour la guerre.

Craignant donc de frustrer les espérances des Grecs, pleins de respect pour Jupiter Olympien, dans le temple duquel nous paroissions en supplians, recevez les Mityléniens dans votre alliance, & accordez-leur le secours qu'ils sollicitent. N'abandonnez pas un peuple qui s'expose seul au péril, mais qui peut ruiner votre parti ou le faire triompher suivant que vous rejetterez ou que vous écouterez ses demandes. En un mot, montrez-vous tels que les Grecs jugent que vous devez être, & que nos craintes desirent que vous soyez. —

Les Mityléniens obtinrent ce qu'ils demandoient, & furent reçus dans l'alliance du Péloponèse. On se disposoit à envoyer quarante galères

à leur secours : les Athéniens envoyèrent une flotte vers l'Isthme de Corinthe , & à Mitylene un renfort de mille soldats pesamment armés , à l'aide desquels on fit une circonvallation ; de sorte qu'au commencement de l'hiver la ville se trouva bloquée par terre & par mer. Sur la fin du même hiver , comme les secours du Péloponèse n'arrivoient pas , elle se rendit , à la charge qu'on ne feroit mourir ni emprisonner personne , jusqu'au retour des députés qui seroient envoyés à Athènes , & que cependant les troupes entreroient dans Mitylene.

A l'entrée de la cinquieme campagne , les Lacédémoniens fondirent sur l'Attique suivant leur coutume , & y firent de grands ravages. Les quarante vaisseaux qu'ils envoyoient au secours de Mitylene , sous la conduite d'Alcidas , apprirent à Claros la reddition de la ville. Ils firent voile à Embate , & là les chefs délibéroient sur ce qu'ils avoient à faire. Teutliape , commandant des Eléens , opinoit à ce qu'on allât sur le champ à Mitylene ; & voici comme il expliqua son avis en peu de mots dans le conseil de guerre.

Discours de
Teutliape à Al-
cidas & aux au-
tres chefs des
troupes pélopo-
nésiennes.

Alcidas , & vous Péloponésiens , chefs des troupes , mes collegues , je crois que nous devons passer sur le champ à Mitylene avant que les ennemis soient informés de notre arrivée. Il est

probable que venant de prendre la ville, nous les trouverons en désordre & nullement sur leurs gardes, sur-tout du côté de la mer d'où ils ne s'attendent pas qu'il leur viendra quelque ennemi, & où nous avons maintenant nos principales forces. Leurs soldats, sans doute, sont dispersés négligemment dans les maisons, comme après une victoire. Si donc nous les attaquons brusquement & pendant la nuit, j'espère qu'avec le secours des habitans qui nous sont restés fideles, nous nous rendrons maîtres de la ville. Hasardons sans crainte cette irruption soudaine, convaincus que c'est-là ce qui occasionne le plus de révolutions dans la guerre. Le général qui ne se laisse jamais surprendre, & qui profite de la sécurité des ennemis, aura toujours l'avantage. —

Alcidas n'ayant pas goûté cet avis, on conclut à regagner le Péloponèse en diligence. Paquès, général de l'armée athénienne, qui avoit pris Mitylene, fit une excursion avec sa flotte dans l'Ionie, prit quelques villes, revint dans l'île de Lesbos, & envoya les principaux auteurs de la révolte à Athenes, où s'étoient rendus les députés des Mitylénien. On mit l'affaire en délibération, & dans la colere on décida qu'on feroit mourir tous les habitans, que les femmes & les enfans seroient réduits en servitude. On fit partir à l'heure

même une galere pour mettre à exécution ce cruel décret. Mais on se repentit, dès le lendemain, d'avoir confondu les innocens avec les coupables. Les députés de Mitylene s'étant apperçus que les esprits paroissoient se reporter vers la douceur, prièrent le magistrat de remettre l'affaire en délibération. Le peuple s'étant donc assemblé, Cléon, auteur du premier décret, homme violent, qui avoit acquis un grand crédit par son éloquence véhémence & impétueuse, prononça ce discours bien conforme à son caractère, pour engager le peuple à ne rien changer à la détermination qui avoit été prise la veille.

Discours de
Cléon aux A-
théniens, con-
tre la ville de
Mitylene.

Il y a long-temps, Athéniens, que j'ai cru m'appercevoir que la démocratie est incapable de commander à des peuples étrangers; mais je n'en fus jamais mieux convaincu qu'en vous voyant revenir aujourd'hui sur vos décisions au sujet de Mitylene. Quoi donc? parce que vous vivez entre vous avec franchise & sans défiance, vous êtes disposés de même pour vos alliés! Dans toutes les fautes où vous jettent les artifices de leurs discours, ou les mouvemens d'une molle compassion, vous ne voyez pas que votre foiblesse vous fait tort à vous-mêmes sans qu'ils vous en sachent aucun gré; vous ne considérez pas que votre domination est une espece d'autorité souveraine.

exercée dans une ville autrefois libre, que vos alliés cherchent à s'y soustraire, & ne vous obéissent qu'à regret? Non, s'ils vous sont soumis, ce n'est point à des ménagemens, qui vous deviennent funestes, que vous en êtes redevables, mais à l'ascendant de votre puissance plutôt qu'aux sentimens de leur affection. Le plus grand mal, c'est que nos décrets n'aient rien de fixe & d'arrêté, c'est que nous ne puissions comprendre qu'un état où les loix sont moins bonnes, mais invariables, est plus heureux que celui où les loix, quoique meilleures, sont toujours mobiles. L'ignorance modeste est plus avantageuse aux états que la science présomptueuse; &, en général, on est mieux gouverné lorsque les citoyens sont peu instruits, que lorsqu'ils le sont beaucoup. Trop intelligens, ils veulent paroître plus habiles que les loix, l'emporter sur les meilleurs politiques, comme ne pouvant montrer leur esprit dans de plus grandes occasions; & par-là ils ne perdent que trop souvent la cité dont ils sont membres. Quand ils se défient de leurs lumières, ils ne croient pas en savoir plus que les loix, ils s'avouent incapables de censurer les grandes vues; &, comme ils se font une règle de juger paisiblement les bons conseils plutôt que de les combattre, ils réussissent pour l'ordinaire. Fideles eux-mêmes à cette méthode, craignant d'abuser de leur talent pour

la parole & de leur subtilité dans la discussion des affaires, vos orateurs, ô Athéniens ! ne doivent vous parler que pour maintenir les résolutions déjà prises.

Pour moi, je persiste dans mes sentimens au sujet de Mitylene, & j'admire ceux qui, ayant remis cette affaire en délibération, cherchent à gagner du temps pour l'intérêt des coupables. En effet, le délai ralentit la poursuite de l'offense ; au lieu que la peine qui suit de près le crime, étant plus sévère, est plus proportionnée à la faute. J'admire encore celui qui, par esprit de contradiction, voudra soutenir que la révolte des Mitylénienens nous est avantageuse, & que ce qui est un malheur pour nous n'est pas d'un mauvais exemple pour nos alliés. Sans doute que, comptant sur son éloquence, il prétendra que ce qui a été résolu n'a pas été vraiment résolu ; ou gagné par l'or des rebelles, il tâchera de vous séduire par des discours étudiés. Dans ces combats d'orateurs, la ville donne le prix à d'autres, & n'a pour elle que le péril. C'est à vous, Athéniens, qu'il faut s'en prendre ; c'est vous qui établissez ces combats abusifs par l'habitude où vous êtes d'assister aux discours comme à un spectacle, & de n'écouter les événemens sérieux que comme une histoire amusante. Accoutumés à ne juger de la possibilité des choses incertaines que d'après le récit de vos

orateurs , & quant aux faits qui ne sont que trop réels , en croyant plus vos oreilles que vos yeux , vous vous en rapportez à de vaines critiques en beaux termes. On vous voit toujours vous laisser surprendre à ce qui est nouveau , refuser de suivre les conseils solides , & rejeter ce qui est ordinaire pour courir après ce qui est étrange. Chacun de vous desiré d'avoir le talent de la parole : sinon vous vous faites un mérite de contredire les plus habiles orateurs ; ou du moins vous êtes jaloux de paroître prévenir la pensée de celui qui parle , & d'applaudir les premiers à un mot subtil , aussi prompts à deviner le sens d'un discours que lents à prévoir les suites d'un avis. Inquiets , vous cherchez , pour ainsi dire , à changer de situation , sans connoître bien votre état présent. En un mot , uniquement sensibles à l'agrément des paroles , admirateurs des sophistes , vous ressemblez à des spectateurs qui s'amuseut plutôt qu'à des citoyens qui délibèrent. C'est pour vous empêcher de tomber aujourd'hui dans ces défauts , que je viens vous prouver que jamais peuple ne fut aussi coupable à votre égard que celui de Mitylène.

Des villes qui , ne pouvant supporter notre domination , ou étant contraintes par une force étrangère , ont abandonné notre parti , je les trouve excusables. Mais un peuple qui habite une île munie de fortes murailles , qui n'a à craindre nos ennemis

que du côté de la mer où il se voit défendu par les navires qui remplissent ses ports ; un peuple à qui nous avons laissé sa liberté , que nous avons traité avec distinction , & qui s'est comporté aussi mal : ne peut-on pas dire qu'avec des intentions perverses il s'est déclaré plutôt que révolté contre nous , puisqu'on ne se révolte que contre un maître dur & violent ? ne peut-on pas dire qu'il a cherché à nous perdre en se liguant avec nos plus mortels ennemis ? Le procédé des Mityléniens est beaucoup plus atroce , sans doute , que s'ils nous eussent fait la guerre , ayant par eux-mêmes des forces suffisantes. Le malheur des autres , que nous avons asservis pour les punir de leur révolte , n'a pu les instruire ; ni leur bonheur personnel n'a pu les empêcher de se jeter dans le péril. Résolus à tout ce qui pourroit arriver , concevant des espérances au-dessus de leurs forces , mais au-dessous de leurs desirs , ils ont entrepris la guerre , & ont préféré la voie des armes aux voies de justice. L'espérance du succès les a portés à nous attaquer sans que nous leur ayons fait aucune injure. En général , les villes qui jouissent tout-à-coup d'une félicité inattendue , deviennent insolentes. Le bonheur , fruit de la sagesse , est toujours plus solide que celui qui n'est que l'ouvrage du hasard ; & l'on peut dire qu'il est plus facile de se soutenir dans l'infortune , que de se maintenir dans la

la

la prospérité. Il y a long-temps que nous n'aurions pas dû avoir pour Mitylene des égards qui n'ont fait qu'enhardir son orgueil , par un sentiment naturel à l'homme qui méprise ceux qui le flattent & respecte ceux qui lui résistent. Mais à présent du moins, que les rebelles subissent la peine due à leur crime. N'imputez pas la faute à un petit nombre pour décharger la multitude , puisqu'ayant pu se jeter entre nos bras & jouir maintenant de leur ville , tous nous ont attaqués également ; puisque jugeant plus sûr de courir les hasards avec les auteurs de la révolte , ils ont voulu la partager. Que si , dans le cas où l'on vous a abandonnés de soi-même , vous n'imposez qu'une peine légère , comme si on eût été forcé par l'ennemi , qui de vos alliés ne vous abandonnera pas sur le plus simple prétexte , lorsqu'il verra que s'il réussit il acquerra la liberté , & que s'il échoue il n'en éprouvera aucune fâcheuse disgrâce ? Vous , Athéniens , il vous faudra exposer vos fortunes & vos personnes contre chaque peuple. La victoire ne vous redonnant qu'une ville ruinée , vous serez privés par la suite d'un revenu qui fait votre principale force : la défaite augmentera le nombre de nos adversaires , & le temps qu'il faudroit employer à repousser nos ennemis actuels , nous le perdrons à combattre nos propres alliés. Nous ne devons donc pas faire espérer.

aux Mitylénien^s qu'en nous gagnant par des largesses , ou en nous séduisant par des discours , ils pourront acheter ou surprendre le pardon de leur délit , comme s'il étoit peu grave. Non , ce n'est point malgré eux qu'ils se sont séparés de nous ; c'est avec réflexion qu'ils ont cherché à nous nuire ; or , les fautes involontaires sont les seules fautes excusables.

Pour moi je soutenois alors , & je soutiens à présent , que vous ne devez rien changer à votre décret. Je veux vous faire éviter trois défauts essentiels dans le commandement , vous empêcher de faillir en cédant à la compassion , à l'agrément des paroles , & aux sentimens de douceur. Nous devons de la compassion à ceux qui , à leur tour , seront touchés de nos peines ; & non pas à ceux qui n'auront pour nous aucune pitié , qui sont comme dans la nécessité d'être toujours nos ennemis. Que les orateurs qui se disputent l'avantage de vous plaire , s'exercent dans des conjonctures moins importantes , & non dans celle-ci , où notre ville , pour un léger plaisir , souffriroit un énorme préjudice , tandis qu'ils auroient l'avantage d'être bien payés pour avoir bien parlé. Nous devons user de douceur envers ceux qui doivent être à l'avenir nos vrais amis , & non envers des hommes qui , toujours les mêmes à notre égard , ne cesseront d'être nos ennemis si nous les épargnons.

Pour conclure en peu de mots , je dis que ; si vous vous rendez à mes conseils , vous ferez subir aux Mitylénien^s le traitement qu'ils méritent en même temps que vous ménagerez vos intérêts. Si vous suivez un avis contraire , les Mitylénien^s ne vous sauront aucun gré de votre clémence ; & vous vous condamnerez vous-mêmes. Oui , s'ils ont eu raison de se révolter , vous auriez tort de vouloir les dominer. Que si vous voulez les dominer même injustement , vous devez donc les punir même contre la justice pour votre avantage ; ou , renonçant à toute domination ; vous complaire dans une vertu paisible (1). Faites subir aux rebelles le mal qu'ils vous réservoient ; & quoique vous ayez échappé au péril , ne vous montrez pas plus insensibles à l'injure que ne l'étoient ceux qui méditoient votre ruine. Songez à la manière dont probablement en auroient usé envers vous , s'ils avoient réussi , des hommes qui n'avoient aucune raison de prendre contre vous les armes. A-t-on offensé quelqu'un sans sujet , on le poursuit sans relâche ; on cherche à le perdre , d'autant plus qu'on n'espère aucune grace d'un tel ennemi si on l'épargne : car celui qu'on a offensé

(1) On sent , & il n'est pas besoin que je le fasse remarquer , combien les maximes que débite ici Cléon , sont odieuses & révoltantes.

sans cause est bien plus animé, s'il échappe, qu'un ennemi ordinaire. Ne vous trahissez donc pas vous-mêmes, ô Athéniens ! mais vous mettant devant les yeux ce que vous auriez eu à souffrir, & vous rappelant avec quelle ardeur vous desiriez de vous assujettir les rebelles, traitez-les aujourd'hui comme ils vous auroient traités eux-mêmes : ne vous laissez pas fléchir par leur situation présente, sans penser au péril dont vous menaçoit leur révolte. Punissez-les comme ils le méritent ; faites-en un exemple éclatant, qui apprenne aux peuples attachés à votre fortune, que toute rebellion sera punie de mort. S'ils sont pénétrés de cette crainte, vous serez moins exposés à laisser tranquilles vos ennemis pour combattre vos propres alliés. —

Discours de
Diodote en fa-
veur de la ville
de Mitylene.

Tel fut le discours de Cléon ; Diodote, qui avoit déjà combattu son avis dans la première assemblée, y répondit par cet autre discours :

Je ne puis, Athéniens, condamner ceux qui remettent en délibération l'affaire de Mitylene, ni approuver ceux qui se plaignent qu'on revienne plusieurs fois sur des objets importants : rien, selon moi, n'est plus opposé à la sagesse des conseils que la précipitation & la colere. L'une est ordinairement la marque d'un esprit mal réglé, l'autre d'un caractère brutal & d'un génie étroit.

Quiconque soutient qu'on peut s'instruire des affaires sans les discuter par la parole, ou manque de sens, ou a quelque intérêt à défendre son opinion. Il manque de sens, s'il se persuade que la parole n'est pas le seul moyen de s'éclairer sur des choses obscures & incertaines. Il a quelque intérêt caché, si, voulant vous porter à une démarche injuste, & se défiant de réussir en donnant un avis peu raisonnable, il pense que, par des calomnies adroites, il étonnera ses adversaires & les auditeurs. Rien sur-tout de plus odieux que d'accuser les autres de corruption pour se faire valoir. Reproche-t-on de l'ignorance à un orateur, il se retirera, s'il ne persuade pas, avec la réputation de citoyen peu habile plutôt que d'homme peu intègre : mais lorsqu'on l'accuse de se laisser corrompre, il est suspect même quand il persuade ; & , supposé qu'il manque son but, outre qu'on lui croit peu de lumières, on se défie même de sa droiture. Cependant la république en souffre, parce que la crainte éloigne les citoyens capables de lui donner de bons conseils. Ce feroit un bonheur pour elle que les hommes que je viens de désigner, fussent privés du talent de la parole, de ce talent qui leur inspire plus de hardiesse pour nuire à l'état. Il est d'un bon patriote de montrer simplement que son avis est le plus utile, sans chercher à effrayer ceux qui pourront le combattre.

Il est d'un peuple sage de ne pas accorder des distinctions extraordinaires au plus habile ministre, sans lui refuser celles auxquelles il a droit de s'attendre, & de n'infliger aucune peine ni même de ne faire aucun affront au citoyen qui manque de trouver le meilleur conseil. Par-là, si l'orateur gagne votre confiance, jamais l'espérance d'obtenir plus de considération ne le fera parler contre sa pensée & pour flatter le peuple : s'il ne jouit pas auprès de vous de tout le crédit qu'il desire, il ne cherchera point à se concilier la multitude par les mêmes voies de flatterie. Nous agissons tout autrement ; & de plus, si on a rendu quelqu'un suspect d'un vil intérêt, donnât-il les meilleurs avis, la haine qu'on lui porte sur des soupçons obscurs, prive la patrie d'un avantage visible. Les bons avis donnés dans l'intention la plus droite, ne sont pas moins suspects que les mauvais ; & soit qu'on propose des conseils utiles ou nuisibles, il faut employer également l'artifice & la dissimulation pour persuader le peuple. Notre république, vu les défiances qu'on lui inspire, est la seule qu'on ne puisse servir d'une manière ouverte & sans la tromper, parce que, sans doute, le citoyen qui évidemment lui donne un bon avis, est soupçonné d'agir par des vues secrètes de cupidité. Malgré ces obstacles de votre part, vos ministres doivent, s'il s'agit d'affaires importantes, péné-

trer dans l'avenir plus que vous qui vous contentez d'un coup-d'œil superficiel ; ils le doivent d'autant plus, qu'ils ont à rendre compte de leurs avis à vous-mêmes qui n'en avez pas à rendre de votre détermination. Si celui qui persuade & celui qui est persuadé étoient également punis, vous jugeriez avec plus de sagesse : mais lorsque, emportés par une passion quelconque, vous avez pris un parti nuisible, vous ne pouvez pardonner à un seul homme de vous avoir donné un mauvais conseil, & vous vous pardonnez à vous tous ensemble de l'avoir trop légèrement adopté.

Pour moi, je ne suis monté à la tribune ni pour contredire, ni pour décrier personne au sujet des Mitylénien. Ce ne sont pas leurs délits, si nous sommes sages, qui doivent nous occuper, mais nos propres intérêts. Quand je prouverois que leur faute est inexcusable, je ne demanderois point pour cela qu'on les fît périr, si ce n'étoit pas notre avantage ; je ne voudrois point non plus qu'on leur pardonnât, quand ils mériteroient quelque pardon, si ce n'étoit pas le bien de la république : car, dans la délibération actuelle, nous devons regarder l'avenir plutôt que le présent. Cléon soutient qu'en nous annonçant pour punir de mort les rebelles, cette rigueur utile empêchera désormais les peuples de nous abandonner. Considérant moi-même notre avantage

futur, je pense le contraire, & je vous demande que des raisons spécieuses ne vous fassent pas rejeter de solides réflexions. Cléon qui plaide pour le droit rigoureux, & qui se prévaut de votre ressentiment contre les Mitylénien, pourroit vous persuader : mais nous examinons moins la peine que méritent les coupables dans la rigueur de la justice, que l'utilité dont ils peuvent nous être par la suite.

Dans les villes, il y a peine de mort pour des fautes moins graves que celle dont nous poursuivons ici la punition ; cependant les hommes enivrés par l'espoir du succès en courent les risques, & nul encore ne s'est exposé au danger en désespérant de réussir dans ses desseins. Quelle ville s'est jamais révoltée, qui n'ait cru pouvoir maintenir sa révolte avec ses propres forces ou avec le secours d'autrui ? Tous, peuples & particuliers, sont entraînés par leur nature à faire des fautes, sans pouvoir être arrêtés par aucune loi. On a, sans doute, parcouru tous les genres de peines, enchérissant toujours & essayant d'effrayer le crime : & il est probable qu'il y avoit dans l'origine des peines plus douces pour les plus énormes attentats ; mais que la plupart se trouvant bravées par les coupables, elles ont été portées jusqu'à la mort que l'on brave aussi. Il faut donc imaginer une crainte plus forte, ou dire que celle-là même

ne peut contenir les hommes. La pauvreté, qui nous enhardit par le besoin; la richesse, dont la fierté & l'insolence nous livrent à une ambition sans bornes; d'autres situations de la vie, où, selon notre caractère, nous sommes dominés par quelque affection impérieuse : voilà ce qui nous jette dans les périls. Le desir & l'espérance se mêlent par-tout; le desir précède, l'espérance suit. L'un cherchant les moyens pour réussir, l'autre nous flattant du succès, ils nous perdent de concert en nous fermant les yeux sur les dangers les plus manifestes. La fortune elle-même contribue pour sa part à nous aveugler. Comme elle favorise quelquefois des projets extravagans, elle fait tout hasarder, quoiqu'avec des moyens foibles, aux particuliers, & sur-tout aux villes, où de grands intérêts, l'amour de la liberté ou de l'empire, animent chaque citoyen, qui, réuni avec tous les autres, s'échauffe jusqu'à concevoir une opinion folle de sa puissance. Oui, en général, il est impossible, & il y auroit de la folie à le croire, que les hommes entraînés vers quelque objet par une violente passion, en soient détournés par la rigueur des loix, ou par la crainte de quelque disgrâce.

Ainsi, d'après la fausse confiance que la crainte de la mort est un garant sûr, ne traitons pas les Mitylénienens avec une rigueur excessive, ne fer-

mons pas la porte au repentir , & que les peuples révoltés puissent espérer qu'une punition légère expiera leur faute. Considérez en effet , Athéniens , que , si une ville rebelle est persuadée qu'on ne la détruira pas sans ressource , elle viendra à composition lorsqu'elle pourra encore dédommager le vainqueur des frais de la guerre , & lui payer des tributs à l'avenir. Autrement , quelle ville ne prendra mieux ses mesures que Mitylène , & ne supportera les dernières extrémités du siège , si elle ne gagne rien à composer de bonne heure ? ne seroit-ce donc point pour nous un dommage réel , après nous être épuisés dans un siège , parce que la ville tardera à se rendre , de la trouver ruinée quand nous l'aurons prise , & de nous voir privés pour la suite d'un revenu qui , dans la guerre , fait notre principale force ? Ainsi , loin de nous punir nous-mêmes en jugeant trop sévèrement les coupables , nous devons plutôt , en modérant la punition , nous ménager les revenus des villes riches , & nous assurer de leur fidélité moins par la sévérité de nos loix que par les précautions de notre vigilance. Nous nous conduisons aujourd'hui par d'autres principes. Réduisons-nous une ville libre qui nous a abandonnés , qui n'obéissoit que malgré elle , & que l'amour de l'indépendance rend excusable ; nous croyons devoir la punir avec la dernière rigueur. Mais

au lieu de châtier ainsi les peuples libres qui se séparent de nous , observons-les plutôt , avant qu'ils nous abandonnent , avec une attention si exacte qu'ils ne songent pas même à se révolter ; & lorsque nous aurons soumis des rebelles , aggravons leur faute le moins qu'il nous sera possible.

Voyez , je vous prie , Athéniens , quelle seroit votre mauvaise politique si vous suiviez le conseil de Cléon. A présent , dans toutes les villes , le peuple , bien intentionné pour nous , ne partage point la rebellion de ses chefs ; ou s'il y est entraîné par force , il se déclare bientôt l'ennemi de ceux qui l'ont soulevé : de sorte que , quand vous marchez contre une ville rebelle , vous avez toujours pour vous la multitude. Si vous sévissez contre le peuple de Mitylene qui n'a eu aucune part à la révolte , & qui de lui-même , dès qu'il a eu les armes en main , vous a introduits dans ses murs ; sans compter que vous ferez injustes en payant de la mort un tel service , vous agirez au gré des principaux de chaque ville. Lorsqu'ils auront fait soulever leur patrie , ils seront sûrs d'avoir le peuple pour eux , parce que vous aurez annoncé que les innocens seront confondus avec les coupables. Mais quand même tous les Mityléniens auroient trempé dans la rebellion , il faudroit dissimuler pour ne pas aliéner de nous , dans les villes de la Grece , la seule partie qui nous reste

ordinairement fidelle. Oui, je crois qu'il nous est beaucoup plus utile, pour nous conserver l'empire, de fermer les yeux sur les injures qui nous sont faites, que de perdre, par une sévérité excessive, ceux que notre intérêt nous dit d'épargner; & il est impossible, comme le prétend Cléon, qu'ici la grande rigueur s'accorde avec notre avantage.

Si, d'après ce que je viens de vous dire, ô Athéniens! mon avis vous paroît préférable, suivez-le sans trop accorder à la compassion & à la clémence, que, selon moi-même, vous ne devez pas écouter. Jugez tranquillement les citoyens de Mitylene que Pachès vous envoie comme auteurs de la révolte, & laissez les autres habiter en paix leur île. Ce parti est en même temps le meilleur pour l'avenir, & le plus capable d'épouvanter dès à présent nos ennemis. L'homme prudent & sage est plus redouté de ses adversaires que le brutal qui ne connoît que la force. —

Ce discours produisit son effet : le premier décret fut révoqué; & l'on fit partir aussitôt une galere qui, faisant la plus grande diligence, apporta la grace au moment où l'on venoit de lire l'arrêt de mort. On fit mourir les factieux, la ville fut démantelée, les vaisseaux livrés, & on lui ôta la propriété de l'île de Lesbos.

Après cette expédition, les Athéniens en firent une autre dans l'île de Minoé qui est devant le port de Mégare (1). Nicias, qui en étoit le chef, réussit comme il desiroit. Il avança dans l'île, fit quelques fortifications, & bâtit un fort par le moyen duquel on pouvoit tenir Mégare en respect.

Nous avons parlé plus haut de Platée; nous avons dit que cette ville fut vivement assiégée & vivement défendue. Une partie des habitans avoient franchi la circonvallation, & s'étoient réfugiés à Athenes. Les autres, qui manquoient de vivres & de tout moyen de se défendre, se rendirent, à la charge qu'on leur feroit leur procès, & qu'ils ne seroient punis que suivant les formes de la justice. Ils furent reçus à cette condition, & on les nourrit jusqu'à ce qu'il vînt de Lacédémone cinq commissaires, qui, sans les charger d'aucun crime, leur demandèrent simplement s'ils avoient rendu dans cette guerre quelque service aux Lacédémoniens & à leurs alliés. Surpris de cette demande, ils supplierent leurs juges de leur permettre de dire quelque chose pour leur justification. Ayant obtenu cette grace, ils prononcèrent un discours rempli de pathétique, en

(1) Mégare, ville voisine d'Athenes, avec laquelle cette république eut souvent de vifs démêlés.

présence des Thébains , leurs ennemis mortels ;
qui avoient aidé à prendre leur ville :

Discours des
Platéens dans le
conseil de guer-
re des Lacédé-
moniens.

Lacédémoniens , dirent-ils , nous vous avons
livré notre ville dans l'espérance & avec la condition
de subir un jugement plus légal , de n'être pas
jugés par d'autres que par vous , comme il semble
qu'on nous l'accorde , & par-là d'obtenir justice.
Mais nous avons lieu de craindre de nous voir
trompés dans cette double attente. Nous appré-
hendons , & avec quelque sujet , qu'il ne s'agisse
pour les Platéens du sort le plus affreux , & que
nous ayons à parler devant des juges prévenus (1).
Ce qui nous inspire cette frayeur , c'est que , d'un
côté , on n'a fait précéder contre nous aucune
accusation qu'il nous faille détruire , mais que
nous avons demandé nous-mêmes à nous défendre ;
& que de l'autre nous sommes obligés de
répondre à une demande courte & brusque , par
laquelle on nous réduit à l'alternative , ou de nous

(1) Il semble que l'orateur , pour mettre de la suite dans
ses idées , auroit dû reprendre les deux objets qu'il avoit
annoncés d'abord , & dans lesquels les Platéens ont été
trompés : il auroit dû leur faire dire que le jugement n'est
pas légal , qu'ils sont jugés réellement par les Thébains &
non par les Lacédémoniens. Mais comme ces deux assertions
auroient été trop dures , il les déguise & ne les énonce qu'à
mots couverts.

faire tort à nous-mêmes si nous déclarons la vérité, ou d'être aisément convaincus de mensonge si nous la déguisons. Tout embarrassés que nous sommes en rompant le silence, nous nous trouvons forcés de le rompre, & nous croyons que le plus sûr est de risquer quelques paroles. Si nous ne parlions pas dans notre état actuel, on nous reprocheroit peut-être d'avoir négligé un moyen de nous sauver. A nos autres embarras se joint encore la difficulté de persuader ceux qui nous écoutent. Si nous étions inconnus les uns aux autres, les Platéens pourroient éviter leur perte en vous éclairant : mais vous êtes instruits de tout ce que nous pouvons vous dire ; & ce que nous craignons, ce n'est pas que vous puissiez nous reprocher de vous être inférieurs en courage, mais que, résolus de favoriser nos adversaires, vous nous ayez condamnés d'avance. Toutefois déterminés à nous défendre par tout ce que nous pourrons alléguer en notre faveur, nous allons exposer nos querelles avec les Thébains, & rappeler les services que nous vous avons rendus à vous & aux autres Grecs, sans rien négliger pour vous persuader.

Et d'abord, pour ce qui est de la demande que vous nous avez faite, savoir si dans la guerre présente nous avons servi les Lacédémoniens & leurs alliés, voici ce que nous répondons. Si

vous nous regardez comme des ennemis , nous n'avons pas eu tort de ne vous rendre aucun service ; si vous nous jugez des amis , vous êtes vous-mêmes en faute de nous avoir attaqués. Quant à ce qui concerne la paix entre les Grecs & la guerre contre les Perses ; on ne peut nous faire de reproche. Nous n'avons point rompu la paix les premiers , & nous sommes les seuls des Béotiens qui ayons soutenu avec vous les efforts des Perses pour la liberté de la Grece. Quoique éloignés de la mer , nous nous sommes trouvés à la bataille navale d'Artémise : dans le combat donné sur notre territoire , nous vous avons secourus vous & votre général Pausanias : enfin , tous les périls que vous courûtes alors pour les Grecs , nous les avons partagés au-delà de nos forces. Vous nous avez même des obligations plus particulieres. Après un tremblement de terre , qui fut suivi de la révolte de vos esclaves (1),

(1) *Qui fut suivie....* Le grec dit , *les Hilotes s'étant retirés à Ithome*. Après un violent tremblement de terre qu'éprouva Lacédémone , les Hilotes , qui étoient les esclaves des Lacédémoniens , croyant que c'étoit une occasion favorable de se remettre en liberté , accoururent pour exterminer ceux que le tremblement de terre avoit épargnés : mais ayant trouvé tout le monde en état de défense , ils se retirèrent dans les villes voisines , & sur-tout à Ithome , ville des Messéniens , avec lesquels leurs maîtres étoient en guerre.

lorsque

lorsque votre ville étoit dans la plus grande alarme, nous envoyâmes à votre secours le tiers de nos habitans; service qu'il est de votre honneur de reconnoître.

Voilà ce que nous avons été anciennement à votre égard dans des conjonctures importantes. Nous sommes devenus depuis vos ennemis; mais c'est vous-mêmes qui en êtes cause. Lorsque nous implorâmes votre secours contre les violences des Thébains, vous nous le refusâtes, & vous nous renvoyâtes à celui d'Athenes comme au plus proche. Dans cette guerre, nous ne vous avons fait aucun mal ni eu intention de vous en faire. Si, malgré vos sollicitations, nous sommes restés fideles aux Athéniens, en quoi sommes-nous coupables? Ils nous ont défendus contre les Thébains lorsque vous nous abandonniez: or, il y auroit eu à nous de l'ingratitude de trahir, ou même de ne pas servir avec zele, des bienfaiteurs qui nous avoient reçus dans leur alliance & gratifiés du droit de cité. Si vous & les Athéniens vous avez engagé vos alliés dans des guerres peu justes, ce n'est pas à ceux qui vous ont suivis qu'il faut s'en prendre, mais à vous-mêmes qui les avez contraints de vous suivre.

Quant aux Thébains, sans parler de mille autres injures, vous savez la dernière violence qui nous a été faite par eux, & qui nous a réduits où nous

sommes. Ils s'étoient emparés de notre ville pendant la paix , & même un jour de fête (1) ; nous nous en sommes vengés , autorisés par la loi générale qui permet de repousser un agresseur injuste : & ce seroit à tort que vous nous en puniriez aujourd'hui. Si vous mesurez la justice sur votre intérêt présent & sur la haine de nos adversaires , vous ne passerez pas pour des juges équitables & désintéressés. Au reste , si vous trouvez que l'alliance des Thébains vous soit actuellement avantageuse ; nous & d'autres Grecs , nous vous avons été autrefois bien plus utiles , lorsque vous couriez de plus grands dangers. Maintenant vous attaquez les autres & vous faites redouter vos armes : alors les Barbares menaçoient tous les Grecs de la servitude , secondés par les Thébains qui s'étoient joints à eux. Vous devez comparer l'ardeur que nous montrâmes dans ces conjonctures critiques avec notre faute actuelle , supposé que nous en ayons commis quelque'une ; & notre faute vous paroîtra bien légère en comparaison du zèle que nous signalâmes dans des circonstances où il étoit rare de trouver un Grec qui voulût opposer sa bravoure à la puissance de Xerxès. On combloit alors de louanges ceux qui , incapables de traiter avec l'ennemi pour leur

(1) Pour le fait ici rapporté , voyez plus haut , pag. 300.

sûreté propre , ne craignoient pas de s'exposer pour la gloire aux plus affreux périls. Nous qui avons été de ce nombre , & qui avons mérité des distinctions , nous appréhendons qu'on ne nous perde aujourd'hui , parce que nous avons suivi les mêmes principes , parce que , dans un esprit de justice , sans faire attention à notre propre utilité , nous vous avons préféré les Athéniens. Cependant , au lieu de changer lorsque les choses ne changent pas , on doit croire que le véritable intérêt consiste à savoir gré à des alliés généreux de leur fidélité inviolable , & à ne point régler sa conduite sur l'avantage du moment.

Songez , Lacédémoniens , que vous êtes maintenant regardés parmi les Grecs comme un modele de vertu. Mais si vous prononcez à notre sujet une sentence peu convenable , sentence qui ne sera pas ignorée , parce que vous êtes célèbres , & que les Platéens jouissent de quelque considération ; prenez garde qu'on ne vous blâme d'avoir jugé peu favorablement des hommes courageux , vous qui êtes renommés par votre courage , & d'avoir suspendu dans des temples publics les dépouilles des bienfaiteurs de la Grece. On trouvera horrible que des Lacédémoniens aient saccagé Platée ; & qu'une ville dont vos peres , pour prix de notre bravoure , ont inscrit le nom sur le trépié de Delphes , vous l'ayez fait dispa-

roître du milieu de la Grece pour complaire aux Thébains. Tel est notre malheureux sort : nous qui aurions été ruinés de fond en comble si les Perses eussent été vainqueurs, nous succombons aujourd'hui dans un démêlé avec les Thébains auprès de vous qui étiez autrefois nos meilleurs amis ; & après avoir couru risque de périr de faim si nous ne livrions notre ville , nous risquons maintenant de subir une sentence de mort. Nous qui avons secouru les Grecs avec ardeur & au-delà de nos forces , nous sommes privés de tout secours , abandonnés , rejetés par tous les peuples de la Grece , sans qu'aucun de ceux dont nous avons partagé les périls , prenne notre défense. Nous n'avons d'espoir qu'en vous , Lacédémoniens , & nous craignons que cet espoir ne nous manque.

Quoi qu'il en soit , nous vous en conjurons au nom des dieux témoins de notre ancienne alliance , au nom de la valeur que nous avons signalée pour les Grecs , laissez-vous fléchir ; & si les Thébains vous ont inspiré quelque résolution à notre désavantage , demandez-leur une grace qui est aussi honnête que celle qu'ils vous demandent l'est peu ; qu'ils vous permettent de conserver des hommes que vous ne pouvez perdre sans ingratitude ; qu'ils n'exigent point que vous vous déshonoriez vous-mêmes pour faire plaisir à d'autres. Un

instant nous ôtera la vie si vous le voulez ; mais il ne vous seroit pas aussi facile d'effacer la honte dont notre mort nous couvrirait. Eh ! pourquoi nous feriez-vous périr ? Loin d'être vos ennemis, nous vous sommes attachés de cœur, & ce n'est que par nécessité que nous vous avons fait la guerre : c'est donc une justice de votre part de nous épargner. Considérez, je vous prie, que nous nous sommes rendus de nous-mêmes ; que nous vous tendons des mains suppliantes, & que ce n'est pas la coutume des Grecs d'ôter la vie à des supplians ; enfin que notre zèle à vous servir ne se démentit jamais.

Jetiez les yeux sur les tombeaux de vos peres immolés par les Perses & inhumés dans notre pays ; nous leur rendons chaque année les honneurs qu'on peut rendre à la mémoire des morts (1). Nous leur portons les prémices de tous nos fruits, les productions d'une terre où ils étoient aimés. Ce sont des amis qui honorent leurs amis ; ce sont des alliés qui rendent hommage à ceux dont ils ont secondé la valeur. Par un jugement injuste vous détruiriez ce qu'ont fait vos peres & ce que nous faisons pour eux. Pausanias les a inhumés

(1) Chaque année, dans un certain jour, on rendoit des honneurs à la mémoire des morts ; on portoit des offrandes sur leurs tombeaux.

chez nous , croyant les placer dans un pays ami & chez des amis : nous ôter la vie & donner aux Thébains notre territoire , ce seroit laisser vos peres & vos proches dans un pays ennemi , à la merci de leurs meurtriers. Voudriez-vous donc les frustrer des honneurs qu'ils obtiennent ? voudriez-vous asservir le pays où les Grecs ont été mis en liberté ? voudriez-vous détruire les temples des dieux dont ils ont imploré le secours , dont ils ont obtenu la victoire sur les Perses , & abolir les anciens sacrifices des fondateurs de ces temples ? Oui , Lacédémoniens , vous terniriez également votre gloire , ou en attaquant les usages de la Grece & la mémoire de vos ancêtres , ou en sacrifiant au ressentiment d'autrui des hommes qui vous ont rendu d'importans services , dont vous n'avez reçu d'ailleurs aucune injure. Laissez-vous donc toucher ; & vous honorant d'une clémence généreuse , épargnez des malheureux qu'on persécute. Ne considérez pas seulement l'indignité du supplice que nous subirons ; mais quels sont ceux à qui vous le ferez subir , & combien il est incertain à quel autre innocent le sort destine une pareille disgrâce. Nous implorons , comme nous le devons faire & comme la nécessité nous y oblige , les dieux qui nous sont communs avec les Grecs , qui ont chez nous les mêmes autels ; nous les supplions de vous déterminer en notre

faveur ; nous vous rappelons les sermens par lesquels se sont liés vos peres & dont vous ne devez pas perdre le souvenir. Placés sur leurs tombeaux qui sont pour nous un asyle sacré, nous réclamons ces illustres morts pour n'être pas assujettis aux Thébains , pour que leurs meilleurs amis ne soient pas livrés à leurs ennemis mortels ; nous vous remettons devant les yeux le jour où nous nous sommes distingués avec eux par des exploits éclatans , nous qui aujourd'hui sommes menacés du dernier supplice.

Mais il faut absolument conclure (& c'est ce qu'il y a de plus affreux dans notre état déplorable , puisque la fin de notre vie suivra peut-être celle de notre discours) ; concluons donc & disons : Ce n'est pas aux Thébains que nous avons livré notre ville ; le genre de mort le plus honteux , la faim auroit été mille fois préférable : c'est à vous , Lacédémoniens , que nous nous sommes rendus , nous confiant en votre justice. Si nos raisons ne vous persuadent pas , vous devez nous remettre dans l'état où nous étions , & nous laisser choisir le sort qu'il nous fera libre de prendre. Les Platéens qui ont servi les Grecs avec tant d'ardeur , qui se sont remis entre vos mains , qui s'abandonnent à vous , qui sont vos supplians , vous conjurent de ne pas les livrer aux Thébains , leurs plus mortels ennemis ; ils vous prient de

les sauver , ils vous prient de ne pas les perdre ; vous qui vous faites gloire d'affranchir les autres Grecs. —

Dist. de Thébains en réponse au discours précédent.

Les Thébains craignant que les Lacédémoniens ne se laissent fléchir par le discours des Platéens , demanderent à y répondre ; & en ayant obtenu la permission , ils parlerent ainsi :

Lacédémoniens , nous ne vous aurions pas demandé la liberté de parler , si les Platéens eussent répondu , en peu de mots , à votre question sans se déchaîner contre nous , & si , s'écartant de ce qu'ils avoient à dire , ils n'eussent point employé de longs discours pour se défendre lorsqu'on ne les accusoit pas , pour louer des actions que personne ne blâmoit. Mais il est nécessaire de détruire & les reproches dont ils nous chargent & les éloges qu'ils se prodiguent , afin qu'ils ne triomphent ni de nos crimes prétendus , ni de leur fausse gloire , & qu'écoulant les deux parties , vous prononciez selon la vérité.

Nous allons exposer d'abord la cause de nos inimitiés avec les Platéens. Platée étoit la dernière ville béotienne dont nous fussions les fondateurs ; nous l'avions fondée avec d'autres villes , que nous avions prises de force après en avoir chassé des troupes de brigands. Les habitans de cette nouvelle cité refuserent de se soumettre à notre

empire de tout temps reconnu par le reste de la Béotie ; & comme nous prétendions les y forcer , ils s'attachèrent aux Athéniens avec le secours desquels ils nous firent beaucoup de mal , ainsi qu'ils en ont souffert de notre part.

Lorsque les Perses vinrent fondre sur la Grece , ils sont , disent-ils , les seuls des Béotiens qui n'aient pas embrassé leur parti ; & c'est-là principalement ce qui leur donne sujet de s'élever autant qu'ils nous dépriment. Pour nous , nous prétendons que , s'ils n'ont pas embrassé le parti des Perses , c'est parce que les Athéniens ne l'ont pas embrassé non plus. D'après le même système , lorsque depuis , les Athéniens attaquèrent les Grecs , ils sont les seuls des Béotiens qui aient suivi le parti d'Athenes. Considérez cependant comment Thebes & Platée étoient gouvernées , & quel motif a déterminé la conduite des deux villes. Le gouvernement de Thebes n'étoit ni une aristocratie légale , ni une sage démocratie ; mais , ce qui est le plus contraire aux loix & à la sagesse , & le plus voisin de la tyrannie , nous obéissions à un petit nombre d'ambitieux. Ces oppresseurs de l'état , croyant affermir davantage leur puissance , si les Perses étoient vainqueurs , leur ouvrirent les portes malgré le peuple qu'enchaînoit la crainte. La ville n'étoit pas alors maîtresse de ses actions ; & il n'est pas juste de lui reprocher une faute

qu'elle a commise quand il n'y avoit plus de loix. Mais lorsqu'après la retraite des Perses, elle eut recouvré ses loix ; lorsque les Athéniens, prenant les armes, voulurent s'affujettir notre pays & le reste de la Grece, & que profitant de nos divisions ils avoient envahi la plus grande partie de nos domaines : que l'on voie si alors combattant à Coronée (1), nous avons vaincu les Athéniens, délivré la Béotie ; & si maintenant encore, vous fournissant de plus grands secours d'hommes & de chevaux qu'aucun des alliés, nous vous secon-
dons avec ardeur pour arracher les autres Grecs à la servitude ?

Je n'en dirai pas davantage pour justifier notre ville d'avoir suivi le parti des Perses : je vais montrer que les Platéens ont fait plus de mal que nous aux Grecs, & qu'ils sont vraiment dignes

(1) Les Athéniens, quelque temps après les guerres contre les Perses, s'étoient affujettis toute la Béotie. Les bannis des villes & sur-tout les Thébains, vinrent fondre sur eux près de Coronée, les défirent entièrement, en tuèrent un grand nombre & firent beaucoup de prisonniers. Les Athéniens, pour ravoir leurs prisonniers, renoncèrent à la Béotie, qui par-là fut remise en liberté. Il ne faut pas confondre cette bataille de Coronée avec une autre bien postérieure, où Agésilas vainquit plusieurs peuples réunis, entre autres les Thébains qui combattirent avec beaucoup de valeur.

de tous les supplices. C'est pour repousser nos attaques, dites-vous, que vous êtes devenus alliés & citoyens d'Athenes. Vous ne deviez donc marcher avec les Athéniens que contre nous, & non vous jeter avec eux sur les autres Grecs. Ne pouviez-vous pas, si les tyrans de la Grece vous forçoient de seconder leurs violences, vous joindre à ses libérateurs en vertu de l'ancienne alliance faite avec eux contre les Perses, cette alliance dont vous êtes si fiers ? ils étoient assez puissans, & pour nous empêcher de vous attaquer, & pour vous procurer l'avantage de délibérer sans crainte. Mais c'est de votre propre mouvement, & non par force, que vous avez préféré l'alliance d'Athenes. Vous dites qu'il eût été honteux de trahir vos bienfaiteurs. Mais il étoit bien plus honteux & bien plus injuste de trahir tous les Grecs auxquels vous étiez liés par un traité, que les Athéniens seuls, puisque ceux-ci opprimoient la Grece, & que les autres vouloient la tirer d'oppression. La reconnoissance que vous avez témoignée à ses oppresseurs, porte un caractère de honte & d'injustice. Les Athéniens, dites-vous, s'étoient portés à vous secourir lorsque vous étiez attaqués. Mais vous les secondiez lorsqu'ils attaquoient les autres. Or, on doit moins rougir de n'être pas reconnoissant d'un bienfait, que de le reconnoître en manquant à la justice & à l'honneur. Vous avez

donc montré que ce n'est pas à cause des Grecs ; mais par complaisance pour Athenes , que vous avez refusé de suivre le parti des Perses. A présent que vous êtes unis de volonté aux Athéniens & contraires aux Grecs , vous demandez qu'on vous sache gré d'avoir pris le bon parti pour plaire à d'autres ! mais cela ne feroit pas juste. Vous vous êtes attachés aux Athéniens ; défendez-vous avec leur secours. Ne vous appuyez pas , pour qu'on vous épargne aujourd'hui , d'une ancienne alliance que vous avez abandonnée vous-mêmes , d'une alliance au mépris de laquelle , loin de secourir les Eginetes & d'autres peuples confédérés , vous avez travaillé à les asservir. Et l'on ne peut dire que vous ayez agi malgré vous , puisque , gouvernés par les loix que vous avez encore , vous n'étiez contraints par personne comme nous l'avons été. Enfin dernièrement , avant que votre ville fût investie , vous avez rejeté la proposition qu'on vous a faite de rester neutres. Quels peuples mériteroient donc plus la haine de tous les Grecs , que vous qui vous êtes piqués de générosité pour leur malheur , & qui montrez aujourd'hui que la vertu que vous vous vantez d'avoir signalée autrefois , ne vous étoit pas naturelle ? Votre ardeur à partager les injustices d'Athenes , a fait connoître votre vrai caractère dans tous les temps.

Voilà ce que nous avons à dire pour faire voir

que nous fûmes entraînés malgré nous dans le parti des Perses , & que vous avez suivi librement celui des Athéniens. Maintenant , pour répondre à ce que vous dites qu'en dernier lieu nous avons envahi votre ville au mépris des traités , durant la célébration d'une fête , nous croyons être moins coupables que vous. Sans doute , si nous sommes venus attaquer votre ville de nous-mêmes , & si nous avons ravagé votre territoire en ennemis , c'est un crime de notre part. Mais si les premiers de Platée pour la naissance & pour les richesses , desirant de vous faire renoncer à une alliance étrangère , & de vous réunir sous les loix communes des Béotiens , nous ont appelés librement , quel est notre tort ? ceux qui invitent ne sont-ils pas plus coupables que ceux qui répondent à l'invitation ? Mais ni eux , ni nous , à ce qu'il nous semble , ne sommes en faute. Citoyens ainsi que les autres , & ayant plus à risquer , ils nous ont ouvert les portes , ils nous ont introduits dans la ville comme amis & non comme ennemis. Jaloux de ramener à de meilleurs sentimens ceux qui pensoient mal , & de remettre en considération les gens de bien , ils vouloient vous corriger sans vous perdre , vous réconcilier avec ceux dont vous partagez l'origine , & dissipant toute inimitié , vous procurer leur alliance. La preuve que nous n'agissions pas en ennemis , c'est

que , sans faire de mal à personne , nous fîmes annoncer que tous ceux qui voudroient se gouverner suivant les loix des Béotiens , pourroient se ranger auprès de nous. Vous vous rendez , vous en venez à une composition , & ne vous permettez d'abord aucun mouvement ; mais notre petit nombre vous donnant de l'audace (je suppose même que nous ayons fait une faute d'être entrés sans l'aveu du peuple) , au lieu de répondre à notre modération , au lieu de nous engager à sortir , résolus de ne rien changer dans votre régime politique , vous tombez brusquement sur nous sans respect pour l'accord que vous veniez de conclure. Ce qui nous irrite , ce n'est pas que vous ayez tué dans la mêlée nos citoyens , qui sont morts en quelque sorte par les loix de la guerre : mais avoir égorgé indignement ceux que vous aviez faits prisonniers , qui vous tendoient des mains suppliantes , ceux que vous nous aviez promis d'épargner , quelle atrocité (1) ! n'est-ce pas avoir commis à la fois trois crimes énormes ? vous avez rompu l'accord fait avec nous , massacré des malheureux sans défense , manqué à la parole expresse de les épargner si nous épargnions vos campagnes. Cependant , vous dites que nous

(1) Par rapport à ce reproche , voyez plus haut ; pag. 304.

avons violé le traité , & vous prétendez échapper à la punition ! Mais il en sera autrement , si nos juges prononcent comme ils doivent ; oui , & vous subirez la peine de tous vos crimes.

Si nous sommes entrés dans ces détails , c'est pour vous , Lacédémoniens , en même temps que pour nous ; c'est afin de vous apprendre que vous condamnerez justement les Platéens , & que vous nous vengerez avec plus de justice encore que vous ne les punirez. Ne vous laissez pas fléchir par le récit de leurs anciennes vertus , supposé qu'elles soient réelles. Je veux bien que , quand on est lésé , ces vertus puissent plaider pour nous auprès de nos juges ; mais quand on se porte à des actions peu honnêtes , on doit pour cela même être puni doublement , parce qu'alors on dément son caractère. Les Platéens invoquent les tombeaux de vos peres , ils gémissent sur leur propre abandon : vaines plaintes , lamentations inutiles ! Ignorez-vous que notre jeunesse , égorgée par eux , a été traitée d'une manière beaucoup plus indigne ? Parmi les peres de ces jeunes infortunés , les uns sont morts à Coronée , où ils vous ont amené les secours de la Béotie ; les autres parvenus à une extrême vieillesse , vivent encore. Leurs maisons désolées vous supplient (supplication bien plus juste que celle des Platéens) de les consoler en les vengeant. Il n'y a de vrai-

ment digne de compassion que ceux qui souffrent sans l'avoir mérité ; quant à ceux qui , comme nos adversaires , ne souffrent que ce qu'ils méritent , on doit se réjouir de leurs malheurs. Pour ce qui est de leur abandon , c'est à eux-mêmes qu'ils doivent s'en prendre , puisqu'ils ont rejeté librement les alliés qu'ils devoient préférer. Ils se sont rendus coupables en suivant à l'égard des Thébains dont ils n'avoient reçu aucune injure , les mouvemens de la haine plutôt que les voies de la justice ; & ils ne feront jamais punis d'une manière qui réponde à leurs attentats. Leur supplice sera légal & régulier , puisqu'ils ne vous ont pas tendu les mains en supplians comme ils disent , mais qu'ils se sont rendus à condition qu'ils subiroient un jugement.

Maintenez donc , ô Lacédémoniens ! maintenez la loi des Grecs qu'ils ont violée (1) ; que les Thébains , indignement traités , soient récompensés du zèle qu'ils ont témoigné pour vos intérêts. Que les discours des Platéens ne vous fassent pas rejeter nos demandes. Apprenez à toute la Grece que , dans vos jugemens , on examine moins les paroles que les actions. Les actions sont-elles bonnes , il suffit de les exposer en peu de mots :

(1) *Qu'ils ont violée , en égorgeant les prisonniers Thébains malgré les conventions.*

sont-elles mauvaises, des discours étudiés ne sont qu'un voile pour les couvrir. Mais si les chefs & les maîtres de la Grece se font une loi de juger tous les peuples en les forçant de répondre brièvement à une question précise, on fera moins porté à chercher de beaux discours après une conduite criminelle.

Les commissaires de Lacédémone persisterent à demander aux Platéens si, depuis la guerre, ils avoient rendu quelque service aux peuples confédérés; &, comme ils ne pouvoient répondre à cette demande, ils furent tous égorgés impitoyablement.

Au reste, les Lacédémoniens ayant manqué le secours de Mitylene, voulurent s'emparer de Corcyre qui étoit agitée par des factions, & dont les habitans étoient partagés entre Athenes & Lacédémone. L'historien décrit l'état de cette île malheureuse attaquée au dehors par les ennemis & déchirée au dedans par la guerre civile la plus sanglante. Il fait une digression assez longue à ce sujet sur la nature des factions qui partagerent & agiterent toutes les villes de la Grece dans ces temps de trouble où elle étoit bien loin de jouir du bonheur. J'ai cru devoir traduire cette digression de Thucydide & la donner avec ses harangues.

Réflexions de
Thucydide sur
la nature des
factions dans la
Grece, & sur
les effets per-
nicieux qu'elles
produisirent sur-
tout dans Cor-
cyre.

Tels furent dans Corcyre, dit l'historien, les effets cruels des discordes intestines. Ils furent plus remarquables dans cette île, parce qu'elle en donnoit le premier exemple. Bientôt le mouvement se communiqua à toutes les villes de la Grece : elles se trouverent en proie à deux factions contraires ; celle du peuple appelloit les Athéniens, & celle des grands les Lacédémoniens. La guerre fournissoit un prétexte qu'on n'eût pas trouvé pendant la paix : les factieux alors, jaloux de faire dominer leur parti, avoient la facilité d'appeller des secours, & de se fortifier des armes de l'une ou l'autre république, autant pour accroître leur puissance que pour accabler leurs adversaires. Les dissensions causerent une infinité de désordres ; & en causeront toujours de semblables tant que la nature humaine sera aussi perverse ; mais les suites en sont plus ou moins cruelles suivant la diversité des conjonctures. En temps de paix, les peuples & les particuliers étant plus heureux, moins dominés par de fâcheuses nécessités, sont dans de meilleures dispositions : la guerre, qui amène les besoins de l'indigence, comme un maître violent & dur, tourne les esprits de la multitude selon la crise du moment. Les villes de la Grece se virent donc troublées par des séditions, qui devinrent de plus en plus furieuses, parce que les factieux, instruits au crime par le récit des précédens for-

faits, s'étudioient à enchérir, tourmentoient leur esprit à inventer de nouvelles perfidies, à imaginer des vengeances plus raffinées. Ce mal funeste, en altérant les vraies idées des choses, changea l'acception commune des mots. Une hardiesse inconsidérée se nommoit un zèle intrépide pour ses amis; une sage retenue s'appelloit une crainte palliée; une circonspection attentive, une paresse indolente; la prudence, une lâcheté déguisée. Une précipitation téméraire se qualifioit une résolution courageuse; une raison réfléchie qui veut du temps pour délibérer, une honnête excuse pour ne point agir. L'emportement se regardoit comme une preuve de fidélité, vouloir s'y opposer devenoit suspect. Réussir dans une fraude ou savoir s'en garantir, passoit pour la plus grande marque d'habileté. Celui qui cherchoit à ne prendre aucun engagement, étoit jugé une ame timide & un mauvais ami. On vantoit quiconque savoit prévenir un adversaire occupé de mauvais desseins, ou soulever le citoyen paisible le plus éloigné des factions. Les amitiés de parti étoient préférées à la parenté, parce que ceux qui ne considèrent point leurs parens sont plus hardis à entreprendre, parce que d'ailleurs on ne s'associoit pas pour s'agrandir par des moyens légitimes, mais pour satisfaire son ambition ou son avarice au mépris de toutes les loix, enfin parce que c'étoit le crime

qui lioit la société plus que la foi ni le serment. Ceux d'une faction contraire faisoient-ils quelque proposition raisonnable , on y souscrivoit , moins par la confiance dans leurs paroles que dans ses propres forces. On songeoit plus à se venger qu'à se défendre , & à faire du mal qu'à n'en pas souffrir. Dans les réconciliations , on ne gardoit les sermens qu'autant qu'on se sentoît trop foible pour les violer. Ce n'étoit qu'un piège où , à la première occasion , on étoit d'autant plus satisfait de prendre son ennemi au dépourvu , qu'on s'applaudissoit de cette surprise comme d'un trait de politique : on s'imaginoit qu'outre l'avantage de perdre sûrement celui qui pouvoit nuire , on remportoît , pour ainsi dire , le prix de l'adresse. Car ceux qui sont fins & adroits passent plutôt pour habiles que les simples pour gens de bien : aussi se glorifie-t-on de la finesse & rougit-on de la simplicité. La source de toute cette dépravation étoit dans le desir de commander qu'inspiroient l'ambition & l'avarice , & dans le plaisir de rendre son parti victorieux. Les chefs des villes , sous le spécieux prétexte , ou d'entretenir l'égalité populaire , ou d'introduire une sage aristocratie , affectant l'amour du bien de l'état , ne songeoient en effet qu'à s'agrandir ou s'enrichir aux dépens de l'état ; & , dans le dessein de supplanter leurs rivaux , ils en venoient aux plus affreuses extré-

mités , à des cruautés atroces. On ne se proposoit ni la justice , ni l'intérêt public , mais seulement d'affouvir sa passion par des condamnations iniques ou par des violences ouvertes. La bonne-foi n'étoit plus comptée pour rien dans les affaires ; on étoit estimé selon qu'on réussissoit le mieux en se couvrant de belles apparences. Les citoyens qui ne prenoient aucun parti , étoient persécutés par tous les deux , ou parce qu'on vouloit les obliger à se déclarer , ou parce qu'on les voyoit avec une sorte de jalousie échapper aux malheurs communs. Les dissensions qui agitoient les villes de la Grece , y introduisirent une foule de maux & de crimes. La franchise , compagne ordinaire de la générosité , n'y fut plus qu'un ridicule & disparut : la fureur de se traverser les uns les autres par défiance , y devint le mérite principal. Rien n'étoit plus capable de rapprocher les esprits ; nulle parole assez sûre , nulle serment assez redoutable. On ne vouloit plus se fier à personne . Parce qu'on ne trouvoit plus aucun motif de confiance , & l'on ne songeoit qu'à prévenir son rival. Les génies les plus grossiers avoient le plus souvent l'avantage. Se défiant de leur incapacité , & redoutant l'habileté de leurs adversaires , ils se portoient brusquement à des démarches hardies pour déconcerter la ruse & l'artifice : au lieu que les plus adroits , qui méprisoient leurs rivaux , qui croyoient

pénétrer leurs desseins & pouvoir les écarter aisément par leur politique , se trouvoient surpris en attendant le moment d'agir.

Corcyre donna la premiere le spectacle de tous les excès dont étoient capables des hommes , ou qui , gouvernés durement par des magistrats abusant de leur pouvoir , cherchoient à secouer le joug qu'on vouloit appesantir sur eux ; ou qui , pressés par le besoin , vouloient sortir de leur indigence en s'emparant , contre toute justice , du bien d'autrui dont ils étoient avides ; ou qui , sans aucune vue de cupidité , irrités justement contre les ennemis de la liberté publique , se livroient à toute la violence d'un ressentiment féroce & implacable. Au milieu de la confusion & du désordre qui régnoient à Corcyre , la perversité humaine , que les loix n'arrêtent pas toujours quand elles sont en vigueur , étant parvenue à les renverser , montra sans aucune réserve sa fougue dans les passions , son mépris de tout ce qui est juste , son aversion pour toute autorité. Sans cela , les Corcyréens n'auroient jamais sacrifié l'équité à la vengeance , les avantages de la modération aux fureurs de la cupidité ; sur-tout lorsque l'envie pouvoit se satisfaire , & ravir les biens sans immoler les personnes. Aussi les hommes qui brûlent de se venger , voyant que les loix sont établies pour réprimer les passions , & qu'on espere

retrouver cet asyle dans le malheur, travaillent d'abord à les détruire, afin d'ôter cette ressource à leurs adversaires. —

Les troubles durèrent à Corcyre jusqu'à la fin de la septieme campagne. Les Athéniens se joignirent aux habitans pour faire la guerre à une troupe de factieux qui s'étoient retranchés dans un fort d'où ils ravageoient tout le pays; on les extermina tous sans en épargner un seul. Un secours de vingt galeres envoyé par la ville d'Athenes aux Léontins, un redoublement de la contagion dans cette même ville où elle n'avoit pas cessé, de fréquens tremblemens de terre, quelques exploits des Athéniens en Sicile & ailleurs, la purification de l'île de Délos; une défaite qu'ils essuyèrent en Etolie; de la part des Lacédémoniens, la fondation d'une colonie à Traquine, une entreprise qu'ils firent vers Naupacte, un échec qu'ils reçurent près d'Ambracie; marquerent la fin de la cinquieme année & toute la sixieme.



L I V R E I V.

LA prise de Messine, par les Syracusains, commence la septieme campagne. Les peuples du Péloponèse entrèrent dans l'Attique; Démosthene, autre que l'orateur, qui n'étoit pas même de sa famille, qui fut souvent employé dans cette guerre, & qui périt dans l'expédition de Sicile, s'empara, avec quarante galeres, de Pylos, lieu fortifié par la nature, voisin de l'île de Sphaërie, & peu éloigné de Lacédémone. Il s'y fortifia, & on l'y laissa en garnison avec cinq navires. Les Lacédémoniens mirent des soldats dans l'île de Sphaërie, & résolurent d'attaquer Démosthene par terre & par mer. Le général fit donner avis à la flotte athénienne en rade à Zacinthe, du danger où se trouvoit la place; & en même temps il prit les mesures pour empêcher l'ennemi d'aborder. Il posta la plus grande partie de ses gens bien ou mal armés, du côté de la terre où le mur étoit le plus fort, descendit avec un petit nombre de ses meilleurs soldats vers la mer par un endroit fort escarpé; & pour animer davantage sa troupe, leur adressa ce discours :

Disc. du gént.

Braves compagnons, qu'aucun de vous ne se

pique d'être plus clairvoyant que d'autres , & de ^{ral Démosthène} concevoir mieux tous les embarras de notre posi- ^{à ses troupes de} tion ; mais que plutôt , sans rien examiner , il fasse ^{Pylos.} tête à l'ennemi avec une confiance qui le sauvera de tous les dangers. Dans des extrémités pareilles , les raisonnemens sont inutiles ; il faut agir , & se tirer du péril sans délai. Ce n'est pas que nous n'ayons de grands avantages , si nous voulons tenir ferme sans être effrayés du nombre de nos adversaires. Les difficultés même du lieu seront pour nous & nous seconderont si nous restons en place ; si nous lâchons pié , nos ennemis pourront les vaincre aisément quelque grandes qu'elles soient , personne ne défendant le poste. Nous les trouverons , ces ennemis , d'autant plus redoutables , qu'il leur sera moins facile de faire retraite quand même nous les y forcerions. Il est aisé de les repousser tant qu'ils seront sur leurs vaisseaux ; une fois débarqués , ils nous combattront avec un égal avantage. Ne craignons pas leur multitude , qui ne leur servira de rien dans un lieu aussi étroit , & vu les difficultés de l'abord. Si leur armée est plus nombreuse , elle n'est pas sur terre comme la nôtre , mais sur des navires dont les mouvemens en mer dépendent de mille circonstances. Je crois donc que leurs embarras équivalent à notre petit nombre. Les soldats Athéniens savent par expérience ce que c'est que d'attaquer

des troupes qui débarquent ; ils savent que des guerriers qui ne redoutent pas le bruit des vagues & l'abord impétueux des vaisseaux , ne peuvent jamais être forcés : je les exhorte donc à tenir ferme sur cette rive hérissée de rochers : qu'ils repoussent les ennemis , qu'ils nous sauvent nous & la place commise à notre défense. —

Quelques efforts que les Lacédémoniens , animés par les discours & par l'exemple de Brasidas , fissent pour prendre terre , ils ne purent réussir. Ils furent toujours repoussés par les Athéniens qui se défendoient vaillamment , & qui avoient l'avantage du poste. Cependant la flotte d'Athènes arriva , remporta une victoire sur la flotte ennemie , & environna l'île de Sphactérie , où étoient des soldats Lacédémoniens , qui d'assiégeans se trouverent assiégés. On fut alarmé à Lacédémone de ce contre-temps imprévu , on envoya sur les lieux un magistrat , qui fit demander un accord & une suspension d'armes jusqu'au retour des députés qu'on résolut d'envoyer à Athènes pour proposer la paix à des conditions raisonnables. Le discours que l'historien met dans la bouche des députés , est fort adroit : ils demandent la paix au nom de Lacédémone , mais avec dignité , & sans compromettre leur patrie.

Discours des Athéniens , disent-ils , Lacédémone nous envoie

pour traiter de nos soldats renfermés dans l'île, & pour vous engager à prendre un parti qui vous soit avantageux, sans être déshonorant pour nous autant que la circonstance peut le permettre. Si nous employons un long discours, ce n'est pas contre notre coutume : nous sommes dans l'usage de nous resserrer quand peu de paroles suffisent, & de nous étendre quand il est à propos de s'expliquer sur des objets importants. Ne regardez pas nos discours comme venant d'un ennemi ; & croyez que ce n'est point par forme de leçon & d'instruction, mais d'avertissement & de conseil, que nous allons vous parler. Il dépend de vous de bien user de votre fortune, d'ajouter l'honneur & la gloire à ce que vous ont acquis vos armes, sans imiter ces personnes qui ont obtenu des succès nouveaux pour elles. Comme elles jouissent d'une félicité qu'elles n'avoient pas lieu d'attendre, elles aspirent toujours à de plus grands avantages : au lieu que les hommes qui, dans de fréquentes révolutions, ont éprouvé le bien & le mal, doivent tenir pour très-suspectes les faveurs du sort. Ce sont les sentimens, vu l'expérience du passé, dans lesquels doit être votre ville ; ce sont ceux dans lesquels doit être sur-tout la nôtre. Oui, nous sommes un grand exemple de l'instabilité des choses humaines, nous qui tenons le premier rang parmi les Grecs, & qui venons

députés de Lacédémone aux Athéniens, au sujet des guerriers assiégés dans Sphactérie.

vous demander aujourd'hui ce que nous avons cru jusqu'à présent être en droit d'accorder. Toutefois ce n'est un excès, ni d'ambition, ni d'orgueil, qui nous a occasionné la disgrâce que nous éprouvons : heureux jusqu'ici, nous nous sommes persuadés, par une erreur assez naturelle, que nous continuerions de l'être. Ainsi vos forces présentes & vos nouvelles prospérités, ne doivent pas vous faire croire que la fortune vous sera constamment fidelle. L'homme sage fait mettre ses faveurs à l'abri malgré leur incertitude ; il profite avec prudence de l'occasion qui s'offre, & ne s' imagine pas pouvoir régler selon ses desirs les événemens de la guerre que le sort conduit à son gré. Rarement éprouve-t-il des chûtes, parce que incapable de se fier aux plus brillans succès, loin de s'en prévaloir, c'est alors qu'il se rapproche plus volontiers de son adversaire.

Voici donc le moment, ô Athéniens ! de vous rapprocher de nous. Saisissez cette circonstance ; & lorsque vous pouvez, sans péril, vous assurer pour toujours la réputation d'hommes aussi prudents que puissans, craignez si, faute de nous avoir écoutés, il vous arrivoit par la suite quelque disgrâce, craignez qu'on n'attribue à la fortune vos prospérités actuelles. Les Lacédémoniens vous exhortent à terminer la guerre par un traité solide : ils vous offrent, avec la paix & leur alliance,

tous les avantages qui peuvent résulter d'une amitié & d'une union réciproques , & ils ne vous demandent en échange que leurs guerriers renfermés dans l'île. Ils croient qu'il vaut mieux pour les deux peuples ne pas attendre que ces guerriers , ou échappent par quelque ressource inespérée , ou soient pris avec l'île qui les renferme. Le plus sûr moyen de terminer les grandes querelles , ce n'est pas lorsqu'employant les armes contre son ennemi on l'oblige , après plusieurs victoires , de conclure un traité , sous la foi du serment , à des conditions défavorables ; mais lorsque pouvant en venir-là , on triomphe de lui par un procédé généreux , on lui accorde , contre son attente , une paix juste & raisonnable. Vaincu alors par la générosité plutôt que par la force , & songeant plus à la reconnaissance qu'à la vengeance , il rougiroit de violer les conventions mutuelles. Plus on est ennemi , plus on est disposé à prendre ces sentimens. On cede avec plaisir à ceux qui se relâchent de leurs droits & qui n'usent pas de tout leur avantage : ceux qui sont fiers & inflexibles , on leur résiste quoi qu'il puisse arriver.

Quant à nous ; c'est le temps , ou jamais , de nous réconcilier sincèrement , avant qu'il survienne quelque événement extraordinaire , qui joigne des motifs particuliers de haine aux motifs

publics , qui la rende éternelle , & qui vous prive des avantages que nous venons vous offrir. Faisons ensemble un accord , d'où il résulte pour Athenes de la gloire avec notre amitié , & pour Lacédémone une légère disgrâce sans aucune honte. Procurons-nous la paix à nous-mêmes , & le repos à toute la Grece , qui vous regardera comme les principaux auteurs de sa tranquillité. Les Grecs souffrent les maux de la guerre sans savoir encore qui de vous ou de nous ont été les agresseurs ; ils vous sauront gré d'une paix dont nous vous rendons les arbitres. Faites-y attention ; il est en votre pouvoir de vous assurer l'amitié des Lacédémoniens , puisqu'ils vous l'offrent d'eux-mêmes , puisque vous les aurez gagnés & non forcés. Quels biens ne résulteront pas de notre réconciliation ! oui , sans doute , dès que nous nous rapprocherons & que nous penserons de même , le reste des Grecs , contenu par notre puissance , aura pour nous les égards que nous pouvons désirer. —

Les Athéniens , à la persuasion du Cléon qui , par son éloquence , avoit acquis une grande autorité parmi le peuple , n'accueillirent pas comme ils devoient , les propositions raisonnables des Lacédémoniens , & traiterent les choses avec tant de hauteur , qu'il fut impossible de conclure la paix. Ils eurent souvent lieu de s'en repentir.

par la fuite , lorsqu'ils virent s'évanouir les hauts desseins qu'ils avoient conçus. Au reste , tout leur réussit pour le moment. Comme les Lacédémoniens tenoient plus long-temps qu'ils n'avoient pensé , & que les Athéniens souffroient eux-mêmes du siege (car ce qu'il y avoit de singulier dans cette circonstance , c'est que les deux partis étoient à la fois assiégeans & assiégés) , on se repentoit déjà à Athenes de n'avoir pas accepté la paix. Mais l'audacieux Cléon s'engagea , si on vouloit lui donner quelques troupes , à forcer les Lacédémoniens renfermés dans l'île , & à les amener tous prisonniers. Il remplit sa promesse au grand étonnement de tout le monde : s'étant joint à Démosthene , il força les ennemis , & les obligea de se rendre. Les prisonniers furent amenés à Athenes : il fut décidé qu'on les garderoit jusqu'à la paix , & qu'on les feroit tous mourir si les Lacédémoniens entroient dans l'Attique (1).

Le succès des Athéniens à Pylos , fut suivi d'une victoire qu'ils remportèrent contre les Corin-

(1) Cet événement , qui fut d'une si grande importance pour la république d'Athenes , & qui commença par si peu de chose , est raconté dans Thucydide avec beaucoup d'intérêt : c'est une de ses plus belles narrations. J'ai cru devoir la traduire , & la placer à la tête du premier volume avec les autres préliminaires.

thiens. Ils ne firent rien de remarquable pendant l'hiver de la septieme année. Pendant l'été de la huitieme , ils prirent l'île de Cythere dans la Laconie , sous le commandement de Nicias , un des plus habiles & des plus heureux généraux de son temps.

Nous avons vu qu'ils prenoient part aux affaires de la Sicile , & qu'ils avoient envoyé une armée navale au secours de quelques peuples. Les Siciliens , qui commençoient à se défier de leur ambition , songerent à se rapprocher , & tinrent une assemblée générale pour travailler à la paix. Hermocrate , un des principaux de Syracuse , homme actif & éloquent , qui doit jouer le plus grand rôle dans la guerre d'Athenes en Sicile , jaloux de porter les esprits à un accommodement , adressa ce discours à l'assemblée :

Disc. du Syracusain Hermocrate dans l'assemblée des Siciliens.

Siciliens , dit-il , si je parle aujourd'hui en faveur de la paix , ce n'est pas que la ville qui m'envoie soit peu considérable par elle-même , ou qu'elle soit épuisée par la guerre ; mais je viens proposer l'avis qui me semble le meilleur pour l'intérêt de toute la Sicile. Il n'est pas besoin de déclamer contre la guerre en général , & de détailler dans un long discours tous les malheurs qu'elle entraîne. Ils sont assez connus ; & ce n'est ni l'ignorance des maux dont elle est suivie , qui porte à l'entreprendre ,

P'entreprendre , ni la crainte qui en détourne si l'on pense y trouver son avantage. Mais , ou l'on croit que le bien qui en reviendra l'emporte sur les maux , ou l'on aime mieux tenter tous les risques que de relâcher de ses prétentions. Or , si parmi nous les peuples se sont vus tous également trompés dans leur attente , le moment est favorable pour les exhorter à se réunir. Nous devons nous y porter avec ardeur dans la conjoncture actuelle , si nous écoutons les conseils de la prudence. Nous avons pris les armes d'abord , parce que nous cherchions tous à ménager nos intérêts propres : tâchons maintenant de nous réconcilier par des discussions à l'amiable ; & , si chaque peuple ne réussit pas à obtenir ses droits , nous recommencerons la guerre.

Au reste , si nous pensons sagement , persuadons-nous qu'il est question aujourd'hui , non-seulement de discuter les droits de nos villes , mais d'examiner les moyens de défendre toute la Sicile , attaquée , selon moi , par la république d'Athènes : regardons comme bien plus efficace & bien plus pressante que mes paroles pour opérer notre réconciliation , la présence d'un peuple le plus puissant de la Grece , qui observe nos fautes , qui n'a amené , pour le moment , qu'un petit nombre de vaisseaux , & dont la politique adroite couvre du beau nom d'alliance avec quelques

Siciliens ses mauvais desseins contre toute la Sicile. Comme nous employons nos armes les uns contre les autres, que nous appellons des hommes qui accourent sans qu'on les appelle, & que nous épuisant en dépenses, nous leur facilitons les moyens de nous assujettir, peut-on douter que, lorsqu'ils nous verront entièrement affoiblis, ils ne viennent d'eux-mêmes avec une flotte plus nombreuse, pour se soumettre la Sicile entière? Cependant, si nous sommes sages, c'est pour étendre nos possessions plutôt que pour les ruiner, que nous devons appeler des alliés & soutenir des combats. Nous devons éviter les dissensions, le plus grand fléau des états en général, & en particulier de notre île, dont les habitans sont divisés lorsqu'ils devroient tous se réunir contre l'ennemi commun.

Convaincus de ce que je dis, rapprochons-nous tous, villes & particuliers, & formons une ligue pour sauver toute la nation. Que personne ne s'imagine que parmi nous il n'y a que les Doriens qui doivent appréhender les armes athéniennes, & que les Chalcidiens, Ioniens d'origine, n'ont rien à craindre. Non, ce n'est point par esprit de haine pour tels hommes en particulier, que les Athéniens en veulent à certains peuples d'entre nous, mais par le desir d'envahir toutes nos possessions en Sicile. C'est ce que prouve

leur conduite à l'égard des Chalcidiens (1) qui les ont appelés ; les Chalcidiens qu'ils s'empres-
sent de défendre d'après un traité en vertu duquel ils n'en ont jamais été secourus. Je pardonne au peuple d'Athenes ses vues d'ambition & de conquête ; & ce ne sont pas ceux qui cherchent à dominer que je condamne , mais ceux qui sont prêts à obéir. Il est dans la nature de l'homme d'opprimer celui qui cede , & de redouter celui qui résiste. C'est nous qui sommes en faute , si , instruits de cette vérité , nous négligeons de prendre de sages mesures , & de nous convaincre qu'il est essentiel de travailler tous à éloigner le péril qui nous menace tous. La voie la plus prompte pour y parvenir , est de nous rapprocher les uns des autres. En effet , comme ce n'est pas de leur pays que les Athéniens partent pour venir nous attaquer , mais du pays de ceux qui les appellent , la paix seule conclue entre nous dissipera à l'instant toute guerre ; & des étrangers qui sont venus avec de beaux prétextes & de mauvaises intentions , s'en retourneront sans avoir rien fait &

(1) Les Athéniens s'étoient transportés dans la Sicile sous prétexte de secourir les Léontins , originaires de Chalcis , colonie d'Athenes. Il y avoit une haine entre les Doriens & les Ioniens. Les Athéniens étoient Ioniens & les Lacédémoniens Doriens.

sans pouvoir se plaindre. Vous voyez donc combien il nous est utile de prendre contre eux un parti sage. J'insiste sur la nécessité de faire entre nous la paix qui est regardée généralement comme une source d'avantages inestimables. Croyez-vous qu'elle ne soit pas plus propre que la guerre à dissiper les maux , à conserver les biens , à mettre en sûreté la gloire & les honneurs ? Je ne parle pas de mille autres avantages qu'elle procure , & qu'on pourroit traiter dans un long discours , ainsi que les inconvéniens de la guerre.

Pleins de ces réflexions , soyez attentifs à mes conseils ; & d'après ce que je vous dis , occupez-vous chacun à vous tirer du péril. S'il est des peuples qui , comptant sur la force de leurs armes ou sur l'évidence de leurs droits , se promettent de réussir , qu'ils prennent garde d'éprouver quelque malheur inespéré ; qu'ils sachent qu'en voulant poursuivre des injures reçues , plusieurs , loin de se venger , n'ont pu même échapper à leur ruine ; que d'autres , qui espéroient s'agrandir par leur puissance , au lieu d'acquérir ce qu'ils n'avoient pas , ont même perdu ce qu'ils avoient. La vengeance ne réussit pas toujours , parce qu'on la poursuit avec justice ; les forces trompent quelquefois , quoiqu'elles fassent espérer de brillantes conquêtes : l'incertitude du sort l'emporte souvent. Cette incertitude est d'autant plus avantageuse

qu'elle est plus à redouter , parce que la crainte qu'elle inspire fait qu'on est plus retenu & plus circonspect dans ses attaques. Que cet avenir , voilé pour tous les hommes , joint à la présence des Athéniens , ennemis redoutables , nous pénètre d'une frayeur salutaire : défions-nous de la faiblesse des vues humaines ; & craignant de nous voir trompés dans nos espérances , éloignons tous ensemble de nos contrées des ennemis qui nous menacent , établissons pour toujours entre les Siciliens une paix solide ; ou du moins faisons une longue trêve , & remettons à un autre temps nos querelles particulières. En un mot , soyez convaincus qu'en suivant mes conseils , chacune de vos villes jouira de la liberté , qu'elle fera en état de payer avec reconnoissance ou de venger avec courage le bien ou le mal qu'on lui aura fait. Mais si refusant de nous écouter , vous vous laissez persuader par d'autres , loin de pouvoir tirer vengeance de vos injures , vous serez forcés peut-être de devenir amis de vos plus grands ennemis , & de vous déclarer contre ceux avec qui il auroit fallu vous réunir.

Pour moi , comme je le disois en commençant , quoique citoyen d'une grande ville , plus en état de faire du mal que d'en souffrir , je vous engage à songer à vous-mêmes , à vous réconcilier sur le champ , à ne pas vous porter préjudice pour

nuire à vos adversaires actuels. Je ne me crois point, par un fol esprit de parti, aussi maître de la fortune sur laquelle je n'ai aucun empire, que de ma volonté propre; mais je pense devoir céder pour le bien autant qu'il est possible. Je demande aux autres de suivre cet exemple, & de s'y porter d'eux-mêmes avant que d'y être forcés par les ennemis du dehors. Il n'est pas honteux de relâcher de ses prétentions en faveur de ses compatriotes. Doriens entre Doriens, Chalcidiens entre Chalcidiens, des habitans du même pays, de la même île, qui portent le même nom de Siciliens, peuvent sans honte se céder mutuellement quelque chose. Nous recommencerons la guerre entre nous dans l'occasion, & nous ferons la paix de nouveau par des arrangemens pris en commun. Mais si nous sommes sages, nous nous réunirons pour repousser des étrangers qui nous attaquent tous, puisqu'on ne peut poursuivre un seul de nos peuples sans que tous soient en péril; & nous n'appellerons plus désormais dans notre pays de pareils alliés, de tels pacificateurs. Par-là, nous procurerons pour le moment à la Sicile deux avantages, nous la délivrerons des Athéniens, nous l'affranchirons d'une guerre intestine; & pour la suite, libres entre nous & indépendans, nous serons moins exposés aux insultes de l'étranger. —

Les Siciliens touchés de ces raisons, s'accorderent entre eux ; les généraux Athéniens furent compris dans le traité dont il leur fut donné communication, & ils se retirèrent avec leur flotte. A leur retour, deux furent bannis, le troisième condamné à une amende, comme s'étant laissé corrompre pour ratifier le traité, & ayant manqué la conquête de toute la Sicile. Enflé d'une suite continuelle de succès inattendus, Athenes croyoit que rien ne pouvoit lui résister, & qu'elle devoit réussir dans toutes ses entreprises. Elle en fit une sur Mégare, qui fut rendue inutile par Brasidas, général de Lacédémone, qui, à l'activité & au courage, joignoit la prudence, la justice & la droiture. Ce Brasidas troubla un peu les prospérités des fiers rivaux de sa patrie ; il attira à Lacédémone plusieurs de leurs alliés. Après avoir remporté quelques avantages près de Mégare, & s'être approché de Nisée, port de cette ville, où il présenta la bataille aux Athéniens qui ne l'accepterent pas, il se transporte dans la Thrace, entre dans la Macédoine dont le roi Perdiccas lui étoit dévoué, & de-là il passe dans la Chalcide. Il attire un nombre de villes à son parti, en prend quelques-unes par intelligence, & marche avec les Chalcidiens contre Acanthe, colonie d'Andros. Le peuple refusa d'abord de le recevoir ; mais, comme on étoit à la veille des vendanges, &

qu'on craignoit pour la récolte, on le laissa entrer à condition qu'il seroit seul. Dès qu'il fut dans la ville, il assembla le peuple, & lui parla de la manière la plus propre à le déterminer. Thucydide remarque que Brasidas étoit assez éloquent pour un Lacédémonien, & il le fait parler en effet avec beaucoup d'adresse.

Disc. de Brasidas aux Acanthiens.

Acanthiens, lui fait-il dire, ce qui prouve, comme nous l'avons annoncé dès le commencement, que nous n'avons attaqué vraiment les Athéniens que pour affranchir la Grece, c'est mon arrivée même dans ce pays avec mes troupes, au nom de Lacédémone qui nous envoie. Si la guerre dont l'Attique a d'abord été le théâtre, & que nous espérons finir promptement par la défaite entière des Athéniens, sans vous y engager, a trompé notre impatience, & me fait arriver plus tard que je ne desirois; on ne doit pas nous en faire de reproche. Nous sommes venus à la première occasion, & je souhaite travailler de concert avec vous à réduire un peuple ambitieux. Je suis surpris que vous m'ayez fermé vos portes, & que vous ne m'ayez pas reçu avec empressement. Persuadés, même avant que nous nous missions en marche, que vous étiez nos alliés dans le cœur, & que vous accepteriez volontiers nos offres, nous avons entrepris avec le plus

grand zele un long voyage à travers mille dangers & mille obstacles. Si les Acanthiens étoient dans d'autres sentimens que je ne pense, s'ils s'opposoient à leur propre liberté & à celle du reste de la Grece ; j'y ferois d'autant plus sensible que cet exemple pourroit faire impression sur les autres Grecs, & les détourner de se joindre à moi lorsque je m'adresserois à eux. Les Acanthiens, me diroient-ils, n'ont pas voulu vous recevoir, quoiqu'ils habitent une ville considérable, & qu'ils aient la réputation d'hommes prudents. Je ne pourrois même donner une raison plausible de vos refus, & je paroîtrois, ou venir opprimer la liberté des Grecs sous prétexte de la défendre, ou manquer de forces pour repousser les attaques des Athéniens. Ces Athéniens cependant, quoique supérieurs en nombre, ont craint de se mesurer avec l'armée qui m'accompagne ici, & que j'avois menée au secours de Nisée. Or, il n'est pas probable qu'ils envoient contre vous d'aussi puissantes troupes qu'ils en avoient au siege de cette ville. D'ailleurs, je ne suis pas venu pour opprimer les Grecs, mais pour les affranchir ; & même j'ai voulu que les magistrats de Sparte s'engageassent, sous la foi des sermens les plus saints, à laisser libres les peuples que je pourrois m'attacher. Je ne suis pas arrivé dans le dessein de vous contraindre par force, ou de vous engager

par artifice , à vous rendre nos alliés , mais plutôt pour vous aider à secouer le joug d'Athenes. Vous ne devez donc , ni vous défier de mes offres , puisque je vous donne les meilleures assurances , ni appréhender de vous joindre à moi , puisque je suis en état de vous défendre. Si quelqu'un de vous , pensant avoir des raisons de craindre que je ne livre la ville à quelques-uns des principaux , refusoit de m'écouter , qu'il soit absolument tranquille. Je ne viens pas entretenir les factions ; & je ne croirois point vous apporter une liberté sûre , si , au mépris de vos usages , j'asservissois la multitude à un petit nombre , ou la noblesse au peuple. Une telle liberté seroit plus à charge qu'une domination étrangere ; on ne sauroit aucun gré aux Lacédémoniens de leurs travaux , & ils mériteroient plus de haine & de reproches que de considération & d'éloges. Les justes plaintes qui nous ont armés contre la république d'Athenes , retomberoient sur nous bien plus fortement que sur des peuples qui ne se piqueroient pas de vertu. Oui , un homme d'honneur rougiroit moins d'une violence que d'une injustice qui se couvre des apparences de la générosité. Agir par le droit de la force qu'on a reçu de la fortune , semble moins honteux que de recourir à la trahison & à la perfidie. Aussi dans les affaires qui sont pour nous d'une grande conséquence , procédons-nous tou-

jours avec une extrême circonspection. Outre les sermens par lesquels nous nous sommes liés, vous ne pouvez avoir d'assurance plus forte que notre conduite même, qui, jointe à nos paroles, doit vous faire regarder comme vraiment utile le parti que je vous propose.

Si, malgré les offres que je vous fais, vous dites que vous ne pouvez vous y rendre, mais qu'étant bien intentionnés pour Lacédémone, vous ne devez essuyer de sa part aucun dommage; que la liberté que nous vous offrons vous semble réelle, mais non exempte de périls; que nous devons la présenter à ceux qui peuvent l'accepter & ne forcer personne : si vous me faites cette réponse, j'attesterai les dieux & les héros du pays que je n'ai pu vous déterminer, quoique je vienne pour votre avantage, & je tâcherai de vous contraindre en ravageant votre territoire. Je ne me regarderai plus comme injuste à votre égard; je me croirai autorisé dans ma conduite, & même nécessité, par la vue de l'intérêt des Lacédémoniens & des autres Grecs. Je ne voudrois pas, si je manquois de vous engager dans notre parti, malgré vos bonnes dispositions pour nous (1), qu'on vous vît fournir des subsides aux Athéniens

(1) Il y a une espèce d'ironie fine dans ces mots, *malgré vos bonnes dispositions pour nous*.

à notre préjudice , & empêcher la liberté de la Grece. Le seul motif du bien de la nation peut rendre notre procédé légitime ; autrement , nous ne devons pas affranchir les peuples malgré eux. Nous ne sommes point jaloux de dominer ; nous voulons en réprimer d'autres qui aspirent à la domination. Oui , nous ferions tort au plus grand nombre des Grecs , si leur offrant à tous la liberté , nous souffrions que vous y missiez obstacle. Délibérez là-dessus avec sagesse , & faites en sorte de vous acquérir un nom immortel en donnant les premiers aux Grecs l'exemple du zele pour la liberté. Mettez chacun vos biens à l'abri du ravage , & couvrez de gloire toute votre ville. —

Les Acanthiens furent déterminés par le discours de Brasidas , & reçurent ses offres. Stagyre , autre colonie d'Andros , suivit leur exemple. • .

L'hiver de cette année fut fertile en événemens. Démosthene & Hippocrate , généraux d'Athènes , devoient se rendre dans la Béotie , l'un à Siphes avec ses vaisseaux , & l'autre à Délie avec l'armée de terre , pour se saisir de Siphes & de Chéronée qui devoient leur être livrées par des factieux ; mais ils furent prévenus par les Béotiens qui se saisirent des deux villes & obligèrent Démosthene de se retirer. Ce général étant parti de Siphes & voulant faire une descente sur les terres de

Sicyone , y reçut un échec assez considérable de la part des habitans qui accoururent & tuerent une partie de ceux qui avoient débarqué. Pour Hippocrate , s'étant rendu à Délie qui appartenoit aux Athéniens , il étoit resté dans cette place pour la fortifier , & avoit fait partir ses troupes avec ordre de marcher vers Athenes. Les Béotiens ayant appris à Tanagre la retraite de l'armée , la plupart des chefs n'étoient pas d'avis de donner la bataille , parce que l'ennemi déjà hors du pays , s'étoit arrêté sur les confins du territoire d'Orope (1). Mais Pagondas , chef des Thébains , croyant qu'il étoit avantageux de combattre , assembla les principaux officiers avec un homme de chaque compagnie , & leur parla en ces termes pour les y exhorter :

Béotiens , il n'auroit pas même dû venir à la pensée d'aucun des chefs , qu'on ne doit combattre les Athéniens qu'autant qu'ils feront encore dans la Béotie , les Athéniens qui y ont élevé un fort , & qui partiront d'un pays limitrophe pour la ravager. Ils sont nos ennemis , sans doute , dans

Discours de
Pagondas aux
principaux offi-
ciers de Béotie.

(1) Orope , ville de Béotie. Les Athéniens s'étoient arrêtés sur les confins de son territoire , c'est-à-dire , dans le pays qui touchoit aux extrémités de ce territoire , qui étoit limitrophe.

quelque lieu qu'ils soient , & de quelque endroit qu'ils partent pour exercer contre nous des hostilités. Croire que le plus sûr est de ne pas combattre , c'est juger mal. On ne doit ni se précautionner , ni raisonner de même lorsqu'un autre veut nous ravir nos possessions , ou lorsqu'assuré de ce qu'on possède , mais voulant s'agrandir , on se jette sur les terres d'autrui. Vous êtes dans l'usage de repousser dans votre pays & ailleurs des ennemis étrangers qui vous attaquent : mais vous devez à plus forte raison en agir de la sorte avec les Athéniens , avec un peuple dont le pays confine au vôtre. En général , on ne se conserve libre contre des voisins qu'autant que l'on peut & que l'on fait leur résister : mais si ces voisins sont d'humeur à vouloir asservir même des peuples éloignés , ne doit-on pas , pour les contenir , s'exposer aux plus grands périls ? Nous avons un exemple du caractère d'Athènes dans la manière dont elle asservit les Eubéens séparés d'eux par un détroit , & la plupart des autres Grecs. Ordinairement on ne combat avec ses voisins que pour la frontière : l'ambition des Athéniens , si nous sommes vaincus , ne connoîtra aucunes bornes , & ne tardera pas à envahir tout notre territoire. Aussi avons-nous tout à craindre d'un pareil voisinage. Des hommes qui , comme eux , pleins de confiance en leurs forces , attaquent les

autres peuples, marchent toujours avec plus de hardiesse quand on reste tranquille, & que l'on se contente de les repousser chez soi : ils sont moins ardens quand on va les attaquer hors de ses frontieres, & que dans l'occasion on commence soi-même les hostilités. Nous l'avons éprouvé contre les Athéniens eux-mêmes. La victoire que nous avons remportée sur eux à Coronée (1), lorsque profitant de nos divisions ils s'étoient emparés de notre pays, a procuré jusqu'à ce jour à la Béotie la tranquillité la plus parfaite. Ranimés par le souvenir de cette victoire, que nos vieillards ne démentent pas leurs premiers exploits : fils de peres qui se sont distingués alors par leur bravoure, que nos jeunes gens craignent de déshonorer la vertu de leurs parens. Assurés de la faveur d'Apollon dont les Athéniens sacrileges ont envahi le temple, encouragés par les heureux présages que nous donnent les entrailles des victimes, marchons contre nos ennemis, & montrons-leur que, s'ils attaquoient des lâches qui n'oseroient se défendre, ils pourroient pousser leurs conquêtes aussi loin qu'ils voudroient ; mais qu'ayant affaire à des hommes aussi accoutumés à combattre pour délivrer leur pays

(1) Par rapport à cette victoire remportée à Coronée, voyez plus haut, page 378.

que peu faits pour asservir celui des autres , ils ne seront pas entrés sur leur territoire sans avoir senti la force de leurs armes. —

Les Béotiens , animés par cette harangue , marcherent aussi-tôt à l'ennemi. Hippocrate en ayant été informé par des coureurs , partit sur le champ de Délie pour aller rejoindre ses troupes. Lorsqu'on fut près d'en venir aux mains , il encouragea ses soldats par cette exhortation courte & vive :

Disc. d'Hippocrate, général d'Athènes, à ses guerriers.

Athéniens , je ne vous dirai que peu de mots ; de longs discours seroient inutiles. Il n'est pas besoin d'exhorter de braves gens , il suffit de leur rappeler ce qu'ils ont à faire. Qu'aucun de vous ne s'imagine que nous allons chercher hors de chez nous de grands périls sans nécessité : c'est pour notre sol que nous combattons dans ce pays. Si nous sommes vainqueurs , les Péloponésiens ne tireront plus de la Béotie des cavaliers pour venir ravager nos campagnes. Par un seul combat , vous pouvez acquérir de nouveaux domaines , & mettre les vôtres à l'abri des ravages. Marchez donc à l'ennemi avec une ardeur digne d'une ville , la première de toute la Grece , que nous nous glorifions d'avoir pour patrie ; digne de nos ancêtres qui , sous les ordres de Myronide ,
ont

ont vaincu les Béotiens, & conquis la Béotie, à la journée des Œnophytes (1).

Quoique les Athéniens combattissent avec courage, ils furent vaincus : privés de leur général tué dans la mêlée ; ils se retirèrent les uns à Délie, les autres à Oroe. Délie fut assiégé & pris par les vainqueurs : une partie de la garnison fut tuée, & l'autre se sauva sur des vaisseaux, à la réserve de deux cents qui furent faits prisonniers.

Nous avons laissé Brasidas en Thrace : aidé de Perdiccas & de ses autres alliés ; il y fit plusieurs conquêtes ; il prit, entre autres, Amphipolis, colonie d'Athènes, malgré le secours de Thucydide, qui a écrit cette histoire, & qui, commandant pour les Athéniens, étoit alors à Thase, colonie de Paros, à une demi-journée d'Amphipolis. Il étoit parti avec sept galères qui se trouverent près de lui ; pour rassurer la place avant que Brasidas pût s'en saisir, ou du moins pour se jeter dans Eione qui n'en est pas fort éloignée. Avant qu'il fût arrivé, les habitans, gagnés par les conditions fort douces que leur proposa Brasidas, s'étoient

(1) Ce fait est rapporté dans le premier livre de l'histoire de Thucydide. Les Œnophytes étoient une place de la Béotie.

rendus. Le général de Sparte marcha ensuite vers Eione ; mais Thucydide l'ayant prévenu , & y étant entré à propos , lui fit manquer son coup. Les Athéniens furent si sensibles à la perte d'Amphipolis , que , sans égard à ce dernier service , ils ôtèrent à Thucydide le commandement , & le condamnerent à l'exil. Ils étoient alarmés des progrès de Brasidas & craignoient qu'il n'attirât tous leurs alliés à son parti. En effet , comme il témoignoit beaucoup de modération & d'équité , un grand nombre de villes s'empressoient de se déclarer en sa faveur. On commençoit à Lacédémone à être jaloux de la gloire de ce général & à se lasser de la guerre ; mais quoiqu'on ne lui envoyât plus de secours , il continua ses entreprises dans la Chalcide. Il prit plusieurs places , entre autres Torone où il avoit des intelligences , & dont quelques-uns des principaux lui avoient ouvert les portes. Lorsqu'il fut maître de la ville , il assembla les habitans , & leur parla à-peu-près sur le même ton qu'il avoit parlé à ceux d'Acanthe.

Discours indirect de Brasidas aux habitans de Torone.

Il leur dit qu'il n'étoit pas juste d'avoir mauvaise idée des citoyens qui lui avoient ouvert les portes , & de les regarder comme des traîtres , puisqu'ils avoient agi par amour du bien public & non pour un vil intérêt , pour affranchir leur

pays & non pour l'affervir : que par rapport aux autres qui n'avoient pas eu part à la même démarche , il ne feroit pas juste non plus de ne pas les faire participer à la même grace , puisqu'il n'étoit venu pour perdre ni la ville , ni les particuliers : que c'étoit pour cette raison qu'il avoit fait publier par-tout qu'il accordoit toute sûreté à ceux qui avoient pris le parti d'Athenes , ne croyant pas qu'ils méritassent moins d'égards pour s'être attachés à cette république : qu'il se flattoit que , quand les habitans de Torone auroient éprouvé le gouvernement des Lacédémoniens , ils leur feroient d'autant plus affectionnés qu'ils les trouveroient plus équitables que leurs adverfaires ; que c'étoit faute de les connoître qu'ils les appréhendoient maintenant : du reste , qu'il les exhortoit tous à prendre la résolution d'embrasser l'alliance de Sparte , & à y demeurer fideles , assurés qu'ils ne commenceroient que de ce jour à être coupables s'ils la violoient : que pour le passé , Lacédémone n'avoit pas de reproches à leur faire ; qu'ils étoient plus à plaindre qu'à blâmer d'avoir été contraints de plier sous une domination étrangere ; qu'enfin il les trouvoit excusables d'avoir été opposés aux intérêts de sa patrie. —

Brasidas passa le reste de l'hiver à régler le gouvernement des villes qu'il avoit prises , & à

se concilier l'affection des peuples. Ainsi finit la huitième année. Au commencement de la neuvième, il se fit une trêve d'un an entre les Athéniens & les Lacédémoniens, les deux partis étant fatigués de la guerre & voulant s'occuper de la paix. Avant que Brasidas fût informé de la trêve, il s'assura de Mende & de Scione, villes sujettes d'Athènes qui se révolterent. Ces deux villes avec Torone furent reprises de force par les Athéniens. On tua tous les habitans de Scione, à la réserve des femmes & des enfans, & la ville fut donnée aux Platéens. Au reste, le Spartiate actif ne pouvant rester en repos, joignit ses forces à celles de Perdiccas, & marcha contre les Lyncestes, barbares voisins de Macédoine, qu'il vainquit dans un premier combat. Les vaincus revinrent à la charge, fortifiés du secours des Illyriens, nation belliqueuse. Les Macédoniens surpris pendant la nuit d'une terreur panique, sur la nouvelle que les ennemis arrivoient avec de grandes forces, prirent la fuite & obligèrent leur roi de les suivre. Brasidas resta seul avec ses troupes, qui étoient effrayées de la retraite des Macédoniens & de la multitude des Barbares. Toujours plein de courage, il assembla ses soldats & leur parla ainsi :

Disc. de Bras. Péloponésiens, si je ne vous croyois effrayés

autant par la retraite de Perdiccas que par l'incursion ^{des Macédoniens,} & la multitude des Barbares, je ne vous parlerois pas pour vous instruire à la fois & pour vous exhorter. Mais voyant la désertion de nos alliés & le grand nombre de nos ennemis, je tâcherai de vous persuader en peu de mots sur des objets importants, de manière à produire l'effet que je desire. Ce n'est pas la présence de vos alliés, mais votre valeur naturelle, qui doit vous rendre braves à la guerre : la multitude des ennemis ne sauroit épouvanter des hommes qui vivent dans un gouvernement où ce n'est pas la multitude qui commande, mais un petit nombre de personnes d'élite ; des hommes qui n'ont acquis la prééminence que par des combats & des victoires. Ces Barbares que vous craignez faute d'expérience, il faut vous apprendre qu'ils ne sont nullement redoutables. Pour vous en convaincre, j'ajoute aux combats que vous avez déjà livrés contre eux en faveur des Macédoniens, mes propres raisonnemens & les rapports d'autrui. Vient-on à connoître par les effets des ennemis foibles, qui n'ont qu'une apparence de force ; on a plus de hardiesse pour les repousser : on attaque avec plus d'assurance, quand on ne les connoît pas encore, ceux qui ont une bravoure ferme & solide. Pour quiconque ne les a pas éprouvés, nos ennemis actuels ont de quoi effrayer

avant le combat. Le seul aspect de leur multitude, leurs cris extraordinaires, les rendent formidables & terribles. Le choc & le vain bruit de leurs armes a quelque chose de menaçant ; mais ce n'est plus de même dans la mêlée, lorsqu'on les attend de pié-ferme. Combattant sans ordre, ils n'ont point à garder de poste qu'ils puissent rougir d'abandonner quand on les presse. Comme il leur est égal d'attaquer ou de fuir, la bravoure chez eux n'est pas soumise à un examen sévère. Lorsque, dans une bataille, chacun est maître de ses actions, quelle honte y auroit-il à sauver ses jours ? Ils croient plus sûr de nous épouvanter de loin sans péril, que d'en venir aux mains avec nous. Sans cela, n'auroient-ils pas préféré ce dernier parti ? Vous voyez donc clairement que cette terreur qu'ils vous ont inspirée, n'est rien en effet, n'est effrayante que pour les yeux & les oreilles. Si vous soutenez leur attaque brusque, ou si dans l'occasion vous vous retirez en bon ordre, vous ne tarderez pas à vous mettre en sûreté, & vous saurez par la fuite que de pareilles troupes, quand on se dispose à effuyer leur premier choc, montrent de loin du courage par des menaces avant l'action ; mais que, si on se retire tranquillement devant elles, elles se précipitent avec un vain éclat de bravoure sur les pas de leurs ennemis dont elles n'ont plus rien à craindre. —

Les Barbares furent défaits malgré leur multitude. Les vainqueurs indignés d'avoir été abandonnés par les Macédoniens , ravagerent en passant des terres dépendantes du royaume de Perdiccas. Ce prince favorisa depuis le parti des Athéniens , parce qu'il crut que les Lacédémoniens étoient devenus ses ennemis. L'année de la treve se passa dans ces mouvemens ; il ne fut pas question de paix , & on recommença la guerre.

L I V R E V.

CLÉON se mit en campagne , & passa dans la Thrace avec une puissante armée pour arrêter les progrès de Brasidas. Il attaqua la ville de Cléophone que ce général avoit fortifiée , & l'emporta avant qu'elle pût être secourue. Prenant ensuite la route d'Amphipolis , il manda à Perdiccas qu'il le vînt trouver avec ses troupes , & au roi des Odomantes qu'il lui amenât le plus qu'il pourroit de Thraces. Brasidas voulant l'engager à combattre sans attendre le reste des troupes , campa sur une éminence près d'Amphipolis , & se renferma dans la place dès qu'il eut vu l'ennemi faire un mouvement. Il vouloit lui inspirer de la confiance en paroissant le craindre , & l'attaquer à l'improviste avant qu'il eût reçu de nouveaux renforts. Il résolut de sortir avec une petite troupe de ses plus braves gens , après avoir donné ordre à Cléaridas de sortir par une autre porte avec le reste de l'armée s'il voyoit qu'il eût l'avantage : mais auparavant il voulut encourager ses soldats & leur découvrir son dessein. Il les assembla donc & leur parla ainsi :

Disc. de Bras-

Péloponésiens , vous savez de quel pays nous

partons , que ce pays fut toujours libre , grace à das aux Péloponésiens , avant d'aller combattre les troupes d'Athènes. notre bravoure ; vous savez que vous êtes Doréens , & que vous allez combattre contre des Ioniens que vous avez coutume de vaincre ; un mot suffit pour vous le rappeler. Je dois vous communiquer mon plan d'attaque , de crainte que le peu de monde que j'ai pris avec moi ne vous inspire de la défiance & ne vous décourage. Par mépris pour nous , & ne croyant pas qu'on viendra les assaillir , les Athéniens sont montés sur cette colline , d'où ils nous contemplent négligemment sans garder aucun ordre. Quiconque fait remarquer ces fautes d'un ennemi , & dispose son attaque , non pas à force ouverte & en bataille rangée , mais selon l'avantage du moment , doit obtenir les plus grands succès. Les ruses de guerre qui font le plus d'honneur , sont celles où l'on trompe le plus les ennemis , & où l'on sert le mieux ses amis. Tandis donc que les Athéniens se croient bien assurés , & que n'étant pas sur leurs gardes , ils me paroissent songer moins au combat qu'à la retraite , je veux , avec le peu de troupes que j'ai prises , les attaquer brusquement , sans leur donner le loisir de se reconnoître ; je veux , s'il est possible , les mettre en désordre avant qu'ils puissent se mettre en défense. Toi , Cléaridas , tiens-toi prêt avec tes Lacédémoniens , les Amphipolitains & les autres alliés. Lorsque tu me verras

charger les ennemis , & jeter parmi eux l'épouvante, comme cela est infailible , fais ouvrir tout-à-coup les portes , fors précipitamment , accours au plus vite dans la mêlée. Les troupes qui surviennent dans le fort de la bataille font toujours plus d'effet que celles qui l'engagent. Signale ta bravoure comme il convient à un Spartiate. Et vous , alliés , suivez-le hardiment ; songez que les principales qualités d'un brave soldat , sont la bonne volonté , les sentimens d'honneur , la soumission à ses chefs. Pensez qu'en ce jour votre courage vous assurera la liberté , & le nom d'alliés de Lacédémone ; ou que la défaite , en supposant même que , traités avec douceur , vous ne soyez pas vendus comme des esclaves ou punis de mort , vous assujettira aux Athéniens , appesantira vos chaînes , nous empêchera de briser celles du reste de la Grece. Montrez donc toute votre valeur , puisque vous combattez pour de si grands intérêts. Brasidas vous donnera lui-même l'exemple ; vous verrez qu'il fait autre chose qu'exhorter. —

. Cléon vouloit éviter la bataille ; mais chargé par Brasidas , & par Cléaridas qui sortit aussi-tôt , il fut tué prenant la fuite , & porta la peine de sa lâcheté présomptueuse. Les Athéniens furent entièrement défaits. La victoire cependant coûta cher aux Lacédémoniens : car ils perdirent la

général actif & prudent qui avoit relevé leur puissance presque abattue. Brasidas fut pleuré par tous les alliés ; ils lui firent des funérailles publiques , & lui rendirent des honneurs comme aux anciens héros.

Après la journée d'Amphipolis , on pensa sérieusement à la paix de part & d'autre. L'historien expose les motifs qui la faisoient desirer aux deux partis , & les conditions auxquelles elle fut conclue. Plusieurs alliés des Lacédémoniens refusèrent d'y accéder , & même se liguerent contre eux. Thucydide prétend avec raison que , malgré la paix , la guerre ne doit pas être regardée comme absolument finie à cette époque. Car , outre que le traité ne fut exécuté dans presque aucun de ses points , les deux peuples rivaux se faisoient toujours la guerre ailleurs , quoiqu'ils aient passé près de sept ans sans la faire dans leur pays , & ne cessioient de donner diverses atteintes au traité , jusqu'à ce qu'ils le rompirent tout à fait.

Les six années depuis la paix jusqu'à la guerre de Sicile ne présentent que deux événemens un peu remarquables , la bataille de Mantinée & la prise de l'île de Mélos par les Athéniens. Alcibiade , quoique encore jeune , étoit déjà en crédit auprès du peuple par l'éclat de sa naissance & par la vivacité de son génie. Il étoit piqué de ce que les Lacédémoniens avoient conclu la paix par

l'entremise de ses adversaires , l'ayant méprisé & cause de sa jeunesse , quoique ses ancêtres eussent eu droit d'hospitalité avec eux , & que ce droit , négligé par son aïeul , eût été renouvelé par lui-même dans la personne de leurs prisonniers de Pylos , auxquels il avoit fait toute sorte de bons traitemens. Il les traversoit de toutes manieres , croyant qu'il y alloit de son honneur , & il disoit qu'ils n'avoient fait alliance avec Athenes que pour rompre celle d'Argos & pouvoir attaquer les Argiens au dépourvu. Il engagea donc ceux-ci à solliciter l'alliance de sa république , qui leur fut accordée. Les peuples d'Athenes , d'Argos & de Mantinée réunirent leurs forces , & allerent camper sur le territoire de cette derniere ville. Les Lacédémoniens & leurs alliés , commandés par Agis , roi de Lacédémone , leur présenterent la bataille qu'ils accepterent.

Divers discours indirects de plusieurs généraux à leurs troupes avant la bataille de Mantinée.

Lorsqu'on fut près d'en venir aux mains , les généraux des troupes de chaque ville exhorterent diversément leurs soldats. On représentoit aux Mantinéens qu'ils alloient combattre pour la patrie , pour se conserver dans l'indépendance dont ils avoient goûté la douceur , & se garantir de la servitude dont ils avoient déjà éprouvé le joug. On rappelloit aux Argiens leur ancienne principauté & le rang qu'ils avoient tenu jadis dans le

Péloponèse ; on les excitoit à recouvrer enfin ces avantages , à se venger d'ennemis qui leur avoient fait beaucoup de mal , d'ennemis d'autant plus dangereux qu'ils étoient plus proches. On disoit aux Athéniens , qu'il étoit beau de combattre avec de braves gens , & de montrer qu'on ne leur cédoit pas en bravoure : on ajoutoit que , s'ils triomphoient des Lacédémoniens dans le Péloponèse , ils affermiroient leur empire , & verroient leur pays à l'abri des ravages. Voilà comme on exhortoit les Argiens & leurs alliés. Les Lacédémoniens s'encourageoient l'un l'autre par le souvenir de leurs actions , ce qui est la plus belle manière de s'animer au combat , celle qui convient le mieux à de braves guerriers. Ils savoient qu'une habitude de courage contractée par de fréquens exercices , est bien plus efficace qu'une courte harangue prononcée dans les plus beaux termes. —

Les Lacédémoniens , qui redoutoient le sort de cette bataille , furent vainqueurs : les Argiens & les Mantinéens consentirent à faire alliance avec Lacédémone ; & on obligea les Athéniens de quitter le Péloponèse. Cette bataille de Mantinée est une des plus considérables qui se fût donnée depuis long-temps entre les Grecs. Il ne faut pas la confondre avec une autre livrée près de la même ville bien postérieurement , où les Thé-

bains vainquirent les Lacédémoniens, & où leur chef Epaminondas mourut entre les bras de la victoire.

Environ seize mois après, les Athéniens envoyèrent une armée de terre & de mer contre l'île de Mélos pour l'obliger à prendre parti : car c'étoit une colonie de Lacédémone qui ne s'étoit pas encore déclarée. Avant que de faire aucun acte d'hostilité, les chefs des troupes athéniennes envoyèrent dans la ville des députés qui ne purent avoir audience que devant les magistrats & quelques-uns des principaux. C'est ici une nouvelle espèce de discours, un dialogue vif & pressé entre les magistrats de Mélos & les députés de l'armée. Les députés Athéniens commencent ainsi :

Dialogue entre les députés d'Athènes & les magistrats de Mélos.

Puisque vous nous empêchez de parler au peuple assemblé, & que vous nous obligez de paroître devant quelques personnes seulement, dans la crainte (car c'est-là, sans doute, votre dessein) que nous ne persuadions le peuple ou plutôt que nous ne le trompions (1), par une suite de raisons qu'il trouveroit peut-être sans réplique ; vous, Méliens, ici présens pour nous entendre, faites mieux encore : n'employez pas vous-mêmes un

(1) *Ou plutôt que nous ne le trompions.* On sent bien que c'est ici une ironie.

discours suivi , mais répondez en peu de mots à chaque article , expliquez-vous dans le moment sur ce qui pourra vous déplaire. Et d'abord , approuvez-vous que nous discussions les choses dans cette forme ?

MÉLIENS. Cette maniere tranquille de s'instruire nous semble raisonnable , & nous ne la blâmons pas : mais commencer par nous offrir un appareil de guerre , & joindre aux raisons la force des armes , nous paroît d'une autre nature. Or , nous voyons que vous êtes venus pour juger en maîtres nos discours ; & il est probable que cette conférence se terminera par nous apporter la guerre , si , ayant le droit pour nous , nous refusons de céder , ou la servitude si nous nous rendons.

ATHÉNIENS. Si vous nous avez appelés pour nous faire part de vos considérations politiques sur l'avenir , de vos soupçons & de vos défiances , en un mot pour tout autre objet que pour examiner les moyens de sauver votre ville , d'après l'état actuel des choses , d'après ce qui est sous vos yeux , nous n'irons pas plus avant ; si vous allez au fait , nous continuerons de parler.

MÉL. Il est naturel & pardonnable , dans l'extrémité où nous sommes , de nous tourner en tous sens , de dire & de penser tout ce que nous pouvons. Mais enfin , puisque , dans cette confé-

rence, il s'agit, comme vous dites, du salut de notre ville, commençons, s'il vous plaît, selon la forme que vous avez proposée.

A T H. Nous ne nous arrêterons donc pas à prouver que nous possédons avec droit l'empire comme le devant au courage qui a terminé la guerre des Perses, ou que nous poursuivons maintenant des injures reçues; nous ne nous épuiserons pas en discours magnifiques qui pourroient vous être suspects. Nous croyons aussi, pour votre part, qu'il est inutile de vouloir nous convaincre, ou que vous ne nous avez fait aucune offense, ou que vous ne vous êtes pas joints à nous parce que vous étiez une colonie de Lacédémone. Examinons plutôt, d'après nos vrais sentimens, ce qu'il est possible d'exiger & de refuser. Car nous ne pouvons ignorer les uns & les autres que ce n'est qu'entre égaux que, dans les discussions verbales, on examine scrupuleusement la justice; & que, quand il y a inégalité, les plus puissans exigent & les plus foibles refusent selon leurs forces respectives.

M É L. Puisque vous voulez que nous laissions le juste pour ne considérer que l'utile, nous pensons qu'il est de l'intérêt de tous les peuples de ne pas s'armer contre le bien général, mais de secourir tous ceux qui sont en péril suivant la justice & la raison, & de tirer leur avantage des autres.

autres par des moyens doux plutôt que par des voies de rigueur. Les Athéniens le doivent d'autant plus , que par-là ils ne feront pas exposés , dans un revers de fortune , à subir des punitions éclatantes qui servent d'exemple à toute la Grece.

ATH. Nous ne redoutons pas la fin de notre empire quand il devroit être aboli , parce que ce ne sont pas ceux qui , comme les Lacédémoniens , ont coutume de commander , qui sont redoutables aux vaincus. Non , l'objet de notre crainte n'est pas d'être subjugués par des rivaux , mais par les peuples qui se ieroient trouvés sous notre domination. Au reste , laissez-nous courir les risques qu'il nous plaît : nous allons vous apprendre que nous sommes venus vous parler pour le salut de votre ville autant que pour l'avantage de notre empire. Notre dessein est de vous assujettir sans vous perdre , & en vous sauvant de faire votre bien & le nôtre.

MÉL. Mais comment peut-il nous être aussi avantageux de vous obéir qu'à vous de nous commander ?

ATH. Le voici : vous gagnerez à vous rendre avant de souffrir des maux extrêmes , & nous à vous recevoir avant que la guerre ait épuisé vos forces.

MÉL. Vous ne nous recevriez donc pas , si , craignant d'être vos ennemis , & jaloux d'être

vos amis , nous évitions de prendre les armes ; & demeurions neutres ?

ATH. Non , parce que votre amitié nous nuirait plus que votre haine. La première feroit une marque de notre foiblesse , l'autre feroit connoître notre pouvoir aux peuples de notre dépendance.

MÉL. Quoi ! ces peuples auroient assez peu de discernement pour confondre ceux sur qui vous n'avez aucun droit , avec ceux dont le plus grand nombre fait partie de vos colonies , & dont quelques-uns s'étant révoltés ont été soumis par vous ?

ATH. Oui , sans doute , ces peuples croient que ce n'est point grace à un esprit de justice que vous demeurez libres , & que nous ne devenons pas vos maîtres ; mais que ce sont vos forces qui vous soustraient à notre obéissance , & que c'est la crainte qui nous empêche de vous attaquer. Ainsi , en vous subjuguant , nous assurons notre empire en même temps que nous l'étendrons. Ajoutez qu'on ne verra pas les foibles habitans d'une île refuser de se soumettre aux souverains de la mer.

MÉL. Laisant toujours à part la justice , puisque vous nous obligez à ne considérer que votre avantage , & nous arrêtant nous-mêmes à ce que demande votre intérêt , nous allons faire en sorte

de vous persuader que ce qui nous est avantageux vous l'est aussi. Croyez-vous donc que votre sûreté ne se trouve point dans ce que nous vous proposons ? notre assujettissement n'armeroit-il pas contre vous tous les Grecs qui restent neutres ? ne craindroient-ils pas de se voir attaqués par vous ? & ainsi ne fortifieriez-vous point vos ennemis actuels , ne forceriez-vous point à le devenir ceux qui ne songeoient pas à l'être ?

ATH. Nous pensons tout le contraire : nous croyons que nous n'en aurions pas plus à craindre les peuples du continent , qui , satisfaits d'être libres , se donneroient bien de garde de choquer notre puissance ; mais qu'il n'en feroit pas de même des insulaires qui , comme vous , n'ont pas subi le joug de notre empire , ou de ceux qui ne le portent qu'avec peine. D'après les conseils d'une passion aveugle , ils pourroient se précipiter eux & nous dans un danger manifeste.

MÉL. Mais si les Athéniens , pour n'être pas dépouillés de la domination , & ceux qui leur obéissent déjà pour s'en affranchir , ne craignent pas d'affronter les plus grands périls ; nous qui jouissons encore de la liberté , nous serions bien lâches & bien pusillanimes si nous ne tentions pas tous les hasards avant que de la perdre.

ATH. Vous ne les tenterez pas si vous êtes sages. Car il ne s'agit point ici de l'honneur , ni

de disputer de bravoure avec des égaux ; il s'agit de penser à votre conservation, & de céder à la force.

MÉL. Mais ce n'est pas toujours le nombre qui l'emporte dans les combats, & la fortune favorise quelquefois le plus foible. D'ailleurs, en cédant aussi-tôt nous n'avons plus d'espérance, au lieu qu'en résistant avec vigueur, nous pouvons espérer de nous maintenir & de rester libres.

ATH. L'espérance, qui soutient dans le péril, affoiblit du moins si elle ne va pas jusqu'à les détruire, ceux même qui ne lui abandonnent qu'une partie de leurs forces : quant à ceux qui risquent tout à la fois (car l'espérance est naturellement (1) téméraire), ils connoissent dans le malheur combien elle est perfide, & ne sont plus même les maîtres de se garantir de ses illusions. N'en faites pas l'expérience, vous qui êtes foibles, & qui risqueriez tout en un instant ; n'imites pas ces insensés qui, lorsqu'ils auroient pu se sauver encore par les conseils de la prudence humaine, ont recours, quand ils se voient pressés & qu'ils manquent de solides ressources, à des prédictions, à des oracles, à mille autres

(1) *Téméraire*. Le Grec dit *dépensière*. Ce mot est bien plus agréable, & il iroit parfaitement dans le style simple & naïf : mais j'ai craint de le hasarder dans le style noble & soutenu.

moyens trompeurs qui causent la perte des hommes en les flattant d'un vain espoir.

MÉL. Nous n'ignorons pas assurément qu'il est difficile de résister à votre puissance & à votre fortune avec des forces beaucoup moindres que les vôtres : mais nous espérons que les dieux protégeront la justice de notre cause contre une fortune injuste ; quant à l'infériorité de notre puissance , nous croyons que les Lacédémoniens viendront nous secourir , qu'ils ne pourront s'en dispenser , qu'ils rougiront d'abandonner des peuples qui , sans parler du reste , leur sont unis par le sang. Ainsi notre confiance n'est pas aussi mal fondée que vous le dites.

ATH. Nous ne craignons pas non plus , pour ce qui nous regarde , que la faveur du ciel nous manque : car enfin nous ne demandons & ne faisons que ce que les hommes pensent des dieux & ce qu'ils desireront pour eux-mêmes. Nous croyons que parmi les dieux , & nous voyons que parmi les hommes , c'est une loi nécessaire & immuable que le plus fort commande au plus foible (1). Ce n'est pas nous qui avons fait cette

(1) *Le plus fort doit commander au plus foible ; c'est la maxime favorite des ambitieux & des usurpateurs , qui ne font valoir que la force sans penser à la justice. Le droit des Alexandre , des César , de tous les conquérans en un mot , étoit le droit de la force. Les Athéniens même*

loi , & nous ne sommes pas les premiers qui en faisons usage. Elle est éternelle ; nous l'avons reçue de nos peres , & nous la laisserons à nos enfans qui la transmettront aux leurs. Nous sommes persuadés que vous-mêmes vous voudriez commander si vous étiez à notre place. Nous ne craignons donc pas que les dieux nous soient moins favorables qu'aux Méliens. Quant au secours que vous attendez de Lacédémone , qui , dites-vous , rougira de vous abandonner ; en donnant des éloges à cette candeur qui vous fait si bien augurer des autres , nous estimons peu votre jugement. Sans doute les Lacédémoniens montrent une vertu rare dans leurs sociétés privées & dans la pratique de leurs loix ; mais à l'égard des étrangers , on peut dire , en un mot , qu'il n'est aucun peuple qui s'annonce plus visiblement pour ne regarder comme juste & honnête que ce qui est utile & agréable. De tels principes ne sont pas bien propres à vous assurer le secours sur lequel vous comptez sans raison.

MÉL. Mais c'est cela même qui nous fait espérer principalement que , pour son propre intérêt , Lacédémone ne voudra pas , en abandonnant les Méliens qui sont une de ses colonies , perdre la

prétendent consacrer ce droit en disant que c'est d'après lui que les dieux se reglent.

confiance de ses amis , & fortifier la puissance de ses ennemis.

ATH. Mais vous ne faites pas attention que l'intérêt cherche sa sûreté propre ; qu'on ne peut guere pratiquer ce qui est juste & honnête sans courir des risques , & qu'en général les Lacédémoniens sont très-peu ardens à s'exposer pour autrui.

MÉL. Nous sommes persuadés , au contraire , qu'ils s'exposeront volontiers pour nous , parce qu'ils nous regarderont comme des amis d'autant plus sûrs , qu'étant voisins du Péloponèse nous sommes plus à portée de les servir , & que tirant d'eux notre origine nous devons leur être plus affectionnés que d'autres.

ATH. Vous vous abusez , Méliens : sachez que ce qui fait la sûreté de ceux qui doivent donner du secours , ce n'est pas l'affection , mais les forces de ceux qui l'implorent. Et c'est ce que considèrent les Lacédémoniens sur-tout, qui, ne se croyant pas assez puissans par eux-mêmes , ne font des expéditions qu'en traînant après eux une multitude d'alliés. Il n'est donc pas probable qu'ils viennent défendre une île attaquée par les maîtres de la mer.

MÉL. S'ils ne viennent pas eux-mêmes , ils pourront se faire suppléer par leurs alliés ; & comme la mer de Crete (1) est fort étendue ,

(1) *La mer de Crete* , qu'il falloit traverser pour aller par mer porter du secours aux Méliens.

il fera plus facile à ceux qu'ils enverront de faire échapper leurs vaisseaux, qu'aux maîtres de la mer de les saisir. Quand cette ressource leur manqueroit, ne peuvent-ils pas se jeter dans votre pays, infester les campagnes de ceux de vos alliés, chez qui Brasidas n'a point fait d'incursion ? & alors vous n'aurez point à combattre pour une région étrangère, mais pour votre pays & pour celui de vos alliés.

ATH. Vous pourrez voir fondre sur vous des maux qui vous apprendront, par une triste expérience, que jamais crainte d'autrui ne fit lever un siège aux Athéniens. Au reste, nous voyons que, dans cette longue conférence où vous deviez examiner toutes vos ressources, vous n'avez parlé d'aucune de celles qu'on juge les plus solides : vous vous fondez principalement sur des espérances incertaines ; & vos seules forces réelles sont bien foibles contre celles que nous vous opposons. Votre folie seroit donc extrême, à moins que, quand nous nous ferons retirés, vous ne preniez un parti plus raisonnable. N'allez point, par une honte mal entendue qui perd souvent les hommes, vous jeter dans des périls évidens, qu'il vous seroit vraiment honteux de ne pas éviter. Plusieurs, pour fuir un mal chimérique qu'une fausse honte leur faisoit craindre, se sont précipités eux-mêmes dans des maux réels,

Dans des disgrâces affreuses , dont ils ont eu encore plus à rougir , leur malheur étant un effet de leur imprudence plutôt qu'un coup du sort. Vous vous mettrez à l'abri de ce reproche si vous êtes sages , & vous ne trouverez pas déshonorant de céder à une république qui vous fait des propositions avantageuses , qui vous demande votre alliance , & qui vous laisse votre territoire avec la seule charge d'un léger tribut ; à une république qui , vous donnant le choix entre la guerre & votre conservation , voudroit vous empêcher de vous obstiner imprudemment dans le plus mauvais parti. Résister dans l'occasion à ses égaux , se soumettre aux plus forts , traiter avec douceur les plus foibles , voilà ce que prescrit la sagesse. Considérez donc , quand nous nous serons retirés , & pensez-y sérieusement , qu'il s'agit aujourd'hui de votre patrie , dont le salut ou la ruine dépendent de votre résolution actuelle.

Les Athéniens s'étant un peu retirés , les Méliens , après avoir consulté entre eux , persistant toujours dans le même sentiment , firent cette réponse :

Athéniens , nous pensons toujours de même. Notre ville a subsisté libre pendant sept siècles ; nous ne souffrirons pas qu'un court instant lui ravisse sa liberté. Avec l'assistance des dieux & de la fortune , qui ont conservé notre ville jusqu'à

ce jour , comptant aussi sur des secours humains & sur les forces de Lacédémone , nous tâcherons de la conserver encore. Nous vous proposons d'être vos amis & de rester neutres ; nous vous demandons de faire retirer vos troupes , & de conclure avec nous un traité tel qu'il paroîtra convenable aux deux parties.

Telle fut la réponse des Méliens ; les Athéniens leur dirent en les quittant : Votre résolution nous fait voir que vous êtes les seuls qui abandonniez le certain pour l'incertain , le présent pour l'avenir. Vos desirs vous trompent ; & vous apprendrez par vos malheurs combien vous avez tort de fonder votre salut sur Lacédémone , sur la fortune , sur de vaines espérances. —

Les Méliens ayant refusé de se soumettre , leur ville assiégée par terre & par mer fut emportée de force , les femmes & les enfans furent faits esclaves , le reste tué , & cinq cents Athéniens mis à leur place.

Fin du premier volume.

T A B L E

DES PRINCIPAUX TITRES.

D ISCOURS préliminaire.	page j
Mémoire sur la maniere d'écrire l'histoire , d'après la maniere de Thucydide.	x
Vie abrégée de Thucydide ; reproches que lui fait Denys d'Halicarnasse , & réponses à ces reproches.	xxvij
Réflexions sur les harangues de Thucydide , & en général sur les harangues insérées dans les hist. anciennes.	xxxix
Vie abrégée d'Hérodote ; réflexions sur son histoire & sur ses harangues.	xlij
Réflexions sur la personne de Xénophon , sur ses histoires & sur ses harangues.	xlix
NARRATION du siege de Sphacterie , dans Thucydide.	lij
MÉMOIRE sur Périclès.	xciiij
HARANGUES tirées d'Hérodote.	i
Entretien de Solon avec Crésus.	4
Discours du fils de Crésus à son pere , réponse du pere & replique du fils.	ii
Discours de Crésus à Adraste , & réponse d'Adraste.	13
Discours de Sandanis à Crésus.	16
Entretien de Cyrus avec Crésus.	17
Discours d'Astiage au jeune Cyrus , & réponse de Cyrus.	22
Lettre d'Harpage à Cyrus.	24
Discours de Cyrus aux Perles.	25
Discours de Cyrus à Crésus , & réponse de Crésus.	27
Discours de l'ambassadeur de Tomyris à Cyrus.	30
Discours de Crésus à Cyrus.	31
Discours de Cyrus à Hystape , & réponse d'Hystape.	33
Discours de l'envoyé de Tomyris à Cyrus.	35
Paroles de Tomyris à Cyrus mort.	36
Discours d'un envoyé de Cambyse au roi des Ethiopiens , & réponse de ce roi.	41
Discours de Crésus à Cambyse , & réponse de Cambyse.	43
Lettre d'Amasis à Polycrate.	46
Discours de Périandre à son fils.	48
Discours de la fille de Périandre à son frere Lycophon.	50

Discours de Préxaspe à Cambyse.	52
Discours de Cambyse aux grands-seigneurs de Perse.	53
Discours de Darius, d'Otane & de Gobryas, dans le conseil qu'ils tiennent pour tuer Smerdis le mage.	56
Discours d'Otane en faveur de la démocratie.	59
Discours de Mégabyze en faveur de l'aristocratie.	60
Discours de Darius en faveur de la monarchie.	61
Second discours d'Otane.	64
Discours de Darius dans son conseil.	66
Entretien de Darius avec Atoffe, sa femme.	68
Entretien de Sylofon avec Darius.	70
Discours de Méandrie aux habitans de Samos.	72
Discours de Zopyre à Darius, réponse de Darius, & réplique de Zopyre.	74
Discours d'un Scythe à ses compagnons.	78
Discours de Choës à Darius, & réponse de Darius.	79
Discours de Darius aux Ioniens.	80
Discours des ambassadeurs Scythes aux princes voisins assemblés, & réponse de ces princes.	81
Discours d'un cavalier de Darius au roi Indathyrse, & réponse d'Indathyrse.	83
Discours des Scythes aux Ioniens.	85
Réponse d'Histiée aux Scythes, au nom des Ioniens.	86
Discours de Mégabaze à Darius.	88
Discours d'un envoyé de Darius à Histiée.	89
Discours de Darius à Histiée.	<i>ibid.</i>
Discours d'Aristagoras à Artapherne, & réponse d'Artapherne.	91
Discours d'Aristagoras à Cléomene.	94
Discours des Lacédémoniens dans le conseil des peuples alliés.	97
Discours du Corinthien Soficlès dans le même conseil.	98
Discours de Darius à Histiée, & réponse d'Histiée.	101
Discours des rois de Cypre aux capitaines d'Ionie, & réponse de ces capitaines.	103
Discours d'Onésile à son écuyer, & rép. de cet écuyer.	105
Discours des chefs des Perses aux Ioniens.	108
Discours de Denys, capitaine de Phocée, aux Ioniens.	109
Discours des Ioniens, entre eux, pour se soustraire au commandement de Denys.	110
Discours de Leutychide, roi de Lacédémone, aux Athéniens.	116

DES PRINCIPAUX TITRES. 445

Discours de Miltiade à Callimaque.	120
Discours de Clisthene aux prétendans de sa fille.	123
Premier discours de Xerxès aux Perses.	126
Discours de Mardonius à Xerxès, dans le conseil de ce prince.	129
Premier discours d'Artabane à Xerxès, dans le conseil de ce prince.	131
Réponse de Xerxès à Artabane.	135
Second discours de Xerxès aux Perses.	137
Second discours de Xerxès à Artabane.	138
Second discours d'Artabane à Xerxès.	139
Troisième discours d'Artabane à Xerxès.	142
Premier entretien de Pythius avec Xerxès.	144
Second entretien de Pythius avec Xerxès.	146
Entretien de Xerxès avec Artabane.	148
Troisième discours de Xerxès aux Perses.	153
Premier entretien de Xerxès avec Démarate.	155
Discours d'un héraut de Xerxès au peuple d'Argos.	160
Discours & répliques des députés de Lacédémone & de ceux d'Athènes à Gélon, roi de Syracuse, & réponses de ce prince.	161
Discours des députés Thessaliens, dans le conseil des Grecs.	166
Second entretien de Xerxès avec Démarate.	169
Troisième entretien de Xerxès avec Démarate.	172
Discours d'Achéménès, frère de Xerxès, à ce prince, & réponse de celui-ci.	174
Paroles de Thémistocle aux Ioniens, gravées sur une pierre.	179
Discours de Mnésiphile à Thémistocle.	182
Divers discours directs ou indirects de Thémistocle & d'Adimante, dans le conseil tenu avant la bataille de Salamine.	<i>ibid.</i>
Conseil qu'Artémise fait adresser à Xerxès par Mardonius.	188
Discours d'Aristide à Thémistocle, & réponse de Thémistocle.	191
Discours de Mardonius à Xerxès.	193
Discours de Xerxès à Artémise, & réponse d'Artémise.	195
Discours de Thémistocle aux Athéniens.	197
Discours d'Alexandre, roi de Macédoine, aux Athéniens, au nom de Mardonius & en son propre nom.	201

Discours des députés de Lacédémone aux mêmes Athéniens , & réponse de ceux-ci au roi de Macédoine & aux députés de Sparte.	203
Premier discours des députés d'Athenes aux Ephores de Lacédémone.	210
Second disc. des mêmes députés aux mêmes Ephores.	212
Discours d'Harmocide aux Phocéens , dont il étoit le commandant.	213
Discours que Mardonius fait adresser par un héraut aux mêmes Phocéens.	214
Discours des Tégéates dans un conseil de guerre , & réponse des Athéniens.	216
Discours d'Alexandre aux capitaines d'Athenes.	221
Discours de Pausanias aux guerriers d'Athenes , & réponse de ceux-ci.	222
Discours que Mardonius fait adresser , par un héraut , aux Lacédémoniens.	223
Discours de Mardonius aux Thessaliens Thorax & ses deux freres , de Larisse.	225
Discours que Pausanias fait adresser aux guerriers d'Athenes.	226
Discours de Lampon à Pausanias , & réponse de Pausanias.	229
Paroles de Pausanias aux capitaines Grecs.	231
Discours de Timégénide aux Thébains.	232
HARANGUES tirées de Thucydide.	235
Discours indirect de Thémistocle dans le conseil de Lacédémone , au sujet des Athéniens qui avoient rétabli leurs murs.	237
Discours des députés de Corinthe aux Athéniens , en réponse à celui des députés de Corcyre.	247
Premier discours des députés de Corinthe aux Lacédémoniens.	256
Discours des députés d'Athenes aux Lacédémoniens.	263
Discours d'Archidame , roi de Lacédémone , aux Lacédémoniens.	271
Discours de Stenelaïdas , un des Ephores , aux Lacédémoniens.	277
Second discours des députés de Corinthe dans l'assemblée des Lacédémoniens.	279
Lettre de Thémistocle à Artaxerxès , roi de Perse.	288
Portrait de Thémistocle.	<i>ibid.</i>

DES PRINCIPAUX TITRES. 447

Premier discours de Périclès aux Athéniens.	290
Discours d'Archidame aux généraux & aux principaux officiers des Péloponésiens & des autres alliés.	302
Eloge des guerriers morts pendant la guerre du Péloponèse, par Périclès.	305
Second discours de Périclès aux Athéniens.	321
Portrait & éloge de Périclès.	328
Discours des Platéens à Archidame & aux Lacédémoniens; & réponse d'Archidame.	330
Discours de Brasidas & des autres chefs du Péloponèse aux soldats Péloponésiens.	333
Discours de Phormion aux soldats Athéniens.	334
Discours des députés de Mitylene aux Lacédémoniens & à leurs alliés.	339
Discours de Teutliape à Alcidas & aux autres chefs des troupes péloponésiennes.	346
Discours de Cléon aux Athéniens, contre la ville de Mitylene.	348
Discours de Diodote, en faveur de la ville de Mitylene.	356
Discours des Platéens dans le conseil de guerre des Lacédémoniens.	366
Discours des Thébains, en réponse au disc. précédent.	376
Réflexions de Thucydide sur la nature des factions dans la Grece, & sur les effets pernicieux qu'elles produisirent sur-tout dans Corcyre.	386
Discours du général Démosthène à ses troupes de Pylos.	392
Discours des députés de Lacédémone aux Athéniens, au sujet des guerriers assiégés dans Sphaëterie.	394
Discours du Syracusain Hermocrate dans l'assemblée des Siciliens.	400
Discours de Brasidas aux Acanthiens.	408
Discours de Pagondas aux principaux officiers de Béotie.	413
Discours d'Hippocrate, gén. d'Athènes, à ses guerriers.	416
Discours indirect de Brasidas aux habitans de Torone.	418
Discours de Brasidas aux Péloponésiens.	420
Discours de Brasidas aux Péloponésiens, avant d'aller combattre les troupes d'Athènes.	424
Divers discours indirects de plusieurs généraux à leurs troupes, avant la bataille de Mantinée.	428
Dialogue entre les députés d'Athènes & les magistrats de Melos.	430

Fin de la Table du premier volume.

543107

11a. 1288/95. 17. 16. 2nd

